This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

PARIS,
HECTOR BOSSANGE,
QUAI VOLTAIRE, N° 11.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
rue du Colombier, n° 30.

1828.

3719

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A Mgr. LE DAUPHIN.

DESSEIN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE.

Quand l'histoire seroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes : il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent ; et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siecles passés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur propre gloire à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent, par le secours de l'histoire ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les

événements passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, et ils connoissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il seroit honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si on n'apprend de l'histoire à distinguer les temps, on représentera les hommes sous la loi de nature, ou sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi évangélique; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus; on fera la Grèce aussi libre du temps de Philippe que du temps de Thémistocle ou de Miltiade; le peuple romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls; l'église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin; et la France, agitée de guerres civiles du temps de Charles IX et de Henri III, aussi puissante que du temps de Louis XIV, où, réunie sous un si grand roi, seule elle triomphe de toute l'Europe.

C'est, monseigneur, pour éviter ces inconvénients que vous avez lu tant d'histoires anciennes et modernes. Il a fallu avant toutes choses vous faire lire dans l'écriture l'histoire du peuple de Dieu, qui fait le fondement de la religion. On ne vous a pas laissé ignorer l'histoire grecque ni la romaine; et, ce qui vous étoit plus important, on vous a mon-

tré avec soin l'histoire de ce grand royaume que vous êtes obligé de rendre heureux.

Mais, de peur que ces histoires et celles que vous avez encore à apprendre ne se confondent dans votre esprit, il n'y a rien de plus nécessaire que de vous représenter distinctement, mais en raccourci, toute la suite des siecles.

Cette maniere d'histoire universelle est, à l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulieres. Dans les cartes particulieres vous voyez tout le détail d'un royaume ou d'une province en elle-même: dans les cartes universelles vous apprenez à situer ces parties du monde dans leur tout; vous voyez ce que Paris ou l'Isle de France est dans le royaume, ce que le royaume est dans l'Europe, et ce que l'Europe est dans l'univers.

Ainsi les histoires particulieres représentent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple dans tout leur détail: mais afin de tout entendre, il faut savoir le rapport que chaque histoire peut avoir avec les autres; ce qui se fait par un abrégé où l'on voie comme d'un coup-d'œil tout l'ordre des temps.

Un tel abrégé, monseigneur, vous propose un grand spectacle. Vous voyez tous les siecles précédens se développer, pour ainsi dire, en peu d'heures devant vous; vous voyez comme les empires se succedent les uns aux autres, et comme la religion dans ses différents états se soutient également depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps.

C'est la suite de ces deux choses, je veux dire

celle de la religion et celle des empires, que vous devez imprimer dans votre mémoire; et comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Comme donc en considérant une carte universelle vous sortez du pays où vous êtes né, et du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable que vous embrassez par la pensée avec toutes ses mers et tous ses pays; ainsi, en considérant l'abrégé chronologique, vous sortez des bornes étroites de votre âge, et vous vous étendez dans tous les siecles.

Mais de même que, pour aider sa mémoire dans la connoissance des lieux, on retient certaines villes principales, autour desquelles on place les autres, chacune selon sa distance; ainsi dans l'ordre des siecles il faut avoir certains temps marqués par quelque grand évènement auquel on rapporte tout le reste.

C'est ce qui s'appelle ÉPOQUE, d'un mot grec qui signifie s'ARRÊTER, parcequ'on s'arrête là pour considérer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'é-

poques, telles que sont dans les temps de l'histoire ancienne :

Adam, ou la création ;
Noé, ou le déluge ;
La vocation d'Abraham, ou le commencement de l'alliance de Dieu avec les hommes ;
Moïse, ou la loi écrite ;
La prise de Troie ;
Salomon, ou la fondation du temple ;
Romulus, ou Rome bâtie ;
Cyrus, ou le peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylone ;
Scipion, ou Carthage vaincue ;
La naissance de JÉSUS-CHRIST ;
Constantin, ou la paix de l'église ;
Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Je vous donne cet établissement du nouvel empire sous Charlemagne comme la fin de l'histoire ancienne, parceque c'est là que vous verrez finir tout-à-fait l'ancien empire romain : c'est pourquoi je vous arrête à un point si considérable de l'histoire universelle. La suite vous en sera proposée dans une seconde partie, qui vous menera jusqu'au siecle que nous voyons illustré par les actions immortelles du roi votre pere, et auquel l'ardeur que vous témoignez à suivre un si grand exemple fait encore espérer un nouveau lustre.

Après vous avoir expliqué en général le dessein de cet ouvrage, j'ai trois choses à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en espere.

Il faut premièrement que je parcoure avec vous les époques que je vous propose, et que, vous mar-

quant en peu de mots les principaux évènements qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume votre esprit à mettre ces évènements dans leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps. Mais, comme mon intention principale est de vous faire observer dans cette suite des temps celle de la religion et celle des grands empires, après avoir fait aller ensemble, selon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choses, je reprendrai en particulier, avec les réflexions nécessaires, premièrement ceux qui nous font entendre la DURÉE PERPÉTUELLE DE LA RELIGION, et enfin ceux qui nous découvrent les CAUSES DES GRANDS CHANGEMENTS ARRIVÉS DANS LES EMPIRES.

Après cela, quelque partie de l'histoire ancienne que vous lisiez, tout vous tournera à profit. Il ne passera aucun fait dont vous n'apperceviez les conséquences. Vous admirerez la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion : vous verrez aussi l'enchaînement des affaires humaines ; et par-là vous connoîtrez avec combien de réflexion et de prévoyance elles doivent être gouvernées.

PREMIERE PARTIE.

LES ÉPOQUES.

PREMIERE ÉPOQUE.

Adam, ou la création.

Premier âge du monde.

La premiere époque vous présente d'abord un grand spectacle: Dieu qui crée le ciel et la terre par sa parole, et qui fait l'homme à son image. C'est par où commence Moïse, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs.

Il pose ce fondement tant de son histoire que de sa doctrine et de ses lois. Après, il nous fait voir tous les hommes renfermés en un seul homme, et sa femme même tirée de lui; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement; la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier; son empire sur les animaux; son innocence tout ensemble et sa félicité dans le paradis, dont la mémoire s'est conservée dans l'âge d'or des poëtes; le précepte divin donné à nos premiers parents; la malice de l'esprit tentateur, et son apparition sous

la forme du serpent ; la chûte d'Adam et d'Eve, funeste à toute leur postérité ; le premier homme justement puni dans tous ses enfants, et le genre humain maudit de Dieu ; la premiere promesse de la rédemption, et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus.

La terre commence à se remplir, et les crimes s'augmentent.[a] Caïn, le premier enfant d'Adam et d'Eve, fait voir au monde naissant la premiere action tragique (1) ; et la vertu commence dès-lors à être persécutée par le vice. Là paroissent les mœurs contraires des deux freres : l'innocence d'Abel, sa vie pastorale, et ses offrandes agréables : celles de Caïn rejetées, son avarice, son impiété, son parricide, et la jalousie, mere des meurtres ; le châtiment de ce crime ; la conscience du parricide agitée de continuelles frayeurs ; la premiere ville bâtie par ce méchant, qui se cherchoit un asile contre la haine et l'horreur du genre humain ; l'invention de quelques arts par ses enfants ; la tyrannie des passions, et la prodigieuse malignité du cœur humain toujours porté à faire le mal ; la postérité de Seth, fidele à Dieu malgré cette dépravation ; le pieux Hénoch[b], miraculeusement tiré du monde, qui n'étoit pas digne de le posséder ; la distinction des enfants de Dieu d'avec les enfants des hommes, c'est-à-dire de ceux qui vivoient selon l'esprit d'avec ceux qui vivoient selon la chair ; leur mélange, et la corrup-

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 129 [b] 987 [a] 3875 [b] 3017

(1) Gen. V, 3, 4.

tion universelle du monde ; la ruine des hommes résolue par un juste jugement de Dieu[a] ; sa colere dénoncée aux pécheurs par son serviteur Noé ; leur impénitence, et leur endurcissement puni enfin par le déluge ;[b] Noé et sa famille réservés pour la réparation du genre humain.

Voilà ce qui s'est passé en 1656 ans. Tel est le commencement de toutes les histoires, où se découvre la toute-puissance, la sagesse et la bonté, de Dieu ; l'innocence heureuse sous sa protection ; sa justice à venger les crimes, et en même temps sa patience à attendre la conversion des pécheurs ; la grandeur et la dignité de l'homme dans sa premiere institution ; le génie du genre humain depuis qu'il fut corrompu ; le naturel de la jalousie, et les causes secretes des violences et des guerres, c'est-à-dire tous les fondements de la religion et de la morale.

Avec le genre humain Noé conserva les arts, tant ceux qui servoient de fondement à la vie humaine, et que les hommes savoient dès leur origine, que ceux qu'ils avoient inventés depuis. Ces premiers arts que les hommes apprirent d'abord, et apparemment de leur créateur, sont l'agriculture (1), l'art pastoral (2), celui de se vêtir (3), et peut-être celui de se loger. Aussi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en orient, vers les lieux d'où le genre humain s'est répandu.

ANS DU MONDE.		ANS AVANT J. C.	
[a] 1536	[b] 1656	[a] 2468	[b] 2348

(1) Gen. II, 15. III, 17, 18, 19. IV, 2.—(2) *Ibid.* IV, 2.—(3) *Ibid.* III, 21.

La tradition du déluge universel se trouve par toute la terre. L'arche où se sauverent les restes du genre humain a été de tout temps célebre en orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après le déluge. Plusieurs autres circonstances de cette fameuse histoire se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples (1): les temps conviennent, et tout se rapporte autant qu'on le pouvoit espérer dans une antiquité si reculée.

SECONDE ÉPOQUE.

Noé, ou le déluge.

Second âge du monde.

Près du déluge se rangent le décroissement de la vie humaine[a]; le changement dans le vivre[b], et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre; quelques préceptes donnés à Noé de vive voix seulement; la confusion des langues arrivée à la tour de Babel[c], premier monument de l'orgueil et de la foiblesse des hommes; le partage des trois enfants de Noé, et la premiere distribution des terres.

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 1656	[b] 1657	[c] 1757	[a] 2348	[b] 2347	[c] 2247

(1) Béros. Chald. Hist. Chald. Hieron. Aegypt. Phœn. hist. Mnas. Nic. Damas. lib. 96. Abyd. de Med. et Assyr. ap. Jos. ant. lib. 1, c. 4; et lib. 1 cont. Apion. et Eus. lib. 9 præp. ev. c. 11, 12. Plut. opusc. Plusne solert. terr. an aquat. Lucian. de Dea Syr.

La mémoire de ces trois premiers auteurs des nations et des peuples s'est conservée parmi les hommes : Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'occident, y est demeuré célèbre sous le nom fameux d'Iapet : Cham et son fils Chanaan n'ont pas été moins connus parmi les Égyptiens et les Phéniciens ; et la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple hébreu, qui en est sorti.

Un peu après ce premier partage du genre humain, Nemrod, homme farouche, devient par son humeur violente le premier des conquérants ; et telle est l'origine des conquêtes. Il établit son royaume à Babylone (1), au même lieu où la tour avoit été commencée et déjà élevée fort haut, mais non pas autant que le souhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même temps Ninive fut bâtie, et quelques anciens royaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers temps ; et on trouve dans la seule Égypte quatre dynasties ou principautés, celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis, et celle de Tanis : c'étoit la capitale de la basse Égypte.

On peut aussi rapporter à ce temps le commencement des lois et de la police des Égyptiens, celui de leurs pyramides, qui durent encore, et celui des observations astronomiques[a] tant de ses peuples que des Chaldéens : aussi voit-on remonter jusqu'à ce temps, et pas plus haut, les observations (2) que

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 1771	[a] 2233

(1) Gen. X, 9, 10, 11.—(2) Porph. ap. Simp. l. 2, de cœlo.

les Chaldéens, c'est-à-dire sans contestation les premiers observateurs des astres, donnerent dans Babylone à Callisthene pour Aristote.

Tout commence : il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse non-seulement dans ces premiers temps, mais long-temps après, des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former : le genre humain sort peu à peu de l'ignorance; l'expérience l'instruit, et les arts sont inventés ou perfectionnés. A mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche; on passe les montagnes et les précipices; on traverse les fleuves, et enfin les mers, et on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'étoit au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres, et à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches : les premiers héros se signalerent dans ces guerres; elles firent inventer les armes, que les hommes tournerent après contre leurs semblables. Nemrod, le premier guerrier et le premier conquérant, est appelé dans l'écriture un fort chasseur. Avec les animaux, l'homme sut encore adoucir les fruits et les plantes; il plia jusqu'aux métaux à son usage; et peu à peu il y fit servir toute la nature.

Comme il étoit naturel que le temps fît inventer beaucoup de choses, il devoit aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes. Ces

premiers arts que Noé avoit conservés, et qu'on voit aussi toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays; il fallut, ou les rapprendre avec le temps, ou que ceux qui les avoient conservés les reportassent aux autres. C'est pourquoi on voit tant venir de ces terres toujours habitées, où les fondements des arts demeurent en leur entier; et là même on apprenoit tous les jours beaucoup de choses importantes. La connoissance de Dieu, et la mémoire de la création, s'y conserva; mais elle alloit s'affoiblissant peu à peu: les anciennes traditions s'oublioient et s'obscurcissoient; les fables qui leur succédèrent n'en retenoient plus que de grossieres idées; les fausses divinités se multiplioient; et c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

TROISIEME ÉPOQUE.

La vocation d'Abraham.

Troisieme âge du monde.

Quatre cent vingt-six ans après le déluge[a], comme les peuples marchoient chacun en sa voie, et oublioient celui qui les avoit faits, ce grand Dieu, pour empêcher le progrès d'un si grand mal, au milieu de la corruption, commença à se séparer un peuple élu. Abraham fut choisi pour être la tige et le pere de tous les croyants. Dieu l'appela dans la

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.

[a] 2083 [a] 1921

terre de Chanaan, où il vouloit établir son culte et les enfants de ce patriarche, qu'il avoit résolu de multiplier comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. A la promesse qu'il lui fit de donner cette terre à ses descendants il joignit quelque chose de bien plus illustre; et ce fut cette grande bénédiction qui devoit être répandue sur tous les peuples du monde en Jésus-Christ sorti de sa race. C'est ce Jésus-Christ qu'Abraham honore en la personne du grand pontife Melchisedech qui le représente (1); c'est à lui qu'il paie la dîme du butin qu'il avoit gagné sur les rois vaincus; et c'est par lui qu'il est béni.

Dans des richesses immenses, et dans une puissance qui égaloit celle des rois, Abraham conserva les mœurs antiques; il mena toujours une vie simple et pastorale, qui toutefois avoit sa magnificence; que ce patriarche faisoit paroître principalement en exerçant l'hospitalité envers tout le monde. Le ciel lui donna des hôtes*; les anges lui apprirent les conseils de Dieu: il y crut, et parut en tout plein de foi et de piété.

De son temps, Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos.

Après Abraham, on trouve Isaac son fils, et Jacob son petit-fils, imitateurs de sa foi et de sa simplicité dans la même vie pastorale: Dieu leur réitéré aussi

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
* 2148	* 1856

(1) Hebr. VII, 1, 2, 3, et seq.

les mêmes promesses qu'il avoit faites à leur pere, et les conduit comme lui en toutes choses. Isaac bénit Jacob au préjudice d'Esaü son frere aîné [a]; et trompé en apparence, en effet il exécute les conseils de Dieu.

Jacob, que Dieu protégeoit, excella en tout au-dessus d'Esaü. Un ange, contre qui il eut un combat plein de mysteres, lui donna le nom d'Israel, d'où ses enfants sont appelés les Israélites. De lui naquirent les douze patriarches, peres des douze tribus du peuple hébreu; entre autres Lévi, d'où devoient sortir les ministres des choses sacrées; Juda, d'où devoit sortir, avec la race royale, le Christ, roi des rois et seigneur des seigneurs; et Joseph, que Jacob aima plus que tous ses autres enfants.

Là se déclarent de nouveaux secrets de la providence divine. On y voit avant toutes choses l'innocence et la sagesse du jeune Joseph, toujours ennemie des vices, et soigneuse de les réprimer dans ses freres; ses songes mystérieux et prophétiques; ses freres jaloux, et la jalousie cause pour la seconde fois d'un parricide [b]; la vente de ce grand homme; la fidélité qu'il garde à son maître, et sa chasteté admirable [c]; les persécutions qu'elle lui attire; sa prison et sa constance [d]; ses prédictions; sa délivrance miraculeuse; cette fameuse explication des songes de Pharaon; le mérite d'un si grand homme reconnu; son génie élevé et droit; et la protection de Dieu qui le fait dominer par-tout où il est; sa prévoyance;

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2245 [b] 2276 [c] 2287 [d] 2289 — [a] 1759 [b] 1728 [c] 1717 [d] 1715

ses sages conseils [a], et son pouvoir absolu dans le royaume de la basse Égypte; par ce moyen le salut de son père Jacob et de sa famille. Cette famille chérie de Dieu s'établit ainsi dans cette partie de l'Égypte dont Tanis étoit la capitale, et dont les rois prenoient tous le nom de Pharaon.

Jacob meurt [b]; et un peu devant sa mort il fait cette célèbre prophétie où, découvrant à ses enfants l'état de leur postérité, il découvre en particulier à Juda les temps du Messie qui devoit sortir de sa race.

La maison de ce patriarche devient un grand peuple en peu de temps. Cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Égyptiens : les Hébreux sont injustement haïs, et impitoyablement persécutés : Dieu fait naître Moïse leur libérateur [c], qu'il délivre des eaux du Nil, et le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon : elle l'élève comme son fils, et le fait instruire dans toute la sagesse des Égyptiens.

En ces temps les peuples d'Égypte s'établirent en divers endroits de la Grèce. La colonie que Cécrops amena d'Égypte fonda douze villes [d], ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athènes, et où il établit, avec les lois de son pays, les dieux qu'on y adoroit. Un peu après arriva le déluge de Deucalion dans la Thessalie, confondu par les Grecs (1) avec le déluge universel. Hellen, fils

ANS DU MONDE.				ANS AVANT J. C.			
[a] 2298	[b] 2315	[c] 2433	[d] 2448	[a] 1706	[b] 1689	[c] 1571	[d] 1556

(1) Marm. Arund. seu æra att.

de Deucalion, régna en Phthie, pays de la Thessalie, et donna son nom à la Grece. Ses peuples, auparavant appelés Grecs, prirent toujours depuis le nom d'Hellenes, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom. Environ dans le même temps, Cadmus, fils d'Agénor, transporta en Grece une colonie de Phéniciens, et fonda la ville de Thebes dans la Béotie. Les dieux de Syrie et de Phénicie entrerent avec lui dans la Grece.

Cependant Moïse s'avançoit en âge.[a] A quarante ans il méprisa les richesses de la cour d'Égypte; et, touché des maux de ses freres les Israélites, il se mit en péril pour les soulager. Ceux-ci, loin de profiter de son zele et de son courage, l'exposerent à la fureur de Pharaon, qui résolut sa perte. Moïse se sauva d'Égypte en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toujours secourable aux oppressés, lui fit trouver une retraite assurée. Ce grand homme, perdant l'espérance de délivrer son peuple, ou attendant un meilleur temps, avoit passé quarante ans à paître les troupeaux de son beau-pere Jéthro, quand il vit dans le désert le buisson ardent[b], et entendit la voix du Dieu de ses peres qui le renvoyoit en Égypte pour tirer ses freres de la servitude. Là paroissent l'humilité, le courage et les miracles de ce divin législateur; l'endurcissement de Pharaon, et les terribles châtiments que Dieu lui envoie; la Pâque, et le lendemain le passage de la Mer Rouge; Pharaon et les Égyptiens ensevelis dans les eaux; et l'entiere délivrance des Israélites.

ANS DU MONDE. — ANS AVANT J. C.
[a] 2473 [b] 2513 [a] 1531 [b] 1491

QUATRIEME ÉPOQUE.

Moïse, ou la loi écrite.

Quatrieme âge du monde.

Les temps de la loi écrite commencent.[a] Elle fut donnée à Moïse 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, et la même année que le peuple hébreu sortit d'Égypte. Cette date est remarquable, parcequ'on s'en sert pour désigner tout le temps qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Tout ce temps est appelé le temps de la loi écrite, pour le distinguer du temps précédent, qu'on appelle le temps de la loi de nature, où les hommes n'avoient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres.

Dieu donc, ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Égyptiens pour le conduire en la terre où il veut être servi, avant que de l'y établir lui propose la loi selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main, sur deux tables qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'est-à-dire, le décalogue, où les dix commandements, qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes, par lesquels il établit le tabernacle, figure du temps futur (1);

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 2513	[a] 1491

(1) Hebr. IX, 9, 23.

l'arche où Dieu se montroit présent par ses oracles, et où les tables de la loi étoient renfermées ; l'élévation d'Aaron, frere de Moïse ; le souverain sacerdoce ou le pontificat, dignité unique, donnée à lui et à ses enfants ; les cérémonies de leur sacre, et la forme de leurs habits mystérieux ; les fonctions des prêtres, enfants d'Aaron ; celles des lévites, avec les autres observances de la religion ; et, ce qu'il y a de plus beau, les regles des bonnes mœurs, la police, et le gouvernement de son peuple élu, dont il veut être lui-même le législateur. Voilà ce qui est marqué par l'époque de la loi écrite. Après on voit le voyage continué dans le désert ; les révoltes, les idolâtries, les châtiments, les consolations, du peuple de Dieu, que ce législateur tout-puissant forme peu à peu par ce moyen ; le sacre d'Éléazar, souverain pontife[a], et la mort de son pere Aaron ; le zele de Phinées, fils d'Éléazar ; et le sacerdoce assuré à ses descendants par une promesse particuliere.

Durant ces temps, les Égyptiens continuent l'établissement de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Grece, où Danaüs, égyptien, se fait roi d'Argos, et dépossede les anciens rois venus d'Inachus.

Vers la fin des voyages du peuple de Dieu dans le désert, on voit commencer les combats[b], que les prieres de Moïse rendent heureux. Il meurt, et laisse aux Israélites toute leur histoire, qu'il avoit soigneusement digérée, dès l'origine du monde jus-

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2552 [b] 2553 [a] 1452 [b] 1451

qu'au temps de sa mort. Cette histoire est continuée par l'ordre de Josué et de ses successeurs. On la divisa depuis en plusieurs livres ; et c'est de là que nous sont venus le livre de Josué, le livre des Juges, et les quatre livres des Rois. L'histoire que Moïse avoit écrite, et où toute la loi étoit renfermée, fut aussi partagée en cinq livres, qu'on appelle Pentateuque, et qui sont le fondement de la religion.

Après la mort de l'homme de Dieu, on trouve les guerres de Josué, la conquête et le partage de la terre sainte,[a] et les rebellions du peuple, châtié et rétabli à diverses fois. Là se voient les victoires d'Othoniel, qui le délivre de la tyrannie de Chusan[b], roi de Mésopotamie ; et, quatre-vingts ans après, celle d'Aod sur Eglon[c], roi de Moab.

Environ ce temps, Pélops, phrygien, fils de Tantale,[d] regne dans le Péloponese, et donne son nom à cette fameuse contrée. Bel, roi des Chaldéens, reçoit de ces peuples les honneurs divins.

Les Israélites ingrats retombent dans la servitude[e] : Jabin, roi de Chanaan, les assujettit. Mais Débora la prophétesse, qui jugeoit le peuple,[f] et Barac, fils d'Abinoem, défont Sisara, général des armées de ce roi. Trente ans après, Gédéon[aa], victorieux sans combattre, poursuit et abat les Madianites. Abimelec[bb] son fils usurpe l'autorité par le meurtre de ses freres, l'exerce tyranniquement,

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 2559	[b] 2599	[c] 2679	[a] 1445	[b] 1405	[c] 1325
[d] 2682	[e] 2699	[f] 2719	[d] 1322	[e] 1305	[f] 1285
[aa] 2759	[bb] 2768		[aa] 1245	[bb] 1236	

et la perd enfin avec la vie. Jephté ensanglante[a] sa victoire par un sacrifice qui ne peut être excusé que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne lui a pas plu de nous rien faire connoître.

Durant ce siecle il arrive des choses très considérables parmi les gentils : car en suivant la supputation d'Hérodote (1), qui paroît la plus exacte, il faut placer en ces temps[b], 514 ans devant Rome, et du temps de Débora, Ninus, fils de Bel, et la fondation du premier empire des Assyriens. Le siege en fut établi à Ninive (2), ville ancienne et déja célebre, mais ornée et illustrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Assyriens ont leur fondement dans l'antiquité de la ville; et Hérodote, qui ne leur en donne que 500, ne parle que de la durée de l'empire qu'ils ont commencé, sous Ninus, fils de Bel, à étendre dans la haute Asie.

Un peu après, et durant le regne de ce conquérant, on doit mettre la fondation[a] ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr (3), que la navigation et ses colonies rendent si célebre. Dans la suite, et quelque temps après Abimelec, on trouve les fameux combats d'Hercule, fils d'Amphitryon, et ceux de Thésée, roi d'Athenes, qui ne fit qu'une seule ville des douze bourgs de Cécrops, et donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens.

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a]2817	[b]2737	[c]2752	[a]1187	[b]1267	[c]1252

(1) Herod. lib. 1, c. 26. — (2) Genes. X, 11. — (3) Josue XIX, 29. Jos. Ant. VIII, 2.

Durant le temps de Jephté, pendant que Sémiramis, veuve de Ninus et tutrice de Ninias, augmentoit l'empire des Assyriens par ses conquêtes, la célebre ville de Troie, déja prise une fois par les Grecs sous Laomédon son troisieme roi, fut réduite en cendre[a], encore par les Grecs, sous Priam, fils de Laomédon, après un siege de dix ans.

CINQUIEME ÉPOQUE.

La prise de Troie.

Cette époque de la ruine de Troie,[b] arrivée environ l'an 308 après la sortie d'Égypte, et 1164 ans après le déluge, est considérable, tant à cause de l'importance d'un si grand évènement célébré par les deux plus grands poëtes de la Grece et de l'Italie, qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appelés fabuleux ou héroïques : fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces temps sont enveloppées ; héroïques, à cause de ceux que les poëtes ont appelés les enfants des dieux et les héros. Leur vie n'est pas éloignée de cette prise ; car du temps de Laomédon, pere de Priam, paroissent tous les héros de la toison d'or, Jason, Hercule, Orphée, Castor et Pollux, et les autres qui vous sont connus ; et du temps de Priam même, durant le dernier siege de Troie, on voit les Achille, les Agamemnon, les Ménélas, les Ulysse, Hector, Sarpédon, fils de Ju-

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.

[a] 2820 [b] 2820 [a] 1184 [b] 1184

piter, Énée, fils de Vénus, que les Romains reconnoissent pour leur fondateur, et tant d'autres dont des familles illustres et des nations entieres ont fait gloire de descendre. Cette époque est donc propre pour rassembler ce que les temps fabuleux ont de plus certain et de plus beau.

Mais ce qu'on voit dans l'histoire sainte est en toutes façons plus remarquable : la force prodigieuse d'un Samson,[a] et sa foiblesse étonnante ; Éli[b], souverain pontife, vénérable par sa piété, et malheureux par le crime de ses enfants ; Samuel[c], juge irréprochable et prophete choisi de Dieu pour sacrer les rois ; Saül, premier roi du peuple de Dieu, ses victoires, sa présomption à sacrifier sans les prêtres, sa désobéissance mal excusée par le prétexte de la religion, sa réprobation, sa chûte funeste.

En ce temps Codrus, roi d'Athenes, se dévoua à la mort pour le salut de son peuple, et lui donna la victoire par sa mort. Ses enfants Médon et Nilée disputerent entre eux le royaume. A cette occasion les Athéniens abolirent la royauté, et déclarerent Jupiter le seul roi du peuple d'Athenes. Ils créerent des gouverneurs ou présidents perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration : ces magistrats furent appelés Archontes. Médon, fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette magistrature, et elle demeura long-temps dans sa famille. Les Athéniens répandirent leurs colonies dans cette partie de l'Asie mineure qui fut appelée Ionie. Les colonies éoliennes se firent à-peu-près dans le même

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 2887 [b] 2888 [c] 2909	[a] 1177 [b] 1176 [c] 1095

temps[a], et toute l'Asie mineure se remplit de villes grecques.

Après Saül paroît un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliath et de tous les ennemis du peuple de Dieu ; grand roi, grand conquérant, grand prophete, digne de chanter les merveilles de la toute-puissance divine, homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même ; et qui, par sa pénitence[b], a fait même tourner son crime à la gloire de son créateur.

A ce pieux guerrier succéda son fils Salomon[c], sage, juste, pacifique, dont les mains pures de sang furent jugées dignes de bâtir[d] le temple de Dieu.

SIXIEME ÉPOQUE.

Salomon, ou le temple achevé.

Cinquieme âge du monde.

Ce fut environ l'an 3000 du monde[e], le 488[e] depuis la sortie d'Égypte, et, pour ajuster les temps de l'histoire sainte avec ceux de la profane, 180 ans après la prise de Troie, 250 devant la fondation de Rome, et 1000 ans devant Jésus-Christ, que Salomon acheva ce merveilleux édifice. Il en célébra[f] la dédicace avec une piété et une magnificence extraordinaires. Cette célebre action est suivie des autres merveilles du regne de Salomon, qui finit par de

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 2949	[b] 2970	[c] 2990	[a] 1053	[b] 1034	[c] 1014
[d] 2992	[e] 3000	[f] 3001	[d] 1012	[e] 1004	[f] 1003

honteuses foiblesses. Il s'abandonne à l'amour des femmes; son esprit baisse, son cœur s'affoiblit, et sa piété dégénère en idolâtrie. Dieu, justement irrité, l'épargne en mémoire de David son serviteur: mais il ne voulut pas laisser son ingratitude entièrement impunie; il partagea son royaume après sa mort[a], et sous son fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune prince lui fit perdre dix tribus, que Jéroboam sépara de leur Dieu et de leur roi. De peur qu'ils ne retournassent aux rois de Juda, il défendit d'aller sacrifier au temple de Jérusalem, et il érigea ses veaux d'or, auxquels il donna le nom du Dieu d'Israel, afin que le changement parût moins étrange. La même raison lui fit retenir la loi de Moïse, qu'il interprétoit à sa mode; mais il en faisoit observer presque toute la police tant civile que religieuse (1): de sorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les tribus séparées.

Ainsi fut élevé le royaume d'Israel contre le royaume de Juda. Dans celui d'Israel triompherent l'impiété et l'idolâtrie. La religion, souvent obscurcie dans celui de Juda, ne laissa pas de s'y conserver.

En ces temps les rois d'Égypte étoient puissants. Les quatre royaumes avoient été réunis sous celui de Thebes. On croit que Sésostris, ce fameux conquérant des Égyptiens, est le Sésac, roi d'Égypte, dont Dieu se servit pour châtier l'impiété de Roboam[b].

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 3029 [b] 3033	[a] 975 [b] 971

(1) 3 Reg. XII, 32.

Dans le regne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuse victoire que la piété de ce prince lui obtint sur les tribus schismatiques. Son fils Asa[a], dont la piété est louée dans l'écriture, y est marqué comme un homme qui songeoit plus dans ses maladies au secours de la médecine, qu'à la bonté de son Dieu. De son temps Amri, roi d'Israel, bâtit Samarie[b], où il établit le siege de son royaume.

Ce temps est suivi du regne admirable de Josaphat[c], où fleurissent la piété, la justice, la navigation et l'art militaire. Pendant qu'il faisoit voir au royaume de Juda un autre David, Achab et sa femme Jézabel, qui régnoient en Israel, joignoient à l'idolâtrie de Jéroboam toutes les impiétés des gentils. Ils périrent tous deux[d] misérablement. Dieu, qui avoit supporté leurs idolâtries, résolut de venger sur eux le sang de Naboth, qu'ils avoient fait mourir parcequ'il avoit refusé, comme l'ordonnoit la loi de Moïse, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ses peres. Leur sentence leur fut prononcée[e] par la bouche du prophete Élie. Achab fut tué[f] quelque temps après, malgré les précautions qu'il prenoit pour se sauver.

Il faut placer vers ce temps la fondation de Carthage, que Didon, venue de Tyr, bâtit en un lieu où, à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage et aspirer à l'empire de la mer. Il est malaisé de marquer le temps où elle se forma en république; mais le mélange des Tyriens et des Africains

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 3087	[b] 3080	[c] 3090	[a] 917	[b] 924	[c] 914
[d] 3105	[e] 3109	[f] 3112	[d] 899	[e] 897	[f] 892

fit qu'elle fut tout ensemble guerriere et marchande. Les anciens historiens qui mettent son origine devant la ruine de Troie peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plutôt augmentée et fortifiée, qu'elle n'en avoit posé les fondements.

Les affaires changerent de face dans le royaume de Juda. [a]Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, porta avec elle l'impiété dans la maison de Josaphat. Joram, fils d'un prince si pieux, aima mieux imiter son beau-pere que son pere. La main de Dieu fut sur lui. [b]Son regne fut court, et sa fin fut affreuse. Au milieu de ces châtiments, Dieu faisoit des prodiges inouïs, même en faveur des Israélites, qu'il vouloit rappeler à la pénitence. Ils virent, sans se convertir, les merveilles d'Élie et d'Élisée, qui prophétiserent durant les regnes d'Achab et de cinq de ses successeurs.

En ce temps Homere fleurit (1), et Hésiode fleurissoit trente ans avant lui. Les mœurs antiques qu'ils nous représentent, et les vestiges, qu'ils gardent encore avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, et la divine simplicité de l'écriture.

Il y eut des spectacles effroyables dans les royaumes de Juda et d'Israel. [c]Jézabel fut précipitée du haut d'une tour par ordre de Jéhu. Il ne lui servit de rien de s'être parée : Jéhu la fit fouler aux pieds

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a]3116	[b]3119	[c]3120	[a]883	[b]885	[c]884

(1) Marm. Arund.

des chevaux. Il fit tuer Joram, roi d'Israel, fils d'Achab : toute la maison d'Achab fut exterminée, et peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des rois de Juda dans sa ruine. Le roi Ochosias, fils de Joram roi de Juda, et d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ses freres, comme allié et ami des enfants d'Achab. Aussitôt que cette nouvelle fut portée à Jérusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restoit de la famille royale, sans épargner ses enfants, et de régner par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils d'Ochosias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Jozabeth, sœur d'Ochosias, et femme de Joïada, souverain pontife, le cacha dans la maison de Dieu, et sauva ce précieux reste de la maison de David. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vivoit sans crainte.

Lycurgue donnoit des lois à Lacédémone (1). Il est repris de les avoir faites toutes pour la guerre, à l'exemple de Minos, dont il avoit suivi les institutions; et d'avoir peu pourvu à la modestie des femmes, pendant que, pour faire des soldats, il obligeoit les hommes à une vie si laborieuse et si tempérante.

Rien ne remuoit en Judée contre Athalie : elle se croyoit affermie par un regne de six ans. Mais Dieu lui nourrissoit un vengeur dans l'asile sacré de son temple. Quand il eut atteint l'âge de sept ans[a], Joïada

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 3126	[a] 878

(1) Plat. de rep. lib. 8; de reg. lib. 1. Arist. Polit. lib. 2, c. 9.

le fit connoître à quelques uns des principaux chefs de l'armée royale qu'il avoit soigneusement ménagés; et, assisté des lévites, il sacra le jeune roi dans le temple. Tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du temple, et reçut le traitement que ses crimes méritoient.

Tant que Joïada vécut, Joas fit garder la loi de Moïse. Après la mort de ce saint pontife, corrompu par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le pontife Zacharie, fils de Joïada, voulut les reprendre; et Joas, sans se souvenir de ce qu'il devoit à son pere, [a]le fit lapider. La vengeance suivit de près. L'année suivante, Joas[b], battu par les Syriens et tombé dans le mépris, fut assassiné par les siens; et Amasias son fils, meilleur que lui, fut mis sur le trône. Le royaume d'Israel, abattu par les victoires des rois de Syrie et par les guerres civiles, reprenoit ses forces sous Jérobоam II, plus pieux que ses prédécesseurs.

Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amasias[d], ne gouvernoit pas avec moins de gloire le royaume de Juda. C'est ce fameux Ozias frappé de la lepre, et tant de fois repris dans l'écriture pour avoir, en ses derniers jours, osé entreprendre sur l'office sacerdotal, et, contre la défense de la loi, avoir lui-même offert de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il étoit, selon la loi de Moïse; et Joatham son fils, qui fut depuis son

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a]3164 [b]3165 [c]3179 [d]3194 [a]840 [b]839 [c]825 [d]810

successeur, gouverna sagement le royaume. Sous le regne d'Ozias, les saints prophetes, dont les principaux en ce temps furent Osée et Isaïe (1), commencerent à publier leurs prophéties par écrit et dans des livres particuliers, dont ils déposoient les originaux dans le temple pour servir de monument à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, et faites seulement de vive voix, s'enregistroient selon la coutume dans les archives du temple, avec l'histoire du temps.

Les jeux olympiques, institués par Hercule[a], et long-temps discontinués, furent rétablis. De ce rétablissement sont venues les olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme finissent les temps que Varron nomme fabuleux, parceque, jusqu'à cette date, les histoires profanes sont pleines de confusion et de fables, et commencent les temps historiques, où les affaires du monde sont racontées par des relations plus fideles et plus précises. La premiere olympiade est marquée par la victoire de Corebe. Elles se renouvelloient tous les cinq ans, et après quatre ans révolus. Là, dans l'assemblée de toute la Grece, à Pise premièrement, et dans la suite à Élide, se célébroient ces fameux combats où les vainqueurs étoient couronnés avec des applaudissements incroyables. Ainsi les exercices étoient en honneur, et la Grece devenoit tous les jours plus forte et plus polie. L'Italie étoit encore presque toute

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 3228	[a] 776

(1) Os. I, 1. Is. I, 1.

sauvage. Les rois latins de la postérité d'Énée régnoient à Albe.

Phul étoit roi d'Assyrie. On le croit pere de Sardanapale, appelé, selon la coutume des orientaux, Sardan-Pul, c'est-à-dire Sardan fils de Phul. On croit aussi que ce Phul, ou Pul, a été le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas. [a]Ce prince, attiré par les brouilleries du royaume d'Israel, venoit l'envahir : mais, appaisé par Manahem, il l'affermit dans le trône qu'il venoit d'usurper par violence, et reçut en reconnoissance un tribut de mille talents. Sous son fils Sardanapale, et après Alcméon, dernier archonte perpétuel des Athéniens, ce peuple, que son humeur conduisoit insensiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ses magistrats, et réduisit à dix ans l'administration des archontes. Le premier de cette sorte fut Charops.

SEPTIEME ÉPOQUE.

Romulus, ou Rome fondée.

Romulus et Rémus, sortis des anciens rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablirent dans le royaume d'Albe leur grand-pere Numitor, que son frere Amulius en avoit dépossédé; et incontinent après ils fonderent Rome pendant que Joatham régnoit en Judée.

Cette ville, qui devoit être la maîtresse de l'univers, et dans la suite le siege principal de la religion, fut fondée[b] sur la fin de la troisieme année de la sixieme olympiade, 430 ans environ après la prise

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 3233 [b] 3250	[a] 771 [b] 754

de Troie, de laquelle les Romains croyoient que leurs ancêtres étoient sortis, et 753 ans devant Jésus-Christ. [a]Romulus, nourri durement avec des bergers, et toujours dans les exercices de la guerre, consacra cette ville au dieu de la guerre, qu'il disoit son pere.

Vers les temps de la naissance de Rome, arriva, par la mollesse de Sardanapale, [b]la chûte du premier empire des Assyriens. Les Medes, peuple belliqueux, animés par les discours d'Arbace leur gouverneur, donnerent à tous les sujets de ce prince efféminé l'exemple de le mépriser. Tout se révolta contre lui; et il périt enfin dans sa ville capitale, où il se vit contraint à se brûler lui-même avec ses femmes, ses eunuques et ses richesses.

Des ruines de cet empire on voit sortir trois grands royaumes. Arbace ou Orbace, que quelques uns appellent Pharnace, affranchit les Medes, qui après une assez longue anarchie eurent des rois très puissants. Outre cela, incontinent après Sardanapale, on voit paroître un second royaume des Assyriens[c], dont Ninive demeura la capitale, et un royaume de Babylone. Ces deux derniers royaumes ne sont pas inconnus aux auteurs profanes, et sont célebres dans l'histoire sainte. Le second royaume de Ninive est fondé par Thilgath ou Théglath, fils de Phalasar, appelé pour cette raison Théglath-Phalasar, à qui on donne aussi le nom de Ninus le jeune. Baladan, que les Grecs nomment Bélésis, établit le royaume de Babylone, où il est connu sous le nom de Nabo-

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 1 [b] 6 [c] 7 [a] 753 [b] 748 [c] 747

massar. De là l'ere de Nabonassar, célebre chez Ptolomée et les anciens astronomes, qui comptoient leurs années par le regne de ce prince. Il est bon d'avertir ici que ce mot ERE signifie un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand évènement fait remarquer.

Achaz, roi de Juda, impie et méchant, [a]pressé par Razin, roi de Syrie, et par Phacée, fils de Romélias roi d'Israel, au lieu de recourir à Dieu, qui lui suscitoit ces ennemis pour le punir, appela Théglath-Phalasar, premier roi d'Assyrie ou de Ninive, qui réduisit à l'extrémité le royaume d'Israel, et détruisit tout-à-fait celui de Syrie : mais en même temps il ravagea celui de Juda, qui avoit imploré son assistance. Ainsi les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la terre sainte, et en résolurent la conquête. [b]Ils commencerent par le royaume d'Israel, que Salmanasar, fils et successeur de Théglath-Phalasar, détruisit entièrement. Osée, roi d'Israel, s'étoit fié au secours de Sabacon, autrement nommé Sua, ou Sous, roi d'Éthiopie, qui avoit envahi l'Égypte. Mais ce puissant conquérant ne put le tirer des mains de Salmanasar. Les dix tribus où le culte de Dieu s'étoit éteint furent transportées à Ninive, et, dispersées parmi les gentils, s'y perdirent tellement, qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace : il en resta quelques uns qui furent mêlés parmi les Juifs, et firent une petite partie du royaume de Juda.

En ce temps[c] arriva la mort de Romulus. Il fut

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a]14 [b]33 [c]39	[a]740 [b]721 [c]715

toujours en guerre, et toujours victorieux; mais, au milieu des guerres, il jeta les fondements de la religion et des lois. Une longue paix donna moyen à Numa[a] son successeur d'achever l'ouvrage. Il forma la religion, et adoucit les mœurs farouches du peuple romain. De son temps les colonies venues de Corinthe, et de quelques autres villes de Grece, fonderent Syracuse en Sicile, Crotone, Tarente, et peut-être quelques autres villes, dans cette partie de l'Italie à qui de plus anciennes colonies grecques, répandues dans tout le pays, avoient déja donné le nom de grande Grece.

Cependant Ézéchias, le plus pieux et le plus juste de tous les rois après David, régnoit en Judée. Sennachérib, fils et successeur de Salmanasar[b], l'assiégea dans Jérusalem avec une armée immense; elle périt en une nuit par la main d'un ange. Ézéchias, délivré d'une maniere si admirable, servit Dieu, avec tout son peuple, plus fidèlement que jamais. Mais après la mort de ce prince[c], et sous son fils Manassès, le peuple ingrat oublia Dieu; et les désordres s'y multiplierent.

L'état populaire se formoit alors parmi les Athéniens[d], et ils commencerent à choisir les archontes annuels, dont le premier fut Créon.

Pendant que l'impiété s'augmentoit dans le royaume de Juda, la puissance des rois d'Assyrie, qui devoient en être les vengeurs, s'accrut sous Asaraddon, fils de Sennachérib. Il réunit le royaume de Baby-

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 40	[b] 44	[c] 56	[d] 67	[a] 714	[b] 710	[c] 698	[d] 687

lone à celui de Ninive[a], et égala dans la grande Asie la puissance des premiers Assyriens. Sous son regne les Cuthéens, peuples d'Assyrie, depuis appelés Samaritains, [b]furent envoyés pour habiter Samarie (1). Ceux-ci joignirent le culte de Dieu avec celui des idoles, et obtinrent d'Asaraddon un prêtre israélite qui leur apprit le service du Dieu du pays (2), c'est-à-dire les observances de la loi de Moïse. Dieu ne voulut pas que son nom fût entièrement aboli dans une terre qu'il avoit donnée à son peuple, et il y laissa sa loi en témoignage. Mais leur prêtre ne leur donna que les livres de Moïse que les dix tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme. Les écritures composées depuis par les prophetes qui sacrifioient dans le temple étoient détestées parmi eux; et c'est pourquoi les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque.

Pendant qu'Asaraddon et les Assyriens s'établissoient si puissamment dans la grande Asie, les Medes commençoient aussi à se rendre considérables. Déjocès leur premier roi, nommé Arphaxad dans l'écriture, fonda la superbe ville d'Echatane, et jeta les fondements d'un grand empire. Ils l'avoient mis sur le trône pour couronner ses vertus, et mettre fin aux désordres que l'anarchie causoit parmi eux (3). Conduits par un si grand roi, ils

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a]73 [b]77	[a]681 [b]677

(1) 4 Reg. XVII, 24. 1 Esd. IV, 2.—(2) 4 Reg. XVII, 27, 28, etc.—(3) Herod. lib. 1, c. 27.

se soutenoient contre leurs voisins, mais ils ne s'étendoient pas.

Rome s'accroissoit, mais foiblement. Sous Tullus Hostilius[a] son troisieme roi, et par le fameux combat des Horaces et des Curiaces, Albe fut vaincue et ruinée: ses citoyens, incorporés à la ville victorieuse, l'agrandirent et la fortifierent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la ville, où il reçut les Sabins et les autres peuples vaincus. Ils oublioient leur défaite, et devenoient des sujets affectionnés. Rome en étendant ses conquêtes régloit sa milice; et ce fut sous Tullus Hostilius qu'elle commença à apprendre cette belle discipline qui la rendit dans la suite maîtresse de l'univers.

Le royaume d'Égypte, affoibli par ses longues divisions,[b] se rétablissoit sous Psammétique. Ce prince, qui devoit son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Égypte, fermée jusqu'alors aux étrangers. A cette occasion les Égyptiens entrerent en commerce avec les Grecs; et depuis ce temps aussi l'histoire d'Égypte, jusque-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des prêtres, commence, selon Hérodote, à avoir de la certitude (1).

Cependant les rois d'Assyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'orient. Saosduchin[c], fils d'Asaraddon, appelé Nabuchodonosor dans le livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad,

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 83 [b] 84 [c] 97	[a] 671 [b] 670 [c] 657

(1) Herod. lib. 2, c. 95.

roi des Medes. Enflé de ce succès, il entreprit de conquérir toute la terre.[a] Dans ce dessein il passa l'Euphrate, et ravagea tout jusqu'en Judée.

Les Juifs avoient irrité Dieu et s'étoient abandonnés à l'idolâtrie, à l'exemple de Manassès; mais ils avoient fait pénitence avec ce prince: Dieu les prit aussi en sa protection. Les conquêtes de Nabuchodonosor et d'Holoferne son général furent tout-à-coup arrêtées par la main d'une femme.

Déjocès, quoique battu par les Assyriens, laissa son royaume en état de s'accroître sous ses successeurs. Pendant que Phraorte son fils, et Cyaxare, fils de Phraorte, subjuguoient la Perse, et poussoient leurs conquêtes[b] dans l'Asie mineure jusqu'aux bords de l'Halys, la Judée vit passer le regne détestable[c] d'Amon, fils de Manassès; et Josias, fils d'Amon, sage dès l'enfance, travailloit à réparer les désordres causés par l'impiété des rois ses prédécesseurs.

Rome, qui avoit pour roi Ancus Martius, domtoit quelques Latins sous sa conduite; et, continuant à se faire des citoyens de ses ennemis, elle les renfermoit dans ses murailles. Ceux de Veies, déja affoiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus poussa ses conquêtes jusqu'à la mer voisine,[d] et bâtit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre.

En ce temps le royaume de Babylone fut envahi par Nabopolassar. Ce traître, que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait général de ses armées con-

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 98	[b] 111	[c] 113	[d] 128	[a] 656	[b] 643	[c] 641	[d] 626

re Cyaxare, roi des Medes, se joignit avec Astyage, fils de Cyaxare; prit Chinaladan dans Ninive; détruisit cette grande ville, si long-temps maîtresse de l'orient, et se mit sur le trône de son maître. Sous un prince si ambitieux Babylone s'enorgueillit.

La Judée, dont l'impiété croissoit sans mesure, avoit tout à craindre. Le saint roi Josias suspendit pour un peu de temps[a], par son humilité profonde, le châtiment que son peuple avoit mérité; mais le mal s'augmenta sous ses enfants. Nabuchodonosor II, plus terrible que son pere Nabopolassar, lui succéda[b]: ce prince, nourri dans l'orgueil, et toujours exercé à la guerre,[c] fit des conquêtes prodigieuses en orient et en occident; et Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en servitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du peuple de Dieu. Jérusalem fut abandonnée à ce superbe vainqueur, qui la prit par trois fois: la premiere au commencement de son regne, et à la quatrième année du regne de Joakim, d'où commencent les 70 ans de la captivité de Babylone marqués par le prophète Jérémie (1); la seconde sous Jéchonias[d], ou Joachin, fils de Joakim; et la derniere sous Sédécias, où la ville fut renversée de fond en comble[e], le temple réduit en cendre, et le roi mené captif à Babylone avec Saraïa, souverain pontife, et la meilleure partie du peuple. Les plus illustres

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 130	[b] 144	[c] 147	[d] 155	[a] 624	[b] 610	[c] 607	[d] 599
[e] 136				[e] 598			

(1) Jer. XXV, 11, 12. XXIX, 10.

de ces captifs furent les prophetes Ézéchiel et Daniel. On compte aussi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statue, ni consumer par les flammes.

La Grece étoit florissante,[a] et ses sept sages se rendoient illustres. Quelque temps devant la derniere désolation de Jérusalem, Solon, l'un de ces sept sages, donnoit des lois aux Athéniens, et établissoit la liberté sur la justice: les Phocéens d'Ionie menoient à Marseille leur premiere colonie.

Tarquin l'ancien, roi de Rome,[b] après avoir subjugué une partie de la Toscane, et orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva son regne. De son temps les Gaulois, conduits par Bellovese, occuperent dans l'Italie tous les environs du Pô,[c] pendant que Ségovese son frere mena bien avant dans la Germanie un autre essaim de la nation. Servius Tullius, successeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des citoyens distribués en certaines classes, par où cette grande ville se trouva réglée comme une famille particuliere.

Nabuchodonosor embellissoit Babylone, qui s'étoit enrichie des dépouilles de Jérusalem et de l'orient. Elle n'en jouit pas long-temps: ce roi[d], qui l'avoit ornée avec tant de magnificence (1), vit en mourant la perte prochaine de cette superbe ville. Son fils Evilmérodac, que ses débauches ren-

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 160	[b] 176	[c] 188	[d] 192	[a] 594	[b] 578	[c] 566	[d] 562

(1) Abyd. ap. Eus. lib. 9 Præp. ev. c. 41.

doient odieux, ne dura guere,[a] et fut tué par Nériglissor son beau-frere, qui usurpa le royaume.

Pisistrate usurpa aussi dans Athenes l'autorité souveraine, qu'il sut conserver trente ans durant parmi beaucoup de vicissitudes, et qu'il laissa même à ses enfants.

Nériglissor ne put souffrir la puissance des Medes, qui s'agrandissoient en orient, et leur déclara la guerre. Pendant qu'Astyage, fils de Cyaxare I, se préparoit à la résistance, il mourut, et laissa cette guerre à soutenir à Cyaxare II son fils[b], appelé par Daniel, Darius le Mede. Celui-ci nomma pour général de son armée Cyrus, fils de Mandane sa sœur et de Cambyse roi de Perse, sujet à l'empire des Medes. La réputation de Cyrus, qui s'étoit signalé en diverses guerres sous Astyage son grand-pere, réunit la plupart des rois d'orient sous les étendards de Cyaxare. Il prit dans sa ville capitale Crésus[c], roi de Lydie, et jouit de ses richesses immenses: il domta les autres alliés des rois de Babylone[d], et étendit sa domination non seulement sur la Syrie, mais encore bien avant dans l'Asie mineure. Enfin il marcha contre Babylone: il la prit[e], et la soumit à Cyaxare son oncle, qui, n'étant pas moins touché de sa fidélité que de ses exploits, lui donna sa fille unique et son héritiere en mariage.

Dans le regne de Cyaxare, Daniel[f], déja honoré sous les regnes précédents de plusieurs célestes visions, où il vit passer devant lui en figures si ma-

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 194 [b] 195 [c] 206 [d] 211	[a] 560 [b] 559 [c] 548 [d] 543
[e] 216 [f] 217	[e] 538 [f] 537

nifestes tant de rois et tant d'empires, apprit, pas une nouvelle révélation, ces septante fameuses semaines où les temps du Christ et la destinée du peuple juif sont expliqués. C'étoient des semaines d'années, si bien qu'elles contenoient 490 ans; et cette maniere de compter étoit ordinaire aux Juifs, qui observoient la septieme année aussi bien que le septieme jour avec un repos religieux.

Quelque temps après cette vision,[a] Cyaxare mourut aussi bien que Cambyse, pere de Cyrus; et ce grand homme, qui leur succéda, joignit le royaume de Perse, obscur jusqu'alors, au royaume des Medes, si fort augmenté par ses conquêtes. Ainsi il fut maître paisible de tout l'orient, et fonda le plus grand empire qui eût été dans le monde.

Mais ce qu'il faut le plus remarquer pour la suite de nos époques, c'est que ce grand conquérant, dès la premiere année de son regne, donna son décret pour rétablir le temple de Dieu en Jérusalem, et les Juifs dans la Judée.

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui est le plus embrouillé de toute la chronologie ancienne, par la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte. Vous aurez sans doute, monseigneur, déja remarqué que ce que je raconte de Cyrus est fort différent de ce que vous en avez lu dans Justin; qu'il ne parle point du second royaume des Assyriens, ni de ces fameux rois d'Assyrie et de Babylone, si célebres dans l'histoire sainte; et

qu'enfin mon récit ne s'accorde guere avec ce que nous raconte cet auteur des trois premieres monarchies ; de celle des Assyriens, finie en la personne de Sardanapale ; de celle des Medes, finie en la personne d'Astyage, grand-pere de Cyrus ; et de celle des Perses, commencée par Cyrus et détruite par Alexandre.

A Justin vous pouvez joindre Diodore avec la plupart des auteurs grecs et latins dont les écrits nous sont restés, qui racontent ces histoires d'une autre maniere que celle que j'ai suivie.

Pour ce qui regarde Cyrus, les auteurs profanes ne sont point d'accord sur son histoire : mais j'ai cru devoir plutôt suivre Xénophon avec saint Jérôme (1), que Ctésias, auteur fabuleux, que la plupart des Grecs ont copié, comme Justin et les Latins ont fait les Grecs ; et plutôt même qu'Hérodote, quoiqu'il soit très judicieux. Ce qui m'a déterminé à ce choix, c'est que l'histoire de Xénophon, plus suivie et plus vraisemblable en elle-même, a encore cet avantage qu'elle est plus conforme à l'écriture, qui, par son antiquité et par le rapport des affaires du peuple juif avec celles de l'orient, mériteroit d'être préférée à toutes les histoires grecques, quand d'ailleurs on ne sauroit pas qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit.

Quant aux trois premieres monarchies, ce qu'en ont écrit la plupart des Grecs a paru douteux aux plus sages de la Grece. Platon (2) fait voir en général, sous le nom des prêtres d'Égypte, que les

(1) Hieron. in Dan.—(2) Plat. in Tim.

Grecs ignoroient profondément les antiquités; et Aristote (1) a rangé parmi les conteurs de fables ceux qui ont écrit les Assyriaques.

C'est que les Grecs ont écrit tard, et que, voulant divertir par les histoires anciennes la Grece toujours curieuse, ils les ont composées sur des mémoires confus, qu'ils se sont contentés de mettre dans un ordre agréable, sans se trop soucier de la vérité.

Et certainement la maniere dont on arrange ordinairement les trois premieres monarchies est visiblement fabuleuse; car, après qu'on a fait périr, sous Sardanapale, l'empire des Assyriens, on fait paroître sur le théâtre les Medes, et puis les Perses; comme si les Medes avoient succédé à toute la puissance des Assyriens, et que les Perses se fussent établis en ruinant les Medes.

Mais au contraire il est certain que lorsqu'Arbace révolta les Medes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. Hérodote (2), suivi en cela par les plus habiles chronologistes, fait paroître leur premier roi Déjocès 50 ans après leur révolte; et il est d'ailleurs constant, par le témoignage uniforme de ce grand historien et de Xénophon (3), pour ne point ici parler des autres, que, durant les temps qu'on attribue à l'empire des Medes, il y avoit en Assyrie des rois très puissants que tout l'orient redoutoit, et dont Cyrus abattit l'empire par la prise de Babylone.

(1) Arist. Polit. V, 10. — (2) Her. lib. 1, c. 26, 27. — (3) Xenoph. Cyrop. V, VI, etc.

royaume par les forces réunies des Medes et des Perses, dont il est ensuite devenu le maître par une succession légitime, comme nous l'avons remarqué après Xénophon, il paroit que le grand empire dont il a été le fondateur a dû prendre son nom des deux nations: de sorte que celui des Medes et celui des Perses ne sont que la même chose, quoique la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perses.

On peut encore penser qu'avant la guerre de Babylone, les rois des Medes ayant étendu leurs conquêtes du côté des colonies grecques de l'Asie mineure, ont été par ce moyen célebres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'empire de la grande Asie, parceqn'ils ne connoissoient qu'eux de tous les rois d'orient. Cependant les rois de Ninive et de Babylone, plus puissants, mais plus inconnus à la Grece, ont été presque oubliés dans ce qui nous reste d'histoires grecques; et tout le temps qui s'est écoulé depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus a été donné aux Medes seuls.

Ainsi il ne faut plus tant se donner de peine à concilier en ce point l'histoire profane avec l'histoire sacrée: car, quant à ce qui regarde le premier royaume des Assyriens, l'écriture n'en dit qu'un mot en passant, et ne nomme ni Ninus fondateur de cet empire, ni, à la réserve de Phul, aucun de ses successeurs, parceque leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu. Pour les seconds Assyriens, la plupart des Grecs, ou les ont entièrement ignorés, ou, pour ne les avoir pas assez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des auteurs grecs qui arrangent à leur fantaisie les trois premières monarchies, et qui font succéder les Medes à l'ancien empire d'Assyrie, sans parler du nouveau que l'écriture fait voir si puissant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'histoire, et qu'ils ne sont pas moins contraires aux plus curieux et aux mieux instruits des auteurs de leur nation, qu'à l'écriture.

Et, ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les auteurs sacrés, plus voisins, par les temps et par les lieux, des royaumes d'orient, écrivant d'ailleurs l'histoire d'un peuple dont les affaires sont si mêlées avec celles de ces grands empires, quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs et les Latins qui les ont suivis.

Si toutefois on s'obstine à soutenir cet ordre célèbre des trois premières monarchies, et que, pour garder aux Medes seuls le second rang qui leur est donné, on veuille leur assujettir les rois de Babylone; en avouant toutefois qu'après environ cent ans de sujétion ceux-ci se sont affranchis par une révolte; on sauve en quelque façon la suite de l'histoire sainte, mais on ne s'accorde guere avec les meilleurs historiens profanes, auxquels l'histoire sainte est plus favorable en ce qu'elle unit toujours l'empire des Medes à celui des Perses.

Il reste encore à vous découvrir une des causes de l'obscurité de ces anciennes histoires. C'est que, comme les rois d'orient prenoient plusieurs noms, ou, si vous voulez, plusieurs titres qui ensuite leur tenoient lieu de nom propre, et que les peuples

les traduisoient ou les prononçoient différemment, selon les divers idiômes de chaque langue ; des histoires si anciennes, dont il reste si peu de bons mémoires, ont dû être par-là fort obscurcies. La confusion des noms en aura sans doute beaucoup mis dans les choses mêmes et dans les personnes ; et de là vient la peine qu'on a de situer dans l'histoire grecque les rois qui ont eu le nom d'Assuérus, autant inconnu aux Grecs que connu aux orientaux.

Qui croiroit en effet que Cyaxare fût le même nom qu'Assuérus, composé du mot ΚΥ., c'est-à-dire seigneur, et du mot ΑΧΑΡΕ, qui revient manifestement à Axuérus ou Assuérus ? Trois ou quatre princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en eussent encore d'autres. Si on n'étoit averti que Nabuchodonosor, Nabucodrosor, et Nabocolassar, ne sont que le même nom ou que le nom du même homme, on auroit peine à le croire ; et cependant la chose est certaine. Sargon est Sennachérib ; Ozias est Azarias ; Sédécias est Mathanias ; Joachas s'appeloit aussi Sellum ; Asaraddon, qu'on prononce indifféremment Esar-Haddon ou Asorhaddan, est nommé Asénazhar par les Cuthéens (1) ; et, par une bizarrerie dont on ne sait point l'origine, Sardanapale se trouve nommé par les Grecs Tonos-Concoléros. On pourroit vous faire une grande liste des orientaux dont chacun a eu dans les histoires plusieurs noms différents : mais il suffit d'être instruit en général de cette coutume. Elle n'est pas inconnue aux Latins, parmi

(1) 1 Esd. IV, 2, 10.

lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de sortes. Ainsi le titre d'Auguste et celui d'Africain sont devenus les noms propres de César Octavien et des Scipions ; ainsi les Nérons ont été Césars. La chose n'est pas douteuse, et une plus longue discussion d'un fait si constant vous est inutile.

Je ne prétends plus, monseigneur, vous embarrasser, dans la suite, des difficultés de chronologie qui vous sont très peu nécessaires. Celle-ci étoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit ; et après vous en avoir dit ce qui suffit à notre dessein, je reprends la suite de nos époques.

HUITIEME ÉPOQUE.

Cyrus, ou les Juifs rétablis.

Sixieme âge du monde.

Ce fut donc 218 ans après la fondation de Rome[a], 536 ans avant Jésus-Christ, après les 70 ans de la captivité de Babylone, et la même année que Cyrus fonda l'empire des Perses, que ce prince, choisi de Dieu pour être le libérateur de son peuple et le restaurateur de son temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de son ordonnance, Zorobabel, accompagné de Jésus fils de Josédec souverain pontife, ramena les captifs, qui rebâtirent l'autel[b] et posèrent les fondements

ANS DE ROME. — ANS AVANT J. C.
[a] 218 [b] 219 — [a] 536 [b] 535.

du second temple. Les Samaritains, jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage ; et, sous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Israel, quoiqu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux dieux, ils prierent Zorobabel de leur permettre de rebâtir avec lui le temple de Dieu (1). Mais les enfants de Juda, qui détestoient leur culte mêlé, rejeterent leur proposition. Les Samaritains irrités traverserent leur dessein par toutes sortes d'artifices et de violences.

Environ ce temps, Servius Tullius, après avoir agrandi la ville de Rome, conçut le dessein de la mettre en république. Il périt au milieu de ses pensées[a], par les conseils de sa fille et par le commandement de Tarquin le superbe son gendre. Ce tyran envahit le royaume, où il exerça durant un long temps toutes sortes de violences.

Cependant l'empire des Perses alloit croissant : outre ces provinces immenses de la grande Asie, tout ce vaste continent de l'Asie inférieure leur obéit ; les Syriens et les Arabes furent assujettis ; l'Égypte, si jalouse de ses lois, reçut les leurs. La conquête s'en fit par Cambyse, fils de Cyrus. Ce brutal ne survécut guere à Smerdis son frere, qu'un songe ambigu lui fit tuer en secret. Le mage Smerdis regna[d] quelque temps sous le nom de Smerdis frere de Cambyse ; mais sa fourbe fut bientôt découverte. Les sept principaux seigneurs conjurerent

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 221 [b] 229 [c] 232 [d] 238 [a] 533 [b] 525 [c] 522 [d] 521

(1) 1 Esd. IV, 2, 3.

contre lui, et l'un d'eux fut mis sur le trône. Ce fut Darius, fils d'Hystaspe (1), qui s'appeloit dans ses inscriptions le meilleur et le mieux fait de tous les hommes. Plusieurs marques le font reconnoître pour l'Assuérus du livre d'Esther, quoiqu'on n'en convienne pas (2). Au commencement de son regne le temple fut achevé, après diverses interruptions causées par les Samaritains. Une haine irréconciliable se mit entre les deux peuples, et il n'y eut rien de plus opposé que Jérusalem et Samarie.

C'est du temps de Darius que commencent la liberté de Rome et d'Athenes, [a]et la grande gloire de la Grece. Harmodius et Aristogiton, athéniens, délivrent leur pays d'Hipparque, fils de Pisistrate, et sont tués par ses gardes. Hippias, frere d'Hipparque, tâche en vain de se soutenir. Il est chassé : la tyrannie des Pisistratides[b] est entièrement éteinte. Les Athéniens affranchis dressent des statues à leurs libérateurs, et rétablissent l'état populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius, qu'il trouve déja disposé à entreprendre la conquête de la Grece, et n'a plus d'espérance qu'en sa protection.

Dans le temps qu'il fut chassé, Rome se défit aussi de ses tyrans. Tarquin le superbe avoit rendu par ses violences la royauté odieuse[c] : l'impudicité de Sexte son fils acheva de la détruire. Lucrece, déshonorée se tua elle-même : son sang et les harangues de Brutus animerent les Romains. Les rois

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 241 [b] 244 [c] 245	[a] 513 [b] 510 [c] 509

(1) Herod. lib. 4, c. 159.—(2) 1 Esd. V, VI.

furent bannis, et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius : mais il fut bientôt affoibli par la jalousie du peuple. Dès le premier consulat, P. Valérius, consul, célebre par ses victoires, devint suspect à ses citoyens ; et il fallut pour les contenter établir la loi qui permit d'appeler au peuple, du sénat et des consuls, dans toutes les causes où il s'agissoit de châtier un citoyen. Les Tarquins chassés trouverent des défenseurs : les rois voisins regarderent leur bannissement comme une injure faite à tous les rois ; et Porsenna, roi des Clusiens, peuple d'Étrurie,[a] prit les armes contre Rome. Réduite à l'extrémité, et presque prise, elle fut sauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scévola, jeune citoyen, se brûla la main qui avoit manqué Porsenna ; Clélie, une jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse. Porsenna laissa Rome en paix ; et les Tarquins demeurerent sans ressource.

Hippias, pour qui Darius se déclara[b], avoit de meilleures espérances. Toute la Perse se remuoit en sa faveur, et Athenes étoit menacée d'une grande guerre.

Durant que Darius en faisoit les préparatifs[c], Rome, qui s'étoit si bien défendue contre les étrangers, pensa périr par elle-même : la jalousie s'étoit réveillée entre les patriciens et le peuple. La puissance consulaire, quoique déja modérée par la loi de P. Valérius, parut encore excessive à ce peuple trop jaloux de sa liberté : il se retira au mont Aven-

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 247 [b] 254 [c] 261	[a] 507 [b] 500 [c] 493

tin. Les conseils violents furent inutiles : le peuple ne put être ramené que par les paisibles remontrances de Ménénius Agrippa ; mais il fallut trouver des tempéraments, et donner des tribuns au peuple pour le défendre contre les consuls. La loi qui établit cette nouvelle magistrature fut appelée la loi sacrée, et ce fut là que commencerent les tribuns du peuple.

Darius avoit enfin éclaté contre la Grece. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ses soldats ; mais Miltiade défit cette armée immense[a], dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens.

Rome battoit tous ses ennemis aux environs, et sembloit n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses capitaines, chassé malgré ses services par la faction populaire, médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle[b], la réduisit à l'extrémité, [c]et ne put être appaisé que par sa mere.

La Grece ne jouit pas long-temps du repos que la bataille de Marathon lui avoit donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius, [d]Xerxès son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mere Atosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattants (d'autres disent dix-sept cent mille) sans compter son armée navale de douze cents vaisseaux. Léonidas, roi de Sparte, qui n'avoit que trois cents hommes, lui en tua vingt mille au passage des

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a]264 [b]265 [c]266 [d]274 [a]490 [b]489 [c]488 [d]480

Thermopyles, et périt avec les siens. Par les conseils de Thémistocle, athénien, l'armée navale de Xerxès est défaite la même année, près de Salamine. Ce prince repasse l'Hellespont avec frayeur ; et, un an après, son armée de terre, que Mardonius commandoit, est taillée en pieces auprès de Platée par Pausanias, roi de Lacédémone, et par Aristide, athénien, appelé le Juste. La bataille se donna le matin ; et le soir de cette fameuse journée, les Grecs ioniens qui avoient secoué le joug des Perses leur tuerent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Léotychides. Ce général, pour encourager ses soldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Grece. La nouvelle se trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plutôt par une heureuse rencontre, et tous les Grecs de l'Asie mineure se mirent en liberté. Cette nation remportoit par-tout de grands avantages ; et, un peu auparavant, les Carthaginois, puissants alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination à la sollicitation des Perses. Malgré ce mauvais succès, ils ne cesserent depuis de faire de nouveaux desseins sur une isle si commode à leur assurer l'empire de la mer, que leur république affectoit. La Grece le tenoit alors, mais elle ne regardoit que l'orient et les Perses.[b] Pausanias venoit d'affranchir l'isle de Cypre de leur joug[c], quand il conçut le dessein d'asservir son pays. Tous ses projets furent vains, quoique Xerxès lui promît tout : le traître fut trahi par celui

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 275 [b] 277 [c] 278 [a] 479 [b] 477 [c] 476

qu'il aimoit le plus ;[a] et son infâme amour lui coûta la vie. La même année Xerxès fut tué par Artaban, son capitaine des gardes, soit que ce perfide voulût occuper le trône de son maître, ou qu'il craignit les rigueurs d'un prince dont il n'avoit pas exécuté assez promptement les ordres cruels (1).

Artaxerxe à la longue main, son fils, commença son regne, et reçut peu de temps après une lettre de Thémistocle[b], qui, proscrit par ses citoyens, lui offroit ses services contre les Grecs. Il sut estimer autant qu'il devoit un capitaine si renommé, et lui fit un grand établissement malgré la jalousie des satrapes.

Ce roi magnanime protégea[c] le peuple juif (2) ; et, dans sa vingtieme année, que les suites rendent mémorable,[d] il permit à Néhémias de rétablir Jérusalem avec ses murailles (3). Ce décret d'Artaxerxe differe de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardoit le temple, et celui-ci est fait pour la ville.

A ce décret prévu par Daniel (4), et marqué dans sa prophétie, les 490 ans de ses semaines commencent. Cette importante date a de solides fondements. Le bannissement de Thémistocle est placé, dans la chronique d'Eusebe, à la derniere année de la 76[e] olympiade, qui revient à la 280[e] de Rome. Les autres chronologistes le mettent un peu au-dessous : la différence est petite, et les circonstances du temps

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 280	[b] 281	[c] 287	[d] 300	[a] 474	[b] 473	[b] 467	[d] 454

(1) Arist. Polit. V, 10. — (2) 1 Esd. VII, VIII. — (3) 2 Esd. II, 1. — (4) Dan. IX, 25.

assurent la date d'Eusebe. Elles se tirent de Thucydide (1), historien très exact; et ce grave auteur, contemporain presque aussi bien que concitoyen de Thémistocle, lui fait écrire sa lettre au commencement du regne d'Artaxerxe. Cornélius Népos (2), auteur ancien, et judicieux autant qu'élégant, ne veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide: raisonnement d'autant plus solide, qu'un autre auteur plus ancien encore que Thucydide s'accorde avec lui. C'est Charon de Lampsaque, cité par Plutarque (3); et Plutarque ajoute lui-même que les annales, c'est-à-dire celles de Perse, sont conformes à ces deux auteurs. Il ne les suit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raison; et les historiens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le regne d'Artaxerxe ne sont ni du temps ni d'une si grande autorité. Il paroît donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin de lá 76e olympiade, et approchant de l'année 280 de Rome, par où la 20e année de ce prince doit arriver vers la fin de la 81e olympiade, et environ l'an 300 de Rome. Au reste ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les auteurs, sont réduits à conjecturer que son pere l'avoit du moins associé au royaume quand Thémistocle écrivit sa lettre; et, en quelque façon que ce soit, notre date est assurée. Ce fondement étant posé, le reste du compte est aisé à faire, et la suite le rendra sensible.

(1) Thucyd. lib. 1.—(2) Corn. Nep. in Themist.—(3) Plut. in Themist.

Après le décret d'Artaxerxe, les Juifs travaillerent à rétablir leur ville et ses murailles, comme Daniel l'avoit prédit (1). Néhémias conduisit l'ouvrage avec beaucoup de prudence et de fermeté au milieu de la résistance des Samaritains, des Arabes, et des Ammonites. Le peuple fit un effort ; et Eliasib, souverain pontife, l'anima par son exemple.

Cependant les nouveaux magistrats qu'on avoit donnés au peuple romain augmentoient les divisions de la ville ; et Rome, formée sous des rois, manquoit des lois nécessaires à la bonne constitution d'une république. La réputation de la Grece, plus célebre encore par son gouvernement que par ses victoires, excita les Romains à se régler sur son exemple. [a] Ainsi ils envoyerent des députés pour rechercher les lois des villes de Grece, et sur-tout celles d'Athenes, plus conformes à l'état de leur république. Sur ce modele, dix magistrats absolus, [b] qu'on créa l'année d'après sous le nom de décemvirs, [c] rédigerent les lois des douze tables, qui sont le fondement du droit romain. Le peuple, ravi de l'équité avec laquelle ils les composerent, leur laissa empiéter le pouvoir suprême, dont ils userent tyranniquement. [d] Il se fit alors de grands mouvements par l'intempérance d'Appius Claudius, un des décemvirs, et par le meurtre de Virginie, que son pere aima mieux tuer de sa propre main que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 302	[b] 303	[c] 304	[d] 305	[a] 452	[b] 451	[c] 450	[d] 449

(1) DAN. IX, 25.

de cette seconde Lucrece réveilla le peuple romain ; et les décemvirs furent chassés.

Pendant que les lois romaines se formoient sous les décemvirs, Esdras, docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur du peuple de Dieu nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus, et faisoient observer la loi de Moïse qu'ils observoient les premiers. Un des principaux articles de leur réformation (1) fut d'obliger tout le peuple, et principalement les prêtres, à quitter les femmes étrangeres qu'ils avoient épousées contre la défense de la loi. Esdras mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres des Paralipomenes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémias. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avoit commencée, et que les auteurs suivants continuerent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite.

Pendant qu'Esdras et Néhémias faisoient la derniere partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque ; et quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze siecles. Hérodote

(1) 2 Esd. XIII. Deut. XXIII, 3.

n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée ; et les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat, leur faisoit connoître. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas les regards.

Ce fut dans des temps si malheureux que la langue hébraïque cessa d'être vulgaire. Durant la captivité, et ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue chaldaïque, fort approchante de la leur, et qui avoit presque le même génie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des lettres hébraïques, et ils écrivirent l'hébreu avec les lettres des Chaldéens, plus usitées parmi eux et plus aisées à former. Ce changement fut aisé entre deux langues voisines dont les lettres étoient de même valeur, et ne différoient que dans la figure. Depuis ce temps on ne trouve l'écriture sainte parmi les Juifs qu'en lettres chaldaïques ; mais les Samaritains retinrent toujours l'ancienne maniere de l'écrire. Leurs descendants ont persévéré dans cet usage jusqu'à nos jours, et nous ont par ce moyen conservé le Pentateuque qu'on appelle Samaritain, en anciens caracteres hébraïques, tels qu'on les trouve dans les médailles et dans tous les monuments des siecles passés.

Les Juifs vivoient avec douceur sous l'autorité d'Artaxerxe. Ce prince, réduit par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, à faire une paix honteuse, désespéra de vaincre les Grecs par la force, et ne songea plus qu'à profiter de leurs divisions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens et

les Lacédémoniens. Ces deux peuples jaloux l'un de l'autre partagerent toute la Grece. Périclès, athénien,[a] commença la guerre du Péloponnese, durant laquelle Théramene, Thrasybule et Alcibiade, athéniens, se rendent célebres. Brasidas et Myndare, lacédémoniens, y meurent en combattant pour leur pays. Cette guerre dura vingt-sept ans, et finit à l'avantage de Lacédémone, qui avoit mis dans son parti Darius nommé le bâtard, fils et successeur d'Artaxerxe. Lysandre, général de l'armée navale des Lacédémoniens, prit Athenes[b], et en changea le gouvernement. Mais la Perse s'apperçut bientôt qu'elle avoit rendu les Lacédémoniens trop puissants. Ils soutinrent le jeune Cyrus dans sa révolte contre Artaxerxe son aîné[c], appelé Mnémon à cause de son excellente mémoire, fils et successeur de Darius. Ce jeune prince, sauvé de la prison et de la mort par sa mere Parysatis, songe à la vengeance, gagne les satrapes par ses agréments infinis, traverse l'Asie mineure, va présenter la bataille au roi son frere dans le cœur de son empire, le blesse de sa propre main, et, se croyant trop tôt vainqueur, périt par sa témérité. Les dix mille Grecs qui le servoient font cette retraite étonnante où commandoit à la fin Xénophon, grand philosophe et grand capitaine, qui en a écrit l'histoire. Les Lacédémoniens continuoient à attaquer l'empire des Perses[d], qu'Agésilas, roi de Sparte, fit trembler dans l'Asie mineure: mais les divisions de la Grece le rappelerent en son pays.

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 323 [b] 350 [c] 351 [d] 358 [a] 431 [b] 404 [c] 401 [d] 396

En ce temps la ville de Veies, qui égaloit presque la gloire de Rome, après un siege de dix ans et beaucoup de divers succès, fut prise par les Romains sous la conduite de Camille. Sa générosité lui fit encore une autre conquête : les Falisques qu'il assiégeoit se donnerent à lui[a], touchés de ce qu'il leur avoit renvoyé leurs enfants, qu'un maître d'école lui avoit livrés. Rome ne vouloit pas vaincre par des trahisons, ni profiter de la perfidie d'un lâche qui abusoit de l'obéissance d'un âge innocent. Un peu après, les Gaulois sénonois entrerent en Italie[b], et assiégerent Clusium. Les Romains perdirent contre eux la fameuse bataille d'Allia.[c] Leur ville fut prise et brûlée. Pendant qu'ils se défendoient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille qu'ils avoient banni (1). Les Gaulois demeurerent sept mois maîtres de Rome ; et, appelés ailleurs par d'autres affaires, ils se retirerent chargés de butin.

Durant les brouilleries de la Grece, Epaminondas[d], thébain, se signala par son équité et par sa modération autant que par ses victoires. On remarque qu'il avoit pour regle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernieres années de Mnémon et dans les premieres d'Ochus. Sous un si grand capitaine, les Thébains sont victorieux, et la puissance de Lacédémone est abattue.

Celle des rois de Macédoine commence avec Phi-

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 360 [b] 363 [c] 364 [d] 383 [a] 394 [b] 391 [c] 390 [d] 371

(1) Polyb. lib. 1, c. 6. lib. 2, c. 18, 22.

lippe[a], pere d'Alexandre le grand. Malgré les oppositions d'Ochus et d'Arsès son fils, rois de Perse, et malgré les difficultés plus grandes encore que lui suscitoit dans Athenes l'éloquence de Démosthene, puissant défenseur de la liberté, ce prince, victorieux durant vingt ans, assujettit toute la Grece[b], où la bataille de Chéronée qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés lui donna une puissance absolue. Dans cette fameuse bataille, pendant qu'il rompoit les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre à l'âge de dix-huit ans enfoncer les troupes thébaines de la discipline d'Epaminondas, et entre autres la troupe sacrée qu'on appeloit des amis, qui se croyoit invincible. Ainsi maître de la Grece, et soutenu par un fils d'une si grande espérance, il conçut de plus hauts desseins, et ne médita rien moins que la ruine des Perses,[c] contre lesquels il fut déclaré capitaine général. Mais leur perte étoit réservée à Alexandre. Au milieu des solennités d'un nouveau mariage, Philippe fut assassiné par Pausanias[d], jeune homme de bonne maison à qui il n'avoit pas rendu justice. L'eunuque Bagoas tua dans la même année Arsès, roi de Perse, et fit régner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus. Il mérite par sa valeur qu'on se range à l'opinion, d'ailleurs la plus vraisemblable, qui le fait sortir de la famille royale.

Ainsi deux rois courageux commencerent ensemble leur regne, Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux,

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a]395 [b]416 [c]417 [d]418 [a]359 [b]338 [c]337 [d]336

et sembloient nés pour se disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son pere ; il domta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse ;[a] il battit les Grecs, qui tenterent vainement de secouer le joug ; et ruina Thebes, où il n'épargna que la maison et les descendants de Pindare, dont la Grece admiroit les odes.[b] Puissant et victorieux, il marche après tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius,[c] qu'il défait en trois batailles rangées ;[d] entre triomphant dans Babylone et dans Suse ;[e] détruit Persépolis, ancien siege des rois de Perse ;[f] pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes ; et vient mourir[aa] à Babylone âgé de trente-trois ans.

De son temps Manassès, frere de Jaddus souverain pontife, excita des brouilleries parmi les Juifs. Il avoit épousé[bb] la fille de Sanaballat, samaritain, que Darius avoit fait satrape de ce pays. Plutôt que de répudier cette étrangere, à quoi le conseil de Jérusalem et son frere Jaddus vouloient l'obliger, il embrassa le schisme des Samaritains. Plusieurs Juifs, pour éviter de pareilles censures, se joignirent à lui. Dès-lors il résolut de bâtir un temple près de Samarie sur la montagne de Garizim, que les Samaritains croyoient bénite, et de s'en faire le pontife. Son beau-pere, très accrédité auprès de Darius, l'assura de la protection de ce prince, et les suites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva.[cc] Sanabal-

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 419 [b] 420 [c] 421 [d] 423 [e] 424 [f] 427 [aa] 430 [bb] 421 [cc] 422	[a] 335 [b] 334 [c] 333 [d] 331 [e] 330 [f] 327 [aa] 324 [bb] 333 [cc] 330

lui quitta son maître, et mena des troupes au victorieux durant le siege de Tyr. Ainsi il obtint tout ce qu'il voulut; le temple de Garizim fut bâti, et l'ambition de Manassès fut satisfaite. Les Juifs cependant, toujours fideles aux Perses, refuserent à Alexandre le secours qu'il leur demandoit. Il alloit à Jérusalem, résolu de se venger; mais il fut changé à la vue du souverain pontife, qui vint au-devant de lui avec les sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie et précédés de tout le peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédisoient ses victoires: c'étoient celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, et ils lui garderent la même fidélité qu'ils avoient toujours gardée aux rois de Perse.

Durant ses conquêtes, Rome étoit aux mains avec les Samnites ses voisins[a], et avoit une peine extrême à les réduire, malgré la valeur et la conduite de Papirius Cursor, le plus illustre de ses généraux.

Après la mort d'Alexandre son empire fut partagé:[b] Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigonus, Séleucus, Lysimaque, Antipater et son fils Cassander, en un mot tous ses capitaines, nourris dans la guerre sous un si grand conquérant, songerent à s'en rendre maîtres par les armes; ils immolerent à leur ambition toute la famille d'Alexandre[c], son frere, sa mere, ses femmes, ses enfants, et jusqu'à ses sœurs: on ne vit que des batailles sanglantes et d'effroyables révolutions.

Au milieu de tant de désordres, plusieurs peuples

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 428 à 430 [b] 430 [c] 430 à 445 [b] 324

de l'Asie mineure et du voisinage s'affranchirent, et formerent les royaumes de Pont, de Bithynie et de Pergame. La bonté du pays les rendit ensuite riches et puissants. L'Arménie secoua aussi dans le même temps le joug des Macédoniens, et devint un grand royaume. Les deux Mithridates pere et fils fonderent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puissantes monarchies qui se soient élevées alors, furent celle d'Égypte,[a] fondée par Ptolomée fils de Lagus, d'où viennent les Lagides; et celle d'Asie ou de Syrie,[b] fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides. Celle-ci comprenoit, outre la Syrie, les vastes et riches provinces de la haute Asie qui composoient l'empire des Perses. Ainsi tout l'orient reconnut la Grece, et en apprit le langage.

La Grece elle-même étoit opprimée par les capitaines d'Alexandre. La Macédoine son ancien royaume, qui donnoit des maîtres à l'orient, étoit en proie au premier venu. Les enfants de Cassander se chasserent les uns les autres de ce royaume.[c] Pyrrhus, roi des Epirotes, qui en avoit occupé une partie,[d] fut chassé par Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus,[e] qu'il chassa aussi à son tour:[f] il est lui-même chassé encore une fois par Lysimaque,[aa] et Lysimaque par Séleucus, que Ptolomée Céraunus[bb], chassé d'Égypte par son pere Ptolomée I, tua en traître malgré ses bienfaits. Ce perfide n'eut pas plutôt envahi la Macédoine, qu'il fut attaqué par

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a]431	[b]442	[c]458	[d]460	[a]323	[b]312	[c]296	[d]294
[d]465	[f]468	[aa]473	[bb]474	[e]289	[f]286	[aa]281	[bb]280

les Gaulois,[a] et périt dans un combat qu'il leur donna.

Durant les troubles de l'orient ces peuples vinrent dans l'Asie mineure, conduits par leur roi Brennus, et s'établirent dans la Gallogrece ou Galatie, nommée ainsi de leur nom, d'où ils se jeterent dans la Macédoine qu'ils ravagerent, et firent trembler toute la Grece. Mais leur armée périt[b] dans l'entreprise sacrilege du temple de Delphes. Cette nation remuoit par-tout, et par-tout elle étoit malheureuse.

Quelques années devant l'affaire de Delphes,[c] les Gaulois d'Italie, que leurs guerres continuelles et leurs victoires fréquentes rendoient la terreur des Romains, furent excités contre eux par les Samnites, les Brutiens et les Étruriens (1). Ils remporterent d'abord une nouvelle victoire, mais ils en souillerent la gloire en tuant des ambassadeurs. Les Romains indignés marchent contre eux[d], les défont, entrent dans leurs terres où ils fondent une colonie, les battent encore deux fois, en assujettissent une partie, et réduisent l'autre à demander la paix.

Après que les Gaulois d'orient eurent été chassés de la Grece[e], Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcete, qui régnoit depuis douze ans dans la Grece, mais fort peu paisible, envahit sans peine la Macédoine. Pyrrhus étoit occupé ailleurs. Chassé

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 475 [b] 476 [c] 471 [d] 472 [e] 477	[a] 279 [b] 278 [c] 283 [d] 282 [e] 277

(1) Polyb. lib. 2, c. 20

de ce royaume[a], il espéra de contenter son ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appelé par les Tarentins : la bataille que les Romains venoient de gagner sur eux et sur les Samnites ne leur laissoit que cette ressource. Il remporta contre les Romains[b] des victoires qui le ruinoient. Les éléphants de Pyrrhus les étonnerent : mais le consul Fabrice fit bientôt voir aux Romains que Pyrrhus pouvoit être vaincu. Le roi et le consul semblοient se disputer la gloire de la générosité plus encore que celle des armes : Pyrrhus rendit au consul tous les prisonniers sans rançon, disant qu'il falloit faire la guerre avec le fer, et non point avec l'argent ;[c] et Fabrice renvoya au roi son perfide médecin qui étoit venu lui offrir d'empoisonner son maître.

En ces temps la religion et la nation judaïque commence à éclater parmi les Grecs. Ce peuple, bien traité par les rois de Syrie, vivoit tranquillement selon ses lois. Antiochus le dieu, petit-fils de Séleucus, les répandit dans l'Asie mineure, d'où ils s'étendirent dans la Grece, et jouirent par-tout des mêmes droits et de la même liberté que les autres citoyens(1). Ptolomée, fils de Lagus, les avoit déja établis en Égypte. Sous son fils Ptolomée Philadelphe,[d] leurs écritures furent tournées en grec, et on vit paroître cette célebre version appelée la version des septante. C'étoient de savants vieillards qu'Éléazar, souverain pontife, envoya au roi, qui les demandoit. Quelques

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 474	[b] 475	[c] 476	[d] 477	[a] 280	[b] 279	[c] 278	[d] 277

(1) Jos. Ant. XII, 3.

nns veulent qu'ils n'aient traduit que les cinq livres de la loi (1). Le reste des livres sacrés pourroit dans la suite avoir été mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Égypte et dans la Grece, où ils oublierent non seulement leur ancienne langue, qui étoit l'hébreu, mais encore le chaldéen, que la captivité leur avoit appris. Ils se firent un grec mêlé d'hébraïsmes, qu'on appelle le langage hellénistique : les septante et tout le nouveau testament est écrit en ce langage. Durant cette dispersion des Juifs leur temple fut célebre par toute la terre, et tous les rois d'orient y présentoient leurs offrandes.

L'occident étoit attentif à la guerre des Romains et de Pyrrhus. Enfin ce roi fut défait par le consul Curius[a], et repassa en Épire. Il n'y demeura pas long-temps en repos, et voulut se récompenser sur la Macédoine des mauvais succès d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans Thessalonique,[b] et contraint d'abandonner à Pyrrhus tout le reste du royaume. Il reprit cœur pendant que Pyrrhus inquiet et ambitieux faisoit la guerre[c] aux Lacédémoniens et aux Argiens. Les deux rois ennemis furent introduits dans Argos en même temps par deux cabales contraires et par deux portes différentes. Il se donna dans la ville un grand combat : une mere qui vit son fils poursuivi par Pyrrhus qu'il avoit blessé écrasa ce prince d'un coup de pierre. Antigonus, défait d'un tel ennemi, rentra dans la Macédoine,

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 479 [b] 480 [c] 482 [a] 275 [b] 274 [c] 272

(1) Jos. Ant. I, 1; XII, 2

qui, après quelques changements, demeura paisible à sa famille. La ligue des Achéens l'empêcha de s'accroître : c'étoit le dernier rempart de la liberté de la Grece, et ce fut elle qui en produisit les derniers héros avec Aratus et Philopœmen.

Les Tarentins, que Pyrrhus entretenoit d'espérance, appelerent les Carthaginois après sa mort. Ce secours leur fut inutile : ils furent battus avec les Brutiens et les Samnites leurs alliés. Ceux-ci, après soixante et douze ans de guerre continuelle, furent forcés à subir le joug des Romains. Tarente les suivit de près; les peuples voisins ne tinrent pas : ainsi tous les anciens peuples d'Italie furent subjugués. Les Gaulois, souvent battus, n'osoient remuer.

Après 480 ans de guerre les Romains se virent les maîtres en Italie (1), et commencerent à regarder les affaires du dehors : ils entrerent en jalousie contre les Carthaginois, trop puissants dans leur voisinage par les conquêtes qu'ils faisoient dans la Sicile, d'où ils venoient d'entreprendre sur eux et sur l'Italie, en secourant les Tarentins.

La république de Carthage tenoit les deux côtes de la mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle possédoit presque toute entiere, elle s'étoit étendue du côté d'Espagne par le détroit. Maîtresse de la mer et du commerce, elle avoit envahi les isles de Corse et de Sardaigne. La Sicile avoit peine à se défendre, et l'Italie étoit menacée de trop près

(1) Polyb. lib. 1, 2, c. 1.

pour ne pas craindre. De là les guerres puniques[a], malgré les traités mal observés de part et d'autre.

La première[b] apprit aux Romains à combattre sur la mer. Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connoissoient pas, et le consul Duilius, qui donna la première bataille navale[c], la gagna. Régulus soutint cette gloire,[d] et aborda en Afrique, où il eut à combattre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut employer toute son armée. Tout cede : Carthage réduite à l'extrémité ne se sauve que par le secours de Xantippe, lacédémonien. Le général romain est battu et pris[e] : mais sa prison le rend plus illustre que ses victoires. Renvoyé sur sa parole pour ménager l'échange des prisonniers, il vient soutenir dans le sénat la loi qui ôtoit toute espérance à ceux qui se laissoient prendre, et retourne à une mort assurée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner de nouveau l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura long-temps douteuse entre les deux peuples ; et les Romains furent prêts à céder : mais ils réparerent leur flotte. Une seule bataille décida[f], et le consul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à payer tribut et à quitter avec la Sicile toutes les isles qui étoient entre la Sicile et l'Italie. Les Romains gagnerent cette isle toute entiere, à la réserve de ce qu'y tenoit Hiéron, roi de Syracuse, leur allié (1).

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 490	[b] 494	[c] 495	[d] 498	[a] 264	[b] 260	[c] 259	[d] 256
[e] 499	[f] 513			[e] 255	[f] 241		

(1) Polyb. lib. 1, c. 62, 63; lib. 2, c. 1.

Après la guerre achevée, les Carthaginois penserent périr par le soulèvement de leur armée : ils l'avoient composée, selon leur coutume, de troupes étrangeres, qui se révolterent pour leur paie. Leur cruelle domination fit joindre à ces troupes mutinées presque toutes les villes de leur empire; et Carthage étroitement assiégée étoit perdue sans Amilcar, surnommé Barcas. Lui seul avoit soutenu la derniere guerre.[a] Ses citoyens lui durent encore la victoire qu'ils remporterent sur les rebelles : il leur en coûta la Sardaigne, que la révolte de leur garnison ouvrit aux Romains (1). De peur de s'embarrasser avec eux dans une nouvelle querelle, Carthage céda malgré elle une isle si importante, et augmenta son tribut. Elle songeoit à rétablir en Espagne son empire ébranlé par la révolte : Amilcar passa dans cette province avec son fils Annibal[b], âgé de neuf ans, et y mourut dans une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adresse que de valeur, son fils se formoit sous un si grand capitaine, et tout ensemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son allié Asdrubal fut donné pour successeur à son pere. Il gouverna sa province avec beaucoup de prudence, et y bâtit Carthage la neuve, qui tenoit l'Espagne en sujétion.

Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta, reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 516 [b] 524	[a] 238 [b] 230

(1) Polyb. lib. 1, c. 79, 83, 88.

piraterie sur toute la côte. Enflée du butin qu'elle faisoit sur les Grecs et sur les Epirotes[a], elle méprisa les Romains, et tua leur ambassadeur. Elle fut bientôt accablée: les Romains ne lui laisserent qu'une petite partie de l'Illyrie,[b] et gagnerent l'isle de Corfou que cette reine avoit usurpée. Ils se firent alors respecter en Grece par une solennelle ambassade; et ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puissance. Les grands progrès d'Asdrubal leur donnoient de la jalousie: mais les Gaulois d'Italie (1) les empêchoient de pourvoir aux affaires de l'Espagne. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils demeuroient en repos: la jeunesse qui s'étoit élevée durant ce temps ne songeoit plus aux pertes passées, et commençoit à menacer Rome (2). Les Romains, pour attaquer avec sûreté de si turbulents voisins, s'assurerent des Carthaginois. Le traité fut conclu avec Asdrubal, qui promit de ne passer point au-delà de l'Ebre.

La guerre entre les Romains et les Gaulois se fit avec fureur de part et d'autre[c]: les transalpins se joignirent aux cisalpins: tous furent battus. Concolitanus, un des rois gaulois, fut pris dans la bataille: Anéroestus, un autre roi, se tua lui-même. Les Romains victorieux passerent le Pô pour la premiere fois, résolus d'ôter aux Gaulois les environs de ce fleuve dont ils étoient en possession de-

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 525 [b] 526 [c] 530	[a] 229 [b] 228 [c] 224

(1) Polyb. lib. 2, c. 12, 22.—(2) *Id. ibid.* c. 21.

puis tant de siecles. La victoire les suivit partout; Milan fut pris; presque tout le pays fut assujetti.

En ce temps Asdrubal mourut[a]; et Annibal, quoiqu'il n'eût encore que 25 ans, fut mis à sa place. Dès-lors on prévit la guerre. Le nouveau gouverneur entreprit ouvertement de dompter l'Espagne sans aucun respect des traités.[b] Rome alors écouta les plaintes de Sagonte son alliée. Les ambassadeurs romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis n'étoient plus d'humeur à céder: la Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injustement enlevée, et le tribut augmenté, leur tenoient au cœur. Ainsi la faction qui vouloit qu'on abandonnât Annibal se trouva foible.

Ce général songeoit à tout. De secrètes ambassades l'avoient assuré des Gaulois d'Italie, qui, n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces, embrasserent cette occasion de se relever. Annibal traverse l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gaule transalpine, les Alpes, et tombe comme en un moment sur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier son armée, et font un dernier effort pour leur liberté.[c] Quatre batailles perdues font croire que Rome alloit tomber.[d] La Sicile prend le parti du vainqueur. Hiéronyme[e], roi de Syracuse, se déclare contre les Romains; presque toute l'Italie les abandonne[f]; et la derniere ressource de la république semble périr en Espagne avec les deux Scipions[aa].

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 534	[b] 535	[c] 536	[d] 537	[a] 220	[b] 219	[c] 218	[d] 217
[e] 538	[f] 539	[aa] 542.		[e] 216	[f] 215	[aa] 212.	

Dans de telles extrémités Rome dut son salut à trois grands hommes. La constance de Fabius Maximus, qui, se mettant au-dessus des bruits populaires, faisoit la guerre en retraite, fut un rempart à sa patrie. Marcellus, qui fit lever le siege de Nole[a] et prit Syracuse[b], donnoit vigueur aux troupes par ces actions. Mais Rome, qui admiroit ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque chose de plus grand. Les merveilleux succès de ses conseils confirmerent l'opinion qu'on avoit qu'il étoit de race divine, et qu'il conversoit avec les dieux. A l'âge de 24 ans[c] il entreprend d'aller en Espagne, où son pere et son oncle venoient de périr:[d] il attaque Carthage la neuve comme s'il eût agi par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord. Tous ceux qui le voient sont gagnés au peuple romain: les Carthaginois lui quittent l'Espagne[e]: à son abord en Afrique, les rois se donnent à lui, Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites[f]: Annibal, victorieux durant seize ans, est vainement rappelé, et ne peut défendre sa patrie: Scipion y donne la loi[aa]: le nom d'Africain est sa récompense. Le peuple romain ayant abattu les Gaulois et les Africains ne voit plus rien à craindre, et combat dorénavant sans péril.

Au milieu de la premiere guerre punique, Théodote, gouverneur de la Bactrienne,[bb] enleva mille villes à Antiochus appelé le dieu, fils d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Presque tout l'orient suivit cet

ANS DE ROME.					ANS AVANT J. C.				
[a]540	[b]542	[c]543	[d]544		[a]214	[b]212	[c]211	[d]210	
[e]548	[f]551	[aa]552	[bb]504		[e]206	[f]203	[aa]202	[bb]250	

exemple. Les Parthes se révolterent sous la conduite d'Arsace, chef de la maison des Arsacides, et fondateur d'un empire qui s'étendit peu-à-peu dans toute la haute Asie.

Les rois de Syrie et ceux d'Égypte, acharnés les uns contre les autres, ne songeoient qu'à se ruiner mutuellement, ou par la force, ou par la fraude. Damas et son territoire, qu'on appeloit la Cœlésyrie, et qui confinoit aux deux royaumes, fut le sujet de leurs guerres; et les affaires de l'Asie étoient entièrement séparées de celles de l'Europe.

Durant tous ces temps la philosophie florissoit dans la Grece. La secte des philosophes italiques et celle des ioniques la remplissoient de grands hommes, parmi lesquels il se mêla beaucoup d'extravagants à qui la Grece curieuse ne laissa pas de donner le nom de philosophes. Du temps de Cyrus et de Cambyse, Pythagore commença la secte italique dans la grande Grece, aux environs de Naples. A-peu-près dans le même temps, Thalès, milésien, forma la secte ionique. De là sont sortis ces grands philosophes, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Parménides; Anaxagore, qui, un peu avant la guerre du Péloponnese, fit voir le monde construit par un Esprit éternel; Socrate, qui, un peu après, ramena la philosophie à l'étude des bonnes mœurs, et fut le pere de la philosophie morale; Platon, son disciple, chef de l'académie; Aristote, disciple de Platon et précepteur d'Alexandre, chef des péripatéticiens; sous les successeurs d'Alexandre, Zénon, nommé Cittien, d'une ville de l'isle de Cypre où il étoit né, chef des stoïciens; et Epicure, athénien,

chef des philosophes qui portent son nom, si toutefois on peut nommer philosophes ceux qui nioient ouvertement la providence, et qui, ignorant ce que c'est que le devoir, définissoient la vertu par le plaisir. On peut compter parmi les plus grands philosophes, Hippocrate, le pere de la médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grece.

Les Romains avoient dans le même temps une autre espece de philosophie qui ne consistoit point en disputes ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique et dans ceux de la guerre, où ils faisoient leur gloire de celle de leur patrie et du nom romain : ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie et de Carthage.

NEUVIEME ÉPOQUE.

Scipion, ou Carthage vaincue.

L'AN 552 de la fondation de Rome, environ 250 ans après la fondation de la monarchie des Perses, et 202 ans avant Jésus-Christ, Carthage fut assujettie aux Romains. Annibal ne laissoit pas sous main de leur susciter des ennemis par-tout où il pouvoit : mais il ne fit qu'entraîner tous ses amis anciens et nouveaux dans la ruine de sa patrie et dans la sienne. Par les victoires du consul Flaminius, Philippe, roi de Macédoine, allié des Carthaginois, fut abattu[a]; les rois de Macédoine réduits à

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 556 [a] 198

l'étroit, et la Grece[a] affranchie de leur joug. Les Romains entreprirent de faire périr Annibal, qu'ils trouvoient encore redoutable après sa perte. Ce grand capitaine,[b] réduit à se sauver de son pays, remua l'orient contre eux, et attira leurs armes en Asie. Par ses puissants raisonnements, Antiochus surnommé le grand, roi de Syrie, devint jaloux de leur puissance,[c] et leur fit la guerre : mais il ne suivit pas en la faisant les conseils d'Annibal qui l'y avoit engagé. Battu par mer et par terre, il reçut la loi que lui imposa le consul Lucius Scipion, frere de Scipion l'Africain, et il fut renfermé dans le mont Taurus. Annibal, réfugié chez Prusias, roi de Bithynie,[d] échappa aux Romains par le poison. Ils sont redoutés par toute la terre, et ne veulent plus souffrir d'autre puissance que la leur. Les rois étoient obligés de leur donner leurs enfants pour ôtage de leur foi. Antiochus, depuis appelé l'illustre ou Epiphanes, second fils d'Antiochus le grand, roi de Syrie, demeura long-temps à Rome en cette qualité : mais sur la fin du regne de Séleucus Philopator, son frere aîné, il fut rendu ;[e] et les Romains voulurent avoir à sa place Démétrius Soter, fils du roi, alors âgé de dix ans. Dans ce contretemps, Séleucus mourut[f] ; et Antiochus usurpa le royaume sur son neveu. Les Romains étoient appliqués aux affaires de la Macédoine, où Persée inquiétoit ses voisins et ne vouloit plus s'en tenir aux conditions imposées au roi Philippe son pere.

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 558	[b] 559	[c] 561	[d] 572	[a] 196	[b] 195	[c] 193	[d] 182
-8	[f] 579			[e] 176	[f] 175		

Ce fut alors que commencerent[a] les persécutions du peuple de Dieu. Antiochus l'illustre régnoit comme un furieux: il tourna toute sa fureur contre les Juifs, et entreprit de ruiner le temple, la loi de Moïse, et toute la nation. L'autorité des Romains l'empêcha de se rendre maître de l'Égypte.[b] Ils faisoient la guerre à Persée, qui, plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdoit ses alliés par son avarice, et ses armées par sa lâcheté. Vaincu par le consul Paul Emile,[c] il fut contraint de se livrer entre ses mains. Gentius, roi de l'Illyrie, son allié, abattu en trente jours par le préteur Anicius, venoit d'avoir un sort semblable. Le royaume de Macédoine, qui avoit duré 700 ans, et avoit, près de 200 ans, donné des maîtres non seulement à la Grece, mais encore à tout l'orient, ne fut plus qu'une province romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentoient contre le peuple de Dieu. On voit paroître alors la résistance de Mathathias, sacrificateur, de la race de Phinées, et imitateur de son zele; les ordres qu'il donne en mourant pour le salut de son peuple[d]; les victoires de Judas le Machabée[e], son fils, malgré le nombre infini de ses ennemis; l'élévation de la famille des Asmonéens, ou des Machabées[f]; la nouvelle dédicace du temple, que les gentils avoient profané; le pontificat de Judas, et la gloire du sacerdoce rétablie[aa]; la mort d'Antiochus, digne de son impiété et de son orgueil; sa fausse conversion durant sa derniere maladie, et l'implacable

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 581	[b] 583	[c] 586	[d] 587	[a] 173	[b] 171	[c] 168	[d] 167
[e] 588	[f] 589	[aa] 590		[e] 166	[f] 165	[aa] 164.	

colere de Dieu sur ce roi superbe. Son fils Antiochus Eupator, encore en bas âge, lui succéda, sous la tutele de Lysias son gouverneur. Durant cette minorité, Démétrius Soter, qui étoit en ôtage à Rome, crut se pouvoir rétablir; mais il ne put obtenir du sénat d'être renvoyé dans son royaume: la politique romaine aimoit mieux un roi enfant.

Sous Antiochus Eupator la persécution du peuple de Dieu[a] et les victoires de Judas le Machabée continuent.[b] La division se met dans le royaume de Syrie. Démétrius s'échappe de Rome; les peuples le reconnoissent; le jeune Antiochus est tué avec Lysias son tuteur. Mais les Juifs ne sont pas mieux traités sous Démétrius que sous ses prédécesseurs: il éprouve le même sort; ses généraux sont battus par Judas le Machabée; et la main du superbe Nicanor, dont il avoit si souvent menacé le temple, y est attachée. Mais un peu après, Judas, accablé par la multitude,[c] fut tué en combattant avec une valeur étonnante. Son frere Jonathas succede à sa charge, et soutient sa réputation. Réduit à l'extrémité, son courage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis d'humilier les rois de Syrie, accorderent leur protection aux Juifs; et l'alliance que Judas avoit envoyé leur demander fut accordée, sans aucun secours toutefois: mais la gloire du nom romain ne laissoit pas d'être un grand support au peuple affligé.

Les troubles de la Syrie croissoient tous les jours. Alexandre Balas, qui se vantoit d'être fils d'Antio-

ANS DE ROME.			ANS AVANT J. C.		
[a] 591	[b] 592	[c] 593	[a] 163	[b] 162	[c] 161

chus l'illustre,[a] fut mis sur le trône par ceux d'Antioche. Les rois d'Égypte, perpétuels ennemis de la Syrie, se mêloient dans ses divisions pour en profiter. Ptolomée Philométor soutint Balas. La guerre fut sanglante : Démétrius Soter y fut tué[b], et ne laissa pour venger sa mort que deux jeunes princes encore en bas âge, Démétrius Nicator et Antiochus Sidetes. Ainsi l'usurpateur demeura paisible, et le roi d'Égypte lui donna sa fille Cléopâtre en mariage. Balas, qui se crut au-dessus de tout, se plongea dans la débauche, et s'attira le mépris de tous ses sujets.

En ce temps Philométor[c] jugea le fameux procès que les Samaritains firent aux Juifs (1). Ces schismatiques, toujours opposés au peuple de Dieu, ne manquoient point de se joindre à leurs ennemis; et, pour plaire à Antiochus l'illustre, leur persécuteur, ils avoient consacré leur temple de Garizim[d] à Jupiter hospitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laissèrent pas de soutenir quelque temps après à Alexandrie, devant Ptolomée Philométor, que ce temple devoit l'emporter sur celui de Jérusalem. Les parties contestèrent devant le roi (2), et s'engagèrent de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs prétentions par les termes de la loi de Moïse. Les Juifs gagnèrent leur cause, et les Samaritains furent punis de mort selon la

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 600	[b] 604	[c] 604	[d] 587	[a] 154	[b] 150	[c] 150	[d] 167

(1) 2 Mac. VI, 2. Jos. Ant. lib. 12, 7. — (2) Jos. Ant. lib. 13, c. 6.

convention. Le même roi permit à Onias, de la race sacerdotale, de bâtir en Égypte le temple d'Héliopolis sur le modele de celui de Jérusalem (1); entreprise qui fut condamnée par tout le conseil des Juifs, et jugée contraire à la loi.

Cependant Carthage remuoit, et souffroit avec peine les lois que Scipion l'Africain lui avoit imposées. Les Romains résolurent sa perte totale; et la troisieme guerre punique fut entreprise.

Le jeune Démétrius Nicator[a], sorti de l'enfance, songeoit à se rétablir sur le trône de ses ancêtres; et la mollesse de l'usurpateur lui faisoit tout espérer. A son approche Balas se troubla[b]; son beau-pere Philométor se déclara contre lui, parceque Balas ne voulut pas lui laisser prendre son royaume: l'ambitieuse Cléopâtre sa femme le quitta pour épouser son ennemi; et il périt enfin de la main des siens après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après des blessures qu'il y reçut; et la Syrie fut délivrée de deux ennemis.

On vit tomber en ce même temps deux grandes villes. Carthage fut prise et réduite en cendre par Scipion AEmilien, qui confirma, par cette victoire, le nom d'Africain dans sa maison, et se montra digne héritier du grand Scipion son aïeul: Corinthe eut la même destinée, et la république des Achéens périt avec elle. Le consul Mummius ruina de fond en comble cette ville la plus voluptueuse de la Grece

ANS DE ROME.		ANS AVANT J. C.	
[a] 606	[b] 608	[a] 148	[b] 146

(1) Jos. Ant. lib. 13, c. 6.

et la plus ornée. Il en transporta à Rome les incomparables statues, sans en connoître le prix : les Romains ignoroient les arts de la Grece, et se contentoient de savoir la guerre, la politique et l'agriculture.

Durant les troubles de Syrie les Juifs se fortifierent : Jonathas se vit recherché des deux partis ; et Nicator victorieux le traita de frere. Il en fut bientôt récompensé ; dans une sédition,[a] les Juifs accourus le tirerent d'entre les mains des rebelles : Jonathas fut comblé d'honneurs. Mais quand le roi se crut assuré, il reprit les desseins de ses ancêtres, et les Juifs furent tourmentés comme auparavant.

Les troubles de Syrie recommencerent : Diodote, surnommé Tryphon, éleva un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus le dieu, et lui servit de tuteur pendant son bas âge. L'orgueil de Démétrius souleva les peuples ; toute la Syrie étoit en feu : Jonathas sut profiter de la conjoncture,[b] et renouvella l'alliance avec les Romains. Tout lui succédoit, quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ses enfants. Son frere Simon, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, lui succéda ; et les Romains le favoriserent, comme ils avoient fait ses prédécesseurs. Tryphon ne fut pas moins infidele à son pupille Antiochus qu'il l'avoit été à Jonathas : il fit mourir cet enfant, par le moyen des médecins, sous prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, et se rendit maître d'une partie du royaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicator, roi légitime ; et après avoir obtenu de lui

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 610 [b] 611	[a] 144 [b] 143

la liberté de son pays, il la soutint par les armes
a contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chassés de la citadelle qu'ils tenoient dans Jérusalem[a], et ensuite de toutes les places de la Judée. Ainsi les Juifs, affranchis du joug des gentils par la valeur de Simon, accorderent les droits royaux à lui et à sa famille; et Démétrius Nicator consentit à ce nouvel établissement. Là commence le nouveau royaume du peuple de Dieu, et la principauté des Asmonéens, toujours jointe au souverain sacerdoce.

En ces temps l'empire des Parthes s'étendit sur la Bactrienne et sur les Indes par les victoires de Mithridate[b], le plus vaillant des Arsacides. Pendant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démétrius Nicator, appelé par les peuples de cette contrée que Mithridate venoit de soumettre, espéroit de réduire à l'obéissance les Parthes que les Syriens traitoient toujours de rebelles. Il remporta plusieurs victoires; et prêt à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piege qu'un général de Mithridate lui avoit tendu: ainsi il demeura prisonnier des Parthes. Tryphon, qui se croyoit assuré par le malheur de ce prince, se vit tout d'un coup abandonné des siens[c]: ils ne pouvoient plus souffrir son orgueil. Durant la prison de Démétrius leur roi légitime, ils se donnerent à sa femme Cléopâtre et à ses enfants: mais il fallut chercher un défenseur à ces princes encore en bas âge. Ce soin regardoit naturellement Antiochus Sidetes, frere de Démétrius. Cléopâtre le fit reconnoître dans

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 612 [b] 613 [c] 614	[a] 142 [b] 141 [c] 140

tout le royaume. Elle fit plus : Phraate, frere et successeur de Mithridate, traita Nicator en roi, et lui donna sa fille Rodogune en mariage; en haine de cette rivale, Cléopâtre, à qui elle ôtoit la couronne avec son mari, épousa Antiochus Sidetes, et se résolut à régner par toute sorte de crimes. Le nouveau roi attaqua Tryphon : Simon se joignit à lui dans cette entreprise[a]; et le tyran, forcé dans toutes ses places, finit comme il le méritoit. Antiochus, maître du royaume,[b] oublia bientôt les services que Simon lui avoit rendus dans cette guerre, et le fit périr. Pendant qu'il ramassoit contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda au pontificat de son pere, et tout le peuple se soumit à lui. Il soutint le siege dans Jérusalem avec beaucoup de valeur; et la guerre qu'Antiochus méditoit contre les Parthes, pour délivrer son frere captif, lui fit accorder aux Juifs des conditions supportables.

En même temps que cette paix se conclut, les Romains, qui commençoient à être trop riches, trouverent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs esclaves. Eunus, esclave lui-même, les souleva en Sicile[c]; et il fallut employer à les réduire toute la puissance romaine.

Un peu après, la succession d'Attales, roi de Pergame, qui fit par son testament le peuple romain son héritier, mit la division dans la ville. Les troubles des Gracques commencerent. Le séditieux tribunat de Tibérius Gracchus, un des premiers

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 615 [b] 619 [c] 621	[a] 139 [b] 135 [c] 133

hommes de Rome, le fit périr: tout le sénat le tua par la main de Scipion Nasica, et ne vit que ce moyen d'empêcher la dangereuse distribution d'argent dont cet éloquent tribun flattoit le peuple. Scipion AEmilien rétablissoit la discipline militaire; et ce grand homme, qui avoit détruit Carthage, ruina encore en Espagne Numance, la seconde terreur des Romains.

Les Parthes se trouverent foibles contre Sidetes: ses troupes[a], quoique corrompues par un luxe prodigieux, eurent un succès surprenant. Jean Hyrcan, qui l'avoit suivi dans cette guerre avec ses Juifs, y signala sa valeur, et fit respecter la religion judaïque lorsque l'armée s'arrêta, pour lui donner le loisir de célébrer le jour du repos. Tout cédoit; et Phraate vit son empire réduit à ses anciennes limites: mais, loin de désespérer de ses affaires, il crut que son prisonnier lui serviroit à les rétablir et à envahir la Syrie. Dans cette conjoncture, Démétrius éprouva un sort bizarre: il fut souvent relâché, et autant de fois retenu, suivant que l'espérance ou la crainte prévaloient dans l'esprit de son beau-pere; enfin un moment heureux, où Phraate ne vit de ressource que dans la diversion qu'il vouloit faire en Syrie par son moyen, [b] le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment le sort tourna: Sidetes, qui ne pouvoit soutenir ses effroyables dépenses que par des rapines insupportables, fut accablé tout d'un coup par un soulèvement général des peuples, et périt avec son armée tant de fois victorieuse. Ce fut en vain

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 622 [b] 624	[a] 132 [b] 130

que Phraate fit courir après Démétrius : il n'étoit plus temps ; ce prince étoit rentré dans son royaume. Sa femme Cléopâtre, qui ne vouloit que régner, retourna bientôt avec lui ; et Rodogune fut oubliée.

Hyrcan profita du temps : il prit Sichem aux Samaritains, et renversa de fond en comble le temple de Garizim, deux cents ans après qu'il avoit été bâti par Sanaballat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne ; et les deux peuples demeurerent irréconciliables. L'année d'après[a], toute l'Idumée, unie par les victoires d'Hyrcan au royaume de Judée, reçut la loi de Moïse avec la circoncision. Les Romains continuerent leur protection à Hyrcan, et lui firent rendre les villes que les Syriens lui avoient ôtées.

L'orgueil et les violences de Démétrius Nicator[b] ne laisserent pas la Syrie long-temps tranquille. Les peuples se révolterent.[c] Pour entretenir leur révolte, l'Égypte ennemie leur donna un roi : ce fut Alexandre Zébina, fils de Balas. Démétrius fut battu ; et Cléopâtre, qui crut régner plus absolument sous ses enfants que sous son mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux son fils aîné Séleucus, qui vouloit régner malgré elle. Son second fils Antiochus[d], appelé Grypus, avoit défait les rebelles, et revenoit victorieux : [e]Cléopâtre lui présenta en cérémonie la coupe empoisonnée, que son fils, averti de ses desseins pernicieux, lui fit avaler. Elle laissa en mourant une semence éternelle de division entre

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 625 [b] 626 [c] 629 [d] 630 [e] 633	[a] 129 [b] 128 [c] 125 [d] 124 [e] 121

les enfants qu'elle avoit eus des deux freres, Démétrius Nicator et Antiochus Sidetes.[a] La Syrie ainsi agitée ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit Samarie, et ne put convertir les Samaritains. Cinq ans après il mourut : la Judée demeura paisible à ses deux enfants, Aristobule[b] et Alexandre Jannée[c], qui régnerent l'un après l'autre sans être incommodés des rois de Syrie.

Les Romains laissoient ce riche royaume se consumer par lui-même, et s'étendoient du côté de l'occident. Durant les guerres de Démétrius Nicator et de Zébina[d], ils commencerent à s'étendre au-delà des Alpes[e] ; et Sextius, vainqueur des Gaulois nommés Saliens, établit dans la ville d'Aix une colonie qui porte encore son nom. Les Gaulois se défendoient mal. Fabius domta les Allobroges et tous les peuples voisins[f] ; et la même année que Grypus fit boire à sa mere le poison qu'elle lui avoit préparé[aa], la Gaule narbonnoise, réduite en province, reçut le nom de province romaine. Ainsi l'empire romain s'agrandissoit, et occupoit peu à peu toutes les terres et toutes les mers du monde connu. Mais autant que la face de la république paroissoit belle au-dehors par les conquêtes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition désordonnée de ses citoyens et par ses guerres intestines. Les plus illustres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le peuple, commencerent des divisions qui ne finirent qu'avec la

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 645	[b] 650	[c] 651	[d] 629	[a] 109	[b] 104	[c] 103	[d] 125
[e] 630	[f] 631	[aa] 633		[e] 124	[f] 123	[aa] 121	

république. Caïus, frere de Tibérius, ne put souffrir qu'on eût fait mourir un si grand homme d'une maniere si tragique : animé à la vengeance par des mouvements qu'on crut inspirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres ; et, à la veille de tout détruire, il périt d'une mort semblable à celle qu'il vouloit venger.

L'argent faisoit tout à Rome. Jugurtha[a], roi de Numidie, souillé du meurtre de ses freres que le peuple romain protégeoit, se défendit plus longtemps par ses largesses que par ses armes ; et Marius[b], qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement qu'en animant le peuple contre la noblesse.

Les esclaves armerent encore une fois dans la Sicile[c], et leur seconde révolte ne coûta pas moins de sang aux Romains que la premiere. Marius battit les Teutons[d], les Cimbres, et les autres peuples du nord qui pénétroient dans les Gaules, dans l'Espagne, et dans l'Italie. Les victoires[e] qu'il en remporta furent une occasion de proposer de nouveaux partages de terres : Métellus, qui s'y opposoit, fut contraint de céder au temps[f] ; et les divisions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, tribun du peuple.

Pendant que Rome protégeoit[aa] la Cappadoce contre Mithridate, roi de Pont, et qu'un si grand ennemi cédoit[bb] aux forces romaines avec la Grece qui étoit entrée dans ses intérêts, l'Italie, exercée

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a]635 à 641. [b]648 [c]651 [d]652	[b]106 [c]103 [d]102
[e]654 [f]660 [aa]666 [bb]668	[e]100 [f]94 [aa]88 [bb]86

aux armes par tant de guerres soutenues ou contre les Romains ou avec eux,[a] mit leur empire en péril par une révolte universelle. Rome se vit déchirée dans les mêmes temps par les fureurs de Marius[b] et de Sylla, dont l'un avoit fait trembler le midi et le nord, et l'autre étoit le vainqueur de la Grece et de l'Asie. Sylla[c], qu'on nommoit l'heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa dictature tyrannique mit en servitude.[d] Il put bien quitter volontairement la souveraine puissance; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple: chacun voulut dominer.

Sertorius, zélé partisan de Marius, se cantonna dans l'Espagne[e], et se ligua avec Mithridate. Contre un si grand capitaine, la force fut inutile; et Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la division[f].

Il n'y eut pas jusqu'à Spartacus, gladiateur, qui ne crût pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux préteurs et aux consuls[aa], que Mithridate en faisoit à Lucullus. La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance romaine: Crassus avoit peine à la finir, et il fallut envoyer contre eux le grand Pompée.

Lucullus prenoit le dessus en orient. Les Romains passerent l'Euphrate[bb]; mais leur général, invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate, souvent battu sans jamais perdre courage, se relevoit; et le bonheur de

ANS DE ROME.		ANS AVANT J. C.		
[a] 663	[b] 666 et suiv.	[c] 672	[a] 91	[c] 82
[d] 675	[e] 680	[f] 681	[aa] 683	[d] 79 [e] 74 [f] 73 [aa] 71
[bb] 686			[bb] 68	

Pompée sembloit nécessaire à terminer cette guerre. Il venoit de purger les mers[a] des pirates qui les infestoient depuis la Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevoit de soumettre ce vaillant roi[b], l'Arménie où il s'étoit réfugié, l'Ibérie et l'Albanie qui le soutenoient, la Syrie déchirée par ses factions, [c]la Judée où la division des Asmonéens ne laissa à Hyrcan II, fils d'Alexandre Jannée, qu'une ombre de puissance, et enfin tout l'orient : mais il n'eût pas eu où triompher de tant d'ennemis sans le consul Cicéron, qui sauvoit la ville des feux que lui préparoit Catilina suivi de la plus illustre noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron plutôt que par les armes de C. Antonius, son collegue.

La liberté du peuple romain n'en fut pas plus assurée. Pompée régnoit dans le sénat, et son grand nom le rendoit maître absolu de toutes les délibérations. Jules César, en domtant les Gaules[d], fit à sa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un si grand service le mit en état d'établir sa domination dans son pays. Il voulut premièrement égaler, et ensuite surpasser Pompée.

Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il pourroit partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageoit leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre[e] contre les Parthes, funeste à lui et à sa patrie. Les Arsacides vainqueurs[f]

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a]687	[b]689	[c]691	[d]698	[a]67	[b]65	[c]63	[d]58
et suiv.	[e]700	[f]701		et suiv.	[e]54	[f]53	

insultèrent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général.

Mais la honte du nom romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Crassus. Sa puissance contrebalançoit celle de Pompée et de César, qu'il tenoit unis comme malgré eux. Par sa mort[a], la digue qui les retenoit fut rompue. Les deux rivaux, qui avoient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale par une bataille sanglante[b]: César, victorieux, parut en un moment par tout l'univers, en Égypte, en Asie[c], en Mauritanie[d], en Espagne[e]: vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome[f] et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant[aa] comme un tyran, malgré sa clémence.

Rome retomba entre les mains de Marc Antoine, de Lépide, et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César, et son fils par adoption: [bb]trois insupportables tyrans dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer long-temps. Ces trois hommes partagent l'empire. César garde l'Italie; et, changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collègues. [cc]Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius. Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, [dd]se tournent l'un contre

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 705	[b] 706	[c] 707	[d] 708	[a] 49	[b] 48	[c] 47	[d] 46
[e] 709	[f] 710	[aa] 711	[bb] 712	[e] 45	[f] 44	[aa] 43	[bb] 42
[cc] 718	[dd] 722			[cc] 36	[dd] 32		

l'autre. Toute la puissance romaine se met sur la mer.

César gagne la bataille actiaque[a]: les forces de l'Égypte et de l'orient qu'Antoine menoit avec lui sont dissipées: tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre pour laquelle il s'étoit perdu. Hérode, iduméen, qui lui devoit tout, est contraint de se donner au vainqueur[b], et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la foiblesse du vieux Hyrcan avoit fait perdre entièrement aux Asmonéens. Tout cede à la fortune de César: Alexandrie lui ouvre ses portes: l'Égypte devient une province romaine: Cléopâtre, qui désespere de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine: Rome tend les bras à César[c], qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il domte, vers les Pyrénées, [d]les Cantabres et les Asturiens révoltés: l'Ethiopie lui demande la paix[e]: les Parthes, épouvantés, [f]lui renvoient les étendards pris sur Crassus avec tous les prisonniers romains: les Indes recherchent son alliance[aa]: ses armes se font sentir aux Rhetes ou Grisons[bb], que leurs montagnes ne peuvent défendre: la Pannonie le reconnoît: la Germanie le redoute, [cc]et le Weser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, [dd]il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et [ee]Jésus-Christ vient au monde.

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a]723 [b]724 [c]727 [d]730	[a]31 [b]30 [c]27 [d]24
[e]732 [f]734 [aa]739 [bb]742	[e]22 [f]20 [aa]15 [bb]12
[cc]747 [dd]753 [ee]754	[cc]7

X. NAISSANCE DE J.-C.

DIXIEME ÉPOQUE.

Naissance de Jésus-Christ.

Septieme et dernier âge du monde.

Nous voilà enfin arrivés à ces temps, tant desirés par nos peres, de la venue du Messie. Ce nom veut dire le Christ ou l'oint du Seigneur; et Jésus-Christ le mérite comme pontife, comme roi, et comme prophete.

On ne convient pas de l'année précise où il vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ere vulgaire, que nous suivrons pourtant avec tous les autres pour une plus grande commodité. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de Notre Seigneur, il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, et les autres précisément en cette année: diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde, que de celle de la naissance de Notre Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce fut environ ce temps, 1000 ans après la dédicace du temple, et l'an 754 de Rome, que Jésus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une vierge. Cette époque est la plus considérable de toutes, non seulement par l'importance d'un si grand évènement, mais encore parceque c'est celle d'où il y a plusieurs siecles que les chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remar-

quable, qu'elle concourt à-peu-près avec le temps où Rome retourne à l'état monarchique sous l'empire paisible d'Auguste.

Tous les arts fleurirent du temps d'Auguste; et la poésie latine fut portée à sa derniere perfection par Virgile et par Horace, que ce prince n'excita pas seulement par ses bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui.

La naissance de Jésus-Christ fut suivie de près de la mort d'Hérode. [a]Son royaume fut partagé entre ses enfants: et le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains. Auguste acheva son regne avec beaucoup de gloire.

Tibere, qu'il avoit adopté, lui succeda sans contradiction; et l'empire fut reconnu pour héréditaire dans la maison des Césars. Rome eut beaucoup à souffrir de la cruelle politique de Tibere; le reste de l'empire fut assez tranquille. Germanicus, neveu de Tibere, appaisa les armées rebelles, refusa l'empire, [c]battit le fier Arminius, [d]poussa ses conquêtes jusqu'à l'Elbe; et s'étant attiré avec l'amour de tous les peuples la jalousie de son oncle, ce barbare le fit mourir[e] ou de chagrin ou par le poison.

A la quinzieme année de Tibere, [f]saint Jean-Baptiste paroît: Jésus-Christ se fait baptiser par ce divin précurseur[aa]: le Pere éternel reconnoît son fils bien-aimé par une voix qui vient d'en-haut: le S. Esprit descend sur le Sauveur sous la figure pacifique d'une colombe: toute la Trinité se manifeste. Là commence, avec la 70[e] semaine de Daniel, la prédication de Jésus-Christ. Cette derniere semaine étoit

la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avoit séparée des autres, comme la semaine où l'alliance devoit être confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu (1). Nous la pouvons appeler la semaine des mysteres : Jésus-Christ y établit sa mission et sa doctrine par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort. Elle arriva la quatrieme année de son ministere, qui fut aussi la quatrieme année de la derniere semaine de Daniel ; et cette grande semaine se trouve de cette sorte justement coupée au milieu par cette mort.

Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait ; il n'y a qu'à ajouter à 453 ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome et le 20e d'Artaxerxe, jusqu'au commencement de l'ere vulgaire, les 30 ans de cette ere qu'on voit aboutir à la quinzieme année de Tibere et au baptême de Notre Seigneur ; il se fera de ces deux sommes 483 ans : des sept ans qui restent encore pour en achever 490, le quatrieme, qui fait le milieu, est celui où Jésus-Christ est mort ; et tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'auroit pas même besoin de tant de justesse ; et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel : les plus difficiles se contenteroient de le trouver en quelque point que ce fût entre les deux extrémités : ce que je dis afin que ceux qui croiroient avoir des raisons

(1) DAN. IX, 27.

pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de Notre Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul; et que ceux qui voudroient tenter d'embarrasser une chose claire par des chicanes de chronologie se défassent de leur inutile subtilité.

Les ténebres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, et au moment que Jésus-Christ fut crucifié (1), sont prises pour une éclipse ordinaire par les auteurs païens qui ont remarqué ce mémorable évènement (2). Mais les premiers chrétiens qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué non seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, ont fait voir que, ni au temps de la pleine lune où Jésus-Christ étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon, affranchi d'Adrien, citées dans un temps où son livre étoit entre les mains de tout le monde, aussi bien que les histoires syriaques de Thallus qui l'a suivi; et la 4e année de la 202e olympiade, marquée dans les annales de Phlégon, est celle de la mort de Notre Seigneur.

Pour achever les mysteres, Jésus-Christ sort du tombeau le troisieme jour; il apparoît à ses disciples; il monte aux cieux en leur présence; il leur envoie le Saint-Esprit; l'église se forme; la persécu-

(1) Matth. XXV, 45.—(2) Phleg. 13 Olymp. Thall. hist. 3. Tertull. Apol. 21. Orig. 2 cont. Cels. et Tr. 35 in Matth. Eus. et Hieron. in chron. Jul. Afric. *ibid.*

tion commence; saint Étienne est lapidé; saint Paul est converti.

Un peu après[a], Tibere meurt. Caligula son petit-neveu, son fils par adoption, et son successeur, étonne l'univers par sa folie cruelle et brutale: il se fait adorer, et ordonne que sa statue soit placée dans le temple de Jérusalem. [b]Chéréas délivre le monde de ce monstre.

Claudius regne[c] malgré sa stupidité. Il est déshonoré par Messaline sa femme[d], qu'il redemande après l'avoir fait mourir. On le remarie avec Agrippine[e], fille de Germanicus.

Les apôtres tiennent le concile[f] de Jérusalem (1), où saint Pierre parle le premier, comme il fait partout ailleurs. Les gentils convertis y sont affranchis des cérémonies de la loi. La sentence en est prononcée au nom du Saint-Esprit et de l'Église. Saint Paul et saint Barnabé portent le décret du concile aux églises (2), et enseignent aux fideles à s'y soumettre. Telle fut la forme du premier concile.

Le stupide empereur déshérita son fils Britannicus, et adopta Néron[aa], fils d'Agrippine. En récompense elle empoisonna ce trop facile mari: mais l'empire de son fils ne lui fut pas moins funeste à elle-même qu'à tout le reste de la république. Corbulon fit tout l'honneur de ce regne par les victoires[bb] qu'il remporta sur les Parthes et sur les Arméniens.

Néron commença dans le même temps la guerre[cc]

ANS DE J. C. [a]37 [b]40 [c]41 [d]48 [e]49 [f]50 [aa]54 [bb]58, etc. [cc]66

(1) Act. XV.—(2) Act. XVI, 4.

contre les Juifs et la persécution contre les chrétiens. C'est le premier empereur qui ait persécuté l'église. Il fit mourir à Rome[a] saint Pierre et saint Paul. Mais comme dans le même temps il persécutoit tout le genre humain, [b]on se révolta contre lui de tous côtés : il apprit que le sénat l'avoit condamné[c], et se tua lui-même. Chaque armée fit un empereur : la querelle se décida auprès de Rome, et dans Rome même, par d'effroyables combats : Galba, Othon et Vitellius, y périrent.

L'empire affligé se reposa[d] sous Vespasien. Mais les Juifs furent réduits à l'extrémité : Jérusalem fut prise et brûlée. Tite, fils et successeur de Vespasien, donna au monde une courte joie ; [e]et ses jours, qu'il croyoit perdus quand ils n'étoient pas marqués de quelque bienfait, se précipiterent trop vîte. On vit revivre Néron en la personne de Domitien.

La persécution se renouvella. Saint Jean, sorti de l'huile bouillante, [f]fut relégué dans l'isle de Pathmos, où il écrivit son apocalypse. Un peu après[aa] il écrivit son évangile, âgé de quatre-vingt-dix ans, et joignit la qualité d'évangéliste à celle d'apôtre et de prophete.

Depuis ce temps les chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persécutions se faisoient, tantôt par les ordres des empereurs et par la haine particuliere des magistrats, tantôt par le soulèvement des peuples, et tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le sénat sur les rescrits des princes, ou en leur présence. Alors la persécution étoit plus.

ANS DE J. C. [a]67 [b]68 [c]69 [d]70 [e]79 [f]93 [aa]95

universelle et plus sanglante; et ainsi la haine des infideles, toujours obstinée à perdre l'église, s'excitoit de temps en temps elle-même à de nouvelles fureurs. C'est par ces renouvellements de violence que les historiens ecclésiastiques comptent dix persécutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi tous les fideles, les évêques étoient toujours les plus attaqués : parmi toutes les églises, l'église de Rome fut persécutée avec le plus de violence, et trente papes confirmerent par leur sang l'évangile qu'ils annonçoient à toute la terre.

Domitien est tué : [a]l'empire commence à respirer sous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires : mais pour faire durer le repos public, [b]il choisit Trajan pour son successeur. L'empire, [c]tranquille au-dedans et triomphant au-dehors, ne cesse d'admirer un si bon prince. Aussi avoit-il pour maxime, qu'il falloit que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur s'il eût été simple citoyen. Ce prince domta les Daces et Décebale leur roi[d]; étendit ses conquêtes en orient[e]; donna un roi aux Parthes[f], et leur fit craindre la puissance romaine[aa]: heureux que l'ivrognerie et ses infâmes amours, vices si déplorables dans un si grand prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la justice!

A des temps si avantageux pour la république[bb] succéderent ceux d'Adrien mêlés de bien et de mal. Ce prince maintint la discipline militaire, vécut lui-

ANS DE J. C. [a]96 [b]97 [c]98 [d]102 [e]106 [f]115 [aa]116 [bb]117

même militairement et avec beaucoup de frugalité, soulagea les provinces, [a]fit fleurir les arts, et la Grece, qui en étoit la mere. Les barbares furent tenus en crainte par ses armes et par son autorité. [b]Il rebâtit Jérusalem, à qui il donna son nom; et c'est de là que lui vient le nom d'AElia: mais il en bannit les Juifs, toujours rebelles à l'empire. [c]Ces opiniâtres trouverent en lui un impitoyable vengeur. Il déshonora par ses cruautés et par ses amours monstrueuses un regne si éclatant[d]: son infâme Antinoüs, dont il fit un dieu, couvre de honte toute sa vie. L'empereur sembla réparer ses fautes, [e]et rétablir sa gloire effacée, en adoptant Antonin le pieux, qui adopta Marc Aurele le sage et le philosophe.

En ces deux princes paroissent deux beaux caracteres. Le pere, toujours en paix[f], est toujours prêt dans le besoin à faire la guerre: le fils est toujours en guerre[aa], toujours prêt à donner la paix à ses ennemis et à l'empire. Son pere Antonin lui avoit appris qu'il valoit mieux sauver un seul citoyen que de défaire mille ennemis. [bb]Les Parthes et les Marcomans éprouverent la valeur de Marc Aurele: les derniers étoient des Germains[cc] que cet empereur achevoit de domter quand il mourut[dd]. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains.

La gloire d'un si beau nom ne fut effacée, ni par la mollesse de Lucius Vérus, frere de Marc Aurele et son collegue dans l'empire, ni par les brutalités de Commode son fils et son successeur. Celui-ci, in-

ANS DE J. C. [a] 120 à 127 [b] 130 [c] 135 [d] 131 [e] 138
[f] 139 [aa] 161 [bb] 162 [cc] 169 [dd] 180

digne d'avoir un tel père, en oublia les enseignements et les exemples. Le sénat et les peuples le détestèrent : ses plus assidus courtisans et sa maîtresse le firent mourir. Son successeur Pertinax[a], vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé[b] à la fureur des soldats licencieux qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré lui à la souveraine puissance.

L'empire, mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius Julianus hasarda ce hardi marché[c] : il lui en coûta la vie ; Sévère, africain, le fit mourir, vengea Pertinax, passa d'orient en occident, triompha en Syrie, en Gaule, et dans la grande Bretagne. Rapide conquérant[d], il égala César par ses victoires, mais il n'imita pas sa clémence ; il ne put mettre la paix parmi ses enfants. Bassien ou Caracalla son fils aîné[e], faux imitateur d'Alexandre, aussitôt après la mort de son père[f], tua son frère Géta[aa], empereur comme lui, dans le sein de Julie leur mère commune, passa sa vie dans la cruauté et dans le carnage, et s'attira à lui-même une mort tragique. Sévère lui avoit gagné le cœur des soldats et des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin ; mais il n'en sut pas soutenir la gloire. Le syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale, son fils[bb], ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Macrin, devint aussitôt après, par ses infamies, l'horreur du genre humain, et se perdit lui-même. Alexandre Sévère[cc], fils de Mammée, son

ANS DE J. C. [a]192 [b]193 [c]194, etc. [d]207 [e]209 [f]211 [aa]212 [bb]218 [cc]222

parent et son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignoit d'avoir plus de peine à contenir ses soldats qu'à vaincre ses ennemis. [a]Sa mere, qui le gouvernoit, fut cause de sa perte, comme elle l'avoit été de sa gloire. Sous lui Artaxerxe[b], persien, tua son maître Artaban, dernier roi des Parthes, et rétablit l'empire des Perses en orient.

En ces temps l'église encore naissante remplissoit toute la terre (1), et non seulement l'orient où elle avoit commencé, c'est-à-dire la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie mineure et la Grece, mais encore dans l'occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la grande Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes romaines, et encore, hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, et jusqu'aux isles les plus inconnues. Le sang de ses martyrs la rendoit féconde. Sous Trajan, saint Ignace, évêque d'Antioche,[c] fut exposé aux bêtes farouches. Marc Aurele, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeoit le christianisme,[d] fit mourir saint Justin le philosophe et l'apologiste de la religion chrétienne. S. Polycarpe[e], évêque de Smyrne, disciple de saint Jean, à l'âge de quatre-vingts ans fut condamné au feu sous le même prince. Les saints martyrs de Lyon et de Vienne endurerent des sup-

ANS DE J. C. [a] 235 [b] 233 [c] 107 [d] 163 [e] 167

(1) TERTULL. adv. Jud. 7. Apol. 37.

plices inouis[a], à l'exemple de saint Photin leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'église gallicane remplit tout l'univers de sa gloire. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et successeur de saint Photin, imita son prédécesseur,[b] et mourut martyr sous Sévere avec un grand nombre de fideles de son église.

Quelquefois la persécution se ralentissoit. [c]Dans une extrême disette d'eau que Marc Aurele souffrit en Germanie, une légion chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudre qui épouvanterent ses ennemis. Le nom de foudroyante fut donné ou confirmé à la légion par ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin ses devins lui persuaderent d'attribuer à ses dieux et à ses prieres un miracle que les païens ne s'avisoient pas seulement de souhaiter.

D'autres causes suspendoient ou adoucissoient quelquefois la persécution pour un peu de temps; mais la superstition, vice que Marc Aurele ne put éviter, la haine publique, et les calomnies qu'on imposoit aux chrétiens, prévaloient bientôt. La fureur des païens se rallumoit, et tout l'empire ruisseloit du sang des martyrs. La doctrine accompagnoit les souffrances.

Sous Sévere, et un peu après, Tertullien, prêtre de Carthage, éclaira l'église par ses écrits, la défendit par une admirable apologétique,[d] et la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuse sévérité, et séduit par les visions du faux prophete Montanus.

ANS DE J. C. [a] 177 [b] 202 [c] 174 [d] 218

A-peu-près dans le même temps le saint prêtre Clément Alexandrin déterra les antiquités du paganisme pour le confondre. Origene, fils du saint martyr Léonide, se rendit célebre par toute l'église dès sa premiere jeunesse, et enseigna de grandes vérités qu'il mêloit de beaucoup d'erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la philosophie platonicienne, et s'attira le respect même des païens.

Cependant les Valentiniens, les gnostiques, et d'autres sectes impies, combattoient l'évangile par de fausses traditions : saint Irénée leur oppose la tradition et l'autorité des églises apostoliques, surtout de celle de Rome fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, et la principale de toutes (1). Tertullien fait la même chose (2). L'église n'est ébranlée, ni par les hérésies, ni par les schismes, ni par la chûte de ses docteurs les plus illustres. La sainteté de ses mœurs est si éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ses ennemis.

Les affaires de l'empire se brouilloient d'une terrible maniere.[a] Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximin, qui l'avoit tué, se rendit le maître, quoique de race gothique. Le sénat lui opposa quatre empereurs, qui périrent tous en moins de deux ans.[b] Parmi eux étoient les deux Gordiens pere et fils, chéris du peuple romain. Le jeune Gordien leur fils, quoique dans une extrême jeunesse il

ANS DE J. C. [a] 235 [b] 236 à 238

(1) Iren. lib. 3, 1, 2, 3.—(2) De Præsc. adv. hær c. 36.

montrât une sagesse consommée,[a] défendit à peine, contre les Perses l'empire affoibli par tant de divisions. Il avoit repris sur eux beaucoup de places importantes[b]; mais Philippe Arabe tua un si bon prince[c]; et de peur d'être accablé par deux empereurs que le sénat élut l'un après l'autre, il fit une paix honteuse avec Sapor, roi de Perse. C'est le premier des Romains qui ait abandonné par traité quelques terres de l'empire. On dit qu'il embrassa la religion chrétienne dans un temps où tout-à-coup il parut meilleur, et il est vrai qu'il fut favorable aux chrétiens (1). En haine de cet empereur, Dece, qui le tua, renouvella la persécution avec plus de violence que jamais.

L'église s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules[d]; et l'empire perdit bientôt Dece, qui le défendoit vigoureusement (2). Gallus et Volusien passerent bien vite[e]: Emilien ne fit que paroître[f]: la souveraine puissance fut donnée à Valérien; et ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités.[aa] Il ne fut cruel qu'aux chrétiens. Sous lui le pape saint Etienne, et saint Cyprien[bb], évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes qui n'avoient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L'erreur de saint Cyprien,[cc] qui rejetoit le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui, ni à l'église. La tradition

ANS DE J. C. [a]242 [b]244 [c]245 [d]249 [e]251 [f]254 [aa]257 [bb]258 [cc]256

(1) Eus. lib. 6, c. 39.—(2) Greg. Tur. lib. 1, Hist. Franc. 28.

du saint siege se soutint par sa propre force contre les spécieux raisonnements et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la même doctrine. Une autre dispute fit plus de mal :[a] Sabellius confondit ensemble les trois personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Cette nouveauté étonna l'église ; et saint Denys, évêque d'Alexandrie,[b] découvrit au pape saint Sixte II les erreurs de cet hérésiarque (1). Ce saint pape suivit de près au martyre saint Étienne son prédécesseur : il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent.

C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des barbares. Les Bourguignons et d'autres peuples germains[c], les Goths, autrefois appelés les Getes, et d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin et au-delà du Danube, entrerent dans l'Europe : l'orient fut envahi par les Scythes asiatiques et par les Perses. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent ensuite par une infidélité ; et, après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage,[d] ils l'écorcherent pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien son fils et son collegue acheva de tout perdre par sa mollesse. Trente tyrans partagerent l'empire.

Odenat, roi de Palmyre[e], ville ancienne dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous : il sauva les provinces d'orient des mains des

ANS DE J. C. [a]257 [b]259 [c]258 à 260 [d]261 [e]264

(1) Eus. Hist. ecc. lib. 7, c. 6.

barbares, et s'y fit reconnaître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées, qu'elle commanda seule après sa mort, et se rendit célebre par toute la terre pour avoir joint la chasteté avec la beauté, et le savoir avec la valeur. Claudius II, et Aurélien après lui,[a] rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abattoient[b] les Goths avec les Germains par des victoires signalées, Zénobie conservoit à ses enfants les conquêtes de leur pere. Cette princesse penchoit au judaïsme. Pour l'attirer, Paul de Samosate (1), evêque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion judaïque sur la personne de Jésus-Christ, qu'il ne faisoit qu'un pur homme.[c] Après une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine, [d]il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zénobie soutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célebre. Parmi de perpétuels combats il sut faire garder aux gens de guerre la discipline romaine, et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées au-dedans et au-dehors sans être à charge à l'empire.

Les Francs commençoient alors à se faire craindre (2). C'étoit une ligue de peuples germains qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils

ANS DE J. C. [a] 268 [b] 270 [c] 273 [d] 274

(1) Eus. Hist. eccl. VII, c. 27 et seq. Athan. ad solit. Theod. lib. 2, hær. fab. 8. Niceph. lib. 6, c. 27. — (2) Hist. Aug. Aurel. c. 7. Flor. c. 2. Prob. c. 11, 12. Firm. etc. c. 13.

étoient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avoit battus étant particulier, et les tint en crainte étant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colere trop redoutée lui causa la mort[a]: ceux qui se croyoient en péril le prévinrent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée, qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien; et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince étoit vénérable par son âge et par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et périt avec lui dans une sédition[b] le sixieme mois de son regne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frere Florien prétendit l'empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu: Florien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre.

Tout fléchit sous un si grand capitaine[c]; les Germains et les Francs[d] qui vouloient entrer dans les Gaules furent repoussés; et en orient aussi bien qu'en occident[e] tous les barbares respecterent les armes romaines. Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, et fit espérer à l'empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole et de la regle sévere que son empereur lui faisoit garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle ho-

ANS DE J. C. [a]275 [b]276 [c]277 [d]278 [e]280 à 282

nora sa mémoire, et lui donna pour successeur Carus, qui n'étoit pas moins zélé que lui pour la discipline. [a]Ce vaillant prince vengea son prédécesseur, et réprima les barbares, à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en orient combattre les Perses avec Numérien son second fils, et opposa aux ennemis du côté du nord son fils aîné Carinus, qu'il fit césar : c'étoit la seconde dignité, et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'orient trembla devant Carus : la Mésopotamie se soumit ; les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui cédoit, le ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de régner ! Loin d'être touché de ses maux, son beau-pere Aper le tua ; mais Dioclétien vengea sa mort[b], et parvint enfin à l'empire qu'il avoit desiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveilla malgré sa mollesse, et battit Dioclétien[c] ; mais en poursuivant les fuyards, il fut tué par un des siens dont il avoit corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes.

Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis qui s'élevoient de tous côtés au-dedans et au-dehors, [d]il nomma Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque empereur fit un césar ; Constantius Chlorus et Galérius[e] furent élevés à ce haut rang. Les quatre princes soutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvoit trop

ANS DE J. C. [a]283 [b]284 [c]285 [d]286 [e]291

libre, et s'établit à Nicomédie, où il se fit adorer à la mode des orientaux. Cependant les Perses, vaincus par Galérius, abandonnerent aux Romains de grandes provinces et des royaumes entiers. Après de si grands succès, Galérius ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom de césar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baisser l'esprit de Dioclétien; et Galérius, quoique son gendre, le força de quitter l'empire: il fallut que Maximien suivît son exemple (1).

Ainsi l'empire vint entre les mains de Constantius Chlorus et de Galérius[b]; et deux nouveaux césars, Severe et Maximin, furent créés en leur place par les empereurs qui se déposoient. Les Gaules, l'Espagne et la grande Bretagne, furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé par-là de ruiner le fisc, il montra qu'il avoit des trésors immenses dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffroit beaucoup sous tant d'empereurs et tant de césars: les officiers se multiplioient avec les princes: les dépenses et les exactions étoient infinies (2).

Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendoit illustre; mais il se trouvoit entre les mains de Galérius. Tous les jours cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposoit à de nouveaux périls. Il lui

ANS DE J. C. [a] 297 [b] 304.

(1) Eus. Hist. lib. 8, 13. Orat. Const. ad sanct. cœt. 25. Lact. de mort. persec. c. 17, 18. — (2) LACT. ib. c. 24.

falloit combattre les bêtes farouches par une espece de jeu : mais Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échappé de ses mains, trouva son pere expirant. En ce temps Maxence[a], fils de Maximien et gendre de Galérius, se fit empereur à Rome malgré son beau-pere; et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'état. L'image de Constantin, qui venoit de succéder à son pere, portée à Rome selon la coutume, y fut rejetée par les ordres de Maxence (1). La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnoître les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous côtés. Le césar Sévere[b], que Galérius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome. Pour se donner de l'appui dans sa frayeur, il rappela son pere Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'étoit qu'à regret, et tâcha en vain de retirer Dioclétien son collegue du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Sévere le quittent. Le vieil empereur le fait tuer; et en même temps, pour s'appuyer contre Galérius, il donne à Constantin sa fille Fauste. Il falloit aussi de l'appui à Galérius après la mort de Sévere; c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur (2): mais ce choix piqua Maximin, qui, en qualité de césar, se croyoit plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui

ANS DE J. C. [a] 306 [b] 307

(1) LACT. de mort. persec. c. 26, 27.—(2) *Id. ibid.* c. 28, 29, 30, 31, 32.

persuader de se soumettre à Licinius ; et il se rendit indépendant dans l'orient. Il ne restoit presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie.

Le reste de l'occident obéissoit à Maximien, à son fils Maxence et à son gendre Constantin. Mais il ne vouloit non plus pour compagnons de l'empire ses enfants que les étrangers. Il tâcha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa lui-même. Constantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot[a], où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompoit; et Maximien, qui pensoit avoir tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on avoit mis dans son lit, fut contraint de se donner la mort à lui-même (1). Une nouvelle guerre s'allume; et Maxence, sous prétexte de venger son pere,[b] se déclare contre Constantin, qui marche à Rome avec ses troupes. En même temps il fait renverser les statues de Maximien: celles de Dioclétien, qui y étoient jointes, eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris; et il mourut quelque temps après autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome, toujours ennemie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. Galérius, marqué par les histo-

ANS DE J. C. [a] 310 [b] 312

(1) LACT. de mort. persec. c. 42, 43.

siens (1) comme l'auteur de la derniere persécution, deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'empire, [a]le contraignit à faire ce sanglant édit qui ordonnoit de persécuter les chrétiens plus violemment que jamais. Maximien, qui les haïssoit, et n'avoit jamais cessé de les tourmenter, animoit les magistrats et les bourreaux: mais sa violence, quelque extrême qu'elle fût, n'égaloit point celle de Maximin et de Galérius. On inventoit tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les livres sacrés avec des soins extraordinaires pour en abolir la mémoire; et les chrétiens n'osoient les avoir dans leurs maisons, ni presque les lire. Ainsi, après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenoit plus âpre. Les chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples, touchés de leur sainte vie, se convertissoient en foule. Galérius désespéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits, [b] et mourut de la mort d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence. Maximin continua la persécution: mais Constantin le grand, prince sage et victorieux, embrassa publiquement le christianisme [c].

ANS DE J. C. [a] 302 [b] 311 [c] 312

(1) Eus. Hist. eccl. lib. 8, c. 16. Const. I, 57. Lact. de mort. persec. c. 9 et seq.

ONZIEME ÉPOQUE.

Constantin, ou la paix de l'Eglise.

Cette célebre déclaration de Constantin arriva l'an 312 de Notre Seigneur. Tandis qu'il assiégeoit Maxence dans Rome, une croix lumineuse lui parut en l'air, devant tout le monde, avec une inscription qui lui promettoit la victoire : la même chose lui est confirmée dans un songe. Le lendemain il gagna cette célebre bataille qui défit Rome d'un tyran, et l'église d'un persécuteur.[a] La croix fut étalée comme la défense du peuple romain et de tout l'empire. Un peu après, Maximin fut vaincu par Licinius, qui étoit d'accord avec Constantin, et il fit une fin semblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'église. Constantin la combla d'honneurs et de biens. La victoire le suivit partout, et les barbares furent réprimés, tant par lui que par ses enfants. Cependant Licinius se brouille avec lui,[b] et renouvelle la persécution. Battu par mer et par terre[c], il est contraint de quitter l'empire, et enfin de perdre la vie.

En ce temps Constantin assembla[d] à Nicée en Bithynie le premier concile général, où 318 évêques, qui représentoient toute l'église, condamnerent le prêtre Arius, ennemi de la divinité du fils de Dieu, et dresserent le symbole où la consubstantialité du pere et du fils est établie. Les prêtres de l'église romaine, envoyés par le pape saint Sylvestre,

ans de J. C. [a] 313 [b] 315 [c] 324 [d] 325

précéderent tous les évêques dans cette assemblée; et un ancien auteur (1) grec compte parmi les légats du saint siege le célebre Osius, évêque de Cordoue, qui présida au concile. Constantin y prit sa séance, et en reçut les décisions comme un oracle du ciel. Les Ariens cacherent leurs erreurs, et rentrerent dans ses bonnes graces en dissimulant.

Pendant que sa valeur maintenoit l'empire dans une souveraine tranquillité[a], le repos de sa famille fut troublé par les artifices de Fauste sa femme. Crispe, fils de Constantin, mais d'un autre mariage, accusé par cette marâtre de l'avoir voulu corrompre, trouva son pere inflexible. Sa mort fut bientôt vengée: Fauste, convaincue, fut suffoquée dans le bain. Mais Constantin, déshonoré par la malice de sa femme, reçut en même temps beaucoup d'honneur par la piété de sa mere. Elle découvrit dans les ruines de l'ancienne Jérusalem la vraie croix féconde en miracles. Le saint sépulcre fut aussi trouvé. La nouvelle ville de Jérusalem qu'Adrien avoit fait bâtir, la grotte où étoit né le Sauveur du monde, et tous les saints lieux, furent ornés de temples superbes par Hélene et par Constantin. Quatre ans après, l'empereur rebâtit Byzance[b], qu'il appela Constantinople, et en fit le second siege de l'empire.

L'église, paisible sous Constantin, fut cruellement affligée en Perse:[c] une infinité de martyrs signalerent leur foi. L'empereur tâcha en vain d'appaiser Sapor, et de l'attirer au christianisme: la

ANS DE J. C. [a] 326 [b] 330 [c] 336

(1) GEL. Cyzic. Hist. conc. Nic. lib. 2, 6, 27.

protection de Constantin ne donna aux chrétiens persécutés qu'une favorable retraite. Ce prince, béni de toute l'église,[a] mourut plein de joie et d'espérance, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Leur concorde fut bientôt troublée. Constantin périt[b] dans la guerre qu'il eut avec son frere Constant pour les limites de leur empire. Constance et Constant ne furent guere plus unis. Constant soutint la foi de Nicée que Constance combattoit. Alors l'église admira les longues souffrances de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et défenseur du concile de Nicée. Chassé de son siege par Constance[e], il fut rétabli canoniquement par le pape saint Jules I, dont Constant appuya le décret (1). Ce bon prince ne dura guere. Le tyran Magnence le tua par trahison[d]: mais tôt après, vaincu par Constance, il se tua lui-même[e].

Dans la bataille où ses affaires furent ruinées, Valens, évêque arien, secrètement averti par ses amis[f], assura Constance que l'armée du tyran étoit en fuite, et fit accroire au foible empereur qu'il le savoit par révélation. Sur cette fausse révélation Constance se livre aux ariens. Les évêques orthodoxes sont chassés de leurs sieges: toute l'église est remplie de confusion et de trouble: la constance du pape Libere cede aux ennuis de l'exil;[aa] les tourments font succomber le vieil Osius, autrefois le

ANS DE J. C. [a]337 [b]340 [c]341 [d]350 [e]351 [f]353 [aa] 357

(1) SOCRAT. Hist. eccl. II, 15. Sozom. III, 8.

soutien de l'église : le concile de Rimini[a], si ferme d'abord, fléchit à la fin par surprise et par violence : rien ne se fait dans les formes : l'autorité de l'empereur est la seule loi ; mais les ariens, qui font tout par-là, ne peuvent s'accorder entre eux, et changent tous les jours leur symbole : la foi de Nicée subsiste : saint Athanase, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, ses principaux défenseurs, se rendent célebres par toute la terre.

Pendant que l'empereur Constance, occupé des affaires de l'arianisme, faisoit négligemment celles de l'empire, les Perses remportèrent de grands avantages.[b] Les Allemands, et les Francs tentèrent de toutes parts l'entrée des Gaules : Julien, parent de l'empereur, les arrêta ; et les battit. L'empereur lui-même défit les Sarmates, et marcha contre les Perses. Là paroît la révolte de Julien contre l'empereur, son apostasie[c], la mort de Constance[d], le règne de Julien, son gouvernement équitable, et le nouveau genre de persécution qu'il fit souffrir à l'église. Il en entretint les divisions ; il exclut les chrétiens non seulement des honneurs, mais des études ; et, en imitant la sainte discipline de l'église, il crut tourner contre elle ses propres armes. Les supplices furent ménagés, et ordonnés sous d'autres prétextes que celui de la religion. Les chrétiens demeurèrent fideles à leur empereur : mais la gloire qu'il cherchoit trop le fit périr[e] ; il fut tué dans la Perse, où il s'étoit engagé témérairement. Jovien son successeur, zélé chrétien, trouva les affaires désespérées, et ne vécut que pour conclure une paix honteuse.

ANS DE J. C. [a]359 [b]357 à 359 [c]360 [d]361 [e]363

Après Jovien, Valentinien fit la guerre en grand capitaine[a]; il y mena son fils Gratien[b] dès sa première jeunesse, maintint la discipline militaire, battit les barbares, fortifia les frontieres de l'empire, et protégea en occident la foi de Nicée. Valens son frere, qu'il fit son collegue, la persécutoit en orient; et ne pouvant gagner ni abattre saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il désespéroit de la pouvoir vaincre. Quelques ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens dogmes de la secte. Aérius, prêtre arien, est noté dans les écrits des saints peres comme l'auteur d'une nouvelle hérésie (1), pour avoir égalé la prêtrise à l'épiscopat, et avoir jugé inutiles les prieres et les oblations que toute l'église faisoit pour les morts. Une troisieme erreur de cet hérésiarque étoit de compter parmi les servitudes de la loi l'observance de certains jeûnes marqués, et de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivoit encore quand saint Epiphane se rendit célebre par son histoire des hérésies, où il est réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait évêque de Tours[c], et remplit tout l'univers du bruit de sa sainteté et de ses miracles, durant sa vie et après sa mort. Valentinien mourut après un discours violent qu'il fit aux ennemis de l'empire: son impétueuse colere, qui le faisoit redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son successeur Gratien vit sans envie l'élévation de son jeune frere Valentinien II, qu'on fit empereur encore qu'il n'eût que

ANS DE J. C. [a] 364 [b] 366, etc. [c] 375

(1) EPIPH. hær. 75. Aug. hær. 53.

neuf ans. Sa mere Justine, protectrice des ariens, gouverna durant son bas âge.

On voit ici en peu d'années de merveilleux événements : la révolte des Goths contre Valens[a] ; ce prince quitter les Perses pour réprimer les rebelles[b] ; Gratien accourir à lui après avoir remporté une victoire signalée sur les Allemands. Valens, qui veut vaincre seul, précipite le combat, où il est tué auprès d'Andrinople : les Goths victorieux le brûlent dans un village où il s'étoit retiré. Gratien, accablé d'affaires, associe à l'empire le grand Théodose, et lui laisse l'orient. Les Goths sont vaincus : tous les barbares sont tenus en crainte ; et, ce que Théodose n'estimoit pas moins, les hérétiques macédoniens, qui nioient la divinité du Saint-Esprit, [d]sont condamnés au concile de Constantinople. Il ne s'y trouva que l'église grecque : le consentement de tout l'occident et du pape saint Damase le fit appeler second concile général.

Pendant que Théodose gouvernoit avec tant de force et tant de succès[e], Gratien, qui n'étoit pas moins vaillant ni moins pieux, abandonné de ses troupes, toutes composées d'étrangers, fut immolé au tyran Maxime. L'église et l'empire pleurerent ce bon prince. Le tyran régna dans les Gaules[f], et sembla se contenter de ce partage. L'impératrice Justine publia[aa], sous le nom de son fils, des édits en faveur de l'arianisme. Saint Ambroise, évêque de Milan, ne lui opposa que la saine doctrine, les prieres et la patience ; et sut, par de telles armes,

ANS DE J. C. [a]377 [b] 378 [c]379 [d]381 [e]383 [f]386 [aa]387

lon seulement conserver à l'église les basiliques que les hérétiques vouloient occuper, mais encore lui gagner le jeune empereur. Cependant Maxime remue; et Justine ne trouve rien de plus fidele que le saint évêque qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoie au tyran, que ses discours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien est contraint de prendre la fuite avec sa mere. Maxime se rend maître à Rome, où il rétablit les sacrifices des faux dieux par complaisance pour le sénat, presque encore tout païen. Après qu'il eut occupé tout l'occident[a], et dans le temps qu'il se croyoit le plus paisible, Théodose, assisté des Francs, le défit dans la Pannonie, l'assiégea dans Aquilée, et le laissa tuer par ses soldats.

Maître absolu des deux empires, Théodose rendit celui d'occident à Valentinien, qui ne le garda pas long-temps.[b] Ce jeune prince éleva et abaissa trop Arbogaste, un capitaine des Francs, vaillant, désintéressé, mais capable de maintenir par toutes sortes de crimes le pouvoir qu'il s'étoit acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugene, qui ne savoit que discourir, et tua Valentinien, qui ne vouloit plus avoir pour maître le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules, auprès de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune empereur avoit mandé pour recevoir de lui le baptême, déplora sa perte, et espéra bien de son salut. Sa mort ne demeura pas impunie:[c] un miracle visible donna la victoire à Théodose sur Eugene et sur les faux dieux dont ce tyran avoit rétabli le culte. Eugene fut pris: il fallut le sacrifier à la vengeance publique, et abattre la

rebellion par sa mort. Le fier Arbogaste se tua lui-même, plutôt que d'avoir recours à la clémence du vainqueur, que tout le reste des rebelles venoit d'éprouver.

Théodose, seul empereur, fut la joie et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion : il fit taire les hérétiques : il abolit les sacrifices impurs des païens : il corrigea la mollesse, et réprima les dépenses superflues. Il avoua humblement ses fautes[a], et il en fit pénitence. Il écouta saint Ambroise, célèbre docteur de l'église, qui le reprenoit de sa colère, seul vice d'un si grand prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par nécessité. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix[b], plus illustre par sa foi que par ses victoires.

De son temps, saint Jérôme[c], prêtre retiré dans la sainte grotte de Bethléhem,[d] entreprit des travaux immenses pour expliquer l'écriture, en lut tous les interpretes, déterra toutes les histoires saintes et profanes qui la peuvent éclaircir, et composa sur l'original hébreu la version de la bible que toute l'église a reçue sous le nom de VULGATE.

L'empire, qui paroissoit invincible sous Théodose, changea tout-à-coup sous ses deux fils. Arcade eut l'orient, et Honorius l'occident : tous deux gouvernés par leurs ministres, ils firent servir leur puissance à des intérêts particuliers. Rufin et Eutrope, successivement favoris d'Arcade[e], et aussi méchants l'un que l'autre, périrent bientôt[f]; et les affaires n'en allerent pas mieux sous un prince foi-

ANS DE J. C. [a] 390 [b] 395 [c] 386 [d] 387 [e] 395 [f] 399

ble[a]. Sa femme Eudoxe lui fit persécuter saint Jean Chrysostome[b], patriarche de Constantinople et la lumiere de l'orient. Le pape saint Innocent et tout l'occident soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'impératrice.

L'occident[c] étoit troublé par l'inondation des barbares : Radagaise, goth et païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation gothique et arienne, occuperent une partie de la Gaule, et se répandirent dans l'Espagne. Alaric, roi des Visigoths, peuples ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes provinces déja occupées par les Vandales. Stilicon, embarrassé de tant de barbares, les bat, les ménage, s'entend et rompt avec eux, sacrifie tout à son intérêt, et conserve néanmoins l'empire qu'il avoit dessein d'usurper.

Cependant Arcade mourut[d], et crut l'orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous la tutele d'Isdegerde, roi de Perse : mais Pulchérie, sœur du jeune empereur, se trouva capable des grandes affaires. L'empire de Théodose se soutint par la prudence et par la piété de cette princesse.

Celui d'Honorius sembloit proche de sa ruine. Il fit mourir Stilicon, et ne sut pas remplir la place d'un si habile ministre. La révolte de Constantin, la perte entiere de la Gaule et de l'Espagne[e], la prise et le sac de Rome par les armes d'Alaric et des Visigoths[f], furent la suite de la mort de Stilicon.

ANS DE J. C. [a]403 [b]404 [c]406 et suiv. [d]408 [e]409 [f]410

Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, et il ne songeoit qu'à abolir le nom romain: mais, pour le bonheur de l'empire, il prit Placidie, sœur de l'empereur: cette princesse captive, qu'il épousa, l'adoucit. Les Goths traiterent avec les Romains[a], et s'établirent en Espagne[b], en se réservant dans les Gaules les provinces qui tiroient vers les Pyrénées.[c] Leur roi Vallia conduisit sagement ces grands desseins. L'Espagne montra sa constance, et sa foi ne s'altéra pas sous la domination de ces ariens.

Cependant les Bourguignons, peuples germains, occuperent le voisinage du Rhin, d'où peu-à-peu ils gagnerent le pays qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublierent pas:[d] résolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils éleverent à la royauté Pharamond, fils de Marcomir; et la monarchie de France, la plus ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous lui.

Le malheureux Honorius mourut sans enfants[e], et sans pourvoir à l'empire. Théodose nomma empereur son cousin Valentinien III[f], fils de Placidie et de Constance son second mari, et le mit durant son bas âge sous la tutele de sa mere, à qui il donna le titre d'impératrice.

En ces temps Célestius et Pélage nierent le péché originel[aa], et la grace par laquelle nous sommes chrétiens[bb]. Malgré leurs dissimulations les conciles d'Afrique les condamnerent[cc]. Les papes saint Innocent

ANS DE J. C. [a]413 [b]414 [c]415 [d]420 423 [f]424
[aa]412 [bb]413 [cc]416

et saint Zozime[a], que le pape saint Célestin suivit depuis, autoriserent la condamnation, et l'étendirent par tout l'univers. Saint Augustin confondit ces dangereux hérétiques, et éclaira toute l'église par ses admirables écrits. Le même pere, secondé de saint Prosper son disciple, ferma la bouche aux demi-pélagiens, qui attribuoient le commencement de la justification et de la foi aux seules forces du libre arbitre.

Un siècle si malheureux à l'empire, et où il s'éleva tant d'hérésies, ne laissa pas d'être heureux au christianisme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle hérésie ne le corrompit. L'église, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Après les persécutions, Dieu se plut à faire éclater la gloire de ses martyrs : toutes les histoires et tous les écrits sont pleins des miracles que leur secours imploré et leurs tombeaux honorés opéroient par toute la terre. Vigilance[b], qui s'opposoit à des sentiments si reçus, réfuté par saint Jérôme (1), demeura sans suite. La foi chrétienne s'affermissoit, et s'étendoit tous les jours.

Mais l'empire d'occident n'en pouvoit plus : attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affoibli par les jalousies de ses généraux. Par les artifices d'Aétius,[c] Boniface, comte d'Afrique, devint suspect à Placidie. Le comte, maltraité, fit venir d'Espagne Genséric et les Vandales que les Goths en chassoient, et se repentit trop tard de les avoir appelés. L'Afrique fut ôtée à l'empire.

ANS DE J. C. [a] 417 [b] 406 [c] 427

(1) HIERON. cont. Vigil. Gennad. descript. eccl.

L'église souffrit des maux infinis par la violence de ces ariens, et vit couronner une infinité de martyrs.[a] Deux furieuses hérésies s'éleverent: Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jésus-Christ; et vingt ans après, Eutychès, abbé, en confondit les deux natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius,[b] qui fut condamné par le pape saint Célestin. Le concile d'Ephese[c], troisieme général, en exécution de cette sentence, déposa Nestorius, et confirma le décret de saint Célestin, que les évêques du concile (1) appellent leur pere, dans leur définition. La sainte Vierge fut reconnue pour mere de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodose, après quelques embarras, se soumit au concile, et bannit Nestorius. Eutychès[d], qui ne put combattre cette hérésie qu'en se jetant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejeté. Le pape saint Léon le grand le condamna et le réfuta tout ensemble par une lettre qui fut révérée dans tout l'univers. Le concile de Chalcédoine[e], quatrieme général, où ce grand pape tenoit la premiere place autant par sa doctrine que par l'autorité de son siege, anathématisa Eutychès, et Dioscore, patriarche d'Alexandrie, son protecteur. La lettre du concile à saint Léon (2) fait voir que ce pape y présidoit, par ses légats, comme le chef à ses membres. L'empereur Marcien assista lui-même à cette grande

ANS DE J. C. [a] 429 [b] 430 [c] 431 [d] 448 [e] 451

(1) Part. 2. conc. Eph. act. 1. Sent. depos. Nestor.—
(2) Relat. s. syn. Chalc. ad Leon. conc. part. 3.

assemblée, à l'exemple de Constantin, et en reçut les décisions avec le même respect. Un peu auparavant, Pulchérie l'avoit élevé à l'empire en l'épousant. Elle fut reconnue pour impératrice après la mort de son frere, qui n'avoit point laissé de fils. Mais il falloit donner un maître à l'empire : la vertu de Marcien lui procura cet honneur. Durant le temps de ces deux conciles, Théodoret, évêque de Cyr, se rendit célebre ; et sa doctrine seroit sans tache, si les écrits violents qu'il publia contre saint Cyrille n'avoient eu besoin de trop grands éclaircissements. Il les donna de bonne foi, et fut compté parmi les évêques orthodoxes.

Les Gaules commençoient à reconnoître les Francs. Aétius les avoit défendues contre Pharamond et contre Clodion le chevelu : mais Mérovée fut plus heureux, et y fit un plus solide établissement, à-peu-près dans le même temps que les Anglais, peuples saxons, occuperent la grande Bretagne : ils lui donnerent leur nom, et y fonderent plusieurs royaumes.

Cependant les Huns, peuples des Palus Méotides, désolerent tout l'univers avec une armée immense, sous la conduite d'Attila leur roi, le plus affreux de tous les hommes. Aétius, qui le défit dans les Gaules[a], ne put l'empêcher de ravager l'Italie. Les isles de la mer Adriatique servirent de retraite à plusieurs contre sa fureur : Venise s'éleva au milieu des eaux. Le pape saint Léon, plus puissant qu'Aétius et que les armées romaines, se fit respecter par ce roi barbare et païen, et sauva Rome du pillage : mais elle y fut exposée bientôt après par les débau-

chez de son empereur Valentinien. Maxime[a], dont il avoit violé la femme, trouva moyen de le perdre[b] en dissimulant sa douleur, et se faisant un mérite de sa complaisance. Par ses conseils trompeurs, l'aveugle empereur fit mourir Aétius le seul rempart de l'empire. Maxime, auteur du meurtre, en inspire la vengeance aux amis d'Aétius, et fait tuer l'empereur. Il monte sur le trône par ces degrés, et contraint l'impératrice Eudoxie, fille de Théodose le jeune, à l'épouser. Pour se tirer de ses mains, elle ne craignit point de se mettre en celles de Genséric. Rome est en proie au barbare; le seul saint Léon l'empêche d'y mettre tout à feu et à sang: le peuple déchire Maxime, et ne reçoit dans ses maux que cette triste consolation.

Tout se brouille en occident: on y voit plusieurs empereurs s'élever et tomber presque en même temps. Majorien[c] fut le plus illustre. Avitus[d] soutint mal sa réputation, et se sauva par un évêché. On ne put plus défendre les Gaules contre Mérovée ni contre Childéric son fils: mais le dernier pensa périr par ses débauches. Si ses sujets le chasserent[e], un fidele ami qui lui resta[f] le fit rappeler. Sa valeur le fit craindre de ses ennemis, et ses conquêtes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'empire d'orient étoit paisible sous Léon[aa], thracien, successeur de Marcien, et sous Zénon[bb], gendre et successeur de Léon. La révolte de Basilisque[cc], bientôt opprimé, ne causa qu'une courte inquiétude à cet empereur. Mais l'empire d'occident périt sans res-

ans de J. C. [a]454 [b]455 [c]456 [d]457 [e]458 [f]465 [aa]474 [bb]475 [cc]476

source. Augustie, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier empereur reconnu à Rome; et incontinent après il fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules. C'étoient des peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue.

En orient, l'empereur Zénon entreprit de se signaler d'une maniere inouie. Il fut le premier des empereurs qui se mêla de régler les questions de la foi. Pendant que les demi-eutychiens s'opposoient au concile de Chalcédoine[a], il publia contre le concile son hénotique, c'est-à-dire son décret d'union, détesté par les catholiques,[b] et condamné par le pape Félix III. Les Hérules furent bientôt chassés de Rome par Théodoric, roi des Ostrogoths[c], c'est-à-dire Goths orientaux, qui fonda le royaume d'Italie[d], et laissa, quoique arien, un assez libre exercice à la religion catholique. L'empereur Anastase la troubloit en orient. Il marcha sur les pas de Zénon son prédécesseur[e], et appuya les hérétiques: par-là il aliéna les esprits des peuples[f], et ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéissoit à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tâcha de se sauver par un traité que Théodoric n'observa pas; et les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenoit encore la Provence. De son temps, saint Benoît[aa], retiré en Italie dans un désert, commençoit, dès ses plus tendres années, à pratiquer les saintes maximes dont il composa depuis cette belle regle que tous les moines d'occident re-

ANS DE J. C. [a]482 [b]483 [c]490 [d]491 [e]492 [f]493 [aa]494

curent avec le même respect que les moines d'orient ont pour celle de saint Basile.

Les Romains acheverent de perdre les Gaules par les victoires de Clovis, fils de Childéric.[a] Il gagna aussi sur les Allemands la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embrasser la religion chrétienne, à laquelle Clotilde sa femme ne cessoit de le porter. Elle étoit de la maison des rois de Bourgogne, et catholique zélée, encore que sa famille et sa nation fussent ariennes. Clovis, instruit par saint Vaast, fut baptisé à Reims, avec ses Français, par saint Remi, évêque de cette ancienne métropole. Seul de tous les princes du monde, il soutint la foi catholique, et mérita le titre de TRÈS CHRÉTIEN[b] à ses successeurs. Par la bataille où il tua de sa propre main Alaric[c], roi des Visigoths, Tolose et l'Aquitaine furent jointes à son royaume. Mais la victoire des Ostrogoths l'empêcha de tout prendre jusqu'aux Pyrénées, et la fin de son regne[d] ternit la gloire des commencements. Ses quatre enfants partagerent le royaume[e], et ne cesserent d'entreprendre les uns sur les autres. Anastase mourut frappé du foudre[f].

Justin, de basse naissance, mais habile et très catholique, fut fait empereur par le sénat. Il se soumit, avec tout son peuple, aux décrets du pape saint Hormisdas, et mit fin aux troubles de l'église d'orient. De son temps, Boëce[aa], homme célebre par sa doctrine aussi bien que par sa naissance, et Symmaque son beau-pere, tous deux élevés aux charges les plus éminentes, furent immolés aux jalousies

ANS DE J. C. [a]495 [b]506 [c]507 [d]508 [e]510 [f]518 [aa]526

de Théodoric, qui les soupçonna sans sujet de conspirer contre l'état. Le roi, troublé de son crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui servoit, et mourut quelque temps après. Amalasonte sa fille, et mere d'Atalaric, qui devenoit roi par la mort de son aïeul, est empêchée par les Goths de faire instruire le jeune prince comme méritoit sa naissance; et, contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd, sans pouvoir y apporter de remede.

L'année d'après[a], Justin mourut après avoir associé à l'empire son neveu Justinien, dont le long regne est célebre par les travaux de Tribonien, compilateur du droit romain, et par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès.[b] Ces deux fameux capitaines réprimerent les Perses, défirent les Ostrogoths et les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie, et Rome; mais l'empereur, jaloux de leur gloire, sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarrassoit toujours plus qu'il ne leur donnoit d'assistance.

Le royaume de France s'augmentoit[c]. Après une longue guerre, Childebert et Clotaire, enfants de Clovis, conquirent le royaume de Bourgogne, et en même temps immolerent à leur ambition les enfants mineurs de leur frere Clodomir, dont ils partagerent entre eux le royaume. Quelque temps après, et pendant que Bélisaire attaquoit si vivement les Ostrogoths, ce qu'ils avoient dans les Gaules fut abandonné aux Français. La France s'étendoit alors beaucoup au-delà du Rhin; mais les partages des princes,

ANS DE J. C. [a] 527 [b] 529 à 553 [c] 532

qui faisoient autant de royaumes, l'empêchoient d'être réunie sous une même domination. Ses principales parties furent la Neustrie, c'est-à-dire la France occidentale; et l'Austrasie, c'est-à-dire la France orientale.

La même année que Rome fut reprise par Narsès[a], Justinien fit tenir à Constantinople le cinquieme concile général, qui confirma les précédents, et condamna quelques écrits favorables à Nestorius: c'est ce qu'on appeloit les trois chapitres, à cause des trois auteurs, déja morts il y avoit long-temps, dont il s'agissoit alors. On condamna la mémoire et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste; une lettre d'Ibas, évêque d'Edesse; et parmi les écrits de Théodoret ceux qu'il avoit composés contre saint Cyrille: les livres d'Origene, qui troubloient tout l'orient depuis un siecle, furent aussi réprouvés. Ce concile, commencé avec de mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, et fut reçu du saint siege, qui s'y étoit opposé d'abord.

Deux ans après le concile[b], Narsès, qui avoit ôté l'Italie aux Goths, la défendit contre les Français, et remporta une pleine victoire sur Bucelin, général des troupes d'Austrasie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura guere aux empereurs. Sous Justin II, neveu de Justinien[c], et après la mort de Narsès, le royaume de Lombardie fut fondé par Alboïn. Il prit Milan et Pavie[d]: Rome et Ravenne se sauverent à peine de ses mains[e]; et les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secourue par ses empe-

ANS DE J. C. [a] 553 [b] 555 [c] 568 [d] 570 [e] 571

reurs[a], que les Avares, nation scythique, les Sarrasins, peuples d'Arabie, et les Perses plus que tous les autres, tourmentoient de tous côtés en orient. Justin, qui ne croyoit que lui-même et ses passions, fut toujours battu par les Perses et par leur roi Chosroès. Il se troubla de tant de pertes jusqu'à tomber en frénésie. Sa femme Sophie soutint l'empire. Le malheureux prince revint trop tard à son bon sens[b], et reconnut en mourant la malice de ses flatteurs. Après lui, Tibere II, qu'il avoit nommé empereur, réprima les ennemis, soulagea les peuples[c], et s'enrichit par ses aumônes. Les victoires de Maurice[d], cappadocien, général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroès. Elles furent récompensées de l'empire[e], que Tibere lui donna en mourant, avec sa fille Constantine.

En ce temps l'ambitieuse Frédégonde, femme du roi Chilpéric I, mettoit toute la France en combustion, et ne cessoit d'exciter des guerres cruelles entre les rois français.

Au milieu des malheurs de l'Italie, [f]et pendant que Rome étoit affligée d'une peste épouvantable, saint Grégoire le grand fut élevé malgré lui sur le siege de saint Pierre. Ce grand pape appaise la peste par ses prieres; instruit les empereurs, et tout ensemble leur fait rendre l'obéissance qui leur est due; console l'Afrique et la fortifie; confirme en Espagne les Visigoths convertis de l'arianisme, et Récarede le catholique, qui venoit de rentrer au sein de l'église; convertit l'Angleterre; réforme la discipline dans la France, dont il exalte les rois toujours or-

thodoxes au-dessus de tous les rois de la terre; fléchit les Lombards; sauve Rome et l'Italie, que les empereurs ne pouvoient aider; réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople; éclaire toute l'église par sa doctrine; gouverne l'orient et l'occident avec autant de vigueur que d'humilité; et donne au monde un parfait modele du gouvernement ecclésiastique.

L'histoire de l'église n'a rien de plus beau que l'entrée[a] du saint moine Augustin dans le royaume de Cant, avec quarante de ses compagnons (1), qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi notre seigneur Jésus-Christ, faisoient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. Saint Grégoire, qui les avoit envoyés, les instruisoit par des lettres véritablement apostoliques, et apprenoit à saint Augustin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faisoit par son ministere (2). Berthe, princesse de France, attira au christianisme le roi Edhilbert son mari. Les rois de France, et la reine Brunehault, protégerent la nouvelle mission. Les évêques de France entrerent dans cette bonne œuvre, et ce furent eux qui, par l'ordre du pape, [b]sacrerent saint Augustin. Le renfort que saint Grégoire envoya au nouvel évêque produisit de nouveaux fruits[c], et l'église anglicane prit sa forme. L'empereur Maurice, ayant éprouvé la fidélité du saint pontife, se corrigea par ses avis, et reçut de lui cette louange si digne d'un prince chrétien, que la bouche des hé-

ANS DE J. C. [a] 597 [b] 601 [c] 604

(1) Beda, lib. 1.—(2) Greg. lib. 9, ep. 58, ind. 4.

rétiques n'osoit s'ouvrir de son temps. Un si pieux empereur fit pourtant une grande faute[a]: un nombre infini de Romains périrent entre les mains des barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit, incontinent après, les remords du bon empereur; la priere qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plutôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas[b] qui égorge à ses yeux toute sa famille; Maurice, tué le dernier, et ne disant autre chose parmi tous ses maux, que ce verset du psalmiste (1): « Vous êtes juste, ô Sei-« gneur, et tous vos jugements sont droits! » Phocas, élevé à l'empire par une action si détestable, tâcha de gagner les peuples en honorant le saint siege, dont il confirma les privileges. Mais sa sentence étoit prononcée[c]. Héraclius[d], proclamé empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre lui. Alors Phocas éprouva que souvent les débauches nuisent plus aux princes que les cruautés; et Photin, dont il avoit débauché la femme, le livra à Héraclius, qui le fit tuer.

La France vit un peu après une tragédie bien plus étrange. La reine Brunehault[e], livrée à Clotaire II, fut immolée à l'ambition de ce prince: sa mémoire fut déchirée; et sa vertu, tant louée par le pape saint Grégoire, a peine encore à se défendre.

L'empire cependant étoit désolé. Le roi de Perse Chosroès II, sous prétexte de venger Maurice, avoit entrepris de perdre Phocas. Il poussa ses conquêtes sous Héraclius. On vit l'empereur battu, et la vraie

ANS DE J. C. [a]601 [b]602 [c]606 [d]610 [e]614

(1) PSAL. 118.

croix enlevée par les infideles; [a]puis, par un retour admirable, Héraclius cinq fois vainqueur; la Perse pénétrée par les Romains, Chosroès tué par son fils, et la sainte croix reconquise.

Pendant que la puissance des Perses étoit si bien réprimée, un plus grand mal s'éleva contre l'empire et contre toute la chrétienté. Mahomet s'érigea en prophete parmi les Sarrasins[b]; il fut chassé de la Mecque par les siens. A sa fuite commence la fameuse hégyre d'où les mahométans comptent leurs années. Le faux prophete donna ses victoires pour toute marque de sa mission. Il soumit en neuf ans toute l'Arabie de gré ou de force, et jeta les fondements de l'empire des caliphes.

A ces maux se joignit l'hérésie des monothélites[c], qui, par une bizarrerie presque inconcevable, en reconnoissant deux natures en Notre Seigneur, n'y vouloient reconnoître qu'une seule volonté. L'homme, selon eux, n'y vouloit rien, et il n'y avoit en Jésus-Christ que la seule volonté du Verbe. Ces hérétiques cachoient leur venin sous des paroles ambiguës: un faux amour de la paix leur fit proposer qu'on ne parlât ni d'une ni de deux volontés. Ils imposerent[d] par ces artifices au pape Honorius I, qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, et consentit au silence, où le mensonge et la vérité furent également supprimés. Pour comble de malheur, quelque temps après[e], l'empereur Héraclius entreprit de décider la question de son autorité, et proposa son ecthese, ou exposition, favorable aux monothélites. Mais les artifices des hérétiques fu-

ANS DE J. C. [a]620 à 626 [b]622 [c]629 [d]633 [e]639

rent enfin découverts. [a]Le pape Jean IV condamna l'ecthese. Constant, petit-fils d'Héraclius, [b]soutint l'édit de son aïeul par le sien appelé type. Le saint siege et le pape Théodore s'opposent à cette entreprise[c]: le pape saint Martin I assemble le concile de Latran, où il anathématise le type et les chefs des monothélites. Saint Maxime, célebre par tout l'orient pour sa piété et pour sa doctrine, quitte la cour infectée de la nouvelle hérésie, reprend ouvertement les empereurs qui avoient osé prononcer sur les questions de la foi, [d]et souffre des maux infinis pour la religion catholique. Le pape, traîné d'exil en exil, et toujours durement traité par l'empereur, meurt[e] enfin parmi les souffrances sans se plaindre, ni se relâcher de ce qu'il doit à son ministere.

Cependant la nouvelle église anglicane, fortifiée par les soins des papes Boniface V et Honorius, se rendoit illustre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans les temps des apôtres; et il n'y avoit rien de plus éclatant que la sainteté de ses rois. Eduin embrassa, avec tout son peuple[f], la foi qui lui avoit donné la victoire sur ses ennemis, et convertit ses voisins. Oswalde servit d'interprète aux prédicateurs de l'évangile[aa]; et, renommé par ses conquêtes, il leur préféra la gloire d'être chrétien. Les Merciens[bb] furent convertis par le roi de Northumberland Osuin: leurs voisins et leurs successeurs suivirent leurs pas; et leurs bonnes œuvres furent immenses.

Tout périssoit en orient. Pendant que les empe-

ANS DE J. C. [a]640 [b]648 [c]649 [d]650 [e]654 [f]627
[aa]634 [bb]655

reurs se consument dans des disputes de religion[a], et inventent des hérésies, les Sarrasins pénetrent l'empire; ils occupent la Syrie et la Palestine; la sainte cité leur est assujettie; la Perse leur est ouverte par ses divisions, et ils prennent ce grand royaume sans résistance. Ils entrent en Afrique en état d'en faire bientôt une de leurs provinces[b]: l'isle de Cypre leur obéit[c]; et ils joignent en moins de trente ans toutes ces conquêtes à celles de Mahomet.

L'Italie, toujours malheureuse et abandonnée, gémissoit sous les armes des Lombards: Constant désespéra de les chasser, et se résolut à ravager ce qu'il ne put défendre. Plus cruel que les Lombards mêmes, [d]il ne vint à Rome que pour en piller les trésors: les églises ne s'en sauverent pas: il ruina la Sardaigne et la Sicile; et, devenu odieux à tout le monde, [e]il périt de la main des siens. Sous son fils Constantin Pogonat, c'est-à-dire le barbu, les Sarrasins[f] s'emparerent de la Cilicie et de la Lycie. Constantinople assiégée[aa] ne fut sauvée que par un miracle. Les Bulgares, peuples venus de l'embouchure du Volga, [bb]se joignirent à tant d'ennemis dont l'empire étoit accablé, et occuperent cette partie de la Thrace appelée depuis Bulgarie, qui étoit l'ancienne Mysie.

L'église anglicane enfantoit de nouvelles églises; et saint Wilfrid, évêque d'Yorck, chassé de son siege, convertit la Frise.

Toute l'église reçut une nouvelle lumiere par le concile de Constantinople[cc], sixieme général, où le

ANS DE J. C. [a]634 à 637 [b]647 [c]648 [d]663 [e]668 [f]671 [aa]672 [bb]676 [cc]680

pape saint Agathon présida par ses légats, et expli-qua la foi catholique par une lettre admirable. Le concile frappa d'anathème un évêque célèbre par sa doctrine, un patriarche d'Alexandrie, quatre patriarches de Constantinople, c'est-à-dire tous les auteurs de la secte des monothélites, sans épargner le pape Honorius qui les avoit ménagés. Après la mort d'Agathon, qui arriva durant le concile, le pape saint Léon II en confirma les décisions, et en reçut tous les anathèmes. Constantin Pogonat, imitateur du grand Constantin et de Marcien, entra au concile à leur exemple; et comme il y rendit les mêmes soumissions, il y fut honoré des mêmes titres d'orthodoxe, de religieux, de pacifique empereur, [a] et de restaurateur de la religion. Son fils Justinien II[b] lui succéda encore enfant. De son temps la foi s'étendoit et éclatoit vers le nord. [c]Saint Kilien, envoyé par le pape Conon, prêcha l'évangile dans la Franconie. Du temps du pape Serge, Céadual, un des rois d'Angleterre, vint reconnoître en personne l'église romaine, d'où la foi avoit passé en son isle; et, après avoir reçu le baptême par les mains du pape, il mourut selon qu'il l'avoit lui-même desiré.

La maison de Clovis étoit tombée dans une foiblesse déplorable: de fréquentes minorités avoient donné occasion de jeter les princes dans une mollesse dont ils ne sortoient point étant majeurs. De là sort une longue suite de rois fainéants, qui n'avoient que le nom de roi, et laissoient tout le pouvoir aux maires du palais. Sous ce titre Pépin Héristel gouverna tout[d], et éleva sa maison à de plus

hautes espérances. Par son autorité, et après le martyre de saint Vigbert[a], la foi s'établit dans la Frise, que la France venoit d'ajouter à ses conquêtes. Saint Swibert, saint Willebrod, et d'autres hommes apostoliques, répandirent l'évangile dans les provinces voisines.

Cependant la minorité de Justinien s'étoit heureusement passée : les victoires de Léonce avoient abattu les Sarrasins, et rétabli la gloire de l'empire en orient. Mais ce vaillant capitaine, [b]arrêté injustement, et relâché mal-à-propos, coupa le nez à son maître, [c]et le chassa. Ce rebelle souffrit un pareil traitement de Tibère, nommé Absimare, qui lui-même ne dura guere. [d]Justinien rétabli fut ingrat envers ses amis ; et, en se vengeant de ses ennemis, il s'en fit de plus redoutables, qui le tuerent[e]. Les images de Philippique son successeur ne furent pas reçues dans Rome, à cause qu'il favorisoit les monothélites et se déclaroit ennemi du concile sixieme. On élut[f] à Constantinople Anastase II, prince catholique ; et on creva les yeux à Philippique.

En ce temps les débauches du roi Rodéric, ou Rodrigue, firent livrer l'Espagne aux Maures : c'est ainsi qu'on appeloit les Sarrasins d'Afrique. Le comte Julien, pour venger sa fille dont Rodéric abusoit, appela ces infideles. Ils viennent avec des troupes immenses : ce roi périt : l'Espagne est soumise ; et l'empire des Goths y est éteint. L'église d'Espagne fut mise alors à une nouvelle épreuve ; mais, comme elle s'étoit conservée sous les ariens, les mahométans ne purent l'abattre. Ils la laisserent

d'abord avec assez de liberté : mais dans les siecles suivants il fallut soutenir de grands combats ; et la chasteté eut ses martyrs aussi bien que la foi, sous la tyrannie d'une nation aussi brutale qu'infidele.

L'empereur Anastase ne dura guere : [a]l'armée força Théodose III à prendre la pourpre. Il fallut combattre : le nouvel empereur gagna la bataille, et Anastase fut mis dans un monastere.

Les Maures, maîtres de l'Espagne, espéroient s'étendre bientôt au-delà des Pyrénées : mais Charles Martel, destiné à les réprimer, s'étoit élevé en France, et avoit succédé, quoique bâtard, au pouvoir de son pere Pépin Héristel, qui laissa l'Austrasie à sa maison comme une espece de principauté souveraine, et le commandement en Neustrie par la charge de maire du palais. Charles réunit tout par sa valeur.

Les affaires d'orient étoient brouillées. [b]Léon Isaurien, préfet d'orient, ne reconnut pas Théodose, qui quitta sans répugnance l'empire qu'il n'avoit accepté que par force, et, retiré à Ephese, ne s'occupa plus que des véritables grandeurs.

Les Sarrasins[c] reçurent de grands coups durant l'empire de Léon. Ils leverent[d] honteusement le siege de Constantinople. Pélage, qui se cantonna dans les montagnes d'Asturie avec ce qu'il y avoit de plus résolu parmi les Goths, après une victoire signalée, opposa à ces infideles un nouveau royaume, par lequel ils devoient un jour être chassés de l'Espagne. Malgré les efforts et l'armée immense d'Abdérame leur général, [e]Charles Martel gagna sur eux la fameuse bataille de Tours. Il y périt un nombre infini

de ces infideles; et Abdérame lui-même demeura sur la place. Cette victoire fut suivie d'autres avantages, par lesquels Charles arrêta les Maures, et étendit le royaume jusqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent presque rien qui n'obéît aux Français; et tous reconnoissoient Charles Martel. Puissant en paix, en guerre, et maître absolu du royaume, il régna sous plusieurs rois qu'il fit et défit à sa fantaisie, sans oser prendre ce grand titre. La jalousie des seigneurs français vouloit être ainsi trompée.

La religion s'établissoit en Allemagne. [a]Le prêtre saint Boniface convertit ces peuples, et en fut fait évêque par le pape Grégoire II, qui l'y avoit envoyé.

L'empire étoit alors assez paisible; mais Léon y mit le trouble pour long temps. [b]Il entreprit de renverser comme des idoles les images de Jésus-Christ et de ses saints. Comme il ne put attirer à ses sentiments saint Germain, patriarche de Constantinople, il agit de son autorité; et, après une ordonnance du sénat, on lui vit d'abord briser une image de Jésus-Christ, qui étoit posée sur la grande porte de l'église de Constantinople. Ce fut par-là que commencerent les violences des iconoclastes, c'est-à-dire des briseimages. Les autres images que les empereurs, les évêques, et tous les fideles, avoient érigées depuis la paix de l'église dans les lieux publics et particuliers, furent aussi abattues. A ce spectacle le peuple s'émut: les statues de l'empereur furent renversées en divers endroits. Il se crut outragé en sa personne: on lui reprocha un semblable outrage qu'il faisoit à Jésus-Christ et à ses saints, et que, de son aveu pro-

pre, l'injure faite à l'image retomboit sur l'original. L'Italie passa encore plus avant : l'impiété de l'empereur fut cause qu'on lui refusa les tributs ordinaires. Luitprand, roi des Lombards, se servit du même prétexte pour prendre Ravenne, résidence des exarques : on nommoit ainsi les gouverneurs que les empereurs envoyoient en Italie. Le pape Grégoire II s'opposa au renversement des images : mais en même temps il s'opposoit aux ennemis de l'empire, et tâchoit de retenir les peuples dans l'obéissance. La paix se fit avec les Lombards[a], et l'empereur exécuta son décret contre les images plus violemment que jamais. Mais le célebre Jean de Damas lui déclara qu'en matiere de religion il ne connoissoit de décrets que ceux de l'église, et souffrit beaucoup. L'empereur chassa de son siege le patriarche saint Germain, qui mourut en exil âgé de 90 ans.

Un peu après, les Lombards reprirent les armes[b]; et, dans les maux qu'ils faisoient souffrir au peuple romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel[c], dont le pape Grégoire II avoit imploré l'assistance.

Le nouveau royaume d'Espagne, qu'on appeloit dans ces premiers temps le royaume d'Orviete, s'augmentoit par les victoires et par la conduite d'Alphonse, gendre de Pélage, qui, à l'exemple de Récarede dont il étoit descendu, prit le nom de catholique.

Léon mourut[d], et laissa l'empire aussi bien que l'église dans une grande agitation. Artabase, préteur d'Arménie, se fit proclamer empereur au lieu

de Constantin Copronyme, fils de Léon, et rétablit les images.

Après la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau : l'exarchat de Ravenne fut en péril[a], et l'Italie dut son salut à la prudence du pape saint Zacharie. Constantin[b], embarrassé dans l'orient, ne songeoit qu'à s'établir ; il battit Artabase, prit Constantinople, et la remplit de supplices.

Les deux enfants de Charles Martel, Carloman et Pépin,[c] avoient succédé à la puissance de leur pere : mais Carloman, dégoûté du siecle, au milieu de sa grandeur et de ses victoires, embrassa la vie monastique. Par ce moyen son frere Pépin réunit en sa personne toute la puissance. Il sut la soutenir par un grand mérite, et prit le dessein de s'élever à la royauté. Childéric[d], le plus misérable de tous les princes, lui en ouvrit le chemin, et joignit à la qualité de fainéant celle d'insensé. Les Français, dégoûtés de leurs fainéants, et accoutumés depuis tant de temps à la maison de Charles Martel féconde en grands hommes, n'étoient plus embarrassés que du serment qu'ils avoient prêté à Childéric. Sur la réponse du pape Zacharie, ils se crurent libres, et d'autant plus dégagés du serment qu'ils avoient prêté à leur roi, que lui et ses devanciers sembloient depuis cent ans avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur commander, en laissant attacher tout le pouvoir à la charge de maire du palais. Ainsi Pépin fut mis sur le trône, et le nom de roi fut réuni avec l'autorité.

ANS DE J. C. [a] 742 [b] 743 [c] 747 [d] 752

Le pape Étienne III[a] trouva dans le nouveau roi le même zele que Charles Martel avoit eu pour le saint siege contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le secours de l'empereur, il se jeta entre les bras des Français. Le roi le reçut en France avec respect,[b] et voulut être sacré et couronné de sa main. En même temps il passa les Alpes, délivra Rome et l'exarchat de Ravenne, et réduisit Astolphe, roi des Lombards, à une paix équitable.

Cependant l'empereur faisoit la guerre aux images. Pour s'appuyer de l'autorité ecclésiastique, il assembla un nombreux concile à Constantinople (1). On n'y vit pourtant point paroître, selon la coutume, ni les légats du saint siege, ni les évêques, ou les légats des autres sieges patriarchaux (2). Dans ce concile, non seulement on condamna comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images en mémoire des originaux, mais encore on y condamna la sculpture et la peinture comme des arts détestables. C'étoit l'opinion des Sarrasins, dont on disoit que Léon avoit suivi les conseils quand il renversa les images. Il ne parut pourtant rien contre les reliques. Le concile de Copronyme (3) ne défendit pas de les honorer; et il frappa d'anathème ceux qui refusoient d'avoir recours aux prieres de la sainte vierge et des saints. Les catholiques, persécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux images, répondoient à l'empereur qu'ils aimoient mieux endurer toute sorte d'ex-

ANS DE J. C. [a] 753 [b] 754

(1) Conc. Nic. II, act. 6.—(2) *Ibid.* defin. pseudosyn. C. P.—(3) *Ibid.* pseudosyn. C. P. can. IX et XI.

trémités, que de ne pas honorer Jésus-Christ jusque dans son ombre.

Cependant Pépin repassa les Alpes, et châtia l'infidele Astolphe[a], qui refusoit d'exécuter le traité de paix. L'église romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux prince. Il lui donna les villes reconquises sur les Lombards, et se moqua de Copronyme qui les redemandoit, lui qui n'avoit pu les défendre. Depuis ce temps les empereurs furent peu reconnus dans Rome : ils y devinrent méprisables par leur foiblesse, et odieux par leurs erreurs. Pépin y fut regardé comme protecteur du peuple romain et de l'église romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à sa maison et aux rois de France.

Charlemagne, fils de Pépin, la soutint avec autant de courage que de piété. Le Pape Adrien eut recours à lui contre Didier[b], roi des Lombards, qui avoit pris plusieurs villes, et menaçoit toute l'Italie. Charlemagne[c] passa les Alpes. Tout fléchit : Didier fut livré :[d] les rois lombards, ennemis de Rome et des papes, furent détruits : Charlemagne se fit couronner roi d'Italie, et prit le titre de roi des Français et des Lombards. En même temps il exerça dans Rome même l'autorité souveraine en qualité de patrice, et confirma au saint siege les donations du roi son pere. Les empereurs avoient peine à résister aux Bulgares, et soutenoient vainement contre Charlemagne les Lombards dépossédés.

La querelle des images[e] duroit toujours. Léon IV, fils de Copronyme, sembloit d'abord s'être adouci :

ANS DE J. C. [a] 755 [b] 772 [c] 773 [d] 774

mais il renouvella la persécution aussitôt qu'il se crut le maître. Il mourut bientôt. Son fils Constantin, âgé de dix ans, lui succéda, et régna sous la tutele de l'impératrice Irene sa mere. Alors les choses commencerent à changer de face. [a]Paul, patriarche de Constantinople, déclara sur la fin de sa vie qu'il avoit combattu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastere où il déplora, en présence de l'impératrice, le malheur de l'église de Constantinople séparée des quatre sieges patriarchaux, et lui proposa la célébration d'un concile universel comme l'unique remede d'un si grand mal. Taraise son successeur soutint que la question n'avoit pas été jugée dans l'ordre, parcequ'on avoit commencé par une ordonnance de l'empereur, qu'un concile tenu contre les formes avoit suivie; au lieu qu'en matiere de religion, c'est au concile à commencer et aux empereurs à appuyer le jugement de l'église. Fondé sur cette raison, il n'accepta le patriarchat qu'à condition qu'on tiendroit le concile universel : il fut commencé à Constantinople[b], et continué à Nicée (1). Le pape y envoya ses légats : le concile des iconoclastes fut condamné; ils sont détestés comme gens qui, à l'exemple des Sarrasins, accusoient les chrétiens d'idolâtrie. On décida que les images seroient honorées en mémoire et pour l'amour des originaux, ce qui s'appelle dans le concile « culte relatif, adoration et salutation honoraire », qu'on oppose au culte suprême, et à l'adoration de

ANS DE J. C. [a] 784 [b] 787

(1) Conc. Nic. II, act. 7.

latrie ou d'entiere sujétion, que le concile réserve à Dieu seul. Outre les légats du saint siege et la présence du patriarche de Constantinople, il y parut des légats des autres sieges patriarchaux opprimés alors par les infideles. Quelques uns leur ont contesté leur mission : mais ce qui n'est pas contesté, c'est que, loin de les désavouer, tous ces sieges ont accepté le concile sans qu'il y paroisse de contradiction, et il a été reçu par toute l'église.

Les Français, environnés d'idolâtres ou de nouveaux chrétiens dont ils craignoient de brouiller les idées, et d'ailleurs embarrassés du terme équivoque d'adoration, hésiterent long-temps. Parmi toutes les images ils ne vouloient rendre d'honneur qu'à celle de la croix, absolument différente des figures que les païens croyoient pleines de divinité. Ils conserverent pourtant en lieu honorable, et même dans les églises, les autres images, et détesterent les iconoclastes. Ce qui resta de diversité ne fit aucun schisme. Les Français connurent enfin que les peres de Nicée ne demandoient pour les images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mêmes aux reliques, au livre de l'évangile et à la croix ; et ce concile fut honoré par toute la chrétienté sous le nom de septieme concile général.

Ainsi nous avons vu les sept conciles généraux, que l'orient et l'occident, l'église grecque et l'église latine reçoivent avec une égale révérence. Les empereurs convoquoient ces grandes assemblées par l'autorité souveraine qu'ils avoient sur tous les évêques, ou du moins sur les principaux, d'où dépen-

doient tous les autres, et qui étoient alors sujets de l'empire. Les voitures publiques leur étoient fournies par l'ordre des princes. Ils assembloient les conciles en orient, où ils faisoient leur résidence, et y envoyoient ordinairement des commissaires pour maintenir l'ordre. Les évêques ainsi assemblés portoient avec eux l'autorité du Saint-Esprit et la tradition des églises. Dès l'origine du christianisme il y avoit trois sieges principaux qui précédoient tous les autres; celui de Rome, celui d'Alexandrie, et celui d'Antioche. Le concile de Nicée (1) avoit approuvé que l'évêque de la cité sainte eût le même rang. Le second et le quatrieme concile éleverent le siege de Constantinople, et voulurent qu'il fût le second. Ainsi il se fit cinq sieges que, dans la suite des temps, on appela patriarchaux. La préséance leur étoit donnée dans le concile. Entre ces sieges, le siege de Rome étoit toujours regardé comme le premier, et le concile de Nicée (2) régla les autres sur celui-là. Il y avoit aussi des évêques métropolitains qui étoient les chefs des provinces et qui précédoient les autres évêques. On commença assez tard à les appeler archevêques; mais leur autorité n'en étoit pas moins reconnue. Quand le concile étoit formé, on proposoit l'écriture sainte; on lisoit les passages des anciens peres témoins de la tradition: c'étoit la tradition qui interprétoit l'écriture; on croyoit que son vrai sens étoit celui dont les siecles passés étoient convenus, et nul ne croyoit avoir

(1) Conc. Nic. can. 7. Conc. C. P. I, can. 3. Conc. Chalced. can. 28.—(2) Conc. Nic. can. 6.

droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusoient de se soumettre aux décisions du concile étoient frappés d'anathême. Après avoir expliqué la foi, on régloit la discipline ecclésiastique, et on dressoit les canons, c'est-à-dire les regles de l'église. On croyoit que la foi ne changeoit jamais, et qu'encore que la discipline pût recevoir divers changements selon les temps et selon les lieux, il falloit tendre autant qu'on pouvoit à une parfaite imitation de l'antiquité. Au reste, les papes n'assisterent que par leurs légats aux premiers conciles généraux; mais ils en approuverent expressément la doctrine, et il n'y eut dans l'église qu'une seule foi.

Constantin et Irene[a] firent religieusement exécuter les décrets du septieme concile : mais le reste de leur conduite ne se soutint pas. Le jeune prince, à qui sa mere fit épouser une femme qu'il n'aimoit point, s'emportoit à des amours déshonnêtes; et, las d'obéir aveuglément à une mere si impérieuse, il tâchoit de l'éloigner des affaires, où elle se maintenoit malgré lui.

Alphonse le chaste[b] régnoit en Espagne. La continence perpétuelle que garda ce prince lui mérita ce beau titre, et le rendit digne d'affranchir l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles que son oncle Maurégat avoit accordé aux Maures. Soixante et dix mille de ces infideles tués dans une bataille avec Mugait leur général firent voir la valeur d'Alphonse.

Constantin tâchoit aussi de se signaler contre les Bulgares; mais les succès ne répondoient pas à son attente. Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irene[c];

et, incapable de se gouverner lui-même autant que de souffrir l'empire d'autrui, il répudia sa femme Marie pour épouser Théodote, qui étoit à elle. Sa mere, irritée[a], fomenta les troubles que causa un si grand scandale. Constantin[b] périt par ses artifices. Elle gagna le peuple en modérant les impôts, et mit dans ses intérêts les moines avec le clergé par une piété apparente. Enfin elle fut reconnue seule impératrice.

Les Romains mépriserent ce gouvernement, et se tournerent à Charlemagne, qui subjuguoit les Saxons, réprimoit les Sarrasins, détruisoit les hérésies, protégeoit les papes, attiroit au christianisme les nations infideles, rétablissoit les sciences et la discipline ecclésiastique, assembloit de fameux conciles où sa profonde doctrine étoit admirée, et faisoit ressentir non seulement à la France et à l'Italie, mais à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Germanie et partout, les effets de sa piété et de sa justice.

DOUZIEME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Enfin l'an 800 de notre Seigneur, ce grand protecteur de Rome et de l'Italie, ou pour mieux dire de toute l'église et de toute la chrétienté, élu empereur par les Romains sans qu'il y pensât, et couronné par le pape Léon III, qui avoit porté le peuple romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel empire et de la grandeur temporelle du saint siege.

ANS DE J. C. [a] 796 [b] 797

Voilà, monseigneur, les douze époques que j'ai suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, disposer selon l'ordre des temps les grands évènements de l'histoire ancienne, et les ranger pour ainsi dire chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié dans cet abrégé cette célèbre division, que font les chronologistes, de la durée du monde en sept âges. Le commencement de chaque âge nous sert d'époque : si j'y en mêle quelques autres, c'est afin que les choses soient plus distinctes, et que l'ordre des temps se développe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je ne prétends pas, monseigneur, que vous vous chargiez scrupuleusement de toutes les dates ; encore moins que vous entriez dans toutes les disputes des chronologistes, où le plus souvent il ne s'agit que de peu d'années. La chronologie contentieuse qui s'arrête scrupuleusement à ces minuties a son usage sans doute ; mais elle n'est pas votre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un grand prince. Je n'ai point voulu raffiner sur cette discussion des temps ; et parmi les calculs déjà faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vraisemblable, sans m'engager à le garantir.

Que dans la supputation qu'on fait des années depuis le temps de la création jusqu'à Abraham il faille suivre les septante qui font le monde plus vieux, ou l'hébreu qui le fait plus jeune de plusieurs siecles ; encore que l'autorité de l'original hébreu

semble devoir l'emporter, c'est une chose si indifférente en elle-même, que l'église, qui a suivi avec saint Jérôme la supputation de l'hébreu dans notre vulgate, a laissé celle des septante dans son martyrologe. En effet, qu'importe à l'histoire de diminuer ou de multiplier des siecles vides, où aussi bien l'on n'a rien à raconter? N'est-ce pas assez que les temps où les dates sont importantes aient des caracteres fixes, et que la distribution en soit appuyée sur des fondements certains? Et quand même dans ces temps il y auroit de la dispute pour quelques années, ce ne seroit presque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plutôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la naissance de Jésus-Christ, vous avez pu reconnoître que cette diversité ne fait rien à la suite des histoires ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer des autres entre les savants.

Je ne veux non plus charger votre mémoire du compte des olympiades, quoique les Grecs qui s'en servent les rendent nécessaires à fixer les temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir recours dans le besoin: mais, au reste, il suffira de vous attacher aux dates que je vous propose, comme les plus simples et les plus suivies, qui sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-Christ dans toute la suite.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

1. La création et les premiers temps.

Le vrai dessein de cet abrégé n'est pas, monseigneur, de vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit absolument nécessaire pour lier toutes les histoires, et en montrer le rapport: je vous ai dit que mon principal objet est de vous faire considérer dans l'ordre des temps la SUITE DU PEUPLE DE DIEU et celle DES GRANDS EMPIRES.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siecles, où elles ont, pour ainsi dire, un même cours: mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, et de considérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

Sur-tout la religion et la suite du peuple de Dieu considérée de cette sorte est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les états différents du peuple de Dieu sous la loi de nature et sous les patriarches; sous Moïse et sous la loi écrite; sous David et sous les prophetes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ; et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire sous

la loi de grace et sous l'évangile : dans les siecles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru ; dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre ; dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être soutenus par des récompenses et des châtiments temporels, et dans ceux où les fideles, mieux instruits, ne doivent plus vivre que par la foi, attachés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espérance de les posséder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Assurément, monseigneur, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de s'être premièrement choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence ; un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendit de la piété, et dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernoit. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais, après avoir établi par tant de preuves sensibles ce fondement immuable, que lui seul conduit à sa volonté tous les événements de la vie présente, il étoit temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer Jésus-Christ, à qui il étoit réservé de découvrir au nouveau peuple ramassé de tous les peuples du monde les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou at-

tendu, ou donné, il a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur, et le même Christ comme sauveur du genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que vous professez, et que ce n'est pas sans raison que vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'écriture, c'est-à-dire sans contestation le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramene par tant d'évènements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu, qui a tout fait; et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de ses miseres et de ses foiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines!

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siecles et malgré

tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondements dès les commencements du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnoient de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infideles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule suffit pour abattre toutes les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion dont nous révérons l'antiquité nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens, n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections et même de vices que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parcequ'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause premiere et de ce premier moteur que les philosophes ont connu sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matiere éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée, comme un artisan vulgaire, contraint

dans son ouvrage par cette matiere et par ses dispositions qu'il n'a pas faites ; sans jamais pouvoir comprendre que si la matiere est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangere, et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matiere et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons ; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine ; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa

matiere, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre regle que sa volonté, toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre, mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avoit produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avoit fait et préparé la matiere, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siecles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumiere avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parcequ'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient par eux-mêmes ni la matiere précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni

la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul résident la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin, jamais contraint ni embarrassé par sa matiere, dont il fait ce qu'il veut, parcequ'il lui a donné, par sa seule volonté, le fond de son être. Par ce droit souverain il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine: tout dépend immédiatement de lui; et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre (par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil), c'est à cause que ce même Dieu qui a fait toutes les parties de l'univers a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enseigne l'écriture sainte sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusques ici Dieu avoit tout fait en commandant (1): « Que la lumiere soit; que le firmament « s'étende au milieu des eaux; que les eaux se re- « tirent; que la terre soit découverte, et qu'elle « germe; qu'il y ait de grands luminaires qui par- « tagent le jour et la nuit; que les oiseaux et les « poissons sortent du sein des eaux; que la terre « produise les animaux selon leurs especes diffé-

(1) Gen. I.

« rentes. » Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : « Faisons « l'homme à notre image et ressemblance (1). »

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même, Dieu s'excite lui-même; comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre lui-même; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son évangile : « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait sem- « blablement (2). » En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et co-éternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouie dans tout le langage de l'écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : Faisons. Dieu même, dans l'écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois; et ce langage extraordinaire commence à paroître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres

(1) Gen. XXVI.—(2) Joan, V, 19.

créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil dont Dieu se sert marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence.

Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu dans l'histoire de la Genese le doigt de Dieu appliqué sur une matiere corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre (1); et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde.

Cette attention particuliere qui paroît en Dieu quand il fait l'homme nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la maniere dont il produit l'ame est beaucoup plus merveilleuse : il ne la tire point de la matiere ; il l'inspire d'en-haut ; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit, « Que l'eau produise les poissons (2) ; » et il créa de cette sorte les monstres marins et toute ame vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore : « Que la terre produise toute ame vivante, les bêtes « à quatre pieds et les reptiles. »

(1) Gen. II, 7.—(2) Gen. I, 20, 24.

C'est ainsi que devoient naître ces ames vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre. Mais cette ame dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devoit être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais, en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'ame, faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création: elle doit venir d'en-haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie (1) que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux: ne croyons pas que notre ame soit un air subtil ni une vapeur déliée; le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur: ne croyons pas que notre ame soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes; Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites; car le créateur, l'être incréé, ne seroit pas composé de créatures. L'ame est faite, et tellement faite, qu'elle

(1) Gen. II, 7.

n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée: c'est ce que veut dire ce souffle divin; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

Nos premiers parents, ainsi formés, sont mis dans ce jardin délicieux qui s'appelle le paradis: Dieu se devoit à lui-même de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme pour lui faire sentir qu'il a un maître; un précepte attaché à une chose sensible, parceque l'homme étoit fait avec des sens; un précepte aisé, parcequ'il vouloit lui rendre la vie commode tant qu'elle seroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance; il écoute l'esprit tentateur, et il s'écoute lui-même au lieu d'écouter Dieu uniquement: sa perte est inévitable. Mais il la faut considérer dans son origine aussi bien que dans ses suites.

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matiere. Lui, qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la sainteté; et ils pouvoient assurer leur félicité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux: une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non

pas en Dieu! elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténebres: ils n'eurent plus de lumieres qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misere; et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme, que Dieu avoit mis un peu au-dessous des anges (1) en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie: il voulut l'entraîner dans sa rebellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Ecoutons comme il lui parle, et pénétrons le fond de ses artifices.

Il s'adresse à Eve (2) comme à la plus foible; mais, en la personne d'Eve, il parle à son mari aussi bien qu'à elle: « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense? » S'il vous a faits raisonnables, vous devez savoir la raison de tout: ce fruit n'est pas un poison; « vous n'en mourrez pas. » Voilà par où commence l'esprit de révolte: on raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. « Vous serez comme « des dieux, » libres et indépendants, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes: « vous saurez « le bien et le mal; » rien ne vous sera impéné-

(1) Ps. VIII, 6.—(2) Gen. III, 1, 4, 5, 6.

trable. C'est par ces motifs que l'esprit s'éleve contre l'ordre du créateur et au-dessus de la regle.

Eve, à demi gagnée, regarda le fruit, dont la beauté promettoit un « goût excellent. » Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation: il entre dans les sentiments du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attirent et l'aveuglent: il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit: les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre: le ciel n'a plus cet air serein: les animaux, qui lui étoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses: Dieu, qui avoit tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rebellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce

premier ouvrage du créateur où tout étoit beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avoit fait à sa ressemblance, et qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à lui sous une forme sensible: l'homme ne peut plus souffrir sa présence (1); il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle; ses malheureuses excuses achevent de le confondre. Il faut qu'il meure: le remede d'immortalité lui est ôté; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avoit résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité, le condamne aussitôt qu'il s'est révolté, et le frappe, non seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfants, comme dans la plus vive et la plus chere partie de lui-même: nous sommes tous maudits dans notre principe; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces regles terribles de la justice divine par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine: adorons les jugements de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un

(1) Gen. III, 8.

seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir: regardons-nous aussi comme dégradés dans notre pere rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devoit nous faire naître.

Les regles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine dont elles sont une ombre: mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abyme. Croyons que la justice aussi bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux à un objet plus agréable. Sous la figure du serpent, dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mere son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devoit avoir la tête écrasée(1), c'est-à-dire devoit voir son orgueil domté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite étoit Jésus-Christ fils d'une vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avoit point péché, parcequ'il devoit sortir d'Adam d'une maniere divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit.

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il fal-

(1) Gen. III, 14, 15.

loit que le genre humain connût, par une longue expérience, le besoin qu'il avoit d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même; ses inclinations se corrompirent, ses débordements allerent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes: c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole: mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instruments à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé, par sa grace, du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'alloit plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et soumis à son empire par leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux: mais, dans ce renouvellement, il demeure une impression éternelle de la

vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse : par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent altérés ; l'air, chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption, et, la premiere constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie humaine, qui se poussoit jusques à près de mille ans, se diminua peu-à-peu : les herbes et les fruits n'eurent plus leur premiere force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Ainsi devoient disparoître et s'effacer peu-à-peu les restes de la premiere institution ; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reste cette longue vie des premiers hommes, marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire (1). La mort qui s'avançoit fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte ; et, comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puis-

(1) Maneth. Beros. Hestiæus, Nic. Damas. et al. apud Joseph. ant. I, 4. Hesiod. op. et di.

qu'en devenant plus foibles ils devenoient en même temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture, que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi bien séchoient si vîte, étoit sans doute quelque reste de la premiere innocence et de la douceur à laquelle nous étions formés: maintenant pour nous nourrir il faut répandre du sang malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement; et tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déja raccourcie s'abrege encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme, qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'épargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit aussitôt après le déluge de verser le sang humain; en vain, pour sauver quelque vestige de la premiere douceur de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit réservé le sang (1); les meurtres se multiplierent sans mesure (2). Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son frere à sa jalousie (3); Lamech, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre; et on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples: mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces

(1) Gen. IX, 4.—(2) *Ibid.* IV, 8.—(3) *Ibid.* 23.

ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérants, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son pere, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire (1). Depuis ce temps l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes : ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

Voilà les commencements du monde tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencements heureux d'abord, pleins ensuite de maux infinis ; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance.

Ce n'est pas ici l'univers tel que l'ont conçu les philosophes, formé, selon quelques uns, par un concours fortuit des premiers corps, ou qui, selon les plus sages, a fourni sa matiere à son auteur, qui par conséquent n'en dépend, ni dans le fond de son être, ni dans son premier état, et qui l'astreint à certaines lois que lui-même ne peut violer.

Moïse et nos anciens peres, dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pen-

(1) Gen. X, 9.

sées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance : il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connoître dans le temps que la plupart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnants, et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par-là à montrer qu'il en étoit le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avoient oublié : la stabilité d'un si bel ordre ne servoit plus qu'à leur persuader que cet ordre avoit toujours été, et qu'il étoit de soi-même ; par où ils étoient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les éléments, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non seulement ne les frappoit plus parcequ'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite, et par la religion tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé comme dans un fidele registre la mémoire de ces miracles, et nous donne par-là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est néces

saire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïse nous a proposé dans ses écrits comme le seul qu'il falloit servir; voilà le Dieu que les patriarches ont adoré avant Moïse; en un mot le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; à qui notre pere Abraham a bien voulu immoler son fils unique; dont Melchisedech, figure de Jésus-Christ, étoit le pontife; à qui notre pere Noé a sacrifié en sortant de l'arche; que le juste Abel avoit reconnu en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux; que Seth, donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à ses enfants, appelés aussi les enfants de Dieu; qu'Adam même avoit montré à ses descendants comme celui des mains duquel il s'étoit vu récemment sorti, et qui seul pouvoit mettre fin aux maux de sa malheureuse postérité.

La belle philosophie que celle qui nous donne des idées si pures de l'auteur de notre être! la belle tradition que celle qui nous conserve la mémoire de ses œuvres magnifiques! Que le peuple de Dieu est saint, puisque, par une suite non interrompue depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, il a toujours conservé une tradition et une philosophie si sainte!

Mais comme le peuple de Dieu a pris sous le patriarche Abraham une forme plus réglée, il est nécessaire, monseigneur, de vous arrêter un peu sur ce grand homme.

II. *Abraham, et les patriarches.*

ABRAHAM naquit environ trois cent cinquante ans après le déluge, dans un temps où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très longue. Noé ne faisoit que de mourir; Sem son fils aîné vivoit encore; et Abraham a pu passer avec lui presque toute sa vie.

Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore, pour ainsi dire, tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes, si près de l'origine des choses, n'avoient besoin, pour connoître l'unité de Dieu et le service qui lui étoit dû, que de la tradition qui s'en étoit conservée depuis Adam et depuis Noé : tradition d'ailleurs si conforme aux lumieres de la raison, qu'il sembloit qu'une vérité si claire et si importante ne pût jamais être obscurcie ni oubliée parmi les hommes. Tel est le premier état de la religion qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à consulter que leur raison et leur mémoire.

Mais la raison étoit foible et corrompue; et, à mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres : les enfants indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands-peres décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles; et, les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils

voyoient, l'idolâtrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit qui avoit trompé le premier homme goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole : VOUS SEREZ COMME DES DIEUX. Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit : les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avoient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soutenoit par sa propre force ; mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisoient sentir de si loin, le feu et les éléments dont les effets étoient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérants, qui pouvoient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes porterent la peine de s'être soumis à leurs sens : les sens déciderent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa premiere institution, et que l'image de Dieu y étoit gâtée ! Dieu pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaroient tous les jours de plus en plus ? et cette pente prodigieuse qu'il avoit à s'assujettir à toute autre chose qu'à son Seigneur naturel ne montroit-elle pas trop visiblement la main étran-

gere par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir.

Un si grand mal faisoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout à fait la connoissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir son culte et conserver l'ancienne croyance tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham a toujours été célebre dans l'orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardent comme leur pere (1); les Iduméens se glorifient de la même origine : Ismael, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils sont sortis; la circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine, et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitieme jour à la maniere des Juifs, mais à treize ans, comme l'écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur pere Ismael : coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cetura, et ce sont les mêmes que l'écriture (2) fait sortir de ce mariage. Ce patriarche étoit chaldéen; et ces peuples, renommés pour leurs observations astro-

(1) Gen. XVI; XVII, 25. Joseph. ant. I, 13. — (2) Gen. XXV. Alex. Polyh. apud Joseph. ant. I, 19.

nomiques (1), ont compté Abraham comme un de leurs plus savants observateurs. Les historiens de Syrie (2) l'ont fait roi de Damas, quoique étranger et venu des environs de Babylone; et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme.

Nous avons vu qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent les anciens hommes avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes: il régnoit dans sa famille, avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence; riche en troupeaux, en esclaves et en argent (3), mais sans terres et sans domaine: et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté et indépendant comme un prince; sa piété et sa droiture, protégées de Dieu, lui attiroient ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance; et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés. Il les défendit, et les vengea par une victoire signalée: il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis sans réserver autre

(1) Beros. Hecat. Eup. Alex. Polyh. et al. apud Jos. ant. I, 8; et Eus. præp. ev. IX, 16, 17, 18, 19, 20; et XIII, 11.—(2) Nic. Damas. lib. 4. Hist. univ. in excerpt. Vales. p. 491; et ap. Jos. ant. I, 8; et Eus. præp. ev. IX, 16.—(3) Gen. XIII, XIV, XXI, 22, 27; XXIII, 6.

chose que la dime qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présents des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, et qu'il suivoit seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Guidé par cette foi, il avoit quitté sa terre natale pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu, qui l'avoit appelé, et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara (1) qu'il seroit le Dieu de lui et de ses enfants, c'est-à-dire, qu'il seroit leur protecteur; et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siege à la religion.

Il n'avoit point d'enfants, et sa femme Sara étoit stérile. Dieu lui jura (2) par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie; Dieu promit (3) au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublioient leur créateur seroient bénites,

(1) GEN. XII, XVII.—(2) *Ibid.* XII, 2; XV, 4, 5; XVII, 19.—(3) *Ibid.* XII, 3; XVIII, 18.

c'est-à dire, rappelées à sa connoissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham est fait le pere de tous les croyants, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse étoit enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos peres, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les gentils et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe bénit promis à Eve devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Tel est le fondement de l'alliance; telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circoncision (1); cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Abraham étoit sans enfants quand Dieu commença à bénir sa race (2). Dieu le laissa plusieurs années sans lui en donner. Après il eut Ismael, qui devoit être pere d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple élu tant promis à Abraham. Le pere du peuple élu devoit sortir de lui et de sa femme Sara, qui étoit stérile. Enfin, treize ans après Ismael, il vint cet enfant tant desiré : il fut nommé Isaac (3), c'est-à-dire, ris, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promesse, qui marque par sa naissance que les vrais enfants de Dieu naissent de la grace.

Il étoit déja grand, ce bénit enfant, et dans un

(1) Gen. XVII.—(2) *Ibid.* XII; XV, 2; XVI, 3, 4; XVII, 20; XXI, 13.—(3) *Ibid.* XXI, 2.

âge où son pere pouvoit espérer d'en avoir d'autres enfants, quand tout à coup Dieu lui commanda de l'immoler (1). A quelles épreuves la foi est-elle exposée ! Abraham mena Isaac à la montagne que Dieu lui avoit montrée, et il alloit sacrifier ce fils en qui seul Dieu lui promettoit de le rendre pere et de son peuple et du Messie; Isaac présentoit le sein à l'épée que son pere tenoit toute prête à frapper: Dieu, content de l'obéissance du pere et du fils, n'en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image si vive et si belle de l'oblation volontaire de Jésus-Christ, et qu'ils ont goûté en esprit les amertumes de sa croix, ils sont jugés vraiment dignes d'être ses ancêtres. La fidélité d'Abraham fait que Dieu lui confirme toutes ses promesses (2), et bénit de nouveau non seulement sa famille, mais encore, par sa famille, toutes les nations de l'univers.

En effet, il continua sa protection à Isaac son fils, et à Jacob son petit-fils. Ils furent ses imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne maniere de vie, qui étoit la vie pastorale, à l'ancien gouvernement du genre humain où chaque pere de famille étoit prince dans sa maison. Ainsi, dans les changements qui s'introduisoient tous les jours parmi les hommes, la sainte antiquité revivoit dans la religion et dans la conduite d'Abraham et de ses enfants.

Aussi Dieu réitéra-t-il à Isaac et à Jacob les mêmes

(1) Gen. XXII.—(2) *Id. Ibid.* 28

promesses (1) qu'il avoit faites à Abraham ; et comme il s'étoit appelé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Isaac, et de Dieu de Jacob.

Sous sa protection ces trois grands hommes commencerent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des étrangers, et sans y posséder un pied de terre (2), jusqu'à ce que la famine attira Jacob en Égypte, où ses enfants multipliés devinrent bientôt un grand peuple, comme Dieu l'avoit promis.

Au reste, quoique ce peuple que Dieu faisoit naître dans son alliance dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction dût suivre le sang, ce grand Dieu ne laissa pas d'y marquer l'élection de sa grace : car après avoir choisi Abraham du milieu des nations, parmi les enfants d'Abraham il choisit Isaac, et des deux jumeaux d'Isaac il choisit Jacob, à qui il donna le nom d'Israel.

Jacob eut douze enfants, qui furent les douze patriarches auteurs des douze tribus. Tous devoient entrer dans l'alliance : mais Juda fut choisi parmi tous ses freres pour être le pere des rois d'Israel et le pere du Messie tant promis à ses ancêtres.

Le temps devoit venir que dix tribus étant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidélité, la postérité d'Abraham ne conserveroit son ancienne bénédiction, c'est-à-dire la religion, la terre de Chanaan, et l'espérance du Messie, qu'en la seule tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reste

(1) Gen. XXV, 11 ; XXVI, 4 ; XXVIII, 14.—(2) Act. VII, 5.

des Israélites qu'on appela Juifs, et à tout le pays qu'on nomma Judée.

Ainsi l'élection divine paroît toujours même dans ce peuple charnel, qui devoit se conserver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en esprit le secret de cette élection (1). Comme il étoit prêt à expirer, et que ses enfants, autour de son lit, demandoient la bénédiction d'un si bon pere, Dieu lui découvrit l'état des douze tribus quand elles seroient dans la terre promise: il l'expliqua en peu de paroles, et ce peu de paroles renferme des mysteres innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des freres de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et ressente un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu, quand il vient à Juda il s'éleve encore plus haut: « Juda, dit-il, tes freres te loue-« ront; ta main sera sur le col de tes ennemis; les « enfants de ton pere se prosterneront devant toi. « Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es allé au bu-« tin. Tu t'es reposé comme un lion et comme une « lionne. Qui osera le réveiller? Le sceptre, (c'est-« à-dire l'autorité) ne sortira point de Juda; et on « verra toujours des capitaines et des magistrats, ou « des juges, nés de sa race, jusqu'à ce que vienne « celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente « des peuples (2) »: ou comme porte une autre leçon qui peut-être n'est pas moins ancienne et qui au fond ne differe pas de celle-ci, « jusqu'à ce que vienne

(1) GEN. XLIX.—(2) *Id. ibid.* 8.

« celui à qui les choses sont réservées » ; et le reste comme nous venons de le rapporter.

La suite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devoit occuper dans la terre sainte. Mais les dernieres paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne signifient autre chose que celui qui devoit être l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprete de ses volontés, l'accomplissement de ses promesses, et le roi du nouveau peuple, c'est-à-dire le Messie ou l'oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda dont ce Messie devoit naître : il comprend, dans la destinée de Juda seul, la destinée de toute la nation, qui après sa dispersion devoit voir les restes des autres tribus réunis sous les étendards de Juda.

Tous les termes de la prophétie sont clairs : il n'y a que le mot de sceptre que l'usage de notre langue nous pourroit faire prendre pour la seule royauté ; au lieu que dans la langue sainte il signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature. Cet usage du mot de sceptre se trouve à toutes les pages de l'écriture : il paroît même manifestement dans la prophétie de Jacob ; et le patriarche veut dire qu'aux jours du Messie toute autorité cessera dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état.

Ainsi les temps du Messie sont marqués ici par un double changement. Par le premier, le royaume de Juda et du peuple juif est menacé de sa derniere ruine. Par le second, il doit s'élever un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit être le chef et l'espérance.

Dans le style de l'écriture (1), le peuple juif est appelé en nombre singulier, et par excellence, LE PEUPLE, ou LE PEUPLE DE DIEU; et quand on trouve LES PEUPLES, ceux qui sont exercés dans les écritures entendent les autres peuples qu'on voit aussi promis au Messie dans la prophétie de Jacob.

Cette grande prophétie comprend en peu de paroles toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui lui est promis; elle marque toute la suite du peuple de Dieu, et l'effet en dure encore.

Aussi ne prétends-je pas, monseigneur, vous en faire un commentaire: vous n'en aurez pas besoin, puisqu'en remarquant simplement la suite du peuple de Dieu, vous verrez le sens de l'oracle se développer de lui-même, et que les seuls événements en seront les interprètes.

III. *Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple dans la terre promise.*

Après la mort de Jacob le peuple de Dieu demeura en Égypte jusqu'au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire environ deux cents ans.

Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avoit promise.

Il vouloit accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et

(1) Is. LXV, etc. Rom. X, 21. Is. II, 2, 3; XLIX, 6, 18; LI, 4, 5, etc.

toujours dans les temps marqués par son éternelle providence.

Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner et la terre et les dépouilles (1), n'étoient pas encore, comme il le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit pour les livrer à la dure et impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer sur eux par les mains de son peuple élu.

Il falloit donner à ce peuple le temps de se multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui étoit destinée, et de l'occuper par force, en exterminant ses habitants maudits de Dieu.

Il vouloit qu'ils éprouvassent en Égypte une dure et insupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouis, ils aimassent leur libérateur, et célébrassent éternellement ses miséricordes.

Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et patience.

Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Égyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfants de leur tyrannie.

Il se fait connoître à ce grand homme plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant (2). Il lui apparoît d'une manière également magnifique et consolante : il lui déclare qu'IL EST CELUI QUI EST. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. JE SUIS, dit-il, CELUI QUI SUIS (3) : l'être et la perfection m'ap-

(1) GEN. XV, 16.—(2) EXOD. III.—(3) *Ibid.* 16.

partiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source; et c'est ce grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi.

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Égypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette résonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple sur le mont Sinaï. Dieu y gravoit de sa main, sur deux tables de pierre, les préceptes fondamentaux de la religion et de la société : il dictoit le reste à Moïse à haute voix.

Pour maintenir cette loi dans sa vigueur, Moïse eut ordre de former une assemblée vénérable de septante conseillers (1), qui pouvoit être appelée le sénat du peuple de Dieu, et le conseil perpétuel de la nation. Dieu parut publiquement, et fit publier sa loi en sa présence avec une démonstration étonnante de sa majesté et de sa puissance.

Jusque-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pût servir de regle aux hommes. Les enfants d'Abraham avoient seulement la circoncision et les cérémonies qui l'accompagnoient, pour marque de l'alliance que Dieu avoit contractée avec cette race élue. Ils étoient séparés par cette marque des peuples qui adoroient les fausses divinités : au reste, ils se conservoient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avoient des promesses faites à leurs peres, et ils étoient connus comme un peuple qui servoit le

(1) Exod. XXIV; et Num. XI.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu étoit si fort oublié, qu'il falloit le discerner par le nom de ceux qui avoient été ses adorateurs, et dont il étoit aussi le protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne voulut point abandonner plus long-temps à la seule mémoire des hommes le mystere de la religion et de son alliance : il étoit temps de donner de plus fortes barrieres à l'idolâtrie, qui inondoit tout le genre humain et achevoit d'y éteindre les restes de la lumiere naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Égypte. Melchisedech, roi de Salem, étoit « le pontife du « Dieu très haut qui a fait le ciel et la terre (1). » Abimelec, roi de Gerare, et son successeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance ; les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon, roi d'Égypte (2) : mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties.

Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Égypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais comme le Dieu des Hébreux (3). On adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; et le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple

(1) Gen. XIV, 18, 19. — (2) *Ibid.* XXI, 22, 23; XXVI, 28, 29; XII, 17, 18. — (3) Exod. V, 1, 2, 3; IX, 1, etc.; VIII, 26.

d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions : et il ne faut pas s'en étonner ; il n'y avoit point de puissance plus inévitable ni plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencerent à être mêlées dans les sacrifices (1).

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui étoit troublé par le sentiment de son crime, et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiser par les victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes. Une aveugle frayeur poussoit les peres à immoler leurs enfants et à les brûler à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples : on sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables (2) ; et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où l'on n'ait servi de ces tristes et affreuses

(1) Levit. XX, 2, 3.—(2) Herod. lib. 2. Cæs. de bell. gall. 6. Diod. lib. 1, 5. Plin. lib. 30. Athen. lib. 23. Porph. de abst. lib. 2. Jorn. de reb. get. etc.

divinités dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains : il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues ; et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes? Ainsi il faut reconnoître, à la confusion du genre humain, que la première des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoique claire encore et assez présente si on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir : des fables prodigieuses et aussi pleines d'impiété que d'extravagance prenoient sa place.

Le moment étoit venu où la vérité mal gardée dans la mémoire des hommes ne pouvoit plus se conserver sans être écrite ; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siecles passés ; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de

Jacob. Les vieillards de son temps avoient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand ministre des rois d'Egypte étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit jusqu'à Noé, qui avoit vu les enfants d'Adam, et touchoit, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celles de la famille d'Abraham n'étoient pas malaisées à recueillir : la mémoire en étoit vive; et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa Genese, parle des choses arrivées dans les premiers siecles comme de choses constantes, dont même on voyoit encore et dans les peuples voisins et dans la terre de Chanaan des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob, avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monnments des choses qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité; les puits qu'ils avoient creusés dans ces pays secs pour abreuver leur famille et leurs troupeaux; les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu, et où il leur étoit apparu; les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité; les tombeaux où reposoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'orient, où plusieurs nations célebres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainsi quand le peuple hébreu entra dans la terre promise, tout y célébroit leurs ancêtres; et les villes,

et les montagnes, et les pierres mêmes, y parloient de ces hommes merveilleux et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne et véritable croyance.

Ceux qui connoissent tant soit peu les antiquités savent combien les premiers temps étoient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments, et combien la postérité retenoit soigneusement les occasions qui les avoient fait dresser. C'étoit une des manieres d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres; et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossieres et solides que les premiers temps érigeoient.

On a même de grandes raisons de croire que, dans la lignée où s'est conservée la connoissance de Dieu, on conservoit aussi par écrit des mémoires des anciens temps : car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisoit des cantiques que les peres apprenoient à leurs enfants; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des siecles passés.

De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques, employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la divinité et les grands hommes.

Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, affran-

chi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, ément le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre (1), qu'il désigne par les premiers vers, parceque le peuple savoit le reste. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier (2) nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer rouge, et les ennemis du peuple de Dieu, les uns déja noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second (3), Moïse confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu. Les siecles suivants l'ont imité : c'étoit Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisoient le sujet des odes qu'ils ont composées. Dieu les inspiroit lui-même, et il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poésie soit venue par enthousiasme.

Jacob avoit prononcé dans ce langage mystique les oracles qui contenoient la destinée de ses enfants, afin que chaque tribu retînt plus aisément ce qui la touchoit, et apprît à louer celui qui n'étoit pas moins magnifique dans ses prédictions que fidele à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'est servi pour conserver jusqu'à Moïse la mémoire des choses passées.

(1). Num. XXI., 14, 17, 18, 27, etc.—(2) Exod. XV. —(3) Deut. XXXII.

Ce grand homme, instruit par tous ces moyens, et élevé au-dessus par le Saint-Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attirent la croyance et l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même. Il a joint aux choses passées, qui contenoient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisoit actuellement pour sa délivrance. De cela il n'allegue point aux Israélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur conte point des choses qui se soient passées dans des retraites impénétrables et dans des antres profonds; il ne parle point en l'air: il particularise et circonstancie toutes choses comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs lois et toute leur république sur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée tout à coup, en différentes occasions, pour les délivrer et pour punir leurs ennemis: la mer séparée en deux, la terre entr'ouverte, un pain céleste, des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge, le ciel qui leur donnoit un signal visible pour marquer leur marche, et d'autres miracles semblables qu'ils ont vus durer quarante ans.

Le peuple d'Israel n'étoit pas plus intelligent ni plus subtil que les autres peuples, qui, s'étant livrés à leurs sens, ne pouvoient concevoir un Dieu invisible; au contraire, il étoit grossier et rebelle autant ou plus qu'aucun autre peuple: mais ce Dieu invisible dans sa nature se rendoit tellement sensible par de continuels miracles, et Moïse les inculquoit avec tant de force, qu'à la fin ce peuple charnel se

laissa toucher de l'idée si pure d'un Dieu qui faisoit tout par sa parole, d'un Dieu qui n'étoit qu'esprit, que raison et intelligence.

De cette sorte, pendant que l'idolâtrie, si fort augmentée depuis Abraham, couvroit toute la face de la terre, la seule postérité de ce patriarche en étoit exempte : leurs ennemis leur rendoient ce témoignage ; et les peuples où la vérité de la tradition n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte s'écrioient avec étonnement (1) : « On ne voit point d'idole en Jacob; « on n'y voit point de présages superstitieux ; on n'y « voit point de divinations, ni de sortileges : c'est « un peuple qui se fie au Seigneur son Dieu dont la « puissance est invincible. »

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moïse répete souvent (2) que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les fêtes, les sacrifices, et tout le service public. En attendant ce lieu desiré, durant que le peuple erroit dans le désert, Moïse construisit le tabernacle : temple portatif, où les enfants d'Israel présentoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré étoit bâtie toute la loi ; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui

(1) Num. XXIII, 21, 22, 23.—(2) Deut. XII, XIV, XV, XVI, XVII, etc.

lioit la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappeloient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israel avoit été délivré (1), et, ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, des assurances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loi; au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il falloit être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois; et l'évènement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de lui-même.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et servoient comme de barriere à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfants sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi, Aaron est choisi pour être souverain pontife; et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres; la loi a ses défenseurs particuliers; et la suite du peuple de

(1) Deut. XXVII, XXVIII, etc.

Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophete qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il (1), vous suscitera, du milieu « de votre nation et du nombre de vos freres, un « prophete semblable à moi, écoutez-le. » Ce prophete semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être sinon le Messie, dont la doctrine devoit un jour régler et sanctifier tout l'univers ?

Jusqu'à lui il ne devoit point s'élever en tout Israel un prophete semblable à Moïse (2), à qui Dieu parlât face à face, et qui donnât des lois à son peuple : aussi, jusqu'aux temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révéroit les lois de Romulus, de Numa, et des douze tables; comme Athenes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conservoit et respectoit celles de Lycurgue : le peuple hébreu alléguoit sans cesse celles de Moïse.

Au reste, le législateur y avoit si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit judaïque

(1) Deut. XVIII, 15, 18.—(2) *Ibid.* XXXIV, 10.

n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes : Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très zélés pour la justice : les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loi de Moïse (1), et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs : y ajouter ou en retrancher un seul article (2), étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur.

On avoit besoin de la loi à chaque moment pour régler non seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulieres, les jugements, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie : il falloit le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfants apprenoient à lire : la seule regle d'éducation qui étoit donnée à leurs parents étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer, cette sainte loi, qui seule pouvoit les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devoit être entre les mains de tout le monde.

Outre la lecture assidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans, dans l'année solennelle de la rémission et du repos,

(1) 3 Reg. II, etc.—(2) Deut. IV, 2; XII, 32, etc.

une lecture publique, et comme une nouvelle publication, à la fête des tabernacles, où tout le peuple étoit assemblé durant huit jours (1). Moïse fit déposer auprès de l'arche l'original du Deutéronome : c'étoit un abrégé de toute la loi (2). Mais, de peur que dans la suite des temps elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes, outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien prévu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres); les rois, dis-je, étoient obligés, par une loi expresse du Deutéronome (3), à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étoient en singulière vénération à tout le peuple: on les regardoit comme sortis immédiatement des mains de Moïse aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette sévere et religieuse correction (4) ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le regne de Josias (et peut-être étoit-ce l'original même que Moïse avoit fait mettre auprès de l'arche), excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence.

(1) Deut. XXXI, 10. 2 Esd. VIII, 17, 18.—(2) Deut. XXX, 26.—(3) *Ibid.* XVII, 18.—(4) 4 Reg. XXII, 8, etc. 2 Par. XXXIV, 14, etc.

Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot c'étoit un livre parfait, qui, étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenoit tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtiments rigoureux qui avoient suivi les autres.

Par cette admirable discipline, un peuple sorti d'esclavage, et tenu quarante ans dans un désert, arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper. Moïse le mene à la porte (1); et, averti de sa fin prochaine, il commet à Josué ce qui reste à faire. Mais avant que de mourir il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles (2) : « O cieux, « écoutez ma voix; que la terre prête l'oreille aux « paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable; et prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand; il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprit par cœur (3) ce divin cantique par ordre de Dieu et de Moïse. Ce grand homme

(1) Deut. XXXI.—(2) *Ib.* XXXII.—(3) *Ib.* XXXI, 19, 22.

après cela mourut content, comme un homme qui n'avoit rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu. Il laissa ses enfants au milieu de leurs citoyens sans aucune distinction et sans aucun établissement extraordinaire. Il a été admiré non seulement de son peuple, mais de tous les peuples du monde; et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hébreux ne s'enorgueillissent en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu, il étoit bon de leur faire entendre que ce grand Dieu avoit ses élus, même dans la race d'Esaü. Quelle doctrine étoit plus importante? et quel entretien plus utile pouvoit donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute sorte de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfants, et de toute consolation sur la terre; incontinent après frappé d'une horrible maladie, et agité au-dedans par la tentation du blasphême et du désespoir; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidele, soutenue du secours divin au milieu des épreuves les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin puisse suggérer, sait non seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnoître, dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême em-

pire de Dieu, et sa sagesse infinie? Voilà ce qu'enseigne le livre de Job (1). Pour garder le caractère du temps, on voit la foi du saint homme couronnée par des prospérités temporelles : mais cependant le peuple de Dieu apprend à connoître quelle est la vertu des souffrances, et à goûter la grace qui devoit un jour être attachée à la croix.

Moïse l'avoit goûtée lorsqu'il préféra les souffrances et l'ignominie qu'il falloit subir avec son peuple, aux délices et à l'abondance de la maison du roi d'Egypte (2). Dès-lors Dieu lui fit goûter les opprobres de Jésus-Christ (3). Il les goûta encore davantage dans sa fuite précipitée, et dans son exil de quarante ans. Mais il avala jusqu'au fond le calice de Jésus-Christ lorsque, choisi pour sauver ce peuple, il lui en fallut supporter les révoltes continuelles, où sa vie étoit en péril (4). Il apprit ce qu'il en coûte à sauver les enfants de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour coûter au Sauveur du monde.

Ce grand homme n'eut pas même la consolation d'entrer dans la terre promise : il la vit seulement du haut d'une montagne, et n'eut point de honte d'écrire (5) qu'il en étoit exclus par un péché qui, tout léger qu'il paroît, mérita d'être châtié si sévèrement dans un homme dont la grace étoit si éminente. Moïse servit d'exemple à la sévère jalousie de Dieu, et au jugement qu'il exerce avec une si ter-

(1) Job. XIII, 15; XIV, 14, 15; XVI, 21; XIX, 25, etc.—(2) Exod. II, 10, 11, 15.—(3) Heb. XI, 24, 25, 26.—(4) Num. XIV, 10.—(5) *Ibid.* XX, 12.

rible exactitude sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Mais un plus haut mystere nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfants de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que sa loi ne mene rien à la perfection (1), et que sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait saluer de loin (2), ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'étoit le vrai nom de Josué, qui, par ce nom et par son office, représentoit le Sauveur du monde; c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte; c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arriere, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel, Dieu établit ses [illegible]ts dans la terre de Chanaan, dont il chasse par même moyen des peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ses fideles, il leur inspiroit un extrême éloignement de leur impiété; et le châtiment qu'il en fit par leur ministere, les remplit eux-mêmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutoient les décrets. Une partie de ces peuples que Josué chassa de leur terre s'établirent en Afrique, où on trouva long-temps après, dans une inscription an-

(1) Hebr. VII, 19.—(2) *Ibid.* XI, 13.

cienne (1), le monument de leur fuite, et des victoires de Josué.

Après que ces victoires miraculeuses eurent mis les Israélites en possession de la plus grande partie de la terre promise à leurs peres, Josué, et Eléazar souverain pontife, avec les chefs des douze tribus, leur en firent le partage (2) selon la loi de Moïse, et assignerent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot. Dès le temps de Moïse, elle s'étoit élevée au-dessus des autres en nombre, en courage et en dignité.

Josué mourut, et le peuple continua la conquête de la terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchât à la tête (3), et déclara qu'il avoit livré le pays entre ses mains. En effet, elle défit les Chananéens (4), et prit Jérusalem, qui devoit être la cité sainte et la capitale du peuple de Dieu : c'étoit l'ancienne Salem, où Melchisedech avoit régné du temps d'Abraham ; Melchisedech (5), ce roi de justice (car c'est ce que veut dire son nom), et en même temps roi de paix, puisque Salem veut dire paix, qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand pontife qui fût au monde ; comme si Jérusalem eût été dès-lors destinée à être une ville sainte et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfants de Benjamin (6), qui, foibles et en petit nom-

(1) Procop. lib. 2 de bell. vand.—(2) Jos. XIII, XIV, et seq. Num. XXVI, 53; XXXIV, 17. Jos. XIV, XV. Num. II, 3, 9; VII, 12; X, 14. 1 Par. V, 2.—(3) Jud. I, 1, 2.—(4) *Ibid.* 4, 8.—(5) Heb. VII.—(6) Jud. I, 21.

bre, ne purent chasser les Jébuséens anciens habitants du pays, et demeurerent parmi eux.

Sous les juges, le peuple de Dieu est diversement traité selon qu'il fait bien ou mal.

Après la mort des vieillards qui avoient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, et la pente universelle du genre humain entraîne le peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni; autant de fois qu'il se repent, il est délivré. La foi de la providence, et la vérité des promesses et des menaces de Moïse, se confirment de plus en plus dans le cœur des vrais fidèles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roi, et Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ses péchés. Il résolut enfin d'établir une famille royale, d'où le Messie sortiroit, et il la choisit dans Juda. David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfants de Jessé, dont son pere ni sa famille ne connoissoit pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuel dans Bethléhem sa patrie (1).

IV. David, les rois, et les prophetes.

Ici le peuple de Dieu prend une forme plus auguste : la royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractere différent, mais admirables tous deux: David, belliqueux et conquérant, subjugue les ennemis de

(1) Rac. XVI.

peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'orient; et Salomon, renommé par sa sagesse au-dedans et au-dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde.

Mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israel. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui étoit la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siége de la royauté et celui de la religion (1). Sion fut sa demeure: il bâtit autour, et la nomma la cité de David (2). Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays; et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposoit sur les chérubins, et où les deux tables du décalogue étoient gardées, n'avoit point de place fixe (3). David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle où le peuple avoit servi Dieu dans le désert étoit encore à Gabaon; et c'étoit là que s'offroient les sacrifices

(1) 2 Reg. V, 6, 7, 8, 9. 1 Par. XI, 6, 7, 8.—(2) *Ibid.* II, 16.—(3) 2 Reg. VI, 16.

sur l'autel que Moïse avoit élevé (1). Ce n'étoit qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fît tout le service.

Quand David eut défait tous ses ennemis (2), et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin; et sur la même montagne où Abraham prêt à immoler son fils unique fut retenu par la main d'un ange, il désigna par ordre de Dieu le lieu du temple (3). Il en fit tous les desseins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus.

Mais ce temple, qui devoit être disposé par le conquérant, devoit être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pièces semblables que Moïse avoit fait faire dans le désert (4): Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avoit construite fut posée dans le saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple,

(1) 1 Par. XVI, 39; XXI, 29.—(2) 2 Rec. VIII. 1 Par. XVIII.—(3) 2 Rec. XXIV, 25. 1 Par. XXI, XXII, et seq. Jos. ant. VII, 10.—(4) 3 Rec. VI, VII, VIII. 2 Par. III, IV, V, VI, VII.

Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs : l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'église, où Dieu devoit habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture étoit digne d'un si grand prince (1). Sa maison de plaisance, qu'on appela le Bois du Liban, étoit également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout étoit grand dans ces édifices, les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendoit la justice. Le cedre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages : tout y reluisoit d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiroient la majesté des rois d'Israel. Le reste répondoit à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avoient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'orient (2). Le royaume étoit tranquille et abondant. Tout y représentoit la gloire céleste : dans les combats de David, on voyoit les travaux par lesquels il la falloit mériter ; et on voyoit dans le regne de Salomon combien la jouissance en étoit paisible.

(1) 3 Reg. VII, X.—(2) *Ibid.* X. 2 Par. VIII, IX.

Au reste l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : « Dieu a choisi les princes « dans la tribu de Juda : dans la maison de Juda, il « a choisi la maison de mon père ; parmi les enfants « de mon père, il lui a plu de m'élire roi sur tout « son peuple d'Israel ; et parmi mes enfants (car le « Seigneur m'en a donné plusieurs) il a choisi Salo- « mon pour être assis sur le trône du Seigneur et « régner sur Israel (1). »

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celui qui paroît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devoit aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son regne éternel, que Dieu promit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, étoit destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui (2) : « Je serai son père, et il « sera mon fils » : chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi du temps de David, et sous les rois ses enfants, le mystere du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensoit qu'à célébrer la gloire

(1) 1 Par. XXVIII, 4, 5. — (2) 2 Reg. VII, 14. 1 Par. XXII, 10.

de Salomon son fils; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au-delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire aussi bien qu'en sagesse (1). Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune (2). Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore: il l'a vu dans les lumieres des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son pere, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisedech, ordre nouveau que la loi ne connoissoit pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur (3).

Il l'a vu Dieu, que Dieu avoit oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur, par sa vérité et par sa justice (4). Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Pere éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique: Je t'ai engendré aujourd'hui (5), à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain: les rois et les princes font des

(1) Matth. VI, 29.—(2) Ps. LXXI, 5, 11, 17.—(3) Ps. CIX.—(4) Ps. XLIV, 3, 4, 5, 6, 7, 8.—(5) Ps. II, 7, 8.

complots inutiles (1). Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils vouloient secouer le joug.

Et encore que le regne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce bénit fruit de ses entrailles. Cette instruction étoit nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avoit besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne falloit pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant desiré, le modele de la perfection et l'objet de ses complaisances, abymé dans la douleur. La croix paroît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau (2) par tout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang (3). Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siecles; les pauvres venir les premiers à la table du

(1) Ps. II, 1, 2, 4, 9, 10, etc.—(2) Ps. XXI, 17, 18, 19.—(3) Ps. LXVIII, 22; XXI, 8, 13, 14, 17, 21, 22 26, 27, et seq.

Messie, et ensuite les riches et les puissants; tous l'adorer et le bénir; lui présidant dans la grande et nombreuse église, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses freres le nom de Dieu et ses vérités éternelles.

David, qui a vu ces choses, a reconnu en les voyant que le royaume de son fils n'étoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyoit bien qu'un trône n'étoit pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophetes n'ont pas moins vu le mystere du Messie : il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son regne. L'un voit Bethléhem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son pere (1) : l'autre voit la virginité de sa mere; un Emmanuel, un Dieu avec nous, sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu (2). Celui-ci le voit entrer dans son temple (3); cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort a été vaincue (4). En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu à son peuple; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pieces d'argent dont il a été acheté (5). En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé, ils l'ont vu méprisé et méconnoissable au milieu des hommes; l'étonnement du monde,

(1) Mich. V, 2.—(2) Is. VII, 14; IX, 6.—(3) Mal. III, 1.—(4) Is. XI, 10; LIII, 9.—(5) Zach. XI, 12, 13.

autant par sa bassesse que par sa grandeur ; le dernier des hommes ; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés ; bienfaisant, et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par-là guérissant les nôtres ; traité comme un criminel ; mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort ; une longue postérité naître de lui par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule (1). Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue (2) ; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnoître.

Non seulement les prophetes voyoient Jésus-Christ, mais encore ils en étoient la figure, et représentoient ses mysteres, principalement celui de la croix. Presque tous, ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en notre Seigneur. On voit Elie et Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur ! Zacharie, fils de Joïada, est lapidé ; Ezéchiel paroît toujours dans l'affliction ; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables ; Daniel se voit deux fois au milieu des lions : tous ont été contredits et maltraités ; et tous nous ont fait voir par leur exemple que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandoit en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israel, et les hommes

(1) Is. LII, 13 ; LIII.—(2) DAN. IX.

d'une sainteté extraordinaire, étoient nourris dès-lors du pain d'affliction, et buvoient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ étoit plus sainte.

Mais ce que les prophetes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les gentils par le Messie. Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophete Isaïe comme un signe donné de Dieu aux peuples et aux gentils afin qu'ils l'invoquent (1). L'homme de douleur, dont les plaies devoient faire notre guérison, étoit choisi pour laver les gentils par une sainte aspersion (2), qu'on reconnoît dans son sang et dans le baptême. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient; et ceux à qui il étoit inconnu sont appelés pour le contempler. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des gentils (3). Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les gentils y accourront de tous côtés. C'est le Juste de Sion, qui s'élevera comme une lumiere; c'est son Sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les gentils verront ce Juste, et tous les rois connoîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion (4).

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractere particulier: Un homme d'une douceur admi-

(1) Is. XI, 10.—(2) *Ibid.* LII, 13, 14, 15; LIII.—(3) *Ibid.* LV, 4, 5.—(4) *Ibid.* LXII, 1, 2.

rable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux gentils leur jugement : les isles attendent sa loi (1) (c'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés). Il ne fera aucun bruit ; à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractere essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre ; et sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux ; et celui que l'on connoissoit à peine quand il étoit dans la Judée ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumiere de tous les gentils. Sous son regne admirable, les Assyriens et les Egyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israel, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particuliere ; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique et l'Asie, reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe afin qu'ils découvrent sa gloire aux gentils. Les élus, jusqu'alors appelés du nom

(1) Is. XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6; XLIX, 6.

d'Israel, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un amen bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusqu'alors sortoient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la gentilité (1). Un nouveau sacrifice plus pur et plus agréable que les anciens sera substitué à leur place, et on saura pourquoi David avoit célébré un pontife d'un nouvel ordre. Le Juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra naître la justice. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre. De nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine; et la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue; et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnoîtra sa souveraine puissance (2).

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophetes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du fils de Dieu, qui devoit aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins: ce Messie montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David: un empire éternel lui est promis; la con-

(1) Is. XIX, 24, 25; LX, 1, 2, 3, 4, 11; LXI, 1, 2, 3, 11; LXII, 1, 2, 11; LXV, 1, 2, 15, 16; LXVI 19, 20, 21. — (2) Ps. CIX. Is. XLV, 8, 23, 24.

noissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue ; la conversion des gentils, et la bénédiction de tous les peuples du monde promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une maniere admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de le protéger lui et les rois ses descendants, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïse ; sinon il leur dénonce de rigoureux châtiments (1). David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier (2) ; mais ayant réparé sa faute par sa pénitence, il est comblé de biens, et proposé comme le modele d'un roi accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon son fils imite sa piété, il est heureux : il s'égare dans sa vieillesse ; et Dieu, qui l'épargne pour l'amour de son serviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils (3). Ainsi il fait voir aux peres que, selon l'ordre secret de ses jugements, il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtiments ; et il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ses décrets, Roboam, téméraire par lui-même, est livré à un conseil insensé : son royaume est dimi-

(1) 2 Reg. VII, 8, et seq ; 3 Reg. IX, 4, et seq. 2 Par. VII, 17, et seq.—(2) 2 Reg. XI, XII, et seq.—(3) 3 Reg. XI.

nué de dix tribus (1). Pendant que ces dix tribus rebelles et schismatiques se séparent de leur Dieu et de leur roi, les enfants de Juda, fideles à Dieu et à David qu'il avoit choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les lévites se joignent à eux avec Benjamin : le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union sous le nom de royaume de Juda ; et la loi de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolâtries et la corruption effroyable des dix tribus séparées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles : il ne cesse de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables et par les continuels avertissements qu'il leur envoie par ses prophetes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter, et les chasse de la terre promise, sans espérance d'y être jamais rétablis (2).

Cependant l'histoire de Tobie, arrivée en ce même temps et durant les commencements de la captivité des Israélites, nous fait voir la conduite des élus de Dieu qui resterent dans les tribus séparées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sut non seulement se conserver pur des idolâtries de ses freres, mais encore pratiquer la loi, et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jérusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchassent (3). Captif et persécuté à Ninive, il persista dans la piété avec sa famille ; et la ma-

(1) 3 Reg. XII. — (2) 4 Reg. XVII, 6, 7, et seq. — (3) Tob. I, 5, 6, 7 ; II, 12, 21, 22.

nière admirable dont lui et son fils sont récompensés de leur foi, même sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persécution, Dieu avoit des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs les bénédictions de la loi, en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avoient à souffrir, à de plus hautes pensées.

Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissements, ceux d'Israel étoient excités à reconnoître du moins sous la verge la main du Dieu qui les châtioit : mais presque tous demeuroient dans l'obstination. Ceux de Juda, loin de profiter des châtimens d'Israel, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophetes, qu'il leur envoie coup sur coup, s'éveillant la nuit et se levant dès le matin, comme il dit lui-même, pour marquer ses soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux, et les menace de les traiter comme leurs freres rebelles (1).

Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministere des prophetes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier : ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espece de communauté sous un supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie pauvre et pénitente étoit la figure de la mortification qui devoit être annoncée sous l'évangile. Dieu se communiquoit à eux d'une façon particuliere, et faisoit éclater aux yeux du peuple

(1) 4 Reg. XVII, 19; XXIII, 26, 27. 2 Par. XXXVI, 15. Jer. XXIX, 10.

cette merveilleuse communication : mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les temps de désordre où il sembloit que l'idolâtrie alloit abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux les prophetes faisoient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendoient à sa vérité (1). Les écrits qu'ils faisoient étoient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siecles futurs. Ceux du peuple qui demeuroient fideles à Dieu s'unissoient à eux ; et nous voyons même qu'en Israel, où régnoit l'idolâtrie, ce qu'il y avoit de fideles célébroit avec les prophetes le sabbat et les fêtes établies par la loi de Moïse. C'étoient eux qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance (2). Plusieurs d'eux ont souffert la mort ; et on a vu à leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire dans le regne même de Manassès, une infinité de fideles répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage (3).

Ainsi la société du peuple de Dieu subsistoit toujours : les prophetes y demeuroient ; un grand

---

(1) 1 Reg. XXVIII, 14; 3 Reg. XIX, 19; 4 Reg. I, 8. Is. XX, 2. Zach. XIII, 5. 1 Reg. X, 10; XIX, 19, 26. 3 Reg. XVIII; 4 Reg. II, 3, 15, 18, 19, 25; IV, 10, 38; VI, 1, 2.—(2) Exod. XVII, 14. Is. XXX, 8; XXXIV, 16. Jer. XXII, 30; XXVI, 2, 11; XXXVI. 2 Par. XXXVI, 22. 1 Esd. I, 1. Dan. IX, 2. 4 Reg. IV, 23.—(3) 4 Reg. XXI, 16.

nombre de fideles persistoit hautement dans la loi de Dieu avec eux et avec « les prêtres, enfants « de Sadoc, qui (comme dit Ezéchiel), dans les « temps d'égarement, avoient toujours observé les « cérémonies du sanctuaire (1). »

Cependant, malgré les prophetes, malgré les prêtres fideles et le peuple uni avec eux dans l'observance de la loi, l'idolâtrie qui avoit ruiné Israel entraînoit souvent dans Juda même et les princes et le gros du peuple. Quoique les rois oubliassent le Dieu de leurs peres, il supporta long-temps leurs iniquités à cause de David son serviteur: David est toujours présent à ses yeux. Quand les rois enfants de David suivent les bons exemples de leur pere, Dieu fait des miracles surprenants en leur faveur: mais ils sentent, quand ils dégénerent, la force invincible de sa main qui s'appesantit sur eux. Les rois d'Egypte, les rois de Syrie, et sur-tout les rois d'Assyrie et de Babylone, servent d'instrument à sa vengeance.

L'impiété s'augmente; et Dieu suscite en orient un roi plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors; c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, le plus terrible des conquérants: il le montre de loin (2) aux peuples et aux rois comme le vengeur destiné à les punir. Il approche; et la frayeur marche devant lui. Il prend une premiere fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitants (3). Ni ceux

(1) Ezech. XLIV, 15. — (2) Isa. XXV, etc. Ezech. XXVI, etc. — (3) 4 Reg. XXIV, 1. 2 Par. XXXVI,

qui restent dans le pays, ni ceux qui sont transportés, quoiqu'avertis les uns par Jérémie et les autres par Ezéchiel, ne font pénitence : ils préferent à ces saints prophetes « des prophetes qui leur prê- « choient des illusions (1) » et les flattoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jérusalem est aggravé ; mais elle n'est pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité vient à son comble ; l'orgueil croît avec la foiblesse ; et Nabuchodonosor met tout en poudre (2).

Dieu n'épargna pas son sanctuaire (3). Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel si les enfants d'Israel eussent persévéré dans la piété, fut consumé par le feu des Assyriens. C'étoit en vain que les Juifs disoient sans cesse : « Le tem- « ple de Dieu, le temple de Dieu, le temple de « Dieu est parmi nous (4) », comme si ce temple sacré eût dû les protéger tout seul. Dieu avoit résolu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fideles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor au pillage ; et tant de riches vaisseaux consacrés par des rois pieux furent abandonnés à un roi impie.

Mais la chûte du peuple de Dieu devoit être l'instruction de tout l'univers. Nous voyons en la personne de ce roi impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquérants : ils ne sont pour la plupart que des instruments de la vengeance di-

(1) Jer. XIV, 14.—(2) 4 Reg. XXV.—(3) *Ibid.* XXI, 7, 8. (4) Jer. VII.

vine. Dieu exerce par eux sa justice; et puis il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor, revêtu de la puissance divine et rendu invincible par ce ministere, punit tous les ennemis du peuple de Dieu; il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites; il renverse les rois de Syrie: l'Egypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe et lui devient tributaire (1): sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre: il tombera à son tour; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfants et abattre ses ennemis, le réserve à sa propre main toute-puissante.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfants la destinée de ce roi qui les châtioit, et de l'empire des Chaldéens sous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur regne orgueilleux, les prophetes leur en dénonçoient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé long-temps avant sa naissance, a prédit sa chûte soudaine et celle de son empire (2). Babylone n'étoit presque rien quand ce prophete a vu sa puissance, et, un peu après, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentoient le peuple de Dieu, ou profitoient de sa perte, étoient

(1) 4 Reg. XXIV, 7.—(2) Is. XIII, XIV, XXI, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII.

écrites dans ses prophéties. Ces oracles étoient suivis d'une prompte exécution : et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophetes, non seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais les capitales des grands empires, mais Tyr, la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thebes à cent portes avec toutes les richesses de son Sésostris, mais Ninive même, le siege des rois d'Assyrie ses persécuteurs, mais la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres et riche de leurs dépouilles.

Il est vrai que Jérusalem périt en même temps par ses péchés : mais Dieu ne la laissa pas sans espérance. Isaïe, qui avoit prédit sa perte, avoit vu son glorieux rétablissement, et lui avoit même nommé Cyrus son libérateur deux cents ans avant qu'il fût né (1). Jérémie, dont les prédictions avoient été si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avoit promis son retour après soixante et dix ans de captivité (2). Durant ces années ce peuple abattu étoit respecté dans ses prophetes : ces captifs prononçoient aux rois et aux peuples leurs terribles destinées. Nabuchodonosor, qui vouloit se faire adorer, adore lui-même Daniel, étonné des secrets divins qu'il lui découvroit : il apprend de lui sa sentence bientôt suivie de l'exécu-

(1) Is. XLIV, XLV.—(2) Jer. XXV, 11, 12; XXIX, 10.

tion (1). Ce prince victorieux triomphoit dans Babylone, dont il fit la plus grande ville, la plus forte et la plus belle, que le soleil eût jamais vue (2): c'étoit là que Dieu l'attendoit pour foudroyer son orgueil. Heureux et invulnérable, pour ainsi parler, à la tête de ses armées et durant tout le cours de ses conquêtes, il devoit périr dans sa maison selon l'oracle d'Ezéchiel (3). Lorsque, admirant sa grandeur et la beauté de Babylone, il s'élève au-dessus de l'humanité, Dieu le frappe, lui ôte l'esprit, et le range parmi les bêtes (4). Il revient au temps marqué par Daniel, et reconnoît le Dieu du ciel qui lui avoit fait sentir sa puissance: mais ses successeurs ne profitent pas de son exemple.

Les affaires de Babylone se brouillent, et le temps marqué par les prophéties pour le rétablissement de Juda arrive parmi tous ces troubles. Cyrus paroît à la tête des Medes et des Perses: tout cede à ce redoutable conquérant (5). Il s'avance lentement vers les Chaldéens, et sa marche est souvent interrompue. Les nouvelles de sa venue viennent de loin à loin, comme avoit prédit Jérémie (6): enfin il se détermine. Babylone, souvent menacée par les prophetes, et toujours superbe et impénitente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte qui enfermoit tout un grand

(1) Dan. II, 46; IV, 1, 26. — (2) Jer. XXVII. — (3) Ezech. XXI, 30. — (4) Dan. IV, 31. — (5) Herod. lib. 1. Xenoph. lib. 2, 3, etc. Pædag. — (6) Jer. LI, 46. Herod. lib. 1. Xenoph. lib. 7 Pædag.

pays, comme l'attestent tous les anciens (1), et ses provisions infinies, lui enflent le cœur. Assiégée durant un long temps sans sentir aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis et des fossés que Cyrus creusoit autour d'elle : on n'y parle que de festins et de réjouissances. Son roi Baltazar, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que lui, mais moins habile, fait une fête solennelle à tous les seigneurs. Cette fête est célébrée avec des excès inouis. Baltazar fait apporter les vaisseaux sacrés enlevés du temple de Jérusalem, et mêle la profanation avec le luxe. La colere de Dieu se déclare : une main céleste écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisoit le festin (2). Daniel en interprete le sens; et ce prophete, qui avoit prédit la chûte funeste de l'aïeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus se fait tout à coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossés qu'il lui préparoit depuis si long-temps, lui découvre son lit immense : il entre par ce passage imprévu.

Ainsi fut livrée en proie aux Medes, et aux Perses, et à Cyrus, comme avoient dit les prophetes, cette superbe Babylone : ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres royaumes; « et le marteau qui avoit brisé tout « l'univers fut brisé lui-même. » Jérémie l'avoit bien prédit : le Seigneur « rompit la verge dont il avoit

(1) Aristt. III Polit. 3.—(2) Dan. V.

« frappé tant de nations (1). » Isaïe l'avoit prévu : les peuples accoutumés au joug des rois chaldéens les voient eux-mêmes sous le joug : « Vous voilà, « dirent-ils (2), blessés comme nous ; vous êtes de- « venus semblables à nous, vous qui disiez dans « votre cœur : J'élèverai mon trône au-dessus des « astres, et je serai semblable au Très-Haut. »

C'est ce qu'avoit prononcé le même Isaie : « Elle « tombe, elle tombe (comme l'avoit dit ce prophete) « cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées ; « Bel est renversé ; et Nabo son grand dieu, d'où « les rois prenoient leur nom, tombe par terre (3) » : car les Perses leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffroient point les idoles ni les rois qu'on avoit faits dieux. Mais comment périt cette Babylone ? Comme les prophetes l'avoient déclaré : ses eaux furent desséchées, comme avoit prédit Jérémie (4), pour donner passage à son vainqueur : enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophete, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, et prise comme dans un filet sans le savoir (5). On passe tous ses habitants au fil de l'épée : car les Medes ses vainqueurs, comme avoit dit Isaïe, ne cherchoient ni l'or ni l'argent (6), mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel que son orgueil faisoit l'ennemi de tous les

(1) Is. XIII, 17 ; XXI, 2 ; XLV, XLVI, XLVII, Jer. LI, 11, 28. Is. XIV, 16, 17. Jer. L, 23.—(2) Is. XIV, 5, 6, 10.—(3) Is. XXI, 9 ; XLVI, 1.—(4) Jer. L, 38 ; L, 36.—(5) *Ibid.* L. 24 ; LI, 39, 57.—(6) Is. XIII, 15, 16, 17, 18. Jer. L, 35, 36, 37, 42.

peuples du monde. Les couriers venoient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entroit dans la ville (1) : Jérémie l'avoit ainsi marqué. Ses astrologues, en qui elle croyoit, et qui lui promettoient un empire éternel, ne purent la sauver de son vainqueur : c'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord.

Dans cet effroyable carnage les Juifs avertis de loin échapperent seuls au glaive du victorieux. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'orient, reconnoît dans ce peuple tant de fois vaincu je ne sais quoi de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire au Dieu du ciel que les Juifs servoient, et signale la premiere année de son regne par le rétablissement de son temple et de son peuple (2).

Qui n'admireroit ici la providence divine si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone ? Dieu les veut punir toutes deux ; et afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophetes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué.

Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtiments dont il se sert : un châtiment de rigueur

---

(1) Jer. LI, 31. Is. XLVII, 12, 13, 14, 15. Jer. L, 36. Is. XLVIII, 20. Jer. L, 8, 28 ; LI, 6, 10, 50, etc. — (2) 2 Par. XXXVI, 22. 1 Esd. I, 2.

sur les Chaldéens ; un châtiment paternel sur les Juifs, qui sont ses enfants.

L'orgueil des Chaldéens (c'étoit le caractere de la nation et l'esprit de tout cet empire) est abattu sans retour. « Le superbe est tombé et ne se relevera « pas », disoit Jérémie (1) ; et Isaïe avant lui, « Ba- « bylone la glorieuse, dont les Chaldéens insolents « s'enorgueillissoient, a été faite comme Sodome « et comme Gomorrhe (2) », à qui Dieu n'a laissé aucune ressource.

Il n'en est pas ainsi des Juifs : Dieu les a châtiés comme des enfants désobéissants qu'il remet dans leur devoir par le châtiment ; et puis, touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes : « Ne crains « point, ô Jacob, dit le Seigneur, parceque je suis « avec toi. Je te châtierai avec justice, et ne te par- « donnerai pas comme si tu étois innocent ; mais je « ne te détruirai pas comme je détruirai les nations « parmi lesquelles je t'ai dispersé (3). » C'est pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple ; et Jérusalem, rétablie, par un changement merveilleux, voit revenir ses enfants de tous côtés.

Ce fut Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, et remplissent tout le pays. Les dix tribus dispersées se perdent parmi les gentils, à la réserve de ceux qui sous le nom de Juda,

(1) Jer. L, 31, 32, 40.—(2) Is. XIII, 19.—(3) Jer. XLVI, 28.

et réunis sous ses étendards, rentrent dans la terre de leurs peres.

Cependant l'autel se redresse, le temple se rebâtit, les murailles de Jérusalem sont relevées. La jalousie des peuples voisins est réprimée par les rois de Perse devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le pontife rentre en exercice avec tous les prêtres qui prouverent leur descendance par les registres publics: les autres sont rejetés. Esdras, prêtre lui-même et docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, et font garder la loi dans sa pureté (1). Le peuple pleure avec eux les transgressions qui lui avoient attiré ces grands châtiments, et reconnoit que Moïse les avoit prédits. Tous ensemble lisent dans les saints livres les menaces de l'homme de Dieu; ils en voient l'accomplissement: l'oracle de Jérémie, et le retour tant promis après les soixante et dix ans de captivité, les étonne et les console: ils adorent les jugements de Dieu, et, réconciliés avec lui, ils vivent en paix (2).

Dieu, qui fait tout en son temps, avoit choisi celui-ci pour faire cesser les voies extraordinaires, c'est-à-dire les prophéties, dans son peuple désormais assez instruit. Il restoit environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les prophetes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

(1) 1 Esd. II, 62.—(2) 1 Esd. I, 1. 2 Esd. I, 8; VIII, IX.

Mais vers la fin des temps où Dieu avoit résolu de mettre fin aux prophéties, il sembloit qu'il vouloit répandre toutes ses lumieres, et découvrir tous les conseils de sa providence : tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Durant la captivité, et sur-tout vers les temps qu'elle alloit finir, Daniel (1), révéré pour sa piété, même par les rois infideles, et employé pour sa prudence aux plus grandes affaires de leur état, vit par ordre, à diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israélites (2). Il les marque par leurs caracteres propres. On voit passer comme un torrent l'empire d'un roi des Grecs : c'étoit celui d'Alexandre (3). Par sa chûte on voit établir un autre empire moindre que le sien, et affoibli par ses divisions (4) : c'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la prophétie; Antipater, Séleucus, Ptolomée, et Antigonus sont visiblement désignés. Il est constant par l'histoire qu'ils furent plus puissants que les autres, et les seuls dont la puissance ait passé à leurs enfants. On voit leurs guerres, leurs jalousies, et leurs alliances trompeuses (5); la dureté et l'ambition des rois de Syrie; l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu; la briéveté de son regne, et la prompte

(1) DAN. II, III, V, VIII, 27. — (2) *Ibid.* II, VII, VIII, X, XI. — (3) *Ibid.* VII, 6; VIII, 21, 22. — (4) *Ibid.* VIII, 22. — (5) *ibid.* XI.

punition de ses excès (1). On voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le regne du fils de l'homme. A ce nom vous reconnoissez Jésus-Christ; mais ce regne du fils de l'homme est encore appelé le regne des saints du Très-Haut. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume: l'éternité lui est promise; et il doit être le seul dont la puissance ne passera pas à un autre empire.

Quand viendra ce fils de l'homme et ce Christ tant desiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain; Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses freres, il est tout à coup élevé à des mysteres plus hauts; il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxe à la longue main, la vingtieme année de son regne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, « la rémission des péchés, le regne éternel « de la justice, l'entier accomplissement des pro- « phéties, et l'onction du saint des saints. » Le Christ doit faire sa charge et paroître comme conducteur du peuple après soixante-neuf semaines. « Après

(1) Dan. II, 44, 45; VII, 13, 14, 27.

» soixante-neuf semaines (car le prophete le répete « encore) le Christ doit être mis à mort »: il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mysteres. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la derniere et la soixante et dixieme: c'est celle où le Christ sera immolé, où « l'alliance sera confirmée, et au milieu « de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis »; sans doute par la mort du Christ, car c'est ensuite de la mort du Christ que ce changement est marqué. « Après cette mort du Christ et l'abolition des « sacrifices », on ne voit plus qu'horreur et confusion: on voit « la ruine de la cité sainte et du sanc- « tuaire; un peuple et un capitaine qui vient pour « tout perdre; l'abomination dans le temple; la der- « niere et irrémédiable désolation » du peuple ingrat envers son Sauveur (1).

Nous avons vu que ces semaines réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous mènent précisément depuis la vingtieme année d'Artaxerxe à la derniere semaine; semaine pleine de mysteres, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loi, et en accomplit les figures.

Les doctes font différentes supputations pour faire quadrer ce temps au juste: celle que je vous ai proposée, monseigneur, est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit: quoiqu'il n'y auroit rien de fort surprenant quand il se trouveroit quelque incertitude dans

(1) Dan. IX, 23, 24, 25, 26, 27.

les dates de ces princes ; et huit ou neuf ans au plus dont on pourroit disputer, sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Mais pourquoi discourir davantage? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes ; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie.

Il ne reste plus qu'à vous en faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avoit appris que le royaume de Juda devoit cesser à la venue du Messie : mais il ne nous disoit pas que cette mort seroit la cause de la chûte de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui déclare, comme vous voyez, que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnoissance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit : la suite des événements vous en fera bientôt un beau commentaire.

Vous voyez ce que Dieu montra au prophète Daniel un peu devant les victoires de Cyrus et le rétablissement du temple. Du temps qu'il se bâtissoit, il suscita les prophètes Aggée et Zacharie; et incontinent après il envoya Malachie, qui devoit fermer les prophéties de l'ancien peuple.

Que n'a pas vu Zacharie! On diroit que le livre des décrets divins a été ouvert à ce prophète, et qu'il y ait lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité.

Les persécutions des rois de Syrie, et les guerres qu'ils font à Juda, lui sont découvertes dans toute leur suite (1). Il voit Jérusalem prise et saccagée; un pillage effroyable, et des désordres infinis; le peuple en fuite dans le désert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie; à la veille de sa dernière désolation, une nouvelle lumiere lui paroître tout à coup. Les ennemis sont vaincus; les idoles sont renversées dans toute la terre sainte: on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le pays, et le temple est révéré dans tout l'orient.

Une circonstance mémorable de ces guerres est révélée au prophete; c'est que Jérusalem devoit être trahie par ses enfants, et que parmi ses ennemis il se trouveroit beaucoup de Juifs (2).

Quelquefois il voit une longue suite de prospérités: Juda est rempli de force; les royaumes qui l'ont oppressé sont humiliés; les voisins qui n'ont cessé de le tourmenter sont punis; quelques uns sont convertis, et incorporés au peuple de Dieu. Le prophete voit ce peuple comblé des bienfaits divins, parmi lesquels il leur conte le triomphe aussi modeste que glorieux « du roi pauvre, du roi pacifique, du roi sauveur, qui entre monté sur un « âne dans sa ville de Jérusalem (3). »

Après avoir raconté les prospérités, il reprend dès l'origine toute la suite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans le temple; tout le pays ruiné avec la ville capitale; des meurtres, des violences,

(1) ZACH. XIV.—(2) *Id. ibid.* 14.—(3) *Ibid.* IX, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8; X, 6, 11.

au roi qui les autorise. Dieu a pitié de son peuple abandonné : il s'en rend lui-même le pasteur ; et sa protection le soutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, et les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement est désigné par un caractere certain, et trois princes dégradés en un même mois en marquent le commencement (1).

Au milieu de ces malheurs paroît encore un plus grand malheur. Un peu après ces divisions, et dans les temps de la décadence, Dieu est acheté trente deniers par son peuple ingrat ; et le prophete voit tout, jusqu'au champ du potier ou du sculpteur auquel cet argent est employé (2). De là suivent d'extrêmes désordres parmi les pasteurs du peuple ; enfin ils sont aveuglés et leur puissance est détruite.

Que dirai-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit le pasteur frappé et les brebis dispersées? Que dirai-je du regard que jette le peuple sur son Dieu qu'il a percé (3), et des larmes que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique, et que celle de Josias? Zacharie a vu toutes ces choses : mais ce qu'il a vu de plus grand, « c'est « le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter « dans Jérusalem, d'où il appelle les gentils pour « les agréger à son peuple, et demeurer au milieu « d'eux (4). »

Aggée dit moins de choses ; mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple (5),

(1) Zach. XI, 8.—(2) *Ibid.* 15, 16, 17.—(3) *Ibid.* XIII, 7 ; XII, 10. —(4) *Ibid.* II, 8, 9, 10, 11.—(5) 1 Esd. III. 10.

et que les vieillards qui avoient vu le premier fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, le prophète, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple, et le préfère au premier (1). Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison; c'est que le desiré des gentils arrivera : ce Messie promis depuis deux mille ans, et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des gentils, paroîtra dans ce nouveau temple. La paix y sera établie; tout l'univers ému rendra témoignage à la venue de son Rédempteur; il n'y a plus qu'un peu de temps à l'attendre, et les temps destinés à cette attente sont dans leur dernier période.

Enfin le temple s'acheve : les victimes y sont immolées; mais les Juifs avares y offrent des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute considération; et à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit l'offrande toujours pure, et jamais souillée, qui sera présentée à Dieu, non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au couchant; non plus par les Juifs, mais par les gentils, parmi lesquels il prédit que le nom de Dieu sera grand (2).

Il voit aussi, comme Aggée, la gloire du second temple, et le Messie qui l'honore de sa présence; mais il voit en même temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. « J'envoie mon ange, dit « le Seigneur, pour me préparer les voies; et incon-

(1) Agg. II, 7, 8, 9, 10.—(2) Mal. I, 11.

« tinent vous verrez arriver dans son saint temple « le Seigneur que vous cherchez, et l'ange de l'al- « liance que vous désirez (1). »

Un ange est un envoyé : mais voici un envoyé d'une dignité merveilleuse ; un envoyé qui a un temple ; un envoyé qui est Dieu, et qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure ; un envoyé désiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appelé pour cette raison l'ange de l'alliance, ou du testament.

C'étoit donc dans le second temple que ce Dieu envoyé de Dieu devoit paroître (2) ; mais un autre envoyé précède, et lui prépare les voies. Là nous voyons le Messie précédé par son précurseur. Le caractère de ce précurseur est encore montré au prophete. Ce doit être un nouvel Elie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zele.

Ainsi le dernier prophete de l'ancien peuple marque le premier prophete qui devoit venir après lui ; c'est-à-dire cet Elie, précurseur du Seigneur, qui devoit paroître. Jusqu'à ce temps le peuple de Dieu n'avoit point à attendre de prophete ; la loi de Moïse lui devoit suffire ; et c'est pourquoi Malachie finit par ces mots : « Souvenez-vous de la loi que j'ai don- « née sur le mont Horeb à Moïse mon serviteur pour « tout Israël. Je vous enverrai le prophete Elie, qui « unira le cœur des peres avec le cœur des enfants (3), qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.

(1) MAL. III, 1.—(2) *Ibid.* 1 ; IV, 5, 6.—(3) *Ibid.* IV, 4, 5, 6.

A cette loi de Moïse Dieu avoit joint les prophetes qui avoient parlé en conformité, et l'histoire du peuple de Dieu faite par les mêmes prophetes, dans laquelle étoient confirmées par des expériences visibles les promesses et les menaces de la loi. Tout étoit soigneusement écrit; tout étoit digéré par l'ordre des temps: et voilà ce que Dieu laissa pour l'instruction de son peuple, quand il fit cesser les prophéties.

V. Les temps du second temple.

De telles instructions firent un grand changement dans les mœurs des Israélites. Ils n'avoient plus besoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeste, ni de ces prodiges inouïs que Dieu faisoit si souvent pour leur salut: les témoignages qu'ils avoient reçus leur suffisoient; et leur incrédulité, non seulement convaincue par l'évènement, mais encore si souvent punie, les avoit enfin rendus dociles.

C'est pourquoi depuis ce temps on ne les voit plus retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils étoient si étrangement portés. Ils s'étoient trop mal trouvés d'avoir rejeté le Dieu de leurs peres. Ils se souvenoient toujours de Nabuchodonosor, et de leur ruine si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plutôt arrivée qu'elle n'avoit été crue. Ils n'étoient pas moins en admiration de leur rétablissement fait contre toute apparence dans le temps et par celui qui leur avoit été marqué. Jamais ils ne voyoient le second temple sans se souvenir pourquoi le premier avoit été renversé, et comment celui-ci avoit été rétabli: ainsi ils se confirmoient

dans la foi de leurs écritures, auxquelles tout leur état rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux prophetes. Ils s'étoient défaits tout ensemble de la pente qu'ils avoient à les croire, et de celle qu'ils avoient à l'idolâtrie. Zacharie avoit prédit par un même oracle que ces deux choses leur arriveroient (1). Sa prophétie eut un manifeste accomplissement. Les faux prophetes cesserent sous le second temple : le peuple, rebuté de leurs tromperies, n'étoit plus en état de les écouter. Les vrais prophetes de Dieu étoient lus et relus sans cesse : il ne leur falloit point de commentaire ; et les choses qui arrivoient tous les jours en exécution de leurs prophéties en étoient de trop fideles interpretes.

En effet, tous leurs prophetes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ezéchiel des bienheureux temps qui devoient suivre la captivité de Babylone (2). Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties, le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas, l'abondance est dans les villes et dans la campagne ; on y voit la joie, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable et parfaite tranquillité (3). Ils en jouirent sous les rois de Perse. Tant que cet

(1) Zach. XIII, 2, 3, 4, 5, 6.—(2) Is. XLI, 11, 12, 13 ; XLIII, 18, 19 ; XLIX, 18, 19, 20, 21 ; LII, 1, 2, 7 ; LIV, LV, etc. LX, 15, 16, etc. Ezech. XXXVI, XXXVIII, 11, 12, 13, 14.—(3) Jer. XLVI, 27.

empire se soutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, assurerent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur derniere ruine sous Assuérus, quel qu'il soit, Dieu, fléchi par leurs larmes, changea tout à coup le cœur du roi, et tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi (1). Hors de cette conjoncture, qui passa si vite, ils furent toujours sans crainte. Instruits par leurs prophetes à obéir aux rois à qui Dieu les avoit soumis (2), leur fidélité fut inviolable. Aussi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut assez léger qu'ils payoient à leurs souverains, qui étoient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivoient selon leurs propres lois : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier : les pontifes conduisoient le peuple : le conseil public, établi premièrement par Moïse, avoit toute son autorité; et ils exerçoient entre eux la puissance de vie et de mort, sans que personne se mêlât de leur conduite (3). Les rois l'ordonnoient ainsi.

La ruine de l'empire des Perses ne changea point leurs affaires. Alexandre respecta leur temple, admira leurs prophéties, et augmenta leurs privileges (4). Ils eurent un peu à souffrir sous ses premiers successeurs. Ptolomée, fils de Lagus, surprit Jérusalem, et en emmena en Egypte cent mille captifs : mais il cessa bientôt de les haïr. Lui-même les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume,

(1) Esth. IV, V, VII, VIII, IX. — (2) Jer. XXVII, 12, 17; XL, 9. Bar. I, 11, 12.—(3) 1 Esd. VII, 25, 26.—(4) Jos. ant. XI, 8; II, cont. Ap.

ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre leur y avoit déjà donné; et ne trouvant rien dans tout son état de plus fidele que les Juifs, il en remplit ses armées, et leur confia ses places les plus importantes (1). Si les Lagides les considérerent, ils furent encore mieux traités des Séleucides sous l'empire desquels ils vivoient (2). Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche; et Antiochus le Dieu, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie mineure, nous les avons vus se répandre dans toute la Grece, y vivre selon leur loi, et y jouir des mêmes droits que les autres citoyens, comme ils faisoient dans Alexandrie et dans Antioche.

Cependant leur loi est tournée en grec par les soins de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte (3). La religion judaique est connue parmi les gentils; le temple de Jérusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples; les Juifs vivent en paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avoient guere goûté une telle tranquillité sous leurs propres rois.

Elle sembloit devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissentions. Il y avoit trois cents ans qu'ils jouissoient de ce repos tant prédit par leurs prophetes, quand l'ambition et les jalousies qui se mirent parmi eux les penserent perdre. Quelques uns des plus puissants trahi-

(1) Jos. ant. XII, 1, 2; II cont. Ap. — (2) *Ibid.* 3; II cont. Ap. — (3) Jos. præf. ant. et lib. 12, 2; et 2 cont. Ap.

rent leur peuple pour flatter les rois (1); ils voulurent se rendre illustres à la maniere des Grecs, et préférerent cette vaine pompe à la gloire solide que leur acquéroit parmi leurs citoyens l'observance des lois de leurs ancêtres. Ils célébrerent des jeux comme les gentils. Cette nouveauté éblouit les yeux du peuple; et l'idolâtrie, revêtue de cette magnificence, parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changements se mêlerent les disputes pour le souverain sacerdoce, qui étoit la dignité principale de la nation. Les ambitieux s'attachoient aux rois de Syrie pour y parvenir; et cette dignité sacrée fut le prix de la flatterie de ces courtisans.

Les jalousies et les divisions des particuliers ne tarderent pas à causer, selon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple. Antiochus l'illustre, roi de Syrie, conçut le dessein de perdre ce peuple divisé, pour profiter de ses richesses. Ce prince parut alors avec tous les caracteres que Daniel avoit marqués (2): ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de ses victoires, et puis irrité de ses pertes. Il entre dans Jérusalem en état de tout entreprendre: les factions des Juifs, et non pas ses propres forces, l'enhardissoient; et Daniel l'avoit ainsi prévu (3). Il exerce des cruautés inouies: son orgueil l'emporte aux derniers excès, et il vo-

(1) 1 Mach. I, 12, 13, etc. 2 Mach. III, IV, 1, etc. 14, 15, 16, etc.—(2) Dan. VII, 24, 25; VIII, 9, 10, 11, 12, 23, 24, 25. Polyb. lib. 26 et 31 in excerpt. et ap. Ath. lib. 10.—(3) Dan. VIII, 24.

mit des blasphêmes contre le Très-haut, comme l'avoit prédit le même prophete (1). En exécution de ces prophéties, et à cause des péchés du peuple, la force lui est donnée contre le sacrifice perpétuel. Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancêtres avoient révéré : il le pille, et répare par les richesses qu'il y trouve les ruines de son trésor épuisé (2). Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs ; sur-tout il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le temple même ; et plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les fêtes, la loi de Moïse, les sacrifices, la religion, et tout le peuple.

Mais les succès de ce prince avoient leurs bornes marquées par les prophéties. Mathathias s'oppose à ses violences, et réunit les gens de bien. Judas Machabée son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouis, et purifie le temple de Dieu trois ans et demi après sa profanation, comme avoit prédit Daniel (3). Il poursuit les Iduméens, et tous les autres gentils qui se joignoient à Antiochus ; et leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux et humble, tel que l'avoit vu Isaïe, chantant les louanges de Dieu, qui avoit livré en ses mains les

(1) Dan. VII, 8, 11, 25 ; VIII, 11, 12, 13, 14, 25. — (2) 1 Mach. I, 43, 46, 57. 2 Mach. VI, 1, 2. — (3) Dan. VII, 25 ; XII, 7, 11. Jos. prol. lib. de bell. jud. et lib. 1 ; 1 ; 6, 11.

ennemis de son peuple, et encore tout rouge de leur sang (1). Il continue ses victoires, malgré les armées prodigieuses des capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné que six ans à ce prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu (2); et voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Juda. Il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt, comme avoit prédit le saint prophete (3), misérable, mais non de main d'homme, après avoir reconnu, mais trop tard, la puissance du Dieu d'Israel (4).

Je n'ai plus besoin de vous raconter de quelle sorte ses successeurs poursuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas son libérateur, ni les victoires de ses deux freres Jonathas et Simon, successivement souverains pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie, et tous les peuples voisins, conjurés contre eux; et, ce qui étoit de plus déplorable, ils virent à diverses fois ceux de Juda même armés contre leur patrie et contre Jérusalem; chose inouie jusqu'alors, mais expressément marquée par les prophetes (5). Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides et invincibles. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite; et enfin,

(1) Is. LXIII. 1 Mach. IV, 15; V, 3, 26, 28, 36, 54. — (2) Dan. VIII; 14. — (3) *Ibid.* 25. — (4) 1 Mach. VI. 2 Mach. IX. — (5) Zach. XIV, 2. 1 Mach. I, 12; IX; XI, 20, 21, 22; XVI. 2 Mach. IV, 12, et seq.

du temps de Simon, affranchi du joug des gentils, il se soumit à lui et à ses enfants, du consentement des rois de Syrie.

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puissance publique, et lui accorde les droits royaux, est remarquable. Le décret porte « qu'il en jouira, lui et sa postérité, jusqu'à ce qu'il « vienne un fidele et véritable prophete (1). »

Le peuple, accoutumé dès son origine à un gouvernement divin, et sachant que depuis le temps que David avoit été mis sur le trône par ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenoit à sa maison, à qui elle devoit être à la fin rendue au temps du Messie, mit expressément cette restriction au pouvoir qu'il donna à ses pontifes, et continua de vivre sous eux dans l'espérance de ce Christ tant de fois promis.

C'est ainsi que ce royaume absolument libre usa de son droit et pourvut à son gouvernement. La postérité de Jacob, par la tribu de Juda et par les restes qui se rangerent sous ses étendards, se conserva en corps d'état, et jouit indépendamment et paisiblement de la terre qui lui avoit été assignée.

En vertu du décret du peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda à son pere. Sous lui les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables : ils soumettent Samarie (Ezéchiel et Jérémie l'avoient prédit) (2); ils dom-

(1) 1 Mach. XIV, 41. — (2) Ezech. XVI, 53, 54, 55, 61. Jer. XXXI, 5. 1 Mach. X, 30. Jos. ant. XIII, 9, 17, 18.

tent les Iduméens, les Philistins, et les Ammonites, leurs perpétuels ennemis; et ces peuples embrassent leur religion (Zacharie l'avoit marqué)(1). Enfin, malgré la haine et la jalousie des peuples qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes, qui deviennent enfin leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens, ou des Machabées, plus étendu que jamais, si on excepte les temps de David et de Salomon.

Voilà en quelle maniere le peuple de Dieu subsista toujours parmi tant de changements; et ce peuple tantôt châtié, et tantôt consolé dans ses disgraces, par les différents traitements qu'il reçoit selon ses mérites, rend un témoignage public à la providence qui régit le monde.

Mais, en quelque état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des temps du Messie, où il attendoit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues: et il n'y a personne qui ne voie que cette foi du Messie et de ses merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur est venue de leurs patriarches et de leurs prophetes dès l'origine de leur nation (2); car dans cette longue suite d'années où eux-mêmes reconnoissoient que, par un conseil de la providence, il ne s'élevoit plus parmi eux aucun prophete, et que Dieu ne leur faisoit point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foi du Messie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle se trouva si bien

(1) Zach. IX, 1, 2, et seq.—(2) Jos. I cont. Ap.

établie quand le second temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de prophete pour y confirmer le peuple. Ils vivoient sous la foi des anciennes prophéties qu'ils avoient vues s'accomplir si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste, depuis ce temps, ne leur a jamais paru douteux ; et ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, si fidele en tout, n'accomplît encore en son temps ce qui regardoit le Messie ; c'est-à-dire la principale de ses promesses, et le fondement de toutes les autres.

En effet, toute leur histoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avoit laissés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent durant trois cents ans d'une paix profonde ; si leur temple fut révéré, et leur religion honorée dans tout l'orient ; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissentions ; si ce superbe roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire ; s'il prévalut quelque temps ; si un peu après il fut puni ; si la religion judaïque et tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquêtes : vous avez vu, monseigneur, que tout cela se trouvoit écrit dans leurs prophetes. Oui, tout y étoit marqué, jusqu'au temps que devoient durer les persécutions, jusqu'aux lieux où se donnerent les combats, jusqu'aux terres qui devoient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophéties : le détail seroit la matiere d'un plus

long discours. Je ne veux vous donner ici qu'une premiere teinture de ces vérités importantes, qu'on reconnoît d'autant plus qu'on entre plus avant dans le particulier. Je remarquerai seulement ici que les prophéties du peuple de Dieu ont eu, durant tous ces temps, un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les païens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'apostat, ennemis d'ailleurs des écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs (1).

Et je puis même vous dire avec vérité que, si durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophete, tout l'état de ce temps étoit prophétique : l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voies se préparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple, dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grece même, commençoit à faire éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israel. Les écritures, qui devoient un jour être la lumiere du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers : leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré et les

(1) Porph. de abstin. lib. 4. *Id.* Porph. et Jul. apud Cyr. lib. 5 et 6, in Julian.

écritures répandues parmi les gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondements.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs étoit une espece de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venoit d'orient et des endroits où les Juifs avoient été dispersés: mais, de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, et fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Comme toutefois la conversion de la gentilité étoit une œuvre réservée au Messie et le propre caractere de sa venue, l'erreur et l'impiété prévaloient par-tout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion: tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grace particuliere et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mysteres impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès, étoient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, et des peintures

que l'on consacroit dans leurs temples. Ainsi le crime étoit adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes (1) défend de boire avec excès, si ce n'étoit dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. Un autre (2), après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, et les prostitutions qui étoient établies pour l'adorer (3). La Grece, toute polie et toute sage qu'elle étoit, avoit reçu ces mysteres abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouoient à Vénus des courtisanes, et la Grece ne rougissoit pas d'attribuer son salut aux prieres qu'elles faisoient à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étoient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : « Celles-ci ont prié « la déesse Vénus, qui, pour l'amour d'elles, a sauvé « la Grece (4). »

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête : mais il n'en étoit pas ainsi. Solon (qui le pourroit croire, et qui attendroit d'un si grand nom une si grande infamie?), Solon, dis-je, établit à Athenes le temple de Vénus

(1) Plat. de leg. VI. — (2) Arist. VII Polit. — (3) Baruch, VI, 10, 42, 43. Herod. lib. I. Strab lib. 15. (4) Athen. lib. 13.

la prostituée ou de l'amour impudique (1). Toute la Grece étoit pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestoient l'adultere dans les hommes et dans les femmes: la société conjugale étoit sacrée parmi eux. Mais, quand ils s'appliquoient à la religion, ils paroissoient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumiere naturelle les abandonnoit.

La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglants spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on mêloit dans la religion n'étoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contenoient les fables dont la représentation ou le souvenir faisoit une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu; et il falloit bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

(1) Athen. lib. 13.

Il est vrai que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit ; mais ils n'osoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime qu'il falloit que chacun suivît la religion de son pays (1). Platon son disciple, qui voyoit la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, « qu'il ne faut jamais rien « changer dans la religion qu'on trouve établie, et « que c'est avoir perdu le sens que d'y penser (2). » Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime (3) ; et Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple (4). Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abyme étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu ! Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles ; et c'est une des raisons qui avoient fait condamner Socrate (5). Si

(1) Xenoph. mem. lib. 1. — (2) Plat. de leg. V. — (3) Apol. Soc. apud. Plat. et Xenoph. — (4) Ep. Ad Dionys. — (5) Diog. Laërt. lib. 2. Soc. III. Plat.

quelques philosophes osoient enseigner que les statues n'étoient pas des dieux comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire (1): encore après cela étoient-ils bannis, comme des impies, par sentence de l'aréopage. Toute la terre étoit possédée de la même erreur: la vérité n'y osoit paroître. Ce grand Dieu créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israel, que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connoissoit sa sainte et sévere jalousie, et savoit que partager la religion entre lui et les autres dieux, étoit la détruire.

Cependant, à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connoissoient, et qui étoient les dépositaires de la religion, commencerent, tant les hommes vont toujours affoiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs peres, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le regne des Asmonéens, et dès le temps de Jonathas, la secte des pharisiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine, et par l'observance exacte de la loi: joint que leur conduite étoit douce, quoique réguliere, et qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenses et les châtiments de la vie future, qu'ils soutenoient avec zele, leur attiroient beau-

(1) Diog. Laërt. lib. 2. Stilp.

coup d'honneur (1). A la fin, l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnerent un pouvoir absolu sur le peuple: ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournerent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; et le vrai esprit de la loi étoit près de se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption, mais une présomption qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs, accoutumés à ses bienfaits et éclairés depuis tant de siecles de sa connoissance, oublierent que sa bonté seule les avoit séparés des autres peuples, et regarderent sa grace comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugerent les seuls dignes de connoître Dieu, et se crurent d'une autre espece que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regarderent les gentils avec un insupportable dédain. Etre sorti d'Abraham selon la chair leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au-dessus de tous les autres; et, enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature et non par grace: erreur qui dure encore parmi eux. Ce fut les pharisiens qui, cherchant à se glorifier de leurs lumieres et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne son-

(1) Jos. ant. XIII, 9, 18; lib. 2 de bell. jud. 7.

geoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplierent sans bornes les pratiques extérieures, et débiterent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Encore que ces sentiments n'eussent point passé par décret public en dogme de la synagogue, ils se couloient insensiblement parmi le peuple, qui devenoit inquiet, turbulent, et séditieux. Enfin les divisions qui devoient être, selon leurs prophetes (1), le commencement de leur décadence, éclaterent à l'occasion des brouilleries survenues dans la maison des Asmonéens. Il y avoit à peine soixante ans jusqu'à Jésus-Christ, quand Hyrcan et Aristobule, enfants d'Alexandre Jannée, eurent guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté étoit annexée. C'est ici le moment fatal (2) où l'histoire marque la premiere cause de la ruine des Juifs. Pompée, que les deux freres appelerent pour les régler, les assujettit tous deux, en même temps qu'il dépossèda Antiochus surnommé l'Asiatique, dernier roi de Syrie. Ces trois princes, dégradés ensemble et comme par un seul coup, furent le signal de la décadence marquée en termes précis par le prophete Zacharie (3). Il est certain par l'histoire que ce changement des affaires de la Syrie et de la Judée fut fait en même temps par Pompée, lorsqu'après avoir achevé la guerre de Mithridate, prêt à retourner à

(1) ZACH. XI, 6, 7, 8, etc.—(2) Jos. Ant. XIV, 8; XX, 8. I bell. Jud. 4, 5. Appian. bell. Syr. Mithrid. et Liv. lib. 5.—(3) ZACH. XI, 8.

Rome, il régla les affaires d'orient. Le prophete n'a remarqué que ce qui faisoit à la ruine des Juifs, qui, de deux freres qu'ils avoient vus rois, en virent l'un prisonnier servir au triomphe de Pompée, et l'autre (c'est le foible Hyrcan, à qui le même Pompée ôta avec le diadême une grande partie de son domaine) ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt.

Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains, et la ruine de la Syrie attira la leur, parceque ce grand royaume, réduit en province dans leur voisinage, y augmenta tellement la puissance des Romains, qu'il n'y avoit plus de salut qu'à leur obéir. Les gouverneurs de Syrie firent de continuelles entreprises sur la Judée : les Romains s'y rendirent maîtres absolus, et en affoiblirent le gouvernement en beaucoup de choses. Par eux enfin le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'étoit soumis, en celles d'Hérode, étranger et iduméen. La politique cruelle et ambitieuse de ce roi, qui ne professoit qu'en apparence la religion judaïque, changea les maximes du gouvernement ancien. Ce ne sont plus ces Juifs maîtres de leur sort sous le vaste empire des Perses et des premiers Séleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix : Hérode, qui les tient de près asservis sous sa puissance, brouille toutes choses, confond à son gré la succession des pontifes, affoiblit le pontificat qu'il rend arbitraire, énerve l'autorité du conseil de la nation qui ne peut plus rien : toute la puissance publique passe entre les mains

d'Hérode et des Romains dont il est l'esclave, et il ébranle les fondements de la république judaïque.

Les pharisiens, et le peuple qui n'écoutoit que leurs sentiments, souffroient cet état avec impatience. Plus ils se sentoient pressés du joug des gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier et redoutable aux puissances qui les captivoient: ainsi, oubliant tant de prophéties qui leur parloient si expressément de ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annoncent des triomphes, quoique bien différents de ceux qu'ils vouloient.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES DIVISIONS.

Dessein général de l'ouvrage. Tome I, page 1.

PREMIERE PARTIE.

LES ÉPOQUES.

I. Adam, ou la création : premier âge du monde. I, 7.
II. Noé, ou le déluge : second âge du monde. I, 10.
III. La vocation d'Abraham : troisieme âge du monde. I, 13.
IV. Moïse, ou la loi écrite : quatrieme âge du monde. I, 18.
V. La prise de Troie. I, 22.
VI. Salomon, ou le temple achevé : cinquieme âge du monde. I, 24.
VII. Romulus, ou Rome fondée. I, 31.
VIII. Cyrus, ou les Juifs rétablis : sixieme âge du monde. I, 49.
IX. Scipion, ou Carthage vaincue. I, 76.
X. Naissance de Jésus-Christ : septieme et dernier âge du monde. I, 93.
XI. Constantin, ou la paix de l'église. I, 114.
XII. Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire. I, 130.

TABLE

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

I. La création et les premiers temps. Tome I, p. 153.
II. Abraham et les patriarches. I, 174.
III. Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple de Dieu dans la terre promise. I, 184.
IV. David, les rois, et les prophetes. I, 204.
V. Les temps du second temple. I, 238.
VI. Jésus-Christ et sa doctrine. II, 1.
VII. La descente du Saint-Esprit : l'établissement de l'église : les jugements de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils. II, 30.
VIII. Réflexions particulieres sur le châtiment des Juifs, et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué. II, 48.
IX. Deux mémorables prédictions de notre Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire. II, 61.
X. La suite des erreurs des Juifs, et la maniere dont ils expliquent les prophéties. II, 75.
XI. Réflexions particulieres sur la conversion des Gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette maniere de les convertir. II, 95.
XII. Diverses formes de l'idolâtrie : les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie, et les hérésies, viennent à son secours : l'église triomphe de tout. II, 105.
XIII. Réflexion générale sur la suite de la religion et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'écriture. II, 129.

DES DIVISIONS.

TROISIEMÆ PARTIE.

LES EMPIRES.

I. Les révolutions des empires sont réglées par la providence, et servent à humilier les princes. Tome II, page 161.
II. Les révolutions des empires ont des causes particulieres que les princes doivent étudier. II, 168.
III. Les Scythes, les Ethiopiens, et les Egyptiens. II, 170.
IV. Les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes, et Cyrus. II, 198.
V. Les Perses, les Grecs, et Alexandre. II, 205.
VI. L'empire romain. II, 227.
VII. La suite des changements de Rome est expliquée. II, 262.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

PARIS,
HECTOR BOSSANGE,
QUAI VOLTAIRE, N° 11.
IMPRIMERIE DE LACHEVARDIÈRE,
rue du Colombier, n° 30.
1828.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A Mgr. LE DAUPHIN.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

VI. Jésus-Christ, et sa doctrine.

Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Hérode, et dans le temps que les pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David d'une maniere plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le pere du siecle futur et l'auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléhem, et il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur (1), parcequ'il devoit nous sauver de nos péchés.

(1) Matth. I, 21.

Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumiere qu'il devoit donner aux gentils, se fait voir en orient, et amene au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant desiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde non seulement comme la gloire d'Israel, mais encore comme la lumiere des nations infideles (1).

Quand le temps de prêcher son évangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avoit vécu dès ses premieres années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophetes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté paroissoit grande : mais lui-même il montroit au peuple celui dont il étoit indigne de délier les souliers (2).

Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son évangile et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son pere. Il pose les fondements de son église par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui, dans le dénombrement qu'ils font des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre devant tous les autres (3) comme le pre-

(1) Luc. II, 32.—(2) Joan. I, 27.—(3) Matth. X, 2. Marc. III, 16. Luc. VI, 14. Act. I, 13. Matth. XVI, 18.

mier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mysteres; mais il les confirme par de grands miracles: il commande de grandes vertus; mais il donne en même temps de grandes lumieres, de grands exemples et de grandes graces. C'est par-là aussi qu'il paroît « plein de « grace et de vérité, et nous recevons tous de sa « plénitude (1). »

Tout se soutient en sa personne; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout: tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modele de la perfection.

Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue de tout le monde, a pu dire, sans crainte d'être démenti: « Qui de vous me reprendra de péché »? Et encore: « Je suis la lumiere du monde; ma nour« riture est de faire la volonté de mon pere; celui « qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse pas « seul, parceque je fais toujours ce qui lui plaît (2). »

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractere nouveau. Ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les Juifs les demandoient (3); « il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tien-

(1) JOAN. I, 14, 15, 16. — (2) *Ibid.* VIII, 12, 29, 46; IV, 34. — (3) MATTH. XVI, 1.

nent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent ; à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même ; ils coulent de source. « Je sens, » dit-il, qu'une vertu est sortie de moi (1). » Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands ni en si grand nombre ; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses (2) : tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admire enfin la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et ce qu'il a sans mesure (3), il le répand avec mesure, afin que nôtre foiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israel, auxquelles il étoit aussi principalement envoyé : mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme samaritaine le reconnoît pour le Christ que sa nation at-

(1) Luc. VI, 19; VIII, 46.—(2) Joan. XIV, 12.—(3) *Ibid.* III, 34.

tendoit aussi bien que celle des Juifs; et apprend de lui le mystere du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu (1). Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille (2). Il reconnoit en divers endroits (3) les enfants d'Abraham dans les gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite et reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux freres, la guerre au-dedans et au-dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples; au milieu de tant de périls, son église et la vérité toujours invincibles (4).

Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles; Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et le ciel leur est proposé comme devant être emporté de force (5). Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie,

(1) Joan. IV, 21, 23. — (2) Matth. XV, 22. — (3) *Ibid.* VIII, 10, 11.—(4) *Ibid.* XVI, 18.—(5) *Ibid.* XI, 12.

y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompoient par leurs interprétations ; au milieu de ces reproches il honore leur ministere et la chaire de Moïse où ils sont assis (1). Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministere établi de Dieu, et montre que le corps de la synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine.

Les pontifes et les pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens ; mais il voit leur ingratitude : il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chûte prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient le jouet des faux prophetes.

Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres le mene à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent ; un d'eux le trahit ; le premier et le plus

(1) Matth. XXIII, 2

zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministere des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé où la synagogue devoit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jésus-Christ, parcequ'il se disoit le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire : il l'acheve, et dit enfin : « Tout est consommé (1). »

A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut : le centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisieme jour il ressuscite ; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à

(1) Joan. XIX, 30.

diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paroît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit (1).

Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer ; et, après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres.

Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à lui prescrire, et aux vérités qu'ils avoient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre, pour instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Jésus-Christ leur promet

(1) 1 Cor. XV, 6.

être avec eux jusqu'à la consommation des siècles (1), et assure, par cette parole, la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Les promesses vont être accomplies : les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les gentils sont appelés à la connoissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité : une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple ; et les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israel, ce Dieu un et indivisible auquel ils sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Père, Fils, et Saint-Esprit.

Là donc nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Etre divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

Là sont expliqués les mystères qui étoient enveloppés et comme scellés dans les anciennes écritures. Nous entendons le secret de cette parole, « Faisons l'homme à notre image (2) » ; et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération.

Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse, « conçue, selon Salomon, devant tous les temps « dans le sein de Dieu (3) » ; sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnés tous ses ou-

(1) Luc. XXIV, 4. Act. I, 8. Matth. XXVIII, 19, 20. — (2) Gen. I, 26. — (3) Prov. VIII, 22.

vrages. Nous savons qui est celui que David a vu « engendré devant l'aurore (1) » ; et le nouveau testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, et par qui toutes choses ont été faites.

Par-là nous répondons à la mystérieuse question qui est proposée dans les proverbes (2) : « Dites-moi « le nom de Dieu, et le nom de son fils, si vous le « savez. » Car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Pere, entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité pere d'un fils égal à lui ; et que le nom de son fils est le nom de Verbe, Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son fils « unique, l'éclat de sa clarté, et l'empreinte de sa « substance (3). »

Avec le Pere et le Fils nous connoissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre, et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophetes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir ; Esprit dont il est écrit : « Le Seigneur m'a envoyé et son Es« prit (4) », qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les prophetes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui parle aux prophetes, et qui parle par les prophetes, est uni au Pere et au Fils, et in-

(1) Ps. CIX. — (2) Prov. XXX, 4. — (3) Hebr. I, 3. — (4) Is. XLVIII, 16.

tervient avec eux dans la consécration du nouvel homme.

Ainsi le Pere, le Fils, et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos peres, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystere, et étonnés de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les séraphins que vit Isaïe (1), et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint.

C'étoit au Fils unique, qui étoit dans le sein du Pere (2), et qui, sans en sortir, venoit à nous; c'étoit à lui à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine que Moïse et les prophetes n'avoient qu'effleurés.

C'étoit à lui à nous faire entendre d'où vient que le Messie promis comme un homme qui devoit sauver les autres hommes, étoit en même temps montré comme Dieu en nombre singulier et absolument à la maniere dont le créateur nous est désigné: et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, « il étoit devant qu'Abraham fût « fait (3); qu'il est descendu du ciel, et toutefois « qu'il est au ciel (4) »; qu'il est Dieu, fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; le vrai Emmanuel, Dieu avec nous; en un mot le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même

(1) Is. VI, 2.—(2) Joan. I, 18.—(3) *Ibid.* VIII, 58.—(4) *Ibid.* III, 13.

Ainsi nous sont révélés les deux principaux mystères, celui de la Trinité et celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous soient toujours présents, et que nous reconnoissions la dignité de notre nature.

En effet, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions, pour un peu de temps, au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Pere céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Pere, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité (1).

Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

(1) Greg. Naz. orat. 36. Aug. de Trinit. IX, 4, et seq. et in Joan. ev. tr. I, etc. de civit. XI, 26, 27, 28.

Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Pere qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite.

En un mot Dieu est parfait ; et son Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'est pas moins parfait que lui ; et son amour, qui sortant de la source inépuisable du bien en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie : et puisque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considérée en elle-même, mérite d'être appelée Dieu ; mais parceque ces trois choses conviennent nécessairement à une même nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de séparé, dans cette Trinité adorable ; et quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre ame, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

Elle est ; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond à la vérité de son être (1) ; et quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent jamais, et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes, et que nous aimons : et nous aimons à être, et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même ? Et non seulement

(1) Aug. loc. cit.

nue de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puisque chacune enferme le tout, et que dans les trois consiste la félicité et la dignité de la nature raisonnable. Ainsi et infiniment au-dessus est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons, et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation.

Notre ame, d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brut (1). Ces attributs conviennent au tout par rapport à chacune de ses deux parties: ainsi le Verbe divin, dont la vertu soutient tout, s'unit d'une façon particulière, ou plutôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jésus-Christ fils de Marie; ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité, et engendré dans le temps, toujours vivant dans le sein du Pere, et mort sur la croix pour nous sauver.

Mais où Dieu se trouve mêlé, jamais les comparaisons tirées des choses humaines ne sont qu'imparfaites. Notre ame n'est pas devant notre corps,

(1) Aug. ep. 3 ad Volus. c. 3; de civ. X, 29. Cyr. ep. ad Valerian. p. 3. Conc. Eph. etc. Symb. Ath. etc.

et quelque chose lui manque lorsqu'elle en est séparée. Le Verbe, parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préside au corps, et y fait divers changements, elle-même en souffre à son tour. Si le corps est mu au commandement et selon la volonté de l'ame, l'ame est troublée, l'ame est affligée, et agitée en mille manieres ou fâcheuses ou agréables, suivant les dispositions du corps; en sorte que comme l'ame éleve le corps à elle en le gouvernant, elle est abaissée au-dessous de lui par les choses qu'elle en souffre. Mais en Jésus-Christ, le Verbe préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main. Ainsi l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit: immuable et inaltérable, il domine en tout et par-tout la nature qui lui est unie.

De là vient qu'en Jésus-Christ l'homme, absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'éleve à soi, n'a que des pensées et des mouvements divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au-dedans, tout ce qu'il montre au-dehors, est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est-à-dire digne de la raison même, de la sagesse même, et de la vérité même. C'est pourquoi tout est lumiere en Jésus-Christ; sa conduite est une regle; ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie.

Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres peres ont crue si certaine. Les sens nous gouvernent trop, et notre ima-

gination, qui se veut mêler dans toutes nos pensées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter sur une lumière si pure. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ; nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de notre nature ; et il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puissent appercevoir. Mais si peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image des deux mysteres qui font le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Aussi Jésus-Christ nous appelle-t-il à une gloire immortelle, et c'est le fruit de la foi que nous avons pour les mysteres.

Ce Dieu-homme, cette vérité et cette sagesse incarnée qui nous fait croire de si grandes choses sur sa seule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire et bienheureuse vision, comme la récompense certaine de notre foi.

De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.

Moïse étoit envoyé pour réveiller, par des récompenses temporelles, les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étoient devenus tout corps et tout chair, il les falloit d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connoissance de Dieu, et l'horreur de l'idolâtrie à laquelle le genre humain avoit une inclination si prodigieuse.

Tel étoit le ministere de Moïse. Il étoit réservé à Jésus-Christ d'inspirer à l'homme des pensées plus hautes, et de lui faire connoître dans une pleine

évidence la dignité, l'immortalité, et la félicité éternelle, de son ame.

Durant les temps d'ignorance, c'est-à-dire, durant les temps qui ont précédé Jésus-Christ, ce que l'ame connoissoit de sa dignité et de son immortalité l'induisoit le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisoit presque tout le fond de l'idolâtrie: presque tous les hommes sacrifioient aux mânes, c'est-à-dire aux ames des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien étoit ancienne la croyance de l'immortalité de l'ame, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premières traditions du genre humain. Mais l'homme, qui gâtoit tout, en avoit étrangement abusé, puisqu'elle le portoit à sacrifier aux morts. On alloit même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivants: on tuoit leurs esclaves, et même leurs femmes, pour les aller servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquoient, avec beaucoup d'autres peuples (1); et les Indiens, marqués par les auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'ame, ont aussi été les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuoient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future; et ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples: tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

(1) Cæs. de bell. gall. VI.

étoit faute de connoître Dieu, que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'ame immortelle, sans la croire une portion de la divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyoient la transmigration des ames; qui les faisoient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux; des animaux dans les hommes, et des hommes dans les animaux; de la félicité à la misere, et de la misere à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien étoit obscurcie la justice, la providence, la bonté divine, parmi tant d'erreurs! et qu'il étoit nécessaire de connoître Dieu et les regles de sa sagesse, avant que de connoître l'ame et sa nature immortelle!

C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnoit à l'homme qu'une premiere notion de la nature de l'ame et de sa félicité. Nous avons vu l'ame au commencement faite par la puissance de Dieu aussi bien que les autres créatures, mais avec ce caractere particulier qu'elle étoit faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par son fond, et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées, et c'étoit au jour du Messie que cette grande lumiere devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les anciennes écritures. Salomon avoit dit que « comme

« le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit « retourne à Dieu qui l'a donné (1). » Les patriarches et les prophetes ont vécu dans cette espérance, et Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps « où « ceux qui dorment dans la poussiere s'éveilleroient, « les uns pour la vie éternelle, et les autres pour une « éternelle confusion, afin de voir toujours (2). » Mais en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de « sceller le livre, et de le « tenir fermé jusqu'au temps ordonné de Dieu (3) », afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'une autre saison et d'un autre siecle.

Encore donc que les Juifs eussent dans leurs écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que vers les temps du Messie, où elles devoient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paroit par les livres de la Sagesse et des Machabées; toutefois cette vérité faisoit si peu un dogme universel de l'ancien peuple, que les Sadducéens, sans la reconnoître, non seulement étoient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caracteres du peuple nouveau, de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future, et ce devoit être le fruit de la venue du Messie.

C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse étoit réservée aux enfants de Dieu, il nous a dit en quoi elle consistoit. La vie bienheureuse est d'être avec lui

(1) Eccl. XII, 7.—(2) Dan. XII, 2, 3.—(3) *Ib.* 4.

dans la gloire de Dieu son pere (1) : la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du pere dès l'origine du monde : la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Pere a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuse, en un mot, est de connoître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé, mais le connoître de cette maniere qui s'appelle la claire vue, la vue face à face (2) et à découvert, la vue qui réforme en nous et y acheve l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean, « que nous lui « serons semblables, parceque nous le verrons tel « qu'il est (3). »

Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable, et d'un triomphe sans fin. Un alleluia éternel, et un amen éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem (4), font voir toutes les miseres bannies, et tous les desirs satisfaits ; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine.

Avec de si nouvelles récompenses, il falloit que Jésus-Christ proposât aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la religion, l'ame des vertus, et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais jusqu'à Jésus-Christ on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'étoient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le regne de la cha-

(1) Joan. XVII.—(2) 1 Cor. XIII, 9, 12.—(3) 1 Joan. III, 2.—(4) Apoc. VII, 12; XIX, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

rité, et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur: il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos persécuteurs: il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur: il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie: il nous propose l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés.

Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'est par-là que le mariage est réduit à sa forme primitive: l'amour conjugal n'est plus partagé; une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie; et les enfants ne voient plus chasser leur mere pour mettre à sa place une marâtre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont serviteurs des autres, et dévoués à leur bien. Les inférieurs reconnoissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité: cette pensée adoucit les peines de la sujétion; et,

sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien.

A ces préceptes il joint des conseils de perfection éminente : renoncer à tout plaisir ; vivre dans le corps comme si on étoit sans corps ; quitter tout ; donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul ; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la providence divine.

Mais la loi la plus propre à l'évangile est celle de porter sa croix. La croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort à la croix ; il a porté sa croix toute sa vie ; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive ; et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siecle futur est un compagnon de sa croix : Tu seras, lui dit-il, aujourd'hui avec moi en paradis (1). Aussitôt qu'il fut à la croix, le voile qui couvroit le sanctuaire fut déchiré de haut en bas, et le ciel fut ouvert aux ames saintes. C'est au sortir de la croix et des horreurs de son supplice, qu'il parut à ses apôtres, glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devoit entrer dans sa gloire, et qu'il ne montroit point d'autre voie à ses enfants.

Ainsi fut donnée au monde, en la personne de Jésus-Christ, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien et n'attend rien sur la terre, que les hommes ne récompensent que par de continuelles per-

(1) Luc. XXIII, 43.

sécutions, qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas; son Pere même, en qui seul il avoit mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection: le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien que dans les plus grandes extrémités il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin. Qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes (1), en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme de tous les méchants celui-là seroit le plus méchant qui sauroit si bien couvrir sa malice qu'il passât pour homme de bien, et jouît par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu; ainsi le plus vertueux devoit être sans difficulté celui à qui sa vertu attire, par sa perfection, la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures, jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe, que

(1) Socr. apud Plat. dial. 2 de rep.

pour la rendre effective en la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre?

Etablir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même, aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son Fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Pere éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les anges ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire?

Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel

il se tient uni « à Dieu, qui étoit en lui, se réconci-« liant le monde (1) ? » Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain ; il pacifie le ciel et la terre ; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où il devoit être baptisé avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies le feu de l'amour divin qui devoit embraser toute la terre (2).

Mais voici ce qui passe toute intelligence, la justice pratiquée par ce Dieu-homme, qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. « Maintenant le monde est jugé, et le « prince de ce monde va être chassé (3) », comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avoit subjugué le monde, le va perdre : en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs : la malheureuse obligation par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles est anéantie ; Jésus-Christ l'a attachée à sa croix (4), pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur.

Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur, qui lui étoit dû comme sa victime, est arraché de ses mains ; il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne ; ils sont ses

(1) 2 Cor. V, 19.—(2) Luc. XII, 49, 50.—(3) Joan. XII, 31.—(4) Col. II, 13, 14, 15.

membres et son corps : le Pere éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef; ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son fils. C'est son fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : « O mon pere ! je « veux, dit-il, qu'ils soient avec moi (1) » : ils seront remplis de mon esprit; ils jouiront de ma gloire; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône (2).

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnoissances. « O merveille (s'écrie un grand philosophe « et un grand martyr (3)) ! ô échange incompréhen- « sible, et surprenant artifice de la sagesse divine ! » Un seul est frappé; et tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent. « Le juste paie ce qu'il « ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils « doivent : car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir « nos péchés que sa justice ? Comment pouvoit être « mieux expiée la rebellion des serviteurs, que par « l'obéissance du fils ? L'iniquité de plusieurs est « cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul « fait que plusieurs sont justifiés. »

A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ! « Celui qui nous a aimés étant pécheurs, jusqu'à « donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il « après qu'il nous a réconciliés et justifiés par son « sang (4) ? » Tout est à nous par Jésus-Christ; la

(1) Joan. XVII, 24, 25, 26.—(2) Apoc. III, 21.—(3) Just. epist ad Diognet.—(4) Rom. V, 6, 7, 8, 9, 10.

grace, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du fils de Dieu est notre héritage ; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

Pendant que Jésus-Christ comble nos desirs et surpasse nos espérances, il consomme l'œuvre de Dieu, commencée sous les patriarches et dans la loi de Moïse.

Alors Dieu vouloit se faire connoître par des expériences sensibles : il se montroit magnifique en promesses temporelles, bon en comblant ses enfants des biens qui flattent les sens, puissant en les délivrant des mains de leurs ennemis, fidele en les amenant dans la terre promise à leurs peres, juste par les récompenses et les châtiments qu'il leur envoyoit manifestement selon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que Jésus-Christ venoit enseigner. Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image ! S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfants, renfermera-t-il son amour et ses libéralités dans ce peu d'années qui composent notre vie ? ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité, et qu'une terre fertile en grains et en huile ? n'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables ?

Il y en aura un sans doute, et Jésus-Christ nous le vient montrer. Car enfin le Tout-puissant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminoit qu'à des grandeurs

qui les dirige, et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit aussi ordonné qu'elle seroit annoncée par toute la terre, et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple, et un temps déterminé: tous les siecles, et tous les peuples du monde, sont donnés à Jésus-Christ: il a ses élus par-tout; et son église, répandue dans tout l'univers, ne cessera jamais de les enfanter. « Allez, dit-il, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Pere, et du Fils, « et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout « ce que je vous ai commandé: et voilà je suis avec « vous jusqu'à la fin des siecles (1). »

VII. La descente du Saint-Esprit: l'établissement de l'église: les jugements de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils.

Pour répandre dans tous les lieux et dans tous les siecles de si hautes vérités, et pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jésus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses apôtres, et animer éternellement le corps de l'église.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroître dans l'infirmité. Je vous enverrai, dit Jésus-Christ à ses apôtres, ce que mon

(1) Matth. XXVIII, 19, 20.

Pere a promis, c'est-à-dire le Saint-Esprit : en attendant tenez-vous en repos dans Jérusalem ; n'entreprenez rien jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut (1).

Pour se conformer à cet ordre, ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arrêté ; les langues de feu tombées sur les disciples de Jésus-Christ marquent l'efficace de leur parole : la prédication commence ; les apôtres rendent témoignage à Jésus-Christ ; ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'ils l'ont vu ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles : en deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'église est fondée dans Jérusalem, et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les disciples de Jésus-Christ font voir au monde une charité, une force, et une douceur, qu'aucune société n'avoit jamais eues. La persécution s'éleve ; la foi s'augmente ; les enfants de Dieu apprennent de plus en plus à ne desirer que le ciel ; les Juifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu, et avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacés ; leur état et leurs affaires empirent.

Pendant que Dieu continue à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses élus, saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, centurion romain. Il apprend, premièrement par une céleste vision, et

(1) Luc. XXIV, 49.

après par expérience, que les Gentils sont appelés à la connoissance de Dieu.

Jésus-Christ, qui les vouloit convertir, parle d'enhaut à saint Paul, qui en devoit être le docteur; et, par un miracle inouï jusqu'alors, de persécuteur il le fait non seulement défenseur, mais zélé prédicateur de la foi : il lui découvre le secret profond de la vocation des Gentils, par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'évangile. Saint Paul tend les mains aux Gentils : il traite avec une force merveilleuse ces importantes questions, « si le Christ devoit souffrir, et s'il étoit « le premier qui devoit annoncer la vérité au peuple « et aux Gentils, après être ressuscité des morts (1). » Il prouve l'affirmative par Moïse et par les prophètes, et appelle les idolâtres à la connoissance de Dieu, au nom de Jésus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : saint Paul fait voir que leur vocation est un effet de la grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni Gentils.

La fureur et la jalousie transportent les Juifs; ils font des complots terribles contre saint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les Gentils, et les amène au vrai Dieu : ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Jésus-Christ.

Tout l'empire s'émeut contre l'église naissante; et Néron, persécuteur de tout le genre humain, fut le premier persécuteur des fideles. Ce tyran fait mourir saint Pierre et saint Paul. Rome est consacrée par leur sang; et le martyre de saint Pierre, prince des

(1) Act. XXVI, 23.

apôtres, établit dans la capitale de l'empire le siège principal de la religion.

Cependant le temps approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Juifs impénitents : le désordre se met parmi eux ; un faux zele les aveugle, et les rend odieux à tous les hommes ; leurs faux prophetes les enchantent par les promesses d'un regne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun empire légitime, et ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains, qui les accablent ; Tite même, qui les ruine, reconnoît qu'il ne fait que prêter sa main à Dieu irrité contre eux (1). Adrien achève de les exterminer. Ils périssent avec toutes les marques de la vengeance divine : chassés de leur terre, et esclaves par tout l'univers, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni pays ; et on ne voit en Juda aucune forme de peuple.

Dieu cependant avoit pourvu à l'éternité de son culte : les Gentils ouvrent les yeux, et s'unissent en esprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham ; et, devenus ses enfants par la foi, ils héritent des promesses qui lui avoient été faites. Un nouveau peuple se forme ; et le nouveau sacrifice tant célébré par les prophetes commence à s'offrir par toute la terre.

Ainsi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob : *Juda* est multiplié, dès le commen-

(1) Philostr. vit. Apoll. Tyan. lib. 6. Jos. de bell. jud. lib. 7, 16.

cement, plus que tous ses freres; et ayant toujours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race; et, renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé et de royaume, usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout-à-fait; et le peuple juif est chassé sans espérance de la terre de ses peres. Le Messie devient l'attente des nations, et il regne sur un nouveau peuple.

Mais pour garder la succession et la continuité, il falloit que ce nouveau peuple fût enté pour ainsi dire sur le premier, et, comme dit saint Paul, « l'olivier sauvage sur le franc olivier, afin de participer « à sa bonne seve (1). » Aussi est-il arrivé que l'église, établie premièrement parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, et les rendre participants de ses graces et de ses promesses.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules, sous Vespasien et sous Tite, ne regarde plus la suite du peuple de Dieu : c'est un châtiment des rebelles,

(1) Rom. XI, 17.

qui, par leur infidélité envers la semence promise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs, ni fils d'Abraham, que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devoient être bénies.

Ainsi cette derniere et épouvantable désolation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylone; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion: le nouveau peuple, déja formé et continué avec l'ancien en Jésus-Christ, n'est pas transporté; il s'étend, et se dilate sans interruption, depuis Jérusalem, où il devoit naître, jusqu'aux extrémités de la terre. Les Gentils, agrégés aux Juifs, deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai royaume de Juda, opposé à cet Israel schismatique et retranché du peuple de Dieu, le vrai royaume de David, par l'obéissance qu'ils rendent aux lois et à l'évangile de Jésus-Christ, fils de David.

Après l'établissement de ce nouveau royaume, il ne faut pas s'étonner si tout périt dans la Judée. Le second temple ne servoit plus de rien depuis que le Messie y eut accompli ce qui étoit marqué par les prophéties. Ce temple avoit eu la gloire qui lui étoit promise, quand le desiré des nations y étoit venu. La Jérusalem visible avoit fait ce qui lui restoit à faire, puisque l'église y avoit pris sa naissance, et que de là elle étendoit tous les jours ses branches par toute la terre. La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs; et il est juste qu'en punition de leur endurcissement leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui leur devoit arriver au temps du Mes-

sie, selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, et selon tous leurs prophetes (1) : mais comme ils doivent revenir un jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, et que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuisé ses miséricordes sur la race, quoiqu'infidele, de ce patriarche, il a trouvé un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs hors de leur pays, et dans leur ruine, plus longtemps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Medes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains : la trace s'en est perdue, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations si célebres dans les histoires, leur ont survécu ; et Dieu, en les conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé.

Cependant leur endurcissement sert au salut des Gentils, et leur donne cet avantage de trouver en des mains non suspectes les écritures qui ont prédit Jésus-Christ et ses mysteres. Nous voyons entre autres choses dans ces écritures et l'aveuglement et les malheurs des Juifs, qui les conservent si soigneusement (2). Ainsi nous profitons de leur disgrace : leur infidélité fait un des fondements de notre foi ; ils nous apprennent à craindre Dieu ; et nous sont un spectacle éternel des jugements qu'il exerce sur

(1) Os. III, 4, 5. Is. LIX, 20, 21. Rom. XI, 11, etc. — (2) Is. VI, LII, LIII, LXV. Dan. IX. Matth. XIII. Joan. XII. Act. XXVIII. Rom. XI.

ses enfants ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos peres.

Un mystere si merveilleux, et si utile à l'instruction du genre humain, mérite bien d'être considéré. Mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre; le Saint-Esprit a pris soin de nous l'expliquer par la bouche de saint Paul, et je vous prie d'écouter ce que cet apôtre en a écrit aux Romains.

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avoit reçu l'évangile, et de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces, et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chûte, et les fruits que produira un jour leur conversion. « Les Juifs sont-ils donc « tombés, dit-il (1), pour ne se relever jamais? A « Dieu ne plaise. Mais leur chûte a donné occasion « au salut des Gentils, afin que le salut des Gentils « leur causât une émulation qui les fît rentrer en « eux-mêmes. Que si leur chûte a été la richesse des « Gentils, qui se sont convertis en si grand nombre, « quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils « retourneront avec plénitude! Si leur réprobation « a été la réconciliation du monde, leur rappel ne « sera-t-il pas une résurrection de mort à vie? Que « si les prémices tirées de ce peuple sont saintes, la « masse l'est aussi; si la racine est sainte, les rameaux « le sont aussi; et si quelques unes des branches ont « été retranchées, et que toi, Gentil, qui n'étois

(1) Rom. XI, 11, etc.

« qu'un olivier sauvage, tu aies été enté parmi les « branches qui sont demeurées sur l'olivier franc, « en sorte que tu participes au suc découlé de sa ra- « cine, garde-toi de t'élever contre les branches na- « turelles. Que si tu t'éleves, songe que ce n'est pas « toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui « te porte. Tu diras peut-être, Les branches natu- « relles ont été coupées afin que je fusse enté en leur « place. Il est vrai, l'incrédulité a causé ce retran- « chement, et c'est ta foi qui te soutient. Prends « donc garde de ne t'enfler pas, mais demeure dans « la crainte : car si Dieu n'a pas épargné les branches « naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne en- « core moins. »

Qui ne tremblerait en écoutant ces paroles de l'apôtre? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de siecles si terri- blement sur les Juifs, puisque saint Paul nous aver- tit de la part de Dieu que notre ingratitude nous attirera un semblable traitement?

Mais écoutons la suite de ce grand mystere. L'a- pôtre continue à parler aux Gentils convertis. « Con- « sidérez, leur dit-il (1), la clémence et la sévérité « de Dieu; sa sévérité envers ceux qui sont déchus « de sa grace, et sa clémence envers vous, si toute- « fois vous demeurez fermes en l'état où sa bonté « vous a mis : autrement vous serez retranchés com- « me eux. Que s'ils cessent d'être incrédules, ils se- « ront entés de nouveau, parceque Dieu qui les a re- « tranchés est assez puissant pour les faire encore

(1) Rom. XI, 22, et seq.

« reprendre. Car si vous avez été détachés de l'oli-
« vier sauvage où la nature vous avoit fait naître,
« pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre
« naturel, combien plus facilement les branches na-
« turelles de l'olivier même seront-elles entées sur
« leur propre tronc! »

Ici l'apôtre s'élève au-dessus de tout ce qu'il vient de dire; et entrant dans les profondeurs des conseils de Dieu, il poursuit ainsi (1) son discours : « Je ne
« veux pas, mes freres, que vous ignoriez ce mys-
« tere, afin que vous appreniez à ne présumer pas
« de vous-mêmes : c'est qu'une partie des Juifs est
« tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude
« des Gentils entrât cependant dans l'église, et qu'ain-
« si tout Israel fût sauvé selon qu'il est écrit (2) : Il
« sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impié-
« té de Jacob, et voici l'alliance que je ferai avec
« eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés. »

Ce passage d'Isaïe, que saint Paul cite ici selon les septante comme il avoit accoutumé à cause que leur version étoit connue par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, et pris dans toute sa suite; car le prophete y prédit avant toutes choses la conversion des Gentils par ces paroles (3) : « Ceux
« d'occident craindront le nom du Seigneur, et ceux
« d'orient verront sa gloire ». Ensuite, sous la figure « d'un fleuve rapide poussé par un vent impétueux », Isaïe voit de loin les persécutions qui feront croître l'église. Enfin le Saint-Esprit lui apprend ce que de-

(1) Rom. XI, 25, et seq.—(2) Is. LIX, 20.—(3) *Ib.*

viendront les Juifs, et lui déclare (1) « que le Sau-
« veur viendra à Sion et s'approchera de ceux de Ja-
« cob, qui alors se convertiront de leurs péchés. Et
« voici, dit le Seigneur, l'alliance que je ferai avec
« eux : mon esprit qui est en toi, ô prophete, et les
« paroles que j'ai mises en ta bouche, demeureront
« éternellement non seulement dans ta bouche, mais
« encore dans la bouche de tes enfants, maintenant
« et à jamais, dit le Seigneur. »

Il nous fait donc voir clairement qu'après la conversion des Gentils le Sauveur, que Sion avoit méconnu et que les enfants de Jacob avoient rejeté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue durant un long temps, pour passer successivement et de main en main dans toute la postérité, et n'être plus oubliée.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais; mais ils ne reviendront qu'après que l'orient et l'occident, c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connoissance de Dieu.

Le Saint-Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs peres. C'est pourquoi il acheve ainsi son raisonnement : « Quant à l'évangile, dit-
« il (2), que nous vous prêchons maintenant, les
« Juifs sont ennemis pour l'amour de vous : si Dieu
« les a réprouvés, c'a été, ô Gentils, pour vous ap-
« peler. Mais quant à l'élection par laquelle ils

(1) Is. LIX, 20, 21.—(2) Rom. XI, 28, etc.

« étoient choisis dès le temps de l'alliance jurée avec « Abraham, ils lui demeurent toujours chers à cause « de leurs peres; car les dons et la vocation de Dieu « sont sans repentance. Et comme vous ne croyiez « point autrefois, et que vous avez maintenant ob- « tenu miséricorde à cause de l'incrédulité des Juifs, « Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer: « ainsi les Juifs n'ont point cru que Dieu vous ait « voulu faire miséricorde, afin qu'un jour ils la re- « çoivent; car Dieu a tout renfermé dans l'incrédu- « lité pour faire miséricorde à tous, et afin que tous « connussent le besoin qu'ils ont de sa grace. O pro- « fondeur des trésors de la sagesse et de la science de « Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles « et que ses voies sont impénétrables! Car qui a con- « nu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans ses « conseils? qui lui a donné le premier pour en tirer « récompense, puisque c'est de lui, et par lui, et en « lui, que sont toutes choses? La gloire lui en soit « rendue durant tous les siecles! »

Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur leur chûte, sur leur retour, et enfin sur la conversion des Gentils, qui sont appelés pour tenir leur place et pour les ramener à la fin des siecles à la bénédiction promise à leurs peres, c'est-à-dire au Christ qu'ils ont renié. Ce grand apôtre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peuple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre; et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïque.

Par ce profond conseil de Dieu les Juifs subsistent encore au milieu des nations, où ils sont dispersés et captifs : mais ils subsistent avec le caractere de leur réprobation ; déchus visiblement, par leur infidélité, des promesses faites à leurs peres ; bannis de la terre promise, n'ayant même aucune terre à cultiver ; esclaves par-tout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple.

Ils sont tombés en cet état trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jésus-Christ, et après avoir employé à persécuter ses disciples le temps qui leur avoit été laissé pour se reconnoître.

Mais, pendant que l'ancien peuple est réprouvé pour son infidélité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils : l'alliance autrefois faite avec Abraham s'étend, selon la promesse, à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu : l'église chrétienne appelle à lui tous les hommes ; et, tranquille durant plusieurs siecles, parmi des persécutions inouies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité sur la terre.

C'étoit là, monseigneur, le plus digne fruit de la connoissance de Dieu, et l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre par Jésus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille, et de peuple en peuple : les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'idolâtrie les avoit plongés ; et, malgré toute la puissance romaine, on voyoit les chrétiens, sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toute sorte d'inhuma-

nités, changer la face du monde, et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inouie avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avoit prédit que son évangile seroit bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devoit arriver incontinent après sa mort ; et il avoit dit qu'après qu'on l'auroit élevé de terre, c'est-à-dire qu'on l'auroit attaché à la croix, il attireroit à lui toutes choses (1). Ses apôtres n'avoient pas encore achevé leur course, et saint Paul disoit déja aux Romains (2) « que leur foi étoit annoncée dans tout le monde. » Il disoit aux Colossiens (3) que « l'évangile étoit « ouï de toute créature qui étoit sous le ciel ; qu'il « étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croissoit par « tout l'univers. » Une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta aux Indes, et les autres en d'autres pays éloignés (4).

Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle, et on voit assez avec combien de raison saint Paul (5) applique aux apôtres ce passage du psalmiste : « Leur voix s'est fait « entendre par toute la terre, et leur parole a été « portée jusqu'aux extrémités du monde. » Sous leurs disciples il n'y avoit presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'évangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin (6) comptoit déja parmi les fideles beaucoup de nations sau-

(1) Joan. VIII, 28. XII, 32. — (2) Rom. I, 8. — (3) Col. I, 5, 6, 23.—(4) Greg. Naz. orat. 25.—(5) Rom. X, 18.—(6) Just. apol. 2, et adv. Tryph.

vages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erroient deçà et delà sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'étoit point une vaine exagération ; c'étoit un fait constant et notoire, qu'il avançoit en présence des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisoit des églises. Leur concorde étoit admirable : ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Egypte et dans l'orient ; et, comme « il n'y avoit qu'un même soleil dans tout « l'univers, on voyoit dans toute l'église, depuis « une extrémité du monde à l'autre, la même lumiere « de la vérité (1). »

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisieme siecle, Tertullien et Origene (2) font voir dans l'église des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origene excepfoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe (3).

Que pouvoit avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage ; et s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas vu, ne seroit-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer

(1) Iren. I, 2, 3.—(2) Tertull. adv. Jud. 7 ; apol. 37. Orig. tr. 28 in Matth. hom. 4 in Ezech. —(3) Arn. lib. 2.

tant d'ignorants dans des mysteres si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules (1)?

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mysteres les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ses enfants un exercice ordinaire; et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourments avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges, ni des pasteurs charitables qui se sont faits tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais leur propre vie. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification? Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels, que les pécheurs pénitents l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fideles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs; et il y a eu tant de solitaires, que des

(1) Aug. XXI de civit. 7; XXII, 5.

solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes : tant on a fui le monde ; tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'évangile. L'église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer.

Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avoit pas besoin du secours humain, ni des puissances de la terre, pour établir son église, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps les rois ont accouru de toutes parts à l'église ; et tout ce qui étoit écrit dans les prophéties touchant sa gloire future s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres sont arrivées ; et la foi, persécutée par les empereurs, souffroit en même temps des hérétiques une persécution plus dangereuse. Mais cette persécution n'a jamais été plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celle des païens. L'enfer fit alors ses plus grands efforts pour détruire par elle-même cette église que les attaques de ses ennemis déclarés avoient affermie.

A peine commençoit-elle à respirer par la paix

que lui donna Constantin, et voilà qu'Arius, ce malheureux prêtre, lui suscite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais souffert. Constance, fils de Constantin, séduit par les ariens dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre, nouveau persécuteur du christianisme, et d'autant plus redoutable que sous le nom de Jésus-Christ il fait la guerre à Jésus-Christ même. Pour comble de malheur, l'église, ainsi divisée, tombe entre les mains de Julien l'apostat, qui met tout en œuvre pour détruire le christianisme, et n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui vient un Valens, autant attaché aux ariens que Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protegent d'autres hérésies avec une pareille fureur.

L'église apprend, par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les empereurs chrétiens, qu'elle avoit souffert sous les empereurs infideles; et qu'elle doit verser du sang pour défendre non seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfants: mille sectes et mille hérésies, sorties de son sein, se sont élevées contre elle. Mais si elle les a vues s'élever, selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber toutes, selon ses promesses, quoique souvent soutenues par les empereurs et par les rois. Ses véritables enfants ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée, et l'église est demeurée inébranlable.

VIII. Réflexions particulieres sur le châtiment des Juifs et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué.

§.

Pendant que j'ai travaillé, monseigneur, à vous faire voir sans interruption la suite des conseils de Dieu dans la perpétuité de son peuple, j'ai passé rapidement sur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me soit permis d'y revenir, pour ne vous laisser pas perdre de si grandes choses.

Et premièrement je vous prie de considérer avec une attention plus particulière la chûte des Juifs, dont toutes les circonstances rendent témoignage à l'évangile. Ces circonstances nous sont expliquées par des auteurs infideles, par des juifs et par des païens, qui, sans entendre la suite des conseils de Dieu, nous ont raconté les faits importants par lesquels il lui a plu de la déclarer.

Nous avons Josephe, auteur juif, historien très fidele et très instruit des affaires de sa nation, dont aussi il a illustré les antiquités par un ouvrage admirable. Il a écrit la derniere guerre où elle a péri, après avoir été présent à tout, et y avoir lui-même servi son pays avec un commandement considérable.

Les Juifs nous fournissent encore d'autres auteurs très anciens dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens commentaires sur les livres de l'écriture, et entre autres les paraphrases chaldaïques qu'ils impriment avec leurs bibles. Ils ont leur livre qu'ils nomment Talmud, c'est-à-dire doctrine,

qu'ils ne respectent pas moins que l'écriture elle-même. C'est un ramas des traités et des sentences de leurs anciens maîtres ; et encore que les parties dont ce grand ouvrage est composé ne soient pas toutes de la même antiquité, les derniers auteurs qui y sont cités ont vécu dans les premiers siecles de l'église. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la plupart après les temps de notre Seigneur, on trouve de beaux restes des anciennes traditions du peuple juif, et des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il est certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'est jamais plus terriblement ni plus manifestement déclarée qu'elle fit dans leur derniere désolation.

C'est une tradition constante, attestée dans leur Talmud et confirmée par tous leurs rabbins, que quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessoit de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paroissoit de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin (1) s'écria un jour : « O temple, ô temple, qu'est-ce qui « t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? »

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : SORTONS D'ICI, SORTONS D'ICI. Les saints anges protecteurs du temple déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parceque

(1) R. Johanan, fils de Zacai. Tr. de fest. expiat.

Dieu qui y avoit établi sa demeure durant tant de siecles l'avoit réprouvé.

Josephe et Tacite même ont raconté ce prodige (1). Il ne fut apperçu que des prêtres.

Mais voici un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple; et jamais aucun autre peuple n'avoit rien vu de semblable. « Quatre ans devant la « guerre déclarée, un paysan, dit Josephe (2), se « mit à crier: Une voix est sortie du côté de l'orient, « une voix est sortie du côté de l'occident, une voix « est sortie du côté des quatre vents: voix contre « Jérusalem et contre le temple; voix contre les « nouveaux mariés et les nouvelles mariées; voix « contre tout le peuple. » Depuis ce temps ni jour ni nuit il ne cessa de crier: « Malheur, malheur à « Jérusalem! » Il redoubloit ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche: ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui lui donnoient ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole: « Malheur à Jérusalem! » Il fut pris, interrogé, et condamné au fouet par les magistrats: à chaque demande et à chaque coup il répondoit, sans jamais se plaindre: « Malheur à Jérusalem! » Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le pays en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte sans se relâcher et sans que sa voix s'affoiblît. Au temps du dernier siege de Jérusalem, il se renferma dans la ville,

(1) Jos. ib. 7 de bell. jud. c. 12. Tacit. hist. lib. 5, c. 13.—(2) Lib. 7 de bell. jud. c. 12.

tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : « Malheur au temple, mal-« heur à la ville, malheur à tout le peuple ! » A la fin il ajouta : « Malheur à moi-même ! » et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

Ne diroit-on pas, monseigneur, que la vengeance divine s'étoit comme rendue visible en cet homme qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrêts; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit si long-temps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente quand il en seroit non seulement le prophete et le témoin, mais encore la victime?

Ce prophete des malheurs de Jérusalem s'appeloit Jésus. Il sembloit que le nom de Jésus, nom de salut et de paix, devoit tourner aux Juifs, qui le méprisoient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage; et que ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçoit la grace, la miséricorde, et la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jésus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables, et l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les jugements de Dieu sous la conduite de ses écritures. Jérusalem et son temple ont été deux fois détruits; l'une par Nabuchodonosor, l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux temps la justice de Dieu s'est déclarée par

les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conseils de Dieu, posons avant toutes choses cette vérité si souvent établie dans les saintes lettres, que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine est lorsqu'en punition de nos péchés précédents elle nous livre à notre sens réprouvé, en sorte que nous sommes sourds à tous les sages avertissements, aveugles aux voies de salut qui nous sont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd pourvu qu'il nous flatte, et hardis à tout entreprendre, sans jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que nous irritons.

Ainsi périrent la première fois, sous la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, Jérusalem et ses princes. Foibles et toujours battus par ce roi victorieux, ils avoient souvent éprouvé qu'ils ne faisoient contre lui que de vains efforts, et avoient été obligés à lui jurer fidélité (1). Le prophète Jérémie leur déclaroit de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce prince, et qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subir le joug. Il disoit (2) à Sédécias, roi de Judée, et à tout son peuple : « Soumettez-vous à Nabuchodonosor, roi de Babylone, « afin que vous viviez : car pourquoi voulez-vous « périr, et faire de cette ville une solitude ? » Ils ne crurent point à sa parole. Pendant que Nabuchodonosor les tenoit étroitement enfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville,

(1) 2 Par. XXXVI, 13.—(2) Jer. XXVII, 12, 17.

ils se laissoient enchanter par leurs faux prophetes qui leur remplissoient l'esprit de victoires imaginaires, et leur disoient au nom de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés : « J'ai brisé le joug « du roi de Babylone : vous n'avez plus que deux « ans à porter ce joug ; et après vous verrez ce prince « contraint à vous rendre les vaisseaux sacrés qu'il « a enlevés du temple (1). » Le peuple, séduit par ces promesses, souffroit la faim, la soif et les plus dures extrémités, et fit tant par son audace insensée qu'il n'y eut plus pour lui de miséricorde. La ville fut renversée, le temple fut brûlé, tout fut perdu (2).

A ces marques les Juifs connurent que la main de Dieu étoit sur eux. Mais, afin que la vengeance divine leur fût aussi manifeste dans la derniere ruine de Jérusalem qu'elle l'avoit été dans la premiere, on a vu dans l'une et dans l'autre la même séduction, la même témérité, et le même endurcissement.

Quoique leur rebellion eût attiré sur eux les armes romaines, et qu'ils secouassent témérairement un joug sous lequel tout l'univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre : au contraire, il leur fit souvent offrir le pardon, non seulement au commencement de la guerre, mais encore lorsqu'ils ne pouvoient plus échapper de ses mains. Il avoit déja élevé autour de Jérusalem une longue et vaste muraille munie de tours et de redoutes aussi fortes que la ville même, quand il leur envoya Josephe leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prêtres, qui avoit été pris dans cette guerre en dé-

(1) Jer. XXVIII, 2, 3.—(2) 4 Reg. XXV.

fendant son pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir! Par combien de fortes raisons les invita-t-il à rentrer dans l'obéissance! Il leur fit voir le ciel et la terre conjurés contre eux, leur perte inévitable dans la résistance, et tout ensemble leur salut dans la clémence de Tite. « Sauvez, leur disoit-« il, la cité sainte; sauvez-vous vous-mêmes; sauvez « ce temple, la merveille de l'univers, que les Ro-« mains respectent, et que Tite ne voit périr qu'à « regret (1). » Mais le moyen de sauver des gens si obstinés à se perdre? Séduits par leurs faux prophetes, ils n'écoutoient pas ces sages discours. Ils étoient réduits à l'extrémité: la faim en tuoit plus que la guerre, et les meres mangeoient leurs enfants. Tite, touché de leurs maux, prenoit ses dieux à témoin qu'il n'étoit pas cause de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoutoient foi aux fausses prédictions qui leur promettoient l'empire de l'univers. Bien plus, la ville étoit prise; le feu y étoit déja de tous côtés: et ces insensés croyoient encore les faux prophetes qui les assuroient que le jour de salut étoit venu (2), afin qu'ils résistassent toujours, et qu'il n'y eût plus pour eux de miséricorde. En effet tout fut massacré, la ville fut renversée de fond en comble, et, à la réserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monument à la postérité, il n'y demeura pas pierre sur pierre.

Vous voyez donc, monseigneur, éclater sur Jérusalem la même vengeance qui avoit autrefois paru sous Sédécias. Tite n'est pas moins envoyé de Dieu

(1) Jos. lib. 7 de bell. jud. 4.—(2) *Ibid.* 11.

que Nabuchodonosor : les Juifs périssent de la même sorte. On voit dans Jérusalem la même rebellion, la même famine, les mêmes extrémités, les mêmes voies de salut ouvertes, la même séduction, le même endurcissement, la même chûte ; et afin que tout soit semblable, le second temple est brûlé sous Tite le même mois et le même jour que l'avoit été le premier sous Nabuchodonosor (1) : il falloit que tout fût marqué, et que le peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Il y a pourtant entre ces deux chûtes de Jérusalem et des Juifs de mémorables différences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une justice plus rigoureuse et plus déclarée. Nabuchodonosor fit mettre le feu dans le temple : Tite n'oublia rien pour le sauver, quoique ses conseillers lui représentassent que tant qu'il subsisteroit, les Juifs, qui y attachoient leur destinée, ne cesseroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu : c'étoit le dixieme d'août, qui avoit déja vu brûler le temple de Salomon. Malgré les défenses de Tite, prononcées devant les Romains et devant les Juifs, et malgré l'inclination naturelle des soldats, qui devoit les porter plutôt à piller qu'à consumer tant de richesses, un soldat, poussé, dit Josephe, par une inspiration divine, se fait lever par ses compagnons à une fenêtre, et met le feu dans ce temple auguste. Tite accourt, Tite commande qu'on se hâte d'éteindre la flamme naissante. Elle prend par-tout

(1) Jos. lib. 7 de bell. jud. 9, 10.

en un instant, et cet admirable édifice est réduit en cendres.

Que si l'endurcissement des Juifs, sous Sédécias, étoit l'effet le plus terrible et la marque la plus assurée de la vengeance divine, que dirons-nous de l'aveuglement qui a paru du temps de Tite? Dans la premiere ruine de Jérusalem, les Juifs s'entendoient du moins entre eux: dans la derniere, Jérusalem, assiégée par les Romains, étoit déchirée par trois factions ennemies (1). Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains alloit jusqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres: les combats du dehors coûtoient moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençoient leur guerre intestine; la violence et le brigandage régnoient par-tout dans la ville. Elle périssoit, elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts; et les chefs des factions y combattoient pour l'empire. N'étoit-ce pas une image de l'enfer, où les damnés ne se haïssent pas moins les uns les autres qu'ils haïssent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion, et de rage?

Confessons donc, monseigneur, que la justice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodonosor n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le ministre. Quelle ville a jamais vu périr onze cent mille hommes en sept mois de temps et dans un seul siege? C'est ce que virent les Juifs au dernier siege

(1) Jos. lib. 6, 7.

de Jérusalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait souffrir de semblable. Sous les Chaldéens, leur captivité ne dura que soixante et dix ans: il y a seize cents ans qu'ils sont esclaves par tout l'univers, et ils ne trouvent encore aucun adoucissement à leur esclavage.

Il ne faut plus s'étonner si Tite victorieux, après la prise de Jérusalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils lui envoyoient pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colere de Dieu si marquée, et sa main qu'il voyoit encore si présente, le tenoient dans un profond étonnement; et c'est ce qui lui fit dire ce que vous avez ouï, qu'il n'étoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible instrument de la vengeance divine.

Il n'en savoit pas tout le secret: l'heure n'étoit pas encore venue où les empereurs devoient reconnoître Jésus-Christ. C'étoit le temps des humiliations et des persécutions de l'église. C'est pourquoi Tite, assez éclairé pour connoître que la Judée périssoit par un effet manifeste de la justice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir si terriblement. C'étoit le plus grand de tous les crimes; crime jusqu'alors inouï, c'est-à-dire le déicide, qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vu encore aucun exemple.

Mais, si nous ouvrons un peu les yeux, et si nous considérons la suite des choses, ni ce crime des Juifs ni son châtiment ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous seulement de ce que Jésus-Christ

leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entiere de Jérusalem et du temple. Il n'y restera pas, dit-il, pierre sur pierre (1). Il avoit prédit la maniere dont cette ville ingrate seroit assiégée, et cette effroyable circonvallation qui la devoit environner: il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ses citoyens, et n'avoit pas oublié les faux prophetes par lesquels ils devoient être séduits. Il avoit averti les Juifs que le temps de leur malheur étoit proche: il avoit donné les signes certains qui devoient en marquer l'heure précise: il leur avoit expliqué la longue suite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment: en un mot, il avoit fait toute l'histoire du siege et de la désolation de Jérusalem.

Et remarquez, monseigneur, qu'il leur fit ces prédictions vers le temps de sa passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa passion approchoit quand il leur dit (2): « La Sagesse « divine vous a envoyé des prophetes, des sages et « des docteurs; vous en tuerez les uns, vous en cru- « cifierez les autres; vous les flagellerez dans vos « synagogues; vous les persécuterez de ville en ville, « afin que tout le sang innocent qui a été répandu « sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'A- « bel le juste, jusques au sang de Zacharie, fils de « Barachie, que vous avez massacré entre le temple « et l'autel. Je vous dis en vérité, toutes ces cho- « ses viendront sur la race qui est à présent. Jéru- « salem, Jérusalem, qui tues les prophetes, et qui

(1) MATTH. XXIV, 1, 2. Marc. XIII, 1, 2. Luc. XXI, 5, 6.—(2) MATTH. XXIII, 34, etc.

« lapidez ceux qui te sont envoyés, combien de fois « ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule « rassemble ses petits sous ses ailes; et tu ne l'as pas « voulu ! Le temps approche que vos maisons de- « meureront désertes. »

Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté leur Messie, et en sa personne et en celle des siens : ils ont remué tout l'univers contre ses disciples, et ne les ont laissés en repos dans aucune ville : ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'église naissante; ils ont lapidé saint Etienne, tué les deux Jacques, que leur sainteté rendoit vénérables même parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par le glaive et par les mains des gentils. Il faut qu'ils périssent. Tant de sang mêlé à celui des prophetes qu'ils ont massacrés, crie vengeance devant Dieu : leurs maisons et leur ville vont être désertes : leur désolation ne sera pas moindre que leur crime : Jésus-Christ les en avertit (1) : le temps est proche : « Toutes ces choses viendront sur la race qui est à « présent ». Et encore : « Cette génération ne passera « pas sans que ces choses arrivent » ; c'est-à-dire que les hommes qui vivoient alors en devoient être les témoins.

Mais écoutons la suite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faisoit son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse ville, il la regarde en pleurant : « Ah ! dit-il (2),

(1) Matth. XXIV, 34. Marc. XII, 30. Luc. XXI, 32. — (2) Luc. XIX, 41.

« ville infortunée, si tu connoissois du moins en « ce jour ce qui t'est encore donné pour te repen- « tir, ce qui te pourroit apporter la paix ! Mais « maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra « le temps que tes ennemis t'environneront de tran- « chées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes « parts, et te détruiront entièrement toi et tes en- « fants, et ne laisseront en toi pierre sur pierre, « parceque tu n'as pas connu le temps auquel Dieu « t'a visitée. »

C'étoit marquer assez clairement et la maniere du siege et les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que Jésus allât au supplice sans dénoncer à Jérusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faisoit. Comme il alloit au Calvaire, portant sa croix sur ses épaules, il étoit suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappoient la poitrine, et qui déploroient sa mort. Il s'arrêta, se tourna vers elles, et leur dit ces mots (1) : « Filles de Jéru- « salem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur « vous-mêmes et sur vos enfants, car le temps s'ap- « proche auquel on dira : Heureuses les stériles ! « heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'en- « fants, et les mamelles qui n'en ont point nourri ! Ils « commenceront alors à dire aux montagnes, Tom- « bez sur nous ; et aux collines, Couvrez-nous. Car « si le bois verd est ainsi traité, que sera-ce du bois « sec ? » Si l'innocent, si le juste souffre un si ri-

(1) Luc. XXIII, 27.

goureux supplice, que doivent attendre les coupables?

Jérémie a-t-il jamais plus amèrement déploré la perte des Juifs? Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs et leur désespoir, et cette horrible famine funeste aux enfants, funeste aux meres qui voyoient sécher leurs mamelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfants, et qui mangerent le fruit de leurs entrailles?

Telles sont les prédictions qu'il a faites à tout le peuple.

IX. Deux mémorables prédictions de notre Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire.

Celles qu'il fit en particulier à ses disciples méritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans ce long et admirable discours où il joint ensemble la ruine de Jérusalem avec celle de l'univers (1). Cette liaison n'est pas sans mystere, et en voici le dessein.

Jérusalem, cité bienheureuse que le Seigneur avoit choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance et dans la foi des promesses, fut la figure de l'église, et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfants. C'est pourquoi nous voyons souvent les prophetes joindre, dans la suite du même discours, ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'église et à ce

(1) Matth. XXIV. Marc. XII. Luc. XXI.

qui regarde la gloire céleste : c'est un des secrets des prophéties, et une des clefs qui en ouvrent l'intelligence. Mais Jérusalem réprouvée et ingrate envers son Sauveur devoit être l'image de l'enfer : ses perfides citoyens devoient représenter les damnés ; et le jugement terrible que Jésus-Christ devoit exercer sur eux étoit la figure de celui qu'il exercera sur tout l'univers lorsqu'il viendra à la fin des siecles, en sa majesté, juger les vivants et les morts. C'est une coutume de l'écriture, et un des moyens dont elle se sert pour imprimer les mysteres dans les esprits, de mêler, pour notre instruction, la figure à la vérité. Ainsi notre Seigneur a mêlé l'histoire de Jérusalem désolée avec celle de la fin des siecles ; et c'est ce qui paroît dans le discours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choses soient tellement confondues que nous ne puissions discerner ce qui appartient à l'une et à l'autre. Jésus-Christ les a distinguées par des caracteres certains, que je pourrois aisément marquer, s'il en étoit question. Mais il me suffit de vous faire entendre ce qui regarde la désolation de Jérusalem et des Juifs.

Les apôtres (c'étoit encore au temps de la passion), assemblés autour de leur maître, lui montroient le temple et les bâtiments d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité ; et il leur dit : « Voyez-vous ces grands bâ« timents ? il n'y restera pas pierre sur pierre. » Etonnés de cette parole, ils lui demandent le temps d'un évènement si terrible : et lui, qui ne vouloit

pas qu'ils fussent surpris dans Jérusalem lorsqu'elle seroit saccagée (car il vouloit qu'il y eût dans le sac de cette ville une image de la dernière séparation des bons et des mauvais), commença à leur raconter tous les malheurs comme ils devoient arriver l'un après l'autre.

Premièrement il leur marque des pestes, des famines et des tremblements de terre : et les histoires font foi que jamais ces choses n'avoient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Il ajoute qu'il y auroit par tout l'univers « des troubles, des bruits de guerre, des « guerres sanglantes ; que toutes les nations se sou- « leveroient les unes contre les autres » ; et qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous représenter les dernières années de Néron, lorsque tout l'empire romain, c'est-à-dire tout l'univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler, et qu'on vit les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire étoit composé, s'émouvoir tout à coup ; quatre empereurs s'élever presque en même temps contre Néron, et les uns contre les autres ; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui étoient répandues en orient et en occident, s'entrechoquer, et traverser, sous la conduite de leurs empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre pour décider leur querelle par de sanglantes batailles? Voilà de grands maux, dit le fils de Dieu, mais ce ne sera pas encore la fin. Les Juifs souffriront comme les autres dans cette commotion uni-

verselle du monde : mais il leur viendra bientôt après des maux plus particuliers ; « et ce ne sera « ici que le commencement de leurs douleurs. »

Il ajoute que son église, toujours affligée depuis son premier établissement, verroit la persécution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces temps. Vous avez vu que Néron, dans ses dernieres années, entreprit la perte des chrétiens, et fit mourir saint Pierre et saint Paul. Cette persécution, excitée par les jalousies et les violences des Juifs, avançoit leur perte, mais elle ne marquoit pas encore le terme précis.

La venue des faux christs et des faux prophetes sembloit être un plus prochain acheminement à la derniere ruine : car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de prêter l'oreille à la vérité est d'être entraînés à leur perte par des prophetes trompeurs. Jésus-Christ ne cache pas à ses apôtres que ce malheur arriveroit aux Juifs. « Il s'élevera, dit-il, un « grand nombre de faux prophetes qui séduiront « beaucoup de monde ». Et encore : « Donnez-vous « de garde des faux christs et des faux prophetes. »

Qu'on ne dise pas que c'étoit une chose aisée à deviner à qui connoissoit l'humeur de la nation : car au contraire je vous ai fait voir que les Juifs, rebutés de ces séducteurs qui avoient si souvent causé leur ruine et sur-tout dans le temps de Sédécias, s'en étoient tellement désabusés qu'ils cesserent de les écouter. Plus de cinq cents ans se passerent sans qu'il parût aucun faux prophete en Israel. Mais l'enfer, qui les inspire, se réveilla à la venue de Jésus-Christ ; et Dieu, qui tient en bride autant

qu'il lui plaît les esprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoyer dans le même temps ce supplice aux Juifs, et cette épreuve à ses fideles. Jamais il ne parut tant de faux prophetes que dans les temps qui suivirent la mort de notre Seigneur. Surtout vers le temps de la guerre judaïque, et sous le regne de Néron qui la commença, Josephe nous fait voir une infinité de ces imposteurs qui attiroient le peuple au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance (1). C'est aussi pour cette raison que le désert est marqué, dans les prédictions de notre Seigneur (2), comme un des lieux où seroient cachés ces faux libérateurs que vous avez vus à la fin entraîner le peuple dans sa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom du Christ, sans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans ces promesses imaginaires; et vous verrez dans la suite de quoi vous en convaincre.

La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions: elles furent communes dans tout l'empire. Il n'y a aucun temps où toutes les histoires nous fassent paroître un plus grand nombre de ces imposteurs qui se vantent de prédire l'avenir, et trompent les peuples par leurs prestiges. Un Simon le magicien, un Elymas, un Apollonius Tyanéus, un nombre infini d'autres enchanteurs, marqués dans les histoires saintes et profanes, s'éleverent

(1) Jos. ant. XX, 6; de bell. jud. II, 22.—(2) Matt. XXIV. 16.

durant ce siecle, où l'enfer sembloit faire ses derniers efforts pour soutenir son empire ébranlé. C'est pourquoi Jésus-Christ remarque en ce temps, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux prophetes. Qui considérera de près ses paroles, verra qu'ils devoient se multiplier devant et après la ruine de Jérusalem, mais vers ces temps; et que ce seroit alors que la séduction, fortifiée par de faux miracles et par de fausses doctrines, seroit tout ensemble si subtile et si puissante, que « les « élus même, s'il étoit possible, y seroient trom- « pés (1). »

Je ne dis pas qu'à la fin des siecles il ne doive encore arriver quelque chose de semblable et de plus dangéreux, puisque même nous venons de voir que ce qui se passe dans Jérusalem est la figure manifeste de ces derniers temps : mais il est certain que Jésus-Christ nous a donné cette séduction comme un des effets sensibles de la colere de Dieu sur les Juifs, et comme un des signes de leur perte. L'événement a justifié sa prophétie : tout est ici attesté par des témoignages irréprochables. Nous lisons la prédiction de leurs erreurs dans l'évangile : nous en voyons l'accomplissement dans leurs histoires, et sur-tout dans celle de Josephe.

Après que Jésus-Christ a prédit ces choses, dans le dessein qu'il avoit de tirer les siens des malheurs dont Jérusalem étoit menacée, il vient aux signes prochains de la derniere désolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toujours à ses élus de sembla-

(1) Matth. XXIV, 24. Marc. XIII, 22.

bles marques. Dans ces terribles châtiments qui font sentir sa puissance à des nations entieres, il frappe souvent le juste avec le coupable : car il a de meilleurs moyens de les séparer que ceux qui paroissent à nos sens. Les mêmes coups qui brisent la paille séparent le bon grain ; l'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée ; et sous les mêmes châtiments par lesquels les méchants sont exterminés, les fideles se purifient (1). Mais dans la désolation de Jérusalem, afin que l'image du jugement dernier fût plus expresse, et la vengeance divine plus marquée sur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient reçu l'évangile fussent confondus avec les autres ; et Jésus-Christ donna à ses disciples des signes certains auxquels ils pussent connoître quand il seroit temps de sortir de cette ville réprouvée. Il se fonda, selon sa coutume, sur les anciennes prophéties, dont il étoit l'interprete aussi bien que la fin ; et repassant sur l'endroit où la derniere ruine de Jérusalem fut montrée si clairement à Daniel, il dit ces paroles (2) : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation « que Daniel a prophétisée, que celui qui lit en« tende ; quand vous la verrez établie dans le lieu « saint », ou, comme il est porté dans saint Marc (3), « dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que ceux « qui sont dans la Judée s'enfuient dans les monta« gnes. » Saint Luc raconte la même chose en d'au« tres termes (4) : « Quand vous verrez les armées

(1) Aug. I de civit. Dei, c. 8.—(2) Matth. XXIV, 15.—(3) Marc. XIII, 14.—(4) Luc. XXI. 20, 21.

« entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est « proche : alors que ceux qui sont dans la Judée « se retirent dans les montagnes. »

Un des évangélistes explique l'autre ; et en conférant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel est la même chose que les armées autour de Jérusalem. Les saints peres (1) l'ont ainsi entendu, et la raison nous en convainc.

Le mot d'abomination, dans l'usage de la langue sainte, signifie idole : et qui ne sait que les armées romaines portoient dans leurs enseignes les images de leurs dieux et de leurs césars, qui étoient les plus respectés de tous leurs dieux ? Ces enseignes étoient aux soldats un objet de culte ; et parceque les idoles, selon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la terre sainte, les enseignes romaines en étoient bannies. Aussi voyons-nous dans les histoires, que tant qu'il a resté aux Romains tant soit peu de considération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les enseignes romaines dans la Judée. C'est pour cela que Vitellius, quand il passa dans cette province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ses troupes sans enseignes (2) ; car on révéroit encore alors la religion judaïque, et on ne vouloit point forcer ce peuple à souffrir des choses si contraires à sa loi. Mais au temps de la derniere guerre judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un peuple qu'ils vou-

(1) Orig. tract. 29 in Matth. Aug. ep. 80 ad Hesych.
—(2) Jos. ant. XVIII, c. 7.

loient exterminer. Ainsi quand Jérusalem fut assiégée, elle étoit environnée d'autant d'idoles qu'il y avoit d'enseignes romaines; et l'abomination ne parut jamais tant où elle ne devoit pas être, c'est-à-dire dans la terre sainte, et autour du temple.

Est-ce donc là, dira-t-on, ce grand signe que Jésus-Christ devoit donner? Etoit-il temps de s'enfuir quand Tite assiégea Jérusalem, et qu'il en ferma de si près les avenues qu'il n'y avoit plus moyen de s'échapper? C'est ici qu'est la merveille de la prophétie. Jérusalem a été assiégée deux fois en ces temps (1): la premiere par Cestius, gouverneur de Syrie, l'an 68 de notre Seigneur; la seconde par Tite, quatre ans après, c'est-à-dire l'an 72. Au dernier siege, il n'y avoit plus moyen de se sauver; Tite faisoit cette guerre avec trop d'ardeur: il surprit toute la nation renfermée dans Jérusalem durant la fête de pâque, sans que personne échappât; et cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la ville ne laissoit plus d'espérance à ses habitants. Mais il n'y avoit rien de semblable dans le siege de Cestius (2): il étoit campé à 50 stades, c'est-à-dire à six milles de Jérusalem. Son armée se répandoit tout autour, mais sans y faire de tranchées; et il faisoit la guerre si négligemment, qu'il manqua l'occasion de prendre la ville, dont la terreur, les séditions, et même ses intelligences lui ouvroient les portes. Dans ce temps, loin que la retraite fût impossible, l'histoire marque expressément que plusieurs Juifs

(1) Jos. II de bell. jud. c. 23, 24. *Ibid.* lib. 6, 7.—(2) *Ibid.* lib. 2, c. 23, 24.

se retirerent (1). C'étoit donc alors qu'il falloit sortir ; c'étoit le signal que le fils de Dieu donnoit aux siens. Aussi a-t-il distingué très nettement les deux sieges : l'un, où la ville seroit entourée de fossés et de forts (2) ; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermés : l'autre, où elle seroit seulement enceinte de l'armée (3), et plutôt investie qu'assiégée dans les formes ; c'est alors « qu'il « falloit fuir, et se retirer dans les montagnes. »

Les chrétiens obéirent à la parole de leur maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jérusalem et dans la Judée, nous ne lisons ni dans Josephe, ni dans les autres histoires, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant, par l'histoire ecclésiastique, et par tous les monuments de nos ancêtres (4), qu'ils se retirerent à la petite ville de Pella, dans un pays de montagnes auprès du désert, aux confins de la Judée et de l'Arabie.

On peut connoître par-là combien précisément ils avoient été avertis ; et il n'y a rien de plus remarquable que cette séparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au christianisme, les uns étant demeurés dans Jérusalem pour y subir la peine de leur infidélité, et les autres s'étant retirés, comme Loth sorti de Sodome, dans une petite ville, où ils considéroient avec tremblement les effets de

(1) Jos. lib. 2, c. 23, 24. — (2) Luc. XIX, 41. — (3) *Ibid.* XXI, 20, 21. — (4) Eus. III hist. eccl. c. 5. Epiph. hær. VII Nazaræorum, et lib. de pond. et mens.

la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jésus-Christ, il y eut des prédictions de plusieurs de ses disciples, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul. Comme on traînoit au supplice ces deux fideles témoins de Jésus-Christ ressuscité, ils dénoncerent aux Juifs qui les livroient aux gentils leur perte prochaine. Ils leur dirent (1) « que Jérusalem alloit être renversée « de fond en comble; qu'ils périroient de faim et « de désespoir; qu'ils seroient bannis à jamais de la « terre de leurs peres, et envoyés en captivité par « toute la terre; que le terme n'étoit pas loin, et « que tous ces maux leur arriveroient pour avoir in- « sulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé « fils de Dieu qui s'étoit déclaré à eux par tant de « miracles. » La pieuse antiquité nous a conservé cette prédiction des apôtres, qui devoit être suivie d'un si prompt accomplissement. Saint Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, soit par une inspiration particuliere, soit en expliquant les paroles de son maître; et Phlégon, auteur païen, dont Origene produit le témoignage, a écrit (2) que tout ce que cet apôtre avoit prédit s'étoit accompli de point en point.

Ainsi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétisé. La cause de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jésus-Christ et de ses disciples. Le temps des graces étoit passé, et leur perte étoit inévitable.

(1) Lact. div. instit. lib. 4, c. 21. — (2) Phleg. lib. 13 et 14. Chron. apud Orig. lib. 2 cont. Cels.

C'étoit donc en vain, monseigneur, que Tite vouloit sauver Jérusalem et le temple : la sentence étoit partie d'en-haut ; il ne devoit plus y rester pierre sur pierre.

Que si un empereur romain tenta vainement d'empêcher la ruine du temple, un autre empereur romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'apostat, après avoir déclaré la guerre à Jésus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Dans le dessein qu'il avoit de susciter de tous côtés des ennemis aux chrétiens, il s'abaissa jusqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur temple ; il leur donna des sommes immenses, et les assista de toute la force de l'empire. Ecoutez quel en fut l'événement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints peres et les historiens ecclésiastiques le rapportent d'un commun accord, et le justifient par des monuments qui restoient encore de leur temps. Mais il falloit que la chose fût attestée par les païens mêmes. Ammian Marcellin, gentil de religion, et zélé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes : « Pendant qu'Alipius, aidé du gouver-« neur de la province, avançoit l'ouvrage autant « qu'il pouvoit, de terribles globes de feu sortirent « des fondements qu'ils avoient auparavant ébranlés « par des secousses violentes ; les ouvriers, qui re-« commencerent souvent l'ouvrage, furent brûlés « à diverses reprises ; le lieu devint inaccessible, et « l'entreprise cessa (1). »

(1) Amm. Marcel. lib. 23, init.

Les auteurs ecclésiastiques, plus exacts à représenter un événement si mémorable, joignent le feu du ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jésus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome (1) s'écrie : « Il a bâti son église sur la pierre, rien ne l'a « pu renverser ; il a renversé le temple, rien ne l'a « pu relever : nul ne peut abattre ce que Dieu élève : « nul ne peut relever ce que Dieu abat. »

Ne parlons plus de Jérusalem ni du temple : jetons les yeux sur le peuple même, autrefois le temple vivant du Dieu des armées, et maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abattus que leur temple et que leur ville. L'esprit de vérité n'est plus parmi eux : la prophétie y est éteinte : les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur espérance se sont évanouies : tout est renversé dans ce peuple, et il n'y reste plus pierre sur pierre.

Et voyez jusqu'à quel point ils sont livrés à l'erreur. Jésus-Christ leur avoit dit (1) : Je suis venu à vous au nom de mon père, et vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en son nom et vous le recevrez. Depuis ce temps l'esprit de séduction regne tellement parmi eux, qu'ils sont prêts encore à chaque moment à s'y laisser emporter. Ce n'étoit pas assez que les faux prophetes eussent livré Jérusalem entre les mains de Tite ; les Juifs n'étoient pas encore bannis de la Judée, et l'amour qu'ils avoient pour Jérusalem en avoit obligé plusieurs à choisir leur demeure parmi ses ruines : voici un faux Christ qui va achever de les perdre.

(1) Orat. in Judæos.—(2) JOAN. V, 43.

Cinquante ans après la prise de Jérusalem, dans le siecle de la mort de notre Seigneur, l'infâme Barcochébas, un voleur, un scélérat, parceque son nom signifioit le fils de l'étoile, se disoit l'étoile de Jacob, prédite au livre des Nombres (1), et se porta pour le Christ. Akibas, le plus autorisé de tous les rabbins, et à son exemple tous ceux que les Juifs appeloient leurs sages, entrerent dans son parti, sans que l'imposteur leur donnât aucune autre marque de sa mission, sinon qu'Akibas disoit que le Christ ne pouvoit pas beaucoup tarder. Les Juifs se révolterent par tout l'empire romain sous la conduite de Barcochébas qui leur promettoit l'empire du monde. Adrien en tua six cent mille : le joug de ces malheureux s'appesantit, et ils furent bannis pour jamais de la Judée (2).

Qui ne voit que l'esprit de séduction s'est saisi de leur cœur? L'amour de la vérité, qui leur apportoit le salut, s'est éteint en eux : Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur qui les fait croire au mensonge (3). Il n'y a point d'imposture si grossiere qui ne les séduise. De nos jours, un imposteur s'est dit le Christ en orient. Tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne, et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginoient déja qu'ils alloient devenir

(1) Num. XXIV, 17. Eus. hist. eccl. IV, 6, 8. — (2) Talm. Hieron. tract. de jejun. et in vet. com. sup. lam. Jerem. Maimonid. lib. de jure reg. cap. 12. — (3) 2 Thess. II, 10.

les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'étoit fait turc, et avoit abandonné la loi de Moïse.

Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient tombés dans de tels égarements, ni que la tempête les ait dissipés après qu'ils ont eu quitté leur route: cette route leur étoit marquée dans leurs prophéties, principalement dans celles qui désignoient le temps du Christ. Ils ont laissé passer ces précieux moments sans en profiter: c'est pourquoi on les voit ensuite livrés au mensonge, et ils ne savent plus à quoi se prendre.

Donnez-moi encore un moment, monseigneur, pour vous raconter la suite de leurs erreurs et tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abyme. Les routes par où on s'égare tiennent toujours au grand chemin; et en considérant où l'égarement a commencé, on marche plus sûrement dans la droite voie.

X. *La suite des erreurs des Juifs, et la maniere dont ils expliquent les prophéties.*

Nous avons vu, monseigneur, que deux prophéties marquoient aux Juifs le temps du Christ, celle de Jacob et celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du royaume de Juda au temps que le Christ viendroit: mais Daniel expliquoit que la totale destruction de ce royaume devoit être une suite de la mort du Christ; et Jacob disoit clairement que, dans la décadence du royaume de Juda, le Christ qui viendroit alors seroit l'attente des pen-

ples, c'est-à-dire qu'il en seroit le libérateur, et qu'il se feroit un nouveau royaume composé non plus d'un seul peuple, mais de tous les peuples du monde. Les paroles de la prophétie ne peuvent avoir d'autre sens, et c'étoit la tradition constante des Juifs qu'elles devoient s'entendre de cette sorte.

De là cette opinion répandue parmi les anciens rabbins (1), et qu'on voit encore dans leur Talmud, que dans le temps que le Christ viendroit il n'y auroit plus de magistrature : de sorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoître le temps de leur Messie, que d'observer quand ils tomberoient dans cet état malheureux.

En effet, ils avoient bien commencé; et s'ils n'avoient eu l'esprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trouver dans le Messie afin d'y avoir part sous son empire, ils n'auroient pu méconnoître Jésus-Christ. Le fondement qu'ils avoient posé étoit certain : car aussitôt que la tyrannie du premier Hérode, et le changement de la république judaïque qui arriva de son temps, leur eut fait voir le moment de la décadence marquée dans la prophétie, ils ne douterent point que le Christ ne dût venir, et qu'on ne vît bientôt ce nouveau royaume où devoient se réunir tous les peuples.

Une des choses qu'ils remarquerent (2), c'est que la puissance de vie et de mort leur fut ôtée. C'étoit un grand changement, puisqu'elle leur avoit toujours été conservée jusqu'alors, à quelque domina-

(1) Gem. Tr. Sanhed. c. 11. — (2) Talm. Hierosol. Tr. Sanhed.

tion qu'ils fussent soumis, et même dans Babylone pendant leur captivité : l'histoire de Suzanne le fait assez voir (1), et c'est une tradition constante parmi eux. Les rois de Perse qui les rétablirent leur laissèrent cette puissance par un décret exprès que nous avons remarqué en son lieu ; et nous avons vu aussi que les premiers Séleucides avoient plutôt augmenté que restreint leurs privileges (2). Je n'ai pas besoin de parler ici encore une fois du regne des Machabées, où ils furent non seulement affranchis, mais puissants et redoutables à leurs ennemis. Pompée, qui les affoiblit à la maniere que nous avons vue, contenta du tribut qu'il leur imposa, et de les mettre en état que le peuple romain en pût disposer dans le besoin, leur laissa leur prince avec toute la juridiction. On sait assez que les Romains en usoient ainsi, et ne touchoient point au gouvernement du dedans dans les pays à qui ils laissoient leurs rois naturels.

Enfin les Juifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie et de mort, seulement quarante ans avant la désolation du second temple : et on ne peut douter que ce ne soit le premier Hérode qui ait commencé à faire cette plaie à leur liberté ; car depuis que, pour se venger du sanhédrin (3), où il avoit été obligé de comparoître lui-même avant qu'il fût roi, et ensuite pour s'attirer toute l'autorité à lui seul, il eut attaqué cette assemblée qui étoit comme le sénat fondé par Moïse, et le conseil perpétuel de

(1) Dan. XIII.—(2) 1 Esd. VII, 25, 26.—(3) Joseph. XIV, 17.

la nation, où la suprême juridiction étoit exercée; peu à peu ce grand corps perdit son pouvoir, et il lui en restoit bien peu quand Jésus-Christ vint au monde.

Les affaires empirerent sous les enfants d'Hérode, lorsque le royaume d'Archélaüs, dont Jérusalem étoit la capitale, réduit en province romaine, fut gouverné par des présidents que les empereurs envoyoient. Dans ce malheureux état les Juifs garderent si peu la puissance de vie et de mort, que pour faire mourir Jésus-Christ, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate; et ce foible gouverneur leur ayant dit qu'ils le fissent mourir eux-mêmes, ils répondirent tout d'une voix : « Nous n'avons pas le pouvoir de « faire mourir personne (1). » Aussi fut-ce par les mains d'Hérode qu'ils firent mourir saint Jacques, frere de saint Jean, et qu'ils mirent saint Pierre en prison. Quand ils eurent résolu la mort de saint Paul (2), ils le livrerent entre les mains des Romains comme ils avoient fait Jésus-Christ; et le vœu sacrilege de leurs faux zélés, qui jurerent de ne boire ni ne manger jusqu'à ce qu'ils eussent tué ce saint apôtre, montre assez qu'ils se croyoient déchus du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapiderent saint Etienne (3), ce fut tumultuairement, et par un effet de ces emportements séditieux que les Romains ne pouvoient pas

(1) JOAN. XVIII, 31. Act. 1, 2, 3.—(2) ACT. XXIII, XXIV.—(3) *Ibid.* VII, 56, 57.

toujours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zélateurs.

On doit donc tenir pour certain, tant par ces histoires que par le consentement des Juifs et par l'état de leurs affaires, que vers les temps de notre Seigneur, et sur-tout dans ceux où il commença d'exercer son ministere, ils perdirent entièrement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte sans se ressouvenir de l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédisoit que dans le temps du Messie il n'y auroit plus parmi eux ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de leurs plus anciens auteurs le remarque (1); et il a raison d'avouer que le sceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les chefs du peuple, puisque la puissance publique leur étoit ôtée, et que le sanhédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus considérés comme juges, mais comme simples docteurs. Ainsi, selon eux-mêmes, il étoit temps que le Christ parût. Comme ils voyoient ce signe certain de la prochaine arrivée de ce nouveau roi, dont l'empire devoit s'étendre sur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs, et on fut persuadé dans tout l'orient qu'on ne seroit pas long-temps sans voir sortir de Judée ceux qui régneroient sur toute la terre.

Tacite et Suétone (2) rapportent ce bruit comme établi par une opinion constante et par un ancien

(1) Tract. voc. magna Gen. seu comm. in Gen. — (2) Suet. Vespas. Tac. lib. 5 hist. c. 13. Jos. de bell. jud. VII, 12. Hegesip. de excid. Jer. V, 44.

oracle qu'on trouvoit dans les livres sacrés du peuple juif. Joseph récite cette prophétie dans les mêmes termes, et dit comme eux qu'elle se trouvoit dans les saints livres. L'autorité de ces livres, dont on avoit vu les prédictions si visiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'orient; et les Juifs, plus attentifs que les autres à observer des conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur instruction, reconnurent le temps du Messie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainsi les réflexions qu'ils firent sur leur état furent justes; et, sans se tromper sur les temps du Christ, ils connurent qu'il devoit venir dans le temps qu'il vint en effet.

Mais, ô foiblesse de l'esprit humain! ô vanité, source inévitable d'aveuglement! l'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Ils vouloient que ce fût un roi semblable aux rois de la terre. C'est pourquoi les flatteurs du premier Hérode, éblouis de la grandeur et de la magnificence de ce prince, qui, tout tyran qu'il étoit, ne laissa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce roi tant promis (1). C'est aussi ce qui donna lieu à la secte des hérodiens, dont il est tant parlé dans l'évangile (2), et que les païens ont connue, puisque Perse (3) et son scholiaste nous apprennent qu'encore du temps de Néron la naissance du roi Hérode

(1) Epiph. lib. 1 hær. 20 herodian. — (2) Matth. XXII, 6. Marc. III, 6; XII, 13.—(3) Pers. et vet. schol. sat. V, 11, 180.

étoit célébrée par ses sectateurs avec la même solennité que le sabbat.

Josephe tomba dans une semblable erreur. Cet homme « instruit, comme il dit lui-même (1), dans « les prophéties judaïques, comme étant prêtre et « sorti de la race sacerdotale », reconnut, à la vérité, que la venue de ce roi promis par Jacob convenoit aux temps d'Hérode, où il nous montre lui-même avec tant de soin un commencement manifeste de la ruine des Juifs : mais comme il ne vit rien dans sa nation qui remplît ces ambitieuses idées qu'elle avoit conçues de son Christ, il poussa un peu plus avant le temps de la prophétie ; et l'appliquant à Vespasien, il assura que « cet oracle de « l'écriture signifioit ce prince déclaré empereur « dans la Judée (2) ».

C'est ainsi qu'il détournoit l'écriture sainte pour autoriser sa flatterie : aveugle, qui transportoit aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda ; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham et de David ; et attribuoit à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumieres devoient retirer les gentils de l'idolâtrie !

La conjoncture des temps le favorisoit. Mais pendant qu'il attribuoit à Vespasien ce que Jacob avoit dit du Christ, les zélés qui défendoient Jérusalem se l'attribuoient à eux-mêmes. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettoient l'empire du monde, comme Josephe le raconte (3) ; plus raisonnables

(1) Jos. de bell. jud. IV, 14. — (2) *Ibid.* III, 14 ; VII, 12. — (3) *Ibid.* VII.

que lui, en ce que du moins ils ne sortoient pas de la nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs peres.

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faisoit dès-lors parmi les gentils la prédication de l'évangile, et à ce nouvel empire que Jésus-Christ établissoit par toute la terre? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un empire où la piété régnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l'idolâtrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux nations infideles? et l'empire même des Césars n'étoit-il pas une vaine pompe à comparaison de celui-ci? Mais cet empire n'étoit pas assez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut être désabusé des grandeurs humaines pour connoître Jésus-Christ! Les Juifs connurent les temps; les Juifs voyoient les peuples appelés au Dieu d'Abraham, selon l'oracle de Jacob, par Jésus-Christ et par ses disciples: et toutefois ils le méconnurent ce Jésus qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et encore que durant sa vie et après sa mort il confirmât sa mission par tant de miracles, ces aveugles le rejeterent, parcequ'il n'avoit en lui que la solide grandeur destituée de tout l'appareil qui frappe les sens, et qu'il venoit plutôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcés par les conjonctures et les circonstances du temps, malgré leur aveuglement ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions. Tout se disposoit tellement du temps de notre Seigneur à la manifestation du Messie, qu'ils soupçonnerent que saint Jean-Baptiste le pouvoit

bien être (1). Sa maniere de vie austere, extraordinaire, étonnante, les frappa; et au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple et commune de Jésus-Christ rebuta ces esprits grossiers autant que superbes, qui ne pouvoient être pris que par les sens, et qui d'ailleurs, éloignés d'une conversion sincere, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette sorte saint Jean-Baptiste, qu'on jugea digne d'être le Christ, n'en fut pas cru quand il montra le Christ véritable; et Jésus-Christ, qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour être suivi.

Cependant l'impression qu'ils avoient conçue que le Christ devoit paroître en ce temps étoit si forte, qu'elle demeura près d'un siecle parmi eux. Ils crurent que l'accomplissement des prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, et n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis; de sorte que près de cent ans il ne se parloit parmi eux que des faux Christs qui se faisoient suivre, et des faux prophetes qui les annonçoient.

Les siecles précédents n'avoient rien vu de semblable; et les Juifs ne prodiguerent le nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur leur tyran tant de victoires, ni quand son frere Simon les affranchit du joug des gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les temps et les autres marques ne convenoient pas, et ce

(1) Luc. III, 15. Joan. I, 19, 20.

n'est que dans le siecle de Jésus-Christ qu'on a commencé à parler de tous ces Messies.

Les Samaritains, qui lisoient dans le Pentateuque la prophétie de Jacob, se firent des Christs aussi bien que les Juifs, et un peu après Jésus-Christ ils reconnurent leur Dosithée; Simon le magicien, de même pays, se vantoit aussi d'être le fils de Dieu, et Ménandre son disciple se disoit le sauveur du monde (1); dès le vivant de Jésus-Christ la Samaritaine avoit cru que le Messie alloit venir (2): tant il étoit constant dans la nation et parmi tous ceux qui lisoient l'ancien oracle de Jacob, que le Christ devoit paroître dans ces conjonctures.

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eut plus rien à attendre, et que les Juifs eurent vu par expérience que tous les Messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage; alors ils furent longtemps sans qu'il parût parmi eux de nouveaux Messies; et Barcochébas est le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers temps du christianisme. Mais l'ancienne impression ne put être entièrement effacée. Au lieu de croire que le Christ avoit paru, comme ils avoient fait encore au temps d'Adrien; sous les Antonins ses successeurs, ils s'aviserent de dire que leur Messie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parcequ'il attendoit le prophete Elie qui devoit venir le sacrer. Ce discours étoit commun parmi eux dans le temps de

(1) Orig. tract. 27 in Matth. tom. 14 in Joan. I cont. Cels. Iren. I, 20, 21.—(2) Joan. IV, 25.

saint Justin (1); et nous trouvons aussi dans leur Talmud la doctrine d'un de leurs maîtres des plus anciens (2), qui disoit « que le Christ étoit venu « selon qu'il étoit marqué dans les prophetes; mais « qu'il se tenoit caché quelque part à Rome parmi « les pauvres mendiants. »

Une telle rêverie ne put pas entrer dans les esprits; et les Juifs, contraints enfin d'avouer que le Messie n'étoit pas venu dans le temps qu'ils avoient raison de l'attendre selon leurs anciennes prophéties, tomberent dans un autre abyme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçassent à l'espérance de leur Messie qui leur manquoit dans le temps; et plusieurs suivirent un fameux rabbin (3) dont les paroles se trouvent encore conservées dans le Talmud. Celui-ci, voyant le terme passé de si loin, conclut « que les Israélites n'avoient plus de Messie « à attendre, parcequ'il leur avoit été donné en la « personne du roi Ezéchias. »

A la vérité cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été détestée. Mais comme ils ne connoissent plus rien dans les temps qui leur sont marqués par leurs prophéties, et qu'ils ne savent par où sortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foi de cette parole que nous lisons dans le Talmud (4), « Tous les termes qui étoient marqués pour la venue « du Messie sont passés »; et ont prononcé d'un

(1) JUSTIN. adv. Tryph. — (2) R. Juda, filius Levi. Gem. San. XI.—(3) R. Hillel. Gem. San. XI. Is. Abrau. de cap. fidei.—(4) Gem. San. c. 11. Moses Maimon. in epit. Talm. Is. Abrau. de cap. fidei.

commun accord, « Maudits soient ceux qui suppu-« teront les temps du Messie »! comme on voit dans une tempête qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route le pilote désespéré abandonner son calcul, et aller où le mene le hasard.

Depuis ce temps, toute leur étude a été d'éluder les prophéties où le temps du Christ étoit marqué: ils ne se sont pas souciés de renverser toutes les traditions de leurs peres, pourvu qu'ils pussent ôter aux Chrétiens ces admirables prophéties; et ils en sont venus jusqu'à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Christ.

Mais leurs anciens livres les démentent. Cette prophétie est entendue du Messie dans le Talmud (1), et la maniere dont nous l'expliquons se trouve dans leurs paraphrases, c'est-à-dire dans les commentaires les plus authentiques et les plus respectés qui soient parmi eux (2). Nous y trouvons en propres termes que la maison et le royaume de Juda, auquel se devoit réduire un jour toute la postérité de Jacob et tout le peuple d'Israel, produiroit toujours des juges et des magistrats jusqu'à la venue du Messie, sous lequel il se formeroit un royaume composé de tous les peuples.

C'est le témoignage que rendoient encore aux Juifs, dans les premiers temps du christianisme, leurs plus célebres docteurs et les plus reçus. L'ancienne tradition, si ferme et si établie, ne pouvoit être abolie d'abord; et quoique les Juifs n'appli-

(1) Gem. Tr. Sanhed. c. 11.—(2) Paraph. Onkelos, Johanan, et Jerosol. V. Polyg. Ang.

quassent pas à Jésus-Christ la prophétie de Jacob, ils n'avoient encore osé nier qu'elle ne convînt au Messie. Ils n'en sont venus à cet excès que longtemps après, et lorsque, pressés par les chrétiens, ils ont enfin apperçu que leur propre tradition étoit contre eux.

Pour la prophétie de Daniel où la venue du Christ étoit renfermée dans le terme de 490 ans, à compter depuis la vingtieme année d'Artaxerxe à la longue main; comme ce terme menoit à la fin du quatrieme millenaire du monde, c'étoit aussi une tradition très ancienne parmi les Juifs, que le Messie paroîtroit vers la fin de ce quatrieme millenaire, et environ deux mille ans après Abraham. Un Elie, dont le nom est grand parmi les Juifs, quoique ce ne soit pas le prophete, l'avoit ainsi enseigné avant la naissance de Jésus-Christ; et la tradition s'en est conservée dans le livre du Talmud (1). Vous avez vu ce terme accompli à la venue de notre Seigneur, puisqu'il a paru en effet environ deux mille ans après Abraham, et vers l'an 4000 du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu; et, frustrés de leur attente, ils ont dit que leurs péchés avoient retardé le Messie qui devoit venir. Mais cependant nos dates sont assurées, de leur aveu propre; et c'est un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes un terme que Dieu a marqué si précisément dans Daniel.

C'est encore pour eux un grand embarras de voir que ce prophete fasse aller le temps du Christ avant

(1) Gem. Tr. San. c. 11.

celui de la ruine de Jérusalem ; de sorte que ce dernier temps étant accompli, celui qui le précede le doit être aussi.

Josephe s'est ici trompé trop grossièrement (1). Il a bien compté les semaines qui devoient être suivies de la désolation du peuple juif ; et les voyant accomplies dans le temps que Tite mit le siege devant Jérusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette ville ne fût arrivé : mais il ne considéra pas que cette désolation devoit être précédée de la venue du Christ et de sa mort ; de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la prophétie.

Les Juifs qui sont venus après lui ont voulu suppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Hérode, que les Romains, disent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jérusalem ; et ils veulent que cet Agrippa, Christ par son titre de roi, soit le Christ dont il est parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car, outre que cet Agrippa ne peut être ni le Juste, ni le Saint des Saints, ni la fin des prophéties, tel que devoit être le Christ que Daniel marquoit en ce lieu ; outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs étoient innocents, ne pouvoit pas être la cause de leur désolation, comme devoit être la mort du Christ de Daniel ; ce que disent ici les Juifs est une fable. Cet Agrippa descendu d'Hérode fut toujours du parti des Romains : il fut toujours bien traité par leurs empereurs, et régna dans un canton de la

(1) Ant. X, c. ult. De bell. jud. VII, 4.

Judée long-temps après la prise de Jérusalem, comme l'attestent Josephe et les autres contemporains (1).

Ainsi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les prophéties les confond. Eux-mêmes ils ne se fient pas à des inventions si grossieres, et leur meilleure défense est dans cette loi qu'ils ont établie de ne supputer plus les jours du Messie. Par-là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, et renoncent aux prophéties où le Saint-Esprit a lui-même compté les années : mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, et font voir la vérité de ce qu'elles disent de leur aveuglement et de leur chûte.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux prophéties, la désolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le temps marqué ; l'évènement est plus fort que toutes leurs subtilités ; et si le Christ n'est venu dans cette fatale conjoncture, les prophetes en qui ils esperent les ont trompés.

Et pour achever de les convaincre, remarquez deux circonstances qui ont accompagné leur chûte et la venue du Sauveur du monde : l'une, que la succession des pontifes, perpétuelle et inaltérable depuis Aaron, finit alors ; l'autre, que la distinction des tribus et des familles, toujours conservée jusqu'à ce temps, y périt, de leur aveu propre.

Cette distinction étoit nécessaire jusques au temps du Messie. De Lévi devoient naître les ministres des choses sacrées : d'Aaron devoient sortir les prê-

(1) Jos. lib. 7 de bell. jud. Justus Tiber. Biblioth. Phot. cod. 33.

tres et les pontifes : de Juda devoit sortir le Messie même. Si la distinction des familles n'eût subsisté jusqu'à la ruine de Jérusalem et jusqu'à la venue de Jésus-Christ, les sacrifices judaïques auroient péri devant le temps, et David eût été frustré de la gloire d'être reconnu pour le pere du Messie. Le Messie est-il arrivé? le sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisedech, a-t-il commencé en sa personne? et la nouvelle royauté, qui n'étoit pas de ce monde, a-t-elle paru? on n'a plus besoin d'Aaron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'est plus nécessaire dans un temps où les sacrifices devoient cesser, selon Daniel (1). La maison de David et de Juda a accompli sa destinée lorsque le Christ de Dieu en est sorti; et comme si les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur espérance, ils oublient précisément en ce temps la succession des familles jusqu'alors si soigneusement et si religieusement retenue.

N'omettons pas une des marques de la venue du Messie, et peut-être la principale, si nous la savons bien entendre, quoiqu'elle fasse le scandale et l'horreur des Juifs : c'est la rémission des péchés annoncée au nom d'un Sauveur souffrant, d'un Sauveur humilié et obéissant jusqu'à la mort. Daniel (2) avoit marqué parmi ses semaines la semaine mystérieuse que nous avons observée, où le Christ devoit être immolé, où l'alliance devoit être confirmée par sa mort, où les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Isaïe ; nous trouverons

(1) Dan. IX, 27.—(2) *Ibid.* 26, 27.

tout le fond d'un si grand mystere : nous verrons « l'homme de douleurs, qui est chargé des iniqui- « tés de tout le peuple, qui donne sa vie pour le « péché, et le guérit par ses plaies (1). » Ouvrez les yeux, incrédules : n'est-il pas vrai que la rémission des péchés vous a été prêchée au nom de Jésus-Christ crucifié ? S'étoit-on jamais avisé d'un tel mystere ? Quelque autre que Jésus-Christ, ou devant lui, ou après, s'est-il glorifié de laver les péchés par son sang ? Se sera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, et accomplir en lui-même une si funeste prophétie ? Il faut se taire, et adorer dans l'évangile une doctrine qui ne pourroit pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'étoit véritable.

L'embarras des Juifs est extrême dans cet endroit : ils trouvent dans leurs écritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire et de ses triomphes ? Le dénouement naturel est qu'il viendra aux triomphes par les combats, et à la gloire par les souffrances. Chose incroyable ! les Juifs ont mieux aimé admettre deux Messies. Nous voyons dans leur Talmud, et dans d'autres livres d'une pareille antiquité (2), qu'ils attendent un Messie souffrant, et un Messie plein de gloire : l'un mort et ressuscité ; l'autre toujours heureux et toujours vainqueur : l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse ; l'autre à qui

(1) Is. LIII. — (2) Tr. Succa et comm. sive Parap. sup. Cant. c. 7, v. 3.

conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur : l'un enfin fils de Joseph, car on n'a pu lui dénier un des caracteres de Jésus-Christ qui a été réputé fils de Joseph ; et l'autre fils de David : sans jamais vouloir entendre que ce Messie fils de David devoit, selon David (1), boire du torrent avant que de lever la tête, c'est-à-dire être affligé avant que d'être triomphant, comme le dit lui-même le fils de David, « O insensés et pesants de cœur qui ne pouvez croire ce qu'ont dit les prophetes ! ne falloit-il « pas que le Christ souffrit ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire par ce moyen (2) ? »

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaïe (3) nous représente si vivement « l'homme de douleurs frappé pour nos péchés, et « défiguré comme un lépreux », nous sommes encore soutenus dans cette explication aussi bien que dans toutes les autres par l'ancienne tradition des Juifs ; et malgré leurs préventions, le chapitre tant de fois cité de leur Talmud (4) nous enseigne que « ce lé« preux chargé des péchés du peuple sera le Mes« sie. » Les douleurs du Messie, qui lui sont causées par nos péchés, sont célebres dans le même endroit et dans les autres livres des Juifs. Il y est souvent parlé de l'entrée aussi humble que glorieuse qu'il devoit faire dans Jérusalem monté sur un âne, et cette célebre prophétie de Zacharie lui est appliquée. De quoi les Juifs ont-ils à se plaindre ? Tout leur étoit marqué en termes précis dans leurs pro-

(1) Ps. CIX.—(2) Luc. XXIV, 25, 26.—(3) Is. LIII. —(4) Gem. Tr. Sanhed. c. 11.

phetes : leur ancienne tradition avoit conservé l'explication naturelle de ces célebres prophéties ; et il n'y a rien de plus juste que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde (1) : « Hypocrites, vous « savez juger, par les vents et par ce qui vous paroît « dans le ciel, si le temps sera serein ou pluvieux ; « et vous ne savez pas connoître, à tant de signes « qui vous sont donnés, le temps où vous êtes ! »

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raison de dire que « tous les termes de la ve- « nue du Messie sont passés. » Juda n'est plus un royaume ni un peuple : d'autres peuples ont reconnu le Messie qui devoit être envoyé : Jésus-Christ a été montré aux gentils ; à ce signe, ils sont accourus au Dieu d'Abraham, et la bénédiction de ce patriarche s'est répandue par toute la terre : l'homme de douleurs a été prêché, et la rémission des péchés a été annoncée par sa mort : toutes les semaines se sont écoulées : la désolation du peuple et du sanctuaire, juste punition de la mort du Christ, a eu son dernier accomplissement : enfin le Christ a paru avec tous les caractères que la tradition des Juifs y reconnoissoit, et leur incrédulité n'a plus d'excuse.

Aussi voyons-nous depuis ce temps des marques indubitables de leur réprobation. Après Jésus-Christ ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance et dans la misère, d'où la seule extrémité de leurs maux, et la honte d'avoir été si souvent en proie à l'erreur, les fera sortir, ou plu-

(1) Matth. XVI, 2, 3, 4. Luc. XII, 56.

tôt la bonté de Dieu, quand le temps arrêté par sa providence pour punir leur ingratitude et dompter leur orgueil sera accompli.

Cependant ils demeurent la risée des peuples et l'objet de leur aversion, sans qu'une si longue captivité les fasse revenir à eux, encore qu'elle dût suffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit saint Jérôme (1), « Qu'attends-tu, ô Juif incrédule? « tu as commis plusieurs crimes durant le temps des « juges; ton idolâtrie t'a rendu l'esclave de toutes « les nations voisines : mais Dieu a eu bientôt pitié « de toi, et n'a pas tardé à t'envoyer des sauveurs. « Tu as multiplié tes idolâtries sous tes rois; mais « les abominations où tu es tombé sous Achaz et « sous Manassès n'ont été punies que par 70 ans de « captivité. Cyrus est venu, et il t'a rendu ta patrie, « ton temple et tes sacrifices. A la fin tu as été ac- « cablé par Vespasien et par Tite. Cinquante ans « après, Adrien a achevé de t'exterminer; et il y a « quatre cents ans que tu demeures dans l'oppres- « sion. » C'est ce que disoit saint Jérôme. L'argument s'est fortifié depuis, et douze cents ans ont été ajoutés à la désolation du peuple juif. Disons-lui donc, au lieu de quatre cents ans, que seize siecles ont vu durer sa captivité, sans que son joug devienne plus léger. « Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat? Es- « clave dans tous les pays et de tous les princes, tu « ne sers point les dieux étrangers! Comment Dieu « qui t'avoit élu t'a-t-il oublié? et que sont devenues « ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel at-

(1) Hieron. ep. ad Dar. tom. 3 epist.

« tentat plus grand que l'idolâtrie, te fait sentir un « châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avoient « attiré ? Tu te tais ! tu ne peux comprendre ce qui « rend Dieu si inexorable ! Souviens-toi de cette pa- « role de tes peres (1), Son sang soit sur nous et sur « nos enfants ! et encore, Nous n'avons point de roi, « que César (2). Le Messie ne sera pas ton roi : gar- « de bien ce que tu as choisi ; demeure l'esclave de « César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des « gentils soit entrée (3), et qu'enfin tout Israel soit « sauvé. »

XI. Réflexions particulieres sur la conversion des Gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette maniere de les convertir.

Cette conversion des gentils étoit la seconde chose qui devoit arriver au temps du Messie, et la marque la plus assurée de sa venue. Nous avons vu comme les prophetes l'avoient clairement prédite ; et leurs promesses se sont vérifiées dans les temps de notre Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, et ni plutôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophetes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidele, n'ont pu faire, douze pêcheurs envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, l'ont accom-

(1) Matth. XXVII, 25. — (2) Joan. XIX, 15. — (3) Rom. XI 25.

pli. C'est que la conversion du monde ne devoit être l'ouvrage ni des philosophes ni même des prophètes ; il étoit réservé au Christ, et c'étoit le fruit de sa croix.

Il falloit à la vérité que ce Christ et ses apôtres sortissent des Juifs, et que la prédication de l'évangile commençât à Jérusalem. « Une montagne élevée « devoit paroître dans les derniers temps », selon Isaïe (1) : c'étoit l'église chrétienne. « Tous les gen- « tils y devoient venir, et plusieurs peuples devoient « s'y assembler. En ce jour le Seigneur devoit seul « être élevé, et les idoles devoient être tout à fait « brisées. » Mais Isaïe, qui a vu ces choses, a vu aussi en même temps que (2) « la loi qui devoit ju- « ger les gentils sortiroit de Sion, et que la parole « du Seigneur qui devoit corriger les peuples sorti- « roit de Jérusalem » ; ce qui a fait dire au Sauveur que le salut devoit venir des Juifs (3).

Et il étoit convenable que la nouvelle lumière dont les peuples plongés dans l'idolâtrie devoient un jour être éclairés, se répandît par tout l'univers du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en Jésus-Christ fils de David et d'Abraham que toutes les nations devoient être bénies et sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué.

Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Jésus souffrant, ce Jésus crucifié et anéanti, devoit être le seul auteur de la conversion des gentils, et le seul vainqueur de l'idolâtrie.

---

(1) Is. II, 2, 3, 17, 18.—(2) *Ibid.* 3, 4.—(3) JOAN. IV, 22.

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystère, et il est bon de considérer ce bel endroit dans toute sa suite. « Le Seigneur, dit-il (1), m'a envoyé prêcher « l'évangile, non par la sagesse et par le raisonne- « ment humain, de peur de rendre inutile la croix de « Jésus-Christ; car la prédication du mystère de la « croix est folie à ceux qui périssent, et ne paroît « un effet de la puissance de Dieu qu'à ceux qui se « sauvent, c'est-à-dire à nous. En effet il est écrit (2), « je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la « science des savants. Où sont maintenant les sages, « où sont les docteurs? Que sont devenus ceux qui « recherchoient les sciences de ce siècle? Dieu n'a- « t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? » Sans doute, puisqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raison que saint Paul en donne (3): C'est que « Dieu voyant que le monde « avec la sagesse humaine ne l'avoit point reconnu « par les ouvrages de sa sagesse », c'est-à-dire par les créatures qu'il avoit si bien ordonnées, il a pris une autre voie, et « a résolu de sauver ses fidèles « par la folie de la prédication », c'est-à-dire par le mystère de la croix, où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau et admirable dessein de la divine providence! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du créateur reluisoit dans la grandeur, dans la richesse, et dans la disposition, d'un si bel

(1) 1 Cor. I, 17, 18, 19, 20.—(2) Is. XXIX, 14; XXXIII, 18.—(3) 1 Cor. I, 21.

ouvrage : l'homme cependant l'a méconnu. Les créatures qui se présentoient pour élever notre esprit plus haut l'ont arrêté ; l'homme aveugle et abruti les a servies ; et, non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables, plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion : il a oublié la raison ; Dieu la lui veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendoit la sagesse ne l'a point touché ; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd, et où tout lui paroît folie : c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystere ; c'est « en « captivant son intelligence sous l'obéissance de la « foi ; c'est en détruisant les raisonnements humains, « et toute hauteur qui s'éleve contre la science de « Dieu (1). »

En effet, que comprenons-nous dans ce mystere où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres ; où la sagesse divine est traitée de folie ; où celui qui, assuré en lui-même de sa naturelle grandeur, « n'a « pas cru s'attribuer trop quand il s'est dit égal à « Dieu, s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la « forme d'esclave, et à subir la mort (2) de la croix ? » Toutes nos pensées se confondent ; et, comme disoit saint Paul, il n'y a rien qui paroisse de plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairés d'en-haut.

Tel étoit le remede que Dieu préparoit à l'idolâtrie. Il connoissoit l'esprit de l'homme, et il savoit

(1) 2 Cor. X, 4, 5.—(2) Phil. II, 7, 8.

que ce n'étoit pas par raisonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raisonnement n'avoit pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant ; car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner : mais l'idolâtrie étoit venue par l'extrémité opposée ; c'étoit en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par-là que la divinité étoit devenue visible et grossiere. Les hommes lui ont donné leur figure, et, ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avoit point de part à une erreur si brutale : c'étoit un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. Raisonnez avec un frénétique, et contre un homme qu'une fievre ardente fait extravaguer ; vous ne faites que l'irriter, et rendre le mal irrémédiable : il faut aller à la cause, redresser le tempérament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas être le raisonnement qui guérisse le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnements si artificieusement arrangés ? Platon, avec son éloquence qu'on a crue divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étoient adorées ? Au contraire lui et ses disciples, et tous les sages du siecle, ont sacrifié au mensonge : « Ils se sont perdus « dans leurs pensées ; leur cœur insensé a été rempli « de ténebres, et sous le nom de sages qu'ils se « sont donné, ils sont devenus plus fous que les

« autres (1) », puisque, montre leurs propres lumieres, ils ont adoré des créatures.

N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'est écrié dans notre passage (2), « Où sont les sages, où « sont les docteurs? qu'ont opéré ceux qui recher- « choient les sciences de ce siecle? » Ont-ils pu seulement détruire les fables de l'idolâtrie? ont-ils seulement soupçonné qu'il fallût s'opposer ouvertement à tant de blasphèmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la vérité? Loin de le faire, ils ont retenu la vérité captive (3), et ont posé pour maxime qu'en matiere de religion il falloit suivre le peuple : le peuple, qu'ils mépriseient tant, a été leur regle dans la matiere la plus importante de toutes, et où leurs lumieres sembloient le plus nécessaires. Qu'as-tu donc servi, ô philosophie? « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie « la sagesse de ce monde (comme nous disoit saint « Paul (4))? n'a-t-il pas détruit la sagesse des sages, et « montré l'inutilité de la science des savants? »

C'est ainsi que Dieu a fait voir par expérience que la ruine de l'idolâtrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystere de la croix; et tout ensemble il a porté le remede jusqu'à la source du mal.

L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenoit sa naissance de ce profond attachement que nous avons à

(1) Rom. I, 21, 22.—(2) 1 Cor. I, 20.—(3) Rom. I, 18.—(4) 1 Cor. I, 19, 20.

nous-mêmes. C'est ce qui nous avoit fait inventer des dieux semblables à nous; des dieux qui en effet n'étoient que des hommes sujets à nos passions, à nos foiblesses et à nos vices: de sorte que, sous le nom de fausses divinités, c'étoit en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies, que les gentils adoroient.

Jésus-Christ nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix, le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme, arraché à lui-même et à tout ce que sa corruption lui faisoit aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les regles.

Là périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adoroit sur des autels, et celles que chacun servoit dans son cœur. Celles-ci avoient élevé les autres: on adoroit Vénus, parcequ'on se laissoit dominer à l'amour, et qu'on en aimoit la puissance: Bacchus, le plus enjoué de tous les dieux, avoit des autels, parcequ'on s'abandonnoit et qu'on sacrifioit, pour ainsi dire, à la joie des sens, plus douce et plus enivrante que le vin. Jésus-Christ, par le mystere de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles qu'on adoroit au-dehors furent dissipées, parceque celles qu'on adoroit au-dedans ne subsistoient plus: le cœur purifié, comme dit Jésus-Christ lui-même (1), est rendu capable de voir Dieu; et l'homme,

(1) Matth. V, 8.

loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt, autant que le peut souffrir son infirmité, à devenir semblable à Dieu.

Le mystere de Jésus-Christ nous a fait voir comment la divinité pouvoit sans se ravilir être unie à notre nature, et se revêtir de nos foiblesses. Le Verbe s'est incarné : celui qui avoit la forme et la nature de Dieu, sans perdre ce qu'il étoit, a pris la forme d'esclave (1) : inaltérable en lui-même, il s'unit et il s'approprie une nature étrangere. O hommes, vous vouliez des dieux qui ne fussent, à dire vrai, que des hommes, et encore des hommes vicieux : c'étoit un trop grand aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on vous propose : c'est un Dieu et un homme tout ensemble, mais un homme qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous sommes. La divinité demeure immuable, et, sans pouvoir se dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'est-ce que Dieu a pris de nous ? Nos vices et nos péchés ? A Dieu ne plaise ! il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait; et il est certain qu'il n'y avoit fait ni le péché ni le vice. Il y avoit fait la nature; il l'a prise. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne; parcequ'encore qu'elle ne fût pas du premier dessein, elle étoit le juste supplice du péché, et en cette qualité elle étoit l'œuvre de la justice divine. Aussi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre; et en prenant la peine du péché sans le péché même,

(1) Phil. II, 6.

il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on punissoit, mais le juste qui expioit les péchés des autres.

De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme; et afin qu'elles y parussent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourments. Ne cherchons plus d'autre Dieu visible après celui-ci : il est seul digne d'abattre toutes les idoles; et la victoire qu'il devoit remporter sur elles est attachée à sa croix.

C'est-à-dire qu'elle est attachée à une folie apparente. « Car les Juifs, (poursuit saint Paul (1)), demandent des miracles » par lesquels Dieu en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la sortie d'Egypte, il les mette visiblement au-dessus de leurs ennemis; « et les Grecs (ou les gentils) cherchent « la sagesse » et des discours arrangés, comme ceux de leur Platon et de leur Socrate : « et nous, continue l'apôtre, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, « scandale aux Juifs (et non pas miracle); folie aux « gentils (et non pas sagesse); mais qui est aux Juifs, « et aux gentils appelés à la connoissance de la vérité, la puissance et la sagesse de Dieu, parcequ'en « Dieu ce qui est fou est plus sage que toute la sagesse « humaine, et ce qui est foible est plus fort que « toute la force humaine. »

Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre superbe ignorance. La sagesse où on nous mene est si sublime, qu'elle paroît folie à notre sagesse; et

(1) 1 Cor. I, 22, 23, 24, 25.

les regles en sont si hautes, que tout nous y paroît un égarement.

Mais si cette divine sagesse nous est impénétrable en elle-même, elle se déclare par ses effets. Une vertu sort de la croix, et toutes les idoles sont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique soutenues par toute la puissance romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissants, qui ont fait un si grand miracle : l'œuvre de Dieu a été suivie; et ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jésus-Christ, il l'a consommé par les humiliations de ses disciples. « Considérez, mes frères (c'est ainsi que saint Paul « achève son admirable discours), considérez ceux « que Dieu a appelés parmi vous, et dont il a com- « posé cette église victorieuse du monde. Il y a peu « de ces sages que le monde admire, il y a peu de « puissants et peu de nobles : mais Dieu a choisi ce « qui est fou selon le monde, pour confondre les sa- « ges; il a choisi ce qui étoit foible, pour confondre « les puissants; il a choisi ce qu'il y avoit de plus « méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'étoit « pas, pour détruire ce qui étoit, afin que nul hom- « me ne se glorifie devant lui (1). »

Les apôtres et leurs disciples, le rebut du monde, et le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire. Les hommes avoient oublié la création; et Dieu l'a renouvellée en tirant de ce néant son église, qu'il a rendue toute puissante contre l'erreur : il a

(1) 1 Cor. I, 26, 27, 28, 29.

confondu avec les idoles toute la grandeur humaine qui s'intéressoit à les défendre ; et il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'univers, par la seule force de sa parole.

XII. Diverses formes de l'idolâtrie. Les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie, et les hérésies, viennent à son secours. L'église triomphe de tout.

L'IDOLÂTRIE nous paroît la foiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais au contraire son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre ; et un si grand renversement du bon sens [illegible] assez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie ; et enchanté par les idoles il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puissance falloit-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement !

Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts, combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaisir : les divertissements, les spectacles, et enfin la licence même, y faisoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux ; et il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'étoit des mysteres de la religion. Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion

véritable, chaste, sévere, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles? Saint Paul (1) parloit à Félix, gouverneur de Judée, « de la justice, « de la chasteté, et du jugement à venir. Cet homme « effrayé lui dit, Retirez-vous quant à présent; je « vous manderai quand il faudra. » C'étoit un discours à remettre au loin à un homme qui vouloit jouir, sans scrupule et à quelque prix que ce fût, des biens de la terre.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines? Dans ce grand décri de l'idolâtrie que commençoient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul, les ouvriers qui gagnoient leur vie en faisant de petits temples d'argent de la Diane d'Ephèse s'assemblerent, et le plus accrédité d'entre eux leur représenta que leur gain alloit cesser: « Et « non seulement, dit-il, nous courons fortune de « tout perdre; mais le temple de la grande Diane va « tomber dans le mépris, et la majesté de celle qui « est adorée dans toute l'Asie, et même dans tout « l'univers, s'anéantira peu à peu (2). »

Que l'intérêt est puissant! et qu'il est hardi quand il peut se couvrir du prétexte de la religion! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils sortirent tous ensemble criant comme des furieux, LA GRANDE DIANE DES EPHÉSIENS! et traînant les compagnons de saint Paul au théâtre, où toute la ville s'étoit assemblée. Alors les cris redoublerent, et durant deux heures la place publique retentissoit

(1) ACT. XXIV, 25.—(2) *Ibid.* XIX, 24.

de ces mots, La grande Diane des Ephésiens! Saint Paul et ses compagnons furent à peine arrachés des mains du peuple par les magistrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands désordres dans ce tumulte.

Joignez à l'intérêt des particuliers l'intérêt des prêtres qui alloient tomber avec leurs dieux; joignez à tout cela l'intérêt des villes que la fausse religion rendoit illustres, comme la ville d'Ephese, qui devoit à son temple ses privileges et l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie. Quelle tempête devoit s'élever contre l'église naissante! et faut-il s'étonner de voir les apôtres si souvent battus, lapidés, et laissés pour morts au milieu de la populace! Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine, l'intérêt de l'état va faire agir le sénat, le peuple romain et les empereurs.

Il y avoit déja long-temps que les ordonnances du sénat défendoient les religions étrangeres (1). Les empereurs étoient entrés dans la même politique; et dans cette belle délibération où il s'agissoit de réformer les abus du gouvernement, un des principaux réglements que Mécénas proposa à Auguste (2) fut d'empêcher les nouveautés dans la religion, qui ne manquoient pas de causer de dangereux mouvements dans les états. La maxime étoit véritable: car qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits, et les porte à des excès plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établissement de la religion

(1) Liv. lib. 39, etc.—(2) Orat. Mæcen. apud Dion. LII. Tertul. apol. 5. Eus. hist. eccl. II, 2.

véritable n'excitoit pas de tels troubles; et c'est une des merveilles qui montrent qu'il agissoit dans cet ouvrage : car qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cents ans entiers que l'église a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul chrétien ni bon ni mauvais? Les chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul (1); il n'y en eut jamais aucun : tant la doctrine chrétienne inspiroit de vénération pour la puissance publique; et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu (2), « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui « est à Dieu. »

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumière si claire, que jamais les chrétiens ne cessèrent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité. Ce caractère de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du christianisme. Des hommes si déterminés à la mort, qui remplissoient tout l'empire et toutes les armées, ne se sont pas échappés une seule fois durant tant de siècles de souffrance; ils se défendoient à eux-mêmes, non seulement les actions séditieuses, mais encore les

(1) Tertul. apol. 35, 36, etc.—(2) Matth. XXII,

murmures (1). Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, et nulle autre main que la sienne n'eût pu retenir des esprits poussés à bout par tant d'injustices.

A la vérité il leur étoit dur d'être traités d'ennemis publics, et d'ennemis des empereurs, eux qui ne respiroient que l'obéissance, et dont les vœux les plus ardents avoient pour objet le salut des princes et le bonheur de l'état. Mais la politique romaine se croyoit attaquée dans ses fondements, quand on méprisoit ses dieux. Rome se vantoit d'être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins, et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus présent dans le capitole que dans le ciel. Elle croyoit devoir ses victoires à sa religion. C'est par-là qu'elle avoit domté et les nations et leurs dieux; car on raisonnoit ainsi en ce temps : de sorte que les dieux romains devoient être les maîtres des autres dieux, comme les Romains étoient les maîtres des autres hommes (2). Rome, en subjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avoit vaincus (3) : le vouloir faire régner, c'étoit renverser les fondements de l'empire; c'étoit haïr les victoires et la puissance du peuple romain. Ainsi les chrétiens ennemis des dieux étoient regardés en même temps comme ennemis de la république. Les empereurs prenoient plus de soin de les exterminer, que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les

(1) Tertul. apol. 37.—(2) Cic. orat. pro Flacco.—(3) Orat. Symm. ad imp. Val. Theod. et Arc. ap. Amb. tom. 5, lib. 5, ep. 30. Zozym. hist. lib. 2, 4, etc.

Daces : le christianisme abattu paroissoit dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantoient à tort d'avoir détruit une religion qui s'accroissoit sous le fer et dans le feu.

Les calomnies se joignoient en vain à la cruauté : des hommes qui pratiquoient des vertus au-dessus de l'homme étoient accusés de vices qui font horreur à la nature. On accusoit d'inceste ceux dont la chasteté faisoit les délices : on accusoit de manger leurs propres enfants ceux qui étoient bienfaisants envers leurs persécuteurs. Mais malgré la haine publique la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun sait ce qu'écrivit Pline le jeune (1) à Trajan sur les bonnes mœurs des chrétiens. Ils furent justifiés, mais ils ne furent pas exemptés du dernier supplice ; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Jésus-Christ crucifié, et ils devoient comme lui aller à la croix avec une déclaration publique de leur innocence.

L'idolâtrie ne mettoit pas toute sa force dans la violence. Encore que son fond fût une ignorance brutale et une entiere dépravation du sens humain, elle vouloit se parer de quelques raisons. Combien de fois a-t-elle tâché de se déguiser, et en combien de manieres s'est-elle transformée pour couvrir sa honte ! Elle faisoit quelquefois la respectueuse envers la divinité : tout ce qui est divin, disoit-elle, est inconnu ; il n'y a que la divinité qui se con-

(1) Plin. lib. 10, ep. 97.

noisse elle-même : ce n'est pas à nous à discourir de choses si hautes ; c'est pourquoi il en faut croire les anciens, et chacun doit suivre la religion qu'il trouve établie dans son pays. Par ces maximes, les erreurs grossieres autant qu'impies qui rempliſsoient toute la terre étoient sans remede, et la voix de la nature qui annonçoit le vrai Dieu étoit étouffée.

On avoit sujet de penser que la foiblesse de notre raison égarée a besoin d'une autorité qui la ramene au principe, et que c'est de l'antiquité qu'il faut apprendre la religion véritable. Aussi en avez-vous vu la suite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité se pouvoit vanter le paganisme, qui ne pouvoit lire ses propres histoires sans y trouver l'origine non seulement de sa religion, mais encore de ses dieux? Varron et Cicéron (1), sans compter les autres auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Egyptiens remplissoient de fables confuses et impertinentes pour établir l'antiquité dont ils se vantoient? Mais toujours y voyoit-on naître et mourir les divinités de l'Egypte ; et ce peuple ne pouvoit se faire ancien, sans marquer le commencement de ses dieux.

Voici une autre forme de l'idolâtrie. Elle vouloit qu'on servît tout ce qui passoit pour divin. La politique romaine, qui défendoit si sévèrement les religions étrangeres, permettoit qu'on adorât les dieux des barbares, pourvu qu'elle les eût adoptés. Ainsi elle vouloit paroître équitable envers tous les

(1) De nat. Deor. lib. 1 et 3.

dieux, aussi bien qu'envers tous les hommes. Elle encensoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une lettre de Julien l'apostat (1), par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la sainte cité, et de sacrifier avec eux au Dieu créateur de l'univers. C'étoit une erreur commune. Nous avons vu que les païens vouloient bien adorer le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout seul: et il ne tint pas aux empereurs que Jésus-Christ même, dont ils persécutoient les disciples, n'eût des autels parmi les Romains.

Quoi donc! les Romains ont-ils pu penser à honorer comme Dieu celui que leurs magistrats avoient condamné au dernier supplice, et que plusieurs de leurs auteurs ont chargé d'opprobres? Il ne faut pas s'en étonner, et la chose est incontestable.

Distinguons premièrement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits positifs dont on allegue la preuve. Il est certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné Jésus-Christ, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté par les cris et par les menaces des Juifs. Mais, ce qui est bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la poursuite desquels il a été crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens livres la mémoire d'aucune action qui notât sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le dernier supplice: par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'évangile, que tout le crime de

(1) Jul. ep. ad comm. Judæor.

notre Seigneur a été de s'être dit le Christ fils de Dieu.

En effet, Tacite (1) nous rapporte bien le supplice de Jésus-Christ sous Ponce Pilate, et durant l'empire de Tibere ; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ait fait mériter la mort, que celui d'être l'auteur d'une secte convaincue de haïr le genre humain, ou de lui être odieuse. Tel est le crime de Jésus-Christ et des chrétiens ; et leurs plus grands ennemis n'ont jamais pu les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alléguer un fait positif qu'on leur ait pu imputer.

Il est vrai que dans la derniere persécution, et trois cents ans après Jésus-Christ, les païens, qui ne savoient plus que reprocher ni à lui ni à ses disciples, publierent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour lesquels il avoit été crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les siecles précédents, et que ni sous Néron, ni sous Domitien, qui régnoient dans l'origine du christianisme, quelque ennemis qu'ils en fussent, on n'en trouve rien du tout, il paroît qu'ils ont été faits à plaisir ; et il y a parmi les Romains si peu de preuves constantes contre Jésus-Christ, que ses ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Jésus-Christ sans reproche. Ajoutons-en un second, la sainteté de sa vie et de sa doctrine, reconnue. Un des plus grands empereurs romains, c'est Alexandre

(1) Tac. ann. XV, 44.

Sévere (1), admiroit notre Seigneur, et faisoit écrire dans les ouvrages publics aussi bien que dans son palais quelques sentences de son évangile. Le même empereur louoit et proposoit pour exemple les saintes précautions avec lesquelles les chrétiens ordonnoient les ministres des choses sacrées. Ce n'est pas tout : on voyoit dans son palais une espece de chapelle où il sacrifioit dès le matin : il y avoit consacré les images des ames saintes, parmi lesquelles il rangeoit avec Orphée Jésus-Christ et Abraham. Il avoit une autre chapelle, ou comme on voudra traduire le mot latin LARARIUM, de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achille et de quelques autres grands hommes : mais Jésus-Christ étoit placé dans le premier rang. C'est un païen qui l'écrit, et il cite pour témoin un auteur du temps d'Alexandre (2). Voilà donc deux témoins de ce même fait ; et voici un autre fait qui n'est pas moins surprenant.

Quoique Porphyre, en abjurant le christianisme, s'en fût déclaré l'ennemi, il ne laisse pas, dans le livre intitulé la Philosophie par les oracles, d'avouer qu'il y en a eu de très favorables à la sainteté de Jésus-Christ (3).

A Dieu ne plaise que nous apprenions par les oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naissant ! ces oracles cités par Porphyre sont de pures inventions. Mais il est bon de

(1) LAMPRID. in Alex. Sev. c. 45, 51. — (2) *Ibid.* c. 29, 31. — (3) PORPH. lib. de philos. per orac. Eus. dem. ev. III, 8. Aug. de civ. Dei, XIX, c. 23.

savoir ce que les païens faisoient dire à leurs dieux sur notre Seigneur. Porphyre donc nous assure qu'il y a eu des oracles où « Jésus-Christ est appelé « un homme pieux et digne de l'immortalité, et les « chrétiens, au contraire, des hommes impurs et « séduits. » Il récite ensuite l'oracle de la déesse Hécate, où elle parle de Jésus-Christ comme « d'un « homme illustre par sa piété, dont le corps a cédé « aux tourments, mais dont l'ame est dans le ciel « avec les ames bienheureuses. Cette ame (disoit la « déesse de Porphyre), par une espece de fatalité, « a inspiré l'erreur aux ames à qui le destin n'a « pas assuré les dons des dieux et la connoissance « du grand Jupiter; c'est pourquoi ils sont ennemis « des dieux. Mais gardez-vous bien de le blâmer « (poursuit-elle en parlant de Jésus-Christ), et plai- « gnez seulement l'erreur de ceux dont je vous ai « raconté la malheureuse destinée. » Paroles pompeuses et entièrement vides de sens, mais qui montrent que la gloire de notre Seigneur a forcé ses ennemis à lui donner des louanges.

Outre l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ, il y a encore un troisieme point qui n'est pas moins important; c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niés; et nous trouvons dans leur Talmud (1) quelques uns de ceux que ses disciples ont faits en son nom. Seulement, pour les obscurcir, ils ont dit (2) qu'il les avoit faits par les enchantements qu'il avoit appris en Egypte, ou

(1) Tr. de idololat. et comm. in eccl. — (2) Tr. de sabb. c. 12. lib. generat. Jesu, seu hist. Jesu

même par le nom de Dieu; ce nom inconnu et ineffable, dont la vertu peut tout selon les Juifs, et que Jésus-Christ avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire; ou enfin parcequ'il étoit un de ces prophetes marqués par Moïse (1), dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'idolâtrie. Jésus-Christ vainqueur des idoles, dont l'évangile a fait reconnoître un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche: les vrais prophetes n'ont pas moins prêché sa divinité qu'il a fait lui-même; et ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jésus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission.

Au reste, quand ils lui reprochent qu'il les a faits par magie, ils devroient songer que Moïse a été accusé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui, étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées en leur pays par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline et dans Apulée (2), où Moïse se trouve nommé avec Jannès et Mambré, ces célebres enchanteurs d'Egypte dont parle saint Paul (3), et que Moïse avoit confondus par ses miracles. Mais la réponse des Juifs étoit aisée. Les illusions des magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïse, le culte du Dieu véritable et la sainteté de vie: joint que Dieu sait bien se rendre le maître, et faire des œuvres que la puissance en-

(1) Deut. XIII, 1, 2. — (2) Plin. XXX, 1. Apul. apol. — (3) 2 Tim. III, 8.

nemie ne puisse imiter. Les mêmes raisons mettent Jésus-Christ au-dessus d'une si vaine accusation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne sert plus qu'à justifier que ses miracles sont incontestables.

Ils le sont en effet si fort, que les gentils n'ont pu en disconvenir, non plus que les Juifs. Celse (1), le grand ennemi des chrétiens, et qui les attaque dès les premiers temps avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de notre Seigneur: il s'en défend, en disant avec les Juifs que Jésus-Christ avoit appris les secrets des Egyptiens, c'est-à-dire la magie, et qu'il voulut s'attribuer la divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'est pour la même raison que les chrétiens passoient pour magiciens; et nous avons un passage de Julien l'apostat (2) qui méprise les miracles de notre Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien, dans son épître à saint Augustin (3), en fait de même; et ce discours étoit commun parmi les païens.

Il ne faut donc plus s'étonner si, accoutumés à faire des dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jésus-Christ parmi leurs divinités. Tibere, sur les relations qui lui venoient de Judée, proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air;

(1) Orig. cont. Cels. I, II; et in Act. mart. passim.—(2) Jul. ap. Cyr. lib. 6.—(3) Ap. Aug. tom. 2, ep. 3, 4.

et Tertullien le rapporte comme public et notoire dans son apologétique (1) qu'il présente au sénat au nom de l'église, qui n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on auroit pu si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un auteur païen, Lampridius (2) nous dira « qu'Adrien avoit élevé à Jésus-Christ des « temples qu'on voyoit encore du temps qu'il écri- « voit »; et qu'Alexandre Sévere, après l'avoir révéré en particulier, lui vouloit publiquement dresser des autels, et le mettre au nombre des dieux.

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Jésus-Christ que ce qu'en écrivent ceux qui ne se sont pas rangés parmi ses disciples: car c'est chercher la foi dans les incrédules, ou le soin et l'exactitude dans ceux qui, occupés de toute autre chose, tenoient la religion pour indifférente. Mais il est vrai néanmoins que la gloire de Jésus-Christ a eu un si grand éclat, que le monde ne s'est pu défendre de lui rendre quelque témoignage; et je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celui de tant d'empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Il se mêloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jésus-Christ: ils prétendoient qu'à la fin les religions s'uniroient, et que les dieux de toutes les sectes deviendroient communs. Les chrétiens ne connoissoient point ce culte mêlé, et ne mépriserent pas moins les condes-

(1) Tertull. apolog. 5. Eus. hist. eccl. II, 2. — (2) Lamp. in Alex. c. 4.

cendances que les rigueurs de la politique romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fît rejeter par les païens les temples que les empereurs destinoient à Jésus-Christ. Les prêtres des idoles, au rapport de l'auteur païen déja cité tant de fois (1), déclarerent à l'empereur Adrien que « s'il consacroit « ces temples bâtis à l'usage des chrétiens, tous les « autres temples seroient abandonnés, et que tout « le monde embrasseroit la religion chrétienne. » L'idolâtrie même sentoit dans notre religion une force victorieuse contre laquelle les faux dieux ne pouvoient tenir, et justifioit elle-même la vérité de cette sentence de l'apôtre (2), « Quelle convention « peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial? et « comment peut-on accorder le temple de Dieu avec « les idoles? »

Ainsi, par la vertu de la croix, la religion païenne, confondue par elle-même, tomboit en ruine; et l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit (3) que la nature divine si grande et si étendue ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom ni sous une seule forme; mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux, n'étoient au fond que le même dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées et représentées par tant de mots différents. Quand ensuite il falloit venir aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques

(1) Lamp. in Alex. c. 4.—(2) 2 Cor. VI, 15, 16.—(3) Macrob. I, sat. 17, et seq. Apul. de deo Soc. Aug. de civ. IV, 10, 11.

amours, à leurs fêtes et à leurs mystères, qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la religion se tournoit en allégories: c'étoit le monde ou le soleil qui se trouvoit être ce dieu unique; c'étoit les étoiles; c'étoit l'air, et le feu, et l'eau, et la terre, et leurs divers assemblages, qui étoient cachés sous les noms des dieux et dans leurs amours. Foible et misérable refuge! car, outre que les fables étoient scandaleuses, et toutes les allégories froides et forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce dieu unique étoit l'univers avec toutes ses parties? de sorte que le fond de la religion étoit la nature, et toujours la créature adorée à la place du créateur.

Ces foibles excuses de l'idolâtrie (1), quoique tirées de la philosophie des stoïciens, ne contentoient guère les philosophes. Celse et Porphyre cherchèrent de nouveaux secours dans la doctrine de Platon et de Pythagore (2); et voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des dieux vulgaires. Il n'y avoit, disoient-ils (3), qu'un Dieu souverain; mais il étoit si grand, qu'il ne se mêloit pas des petites choses; content d'avoir fait le ciel et les astres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde, qu'il avoit laissé former à ses subalternes; et l'homme, quoique né pour le connoître, parcequ'il étoit mortel, n'étoit pas une cu-

(1) Orig. cont. Cels. lib. 5, 6, etc.—(2) Plat. conv. Tim. etc. Porphyr. lib. II de abstin.—(3) Arnl. de deo Socr. Aug. de civ. VIII, 14, et seq. 18, 21, 22; IX, 3, 6, etc.

vre digne de ses mains. Aussi étoit-il inaccessible à notre nature ; il étoit logé trop haut pour nous : les esprits célestes qui nous avoient faits nous servoient de médiateurs auprès de lui ; et c'est pourquoi il les falloit adorer.

Il ne sagit pas de réfuter ces rêveries des platoniciens, qui aussi bien tombent d'elles-mêmes : le mystere de Jésus-Christ les détruisoit par le fondement. Ce mystere apprenoit aux hommes (1) que Dieu, qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser ; que s'ils avoient besoin de médiateur, ce n'étoit pas à cause de leur nature, que Dieu avoit faite comme il avoit fait toutes les autres, mais à cause de leur péché, dont ils étoient les seuls auteurs ; au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant homme, et leur donnoit pour médiateur, non point ces esprits célestes que les philosophes appeloient démons, et que l'écriture appeloit anges, mais un homme qui, joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fit un remede de notre foiblesse.

Que si l'orgueil des platoniciens ne pouvoit pas se rabaisser jusqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au-dessous des anges, ne laissoit pas d'être comme eux capable de posséder Dieu ; de sorte qu'il étoit plutôt leur frere que leur sujet, et ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en esprit de société celui qui les

(1) Aug. ep. 3 ad Volusian, etc.

esprits. Porphyre étoit admiré. Jamblique son sectateur passoit pour un homme divin, parcequ'il savoit envelopper les sentiments de son maître de termes qui paroissoient mystérieux, quoiqu'en effet ils ne signifiassent rien. Julien l'apostat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences : les païens mêmes le racontent (1). Des enchantements vrais ou faux que ces philosophes vantoient, leur austérité mal entendue, leur abstinence ridicule qui alloit jusqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications superstitieuses, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines pensées, et leurs paroles aussi peu solides qu'elles sembloient magnifiques, imposoient au monde. Mais je ne dis pas le fond : la sainteté des mœurs chrétiennes, le mépris des plaisirs qu'elle commandoit, et plus que tout cela l'humilité qui faisoit le fond du christianisme, offensoit les hommes ; et, si nous savons le comprendre, l'orgueil, la sensualité et le libertinage, étoient les seules défenses de l'idolâtrie.

L'église la déracinoit tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience. Mais ces esprits malfaisants qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublierent pas leur malice. Ils susciterent dans l'église ces hérésies que vous avez vues. Des hommes curieux, et par-là vains et remuants, voulurent se faire un nom parmi les fideles, et ne purent se contenter de cette sagesse sobre et tempérée

(1) Eunap. Maxim. Oribas. Chrysanth. Ep. Jul. ad Iamb. Amm. Marcel. lib. 22, 23, 25.

que l'apôtre avoit tant recommandée aux chrétiens (1). Ils entroient trop avant dans les mysteres, qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions : nouveaux philosophes qui mêloient les raisonnements humains avec la foi, et entreprenoient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'évangile. Ainsi successivement, et avec une espece de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués : la création ; la loi de Moïse, fondement nécessaire de la nôtre ; la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grace, ses sacrements ; tout enfin donna matiere à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochoient (2). L'idolâtrie sembloit triompher : elle regardoit le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie qui avoit le sort de toutes les autres, et, comme elles, se partageoit en plusieurs autres sectes. L'église ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas en matiere de religion raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confusion de sectes qui se vantoient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son église. Il sut lui conserver un caractere d'autorité (3) que les hérésies ne pouvoient prendre. Elle étoit catholique et universelle ; elle embrassoit tous les temps ; elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit apostolique ;

(1) Rom. XII, 3. — (2) Orig. lib. 3 cont. Cels. — (3) Iren. III, 1, 2, 3, 4. Tert. de coron. Chr. 9, de præscript. 20, 21, 32, 36.

la suite, la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive, lui appartenoient. Tous ceux qui la quittoient l'avoient premièrement reconnue, et ne pouvoient effacer le caractere de leur nouveauté, ni celui de leur rebellion. Les païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laissoient en son entier.

Celse, qui reprochoit aux chrétiens leurs divisions parmi tant d'églises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une église distinguée de toutes les autres et toujours plus forte, qu'il appeloit aussi pour cette raison « la grande église. Il y en a, disoit-« il (1), parmi les chrétiens qui ne reconnoissent « pas le créateur, ni les traditions des Juifs (il vou-« loit parler des marcionites) : mais poursuivoit-il, « la grande église les reçoit. »

Dans le trouble qu'excita Paul de Samosate (2), l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie église chrétienne à laquelle appartenoit la maison de l'église, soit que ce fût le lieu d'oraison, ou la maison de l'évêque. Il l'adjugea à ceux « qui « étoient en communion avec les évêques d'Ita-« lie et celui de Rome », parcequ'il voyoit de tout temps le gros des chrétiens dans cette communion.

Lorsque l'empereur Constance bronilloit tout dans l'église, la confusion qu'il y mettoit en protégeant les ariens ne put empêcher qu'Ammian Mar-

(1) Orig. lib. 5.—(2) Eus. hist. eccl. lib. 7, c. 30.

cellin (1), tout païen qu'il étoit, ne reconnût que cet empereur s'égaroit de la droite voie « de la reli-« gion chrétienne, simple et précise par elle-même » dans ses dogmes et dans sa conduite. C'est que l'église véritable avoit une majesté et une droiture que les hérésies ne pouvoient ni imiter ni obscurcir; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'église catholique. Constance, qui persécutoit saint Athanase défenseur de l'ancienne foi, « souhaitoit avec ardeur, dit Ammian Marcel-« lin (2), de le faire condamner par l'autorité qu'a-« voit l'évêque de Rome au-dessus des autres ». En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faisoit sentir aux païens mêmes ce qui manquoit à sa secte, et honoroit l'église dont les ariens s'étoient séparés : ainsi les gentils mêmes connoissoient l'église catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, et quels étoient ses évêques, jamais ils ne s'y trompoient.

Pour les hérésies, quoi qu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs auteurs. Les sabelliens, les paulianistes, les ariens, les pélagiens et les autres, s'offensoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit; le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, et désignoit chaque secte par celui dont elle tiroit sa naissance.

Pour ce qui est de la grande église, de l'église catholique et apostolique, il n'a jamais été possible de lui nommer un autre auteur que Jésus-Christ

(1) Amm. Marcel. lib. 21.—(2) *Ibid.* lib. 15.

même, ni de lui marquer les premiers de ses pasteurs sans remonter jusqu'aux apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainsi, quoi que fissent les hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux païens. Elle leur ouvroit son sein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques uns d'eux se perdoient peut-être dans les sentiers détournés : mais l'église catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient Jésus-Christ ; et l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de rassembler les gentils.

C'étoit elle aussi que les empereurs infideles attaquoient de toute leur force. Origene (1) nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi. Saint Justin (2), plus ancien que lui, a remarqué que la persécution épargnoit les marcionites et les autres hérétiques. Les païens ne persécutoient que l'église qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, et ne connoissoient qu'elle seule pour l'église de Jésus-Christ. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches? sa bonne seve ne se perdoit pas pour cela; elle poussoit par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considere l'histoire de l'église, on verra que toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au-dehors, et en augmentant au-dedans la lumiere et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches cou-

(1) Orig. cont. Cels. VII.—(2) Just. apol. 2.

pées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'enfer qui les soutenoit : l'œuvre de Dieu a subsisté : l'église a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs.

XIII. Réflexion générale sur la suite de la religion et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'écriture.

Cette église, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel, et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible ; en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophetes et aux patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnants que les anciens Hébreux ont vu de leurs yeux servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Ce grand Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les attestent, rédigés par l'ordre des temps ? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'ancien testament, c'est-à-dire dans les livres les plus anciens qui soient au monde ; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vrai Dieu soit enseignée, et son service ordonné ;

dans les livres que le peuple juif a toujours si religieusement gardés. Il est certain que ce peuple est le seul qui ait connu dès son origine le Dieu créateur du ciel et de la terre ; le seul par conséquent qui devoit être le dépositaire des secrets divins. Il les a aussi conservés avec une religion qui n'a point d'exemple.

Les livres que les Egyptiens et les autres peuples appeloient divins sont perdus il y a long-temps, et à peine nous en reste-t-il quelque mémoire confuse dans les histoires anciennes. Les livres sacrés des Romains, où Numa auteur de leur religion en avoit écrit les mysteres, ont péri par les mains des Romains mêmes(1), et le sénat les fit brûler comme tendants à renverser la religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laissé périr les livres sibyllins si longtemps révérés parmi eux comme prophétiques, et où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les décrets des dieux immortels sur leur empire, sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle.

Les Juifs ont été les seuls dont les écritures sacrées ont été d'autant plus en vénération qu'elles ont été plus connues. De tous les peuples anciens ils sont le seul qui ait conservé les monuments primitifs de sa religion, quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité et de celle de leurs ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations

(1) Tit. Liv. lib. 40, c. 29. Varr. lib. de cult. Deor. ap. Aug. de civ. VII, 34.

où il a été dispersé, avec la suite de la religion, les miracles et les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jésus-Christ est venu, et qu'envoyé par son pere pour accomplir les promesses de la loi, il a confirmé sa mission et celle de ses disciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les actes en ont été publiés à toute la terre; les circonstances des temps, des personnes et des lieux, ont rendu l'examen facile à quiconque a été soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru; et si peu qu'on ait considéré les anciens monuments de l'église, on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion et de connoissance.

Mais dans le rapport qu'ont ensemble les livres des deux testaments, il y a une différence à considérer; c'est que les livres de l'ancien peuple ont été composés en divers temps. Autres sont les temps de Moïse, autres ceux de Josué et des juges, autres ceux des rois; autres ceux où le peuple a été tiré d'Egypte et où il a reçu la loi, autres ceux où il a conquis la terre promise, autres ceux où il a été rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étendue de siecles, durant lesquels il a distribué ses miracles et ses prophetes, afin de renouveller souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses vérités saintes. Dans le nouveau testament il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révéler de nouveau à son église après Jésus-Christ: en lui est la perfection et la plénitude;

et tous les livres divins qui ont été composés dans la nouvelle alliance, l'ont été au temps des apôtres.

C'est-à-dire que le témoignage de Jésus-Christ et de ceux que Jésus-Christ même a daigné choisir pour témoins de sa résurrection a suffi à l'église chrétienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée ; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que ce que les apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais, dans cette différence qui se trouve entre les livres des deux testaments, Dieu a toujours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choses dans le temps qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainsi ceux qui les savoient les ont écrites ; ceux qui les savoient ont reçu les livres qui en rendoient témoignage : les uns et les autres les ont laissés à leurs descendants comme un héritage précieux ; et la pieuse postérité les a conservés.

C'est ainsi que s'est formé le corps des écritures saintes tant de l'ancien que du nouveau testament : écritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, et qu'on a aussi conservées avec tant de religion, qu'on n'a pas cru pouvoir sans impiété y altérer une seule lettre.

C'est ainsi qu'elles sont venues jusqu'à nous, toujours saintes, toujours sacrées, toujours inviolables ; conservées les unes par la tradition constante du peuple juif, et les autres par la tradition du peuple chrétien, d'autant plus certaine qu'elle a été confirmée par le sang et par le martyre tant de

ceux qui ont écrit ces livres divins, que de ceux qui les ont reçus.

Saint Augustin (1) et les autres peres demandent sur la foi de qui nous attribuons les livres profanes à des temps et à des auteurs certains. Chacun répond aussitôt que les livres sont distingués par les différents rapports qu'ils ont aux lois, aux coutumes, aux histoires, d'un certain temps, par le style même qui porte imprimé le caractere des âges et des auteurs particuliers; plus que tout cela par la foi publique et par une tradition constante (2). Toutes ces choses concourent à établir les livres divins, à en distinguer les temps, à en marquer les auteurs; et plus il y a eu de religion à les conserver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conserve est incontestable.

Aussi a-t-elle toujours été reconnue non seulement par les orthodoxes, mais encore par les hérétiques, et même par les infideles. Moïse a toujours passé dans tout l'orient, et ensuite dans tout l'univers, pour le législateur des Juifs et pour l'auteur des livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains, qui les ont reçus des dix tribus séparées, les ont conservés aussi religieusement que les Juifs. Vous avez vu leur tradition et leur histoire (3).

---

(1) Aug. cont. Faust. XI, 2; XXXII, 21; XXXIII, 6. —(2) Iren. I, 2, 17. Tertull. adv. Marc. IV, 1, 4, 5. Aug. de utilit. cred. 3, 17; cont. Faustum manichæum, XXII, 79; XXVIII, 4; XXXII, XXXIII. Cont. adv. leg. et proph. I, 20, etc.—(3) Voyez tome 1, pag. 25, 34, 49, 59, 63, 80, 86.

Deux peuples si opposés ne les ont pas pris l'un de l'autre, mais tous les deux les ont reçus de leur origine commune dès les temps de Salomon et de David. Les anciens caracteres hébreux que les Samaritains retiennent encore montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras qui les a changés. Ainsi le Pentateuque des Samaritains et celui des Juifs sont deux originaux complets, indépendants l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la substance du texte justifie la bonne foi des deux peuples : ce sont des témoins fideles qui conviennent sans s'être entendus, ou, pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, et que la seule tradition immémoriale de part et d'autre a unis dans la même pensée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique sans aucune raison, que ces livres étant perdus, ou n'ayant jamais été, ont été ou rétablis, ou composés de nouveau, ou altérés par Esdras ; outre qu'ils sont démentis par Esdras même, comme on l'a pu remarquer dans la suite de son histoire, le sont aussi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains tel que l'avoient lu dans les premiers siecles Eusebe de Césarée, saint Jérôme, et les autres auteurs ecclésiastiques ; tel que ces peuples l'avoient conservé dès leur origine : et une secte si foible semble ne durer si long-temps que pour rendre ce témoignage à l'antiquité de Moïse.

Les auteurs qui ont écrit les quatre évangiles ne reçoivent pas un témoignage moins assuré du consentement unanime des fideles, des païens et des hérétiques. Ce grand nombre de peuples divers qui

ont reçu et traduit ces livres divins aussitôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date et de leurs auteurs. Les païens n'ont pas contredit cette tradition : ni Celse, qui a attaqué ces livres sacrés presque dans l'origine du christianisme; ni Julien l'apostat, quoiqu'il n'ait rien ignoré ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier; ni aucun autre païen ne les a jamais soupçonnés d'être supposés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes auteurs que les chrétiens. Les hérétiques, quoiqu'accablés par l'autorité de ces livres, n'osoient dire qu'ils ne fussent pas des disciples de notre Seigneur. Il y a eu pourtant de ces hérétiques qui ont vu les commencements de l'église, et aux yeux desquels ont été écrits les livres de l'évangile. Ainsi la fraude, s'il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réussir.

Il est vrai qu'après les apôtres, et lorsque l'église étoit déja étendue par toute la terre, Marcion et Manès constamment les plus téméraires et les plus ignorants de tous les hérétiques, malgré la tradition venue des apôtres, continuée par leurs disciples et par les évêques à qui ils avoient laissé leur chaire et la conduite des peuples, et reçue unanimement par toute l'église chrétienne, oserent dire que trois évangiles étoient supposés, et que celui de saint Luc, qu'ils préféroient aux autres, on ne sait pourquoi, puisqu'il n'étoit pas venu par une autre voie, avoit été falsifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures visions, nuls faits positifs. Ils disoient pour toute raison, que ce qui étoit contraire à leurs sentiments devoit nécessairement avoir été inventé par

d'autres que par les apôtres, et alléguoient pour toute preuve les opinions mêmes qu'on leur contestoit; opinions d'ailleurs si extravagantes, et si manifestement insensées, qu'on ne sait encore comment elles ont pu entrer dans l'esprit humain. Mais certes, pour accuser la bonne foi de l'église, il falloit avoir en main des originaux différents des siens, ou quelque preuve constante. Interpellés (1) d'en produire eux et leurs disciples, ils sont demeurés muets, et ont laissé par leur silence une preuve indubitable qu'au second siecle du christianisme où ils écrivoient, il n'y avoit pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre conjecture qu'on pût opposer à la tradition de l'église.

Que dirai-je du consentement des livres de l'écriture, et du témoignage admirable que tous les temps du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres? Les temps du second temple supposent ceux du premier, et nous ramenent à Salomon. La paix n'est venue que par les combats; et les conquêtes du peuple de Dieu nous font remonter jusqu'aux juges, jusqu'à Josué, et jusqu'à la sortie d'Egypte. En regardant tout un peuple sortir d'un royaume où il étoit étranger, on se souvient comment il y étoit entré. Les douze patriarches paroissent aussitôt; et un peuple qui ne s'est jamais regardé que comme une seule famille nous conduit naturellement à Abraham qui en est la tige. Ce peuple est-il plus sage et moins porté à l'idolâtrie après le retour de Babylone? C'étoit l'effet naturel d'un grand châti-

(1) Iren. Tertull. Aug. loc. cit.

ment que ses fautes passées lui avoient attiré. Si ce peuple se glorifie d'avoir vu durant plusieurs siecles des miracles que les autres peuples n'ont jamais vus, il peut aussi se glorifier d'avoir eu la connoissance de Dieu qu'aucun autre peuple n'avoit. Que veut-on que signifie la circoncision, et la fête des tabernacles, et la pâque, et les autres fêtes célébrées dans la nation de temps immémorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le livre de Moïse? Qu'un peuple distingué des autres par une religion et par des mœurs si particulieres, qui conserve dès son origine, sur le fondement de la création, et sur la foi de la providence, une doctrine si suivie et si élevée, une mémoire si vive d'une longue suite de faits si nécessairement enchaînés, des cérémonies si réglées, et des coutumes si universelles, ait été sans une histoire qui lui marquât son origine et sans une loi qui lui prescrivit ses coutumes pendant mille ans qu'il est demeuré en état; et qu'Esdras ait commencé à lui vouloir donner tout à coup sous le nom de Moïse, avec l'histoire de ses antiquités, la loi qui formoit ses mœurs, quand ce peuple devenu captif a vu son ancienne monarchie renversée de fond en comble: quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer? et peut-on y donner créance, sans joindre l'ignorance au blâsphême?

Pour perdre une telle loi quand on l'a une fois reçue, il faut qu'un peuple soit exterminé, ou que par divers changements il en soit venu à n'avoir plus qu'une idée confuse de son origine, de sa religion, et de ses coutumes. Si ce malheur est arrivé au peuple juif, et que la loi, si connue sous Sédécias, se

soit perdue soixante ans après malgré les soins d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel, sans compter les autres, et dans le temps que cette loi avoit ses martyrs, comme le montrent les persécutions de Daniel et des trois enfants ; si, dis-je, cette sainte loi s'est perdue en si peu de temps, et demeure si profondément oubliée qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fantaisie : ce n'étoit pas le seul livre qu'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit composer en même temps tous les prophetes anciens et nouveaux, c'est-à-dire ceux qui avoient écrit et devant et durant la captivité, ceux que le peuple avoit vus écrire, aussi bien que ceux dont il conservoit la mémoire ; et non seulement les prophetes, mais encore les livres de Salomon, et les psaumes de David, et tous les livres d'histoire, puisqu'à peine se trouvera-t-il dans toute cette histoire un seul fait considérable, et dans tous ces autres livres un seul chapitre, qui, détaché de Moïse, tel que nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse : et la chose devoit être ainsi, puisque Moïse, et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite, étoit en effet dans le peuple juif tout le fondement de la conduite publique et particuliere. C'étoit en vérité à Esdras une merveilleuse entreprise, et bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même temps avec Moïse tant d'hommes de caractere et de style différent, et chacun d'une maniere uniforme et toujours semblable à elle-même ; et faire accroire tout à coup à tout un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours révérés, et les nouveaux qu'il a vu faire,

comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien, et que la connoissance du temps présent aussi bien que celle du temps passé fût tout à coup abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout puissant, ni recevoir le témoignage par lequel il est constant qu'on a dit à tout un grand peuple qu'il les avoit vus de ses yeux.

Mais si ce peuple est revenu de Babylone dans la terre de ses peres si nouveau et si ignorant qu'à peine se souvînt-il qu'il eût été, en sorte qu'il ait reçu sans examiner tout ce qu'Esdras aura voulu lui donner; comment donc voyons-nous dans le livre qu'Esdras a écrit et dans celui de Néhémias son contemporain tout ce qu'on y dit des livres divins? avec quel front Esdras et Néhémias osent-ils parler de la loi de Moïse en tant d'endroits (1), et publiquement, comme d'une chose connue de tout le monde et que tout le monde avoit entre ses mains? comment voit-on tout le peuple agir naturellement en conséquence de cette loi, comme l'ayant eue toujours présente? Mais comment dit-on dans le même temps (2), et dans le retour du peuple, que tout ce peuple admira l'accomplissement de l'oracle de Jérémie touchant les 70 ans de captivité? Ce Jérémie qu'Esdras venoit de forger avec tous les autres prophetes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé créance? Par quel artifice nouveau a-t-on pu persuader à tout un peuple, et aux vieillards qui avoient vu ce prophete, qu'ils avoient toujours attendu la délivrance mira-

(1) 1 Esd. III, VII, IX, X. 2 Esd. V, VIII, IX, XII, XIII.—(2) 2 Par. XXXVI, 22. 1 Esd. I, 1.

culeuse qu'il leur avoit annoncée dans ses écrits ? Mais tout cela sera encore supposé : Esdras et Néhémias n'auront point écrit l'histoire de leur temps, quelque autre l'aura faite sous leur nom ; et ceux qui ont fabriqué tous les autres livres de l'ancien testament auront été si favorisés de la postérité, que d'autres faussaires leur en auront supposé à eux-mêmes, pour donner créance à leur imposture.

On aura honte sans doute de tant d'extravagances; et au lieu de dire qu'Esdras ait fait tout d'un coup paroître tant de livres si distingués les uns des autres par les caractères du style et du temps, on dira qu'il y aura pu insérer les miracles et les prédictions qui les font passer pour divins : erreur plus grossière encore que la précédente, puisque ces miracles et ces prédictions sont tellement répandus dans tous ces livres, sont tellement inculqués et répétés si souvent avec tant de tours divers et une si grande variété de fortes figures, en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais seulement ouvert ces saints livres, pour ne voir pas qu'il est encore plus aisé de les refondre, pour ainsi dire, tout-à-fait, que d'y insérer les choses que les incrédules sont si fâchés d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux et le divin est tellement le fonds de ces livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût.

Qu'Esdras, si on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choses déjà arrivées de son temps : celles qui se sont accomplies depuis, que vous avez vues en si grand nombre, qui les aura ajoutées ?

Dieu aura peut-être donné à Esdras le don de prophétie, afin que l'imposture d'Esdras fût plus vraisemblable : et on aimera mieux qu'un faussaire soit prophete, qu'Isaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque siecle aura porté un faussaire heureux, que tout le peuple en aura cru ; et de nouveaux imposteurs, par un zele admirable de religion, auront sans cesse ajouté aux livres divins, après même que le canon aura été clos, qu'ils se seront répandus avec les Juifs par toute la terre, et qu'on les aura traduits en tant de langues étrangeres. N'eût-ce pas été, à force de vouloir rétablir la religion, la détruire par les fondements ? Tout un peuple laisse-t-il donc changer si facilement ce qu'il croit être divin, soit qu'il le croie par raison ou par erreur ? Quelqu'un peut-il espérer de persuader aux chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouter un seul chapitre ou à l'évangile ou à l'alcoran ? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que les autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conserver leurs saints livres. Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit, quand on veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler ses sentiments, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée !

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarrassante ; car, quand elle le seroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'église et à la tradition de tant de siecles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, et ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fond, sans

remuer avec un travail infini les livres des deux testaments, il ne faut que lire le livre des psaumes où sont recueillis tant d'anciens cantiques du peuple de Dieu, pour y voir, dans la plus divine poésie qui fut jamais, des monuments immortels de l'histoire de Moïse, de celle des juges, de celle des rois, imprimés par le chant et par la mesure dans la mémoire des hommes. Et pour le nouveau testament, les seules épîtres de saint Paul, si vives, si originales, si fort du temps des affaires et des mouvements qui étoient alors, et enfin d'un caractere si marqué; ces épîtres, dis-je, reçues par les églises auxquelles elles étoient adressées, et de là communiquées aux autres églises, suffiroient pour convaincre les esprits bien faits que tout est sincere et original dans les écritures que les apôtres nous ont laissées.

Aussi se soutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les actes des apôtres ne font que continuer l'évangile; leurs épîtres le supposent nécessairement. Mais afin que tout soit d'accord, et les actes (1) et les épîtres et les évangiles réclament par-tout les anciens livres des Juifs: saint Paul (2) et les autres apôtres ne cessent d'alléguer ce que Moïse a dit, ce qu'il a écrit, ce que les prophetes ont dit et écrit après Moïse. Jésus-Christ (3) appelle en témoignage « la loi de Moïse, les prophetes et les « psaumes », comme des témoins qui déposent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ses mysteres (4), « il commence par Moïse et par les pro-

(1) Act. III, 22; VII, 32, etc.—(2) Rom. X, 5, 19. —(3) Luc. XXIV, 44.—(4) *Ibid.* 27.

« phètes »; et quand il dit (1) aux Juifs que « Moïse « a écrit de lui », il pose pour fondement ce qu'il y avoit de plus constant parmi eux, et les ramene à la source même de leurs traditions.

Voyons néanmoins ce qu'on oppose à une autorité si reconnue et au consentement de tant de siecles : car, puisque de nos jours on a bien osé publier en toute sorte de langues des livres contre l'écriture, il ne faut point dissimuler ce qu'on dit pour décrier ses antiquités. Que dit-on donc pour autoriser la supposition du Pentateuque? et que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans soutenue, par sa propre force et par la suite des choses? Rien de suivi, rien de positif, rien d'important; des chicanes sur des nombres, sur des lieux, ou sur des noms; et de telles observations, qui dans toute autre matiere ne passeroient tout au plus que pour de vaines curiosités incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont ici alléguées comme faisant la décision de l'affaire la plus sérieuse qui fut jamais!

Il y a, dit-on, des difficultés dans l'histoire de l'écriture. Il y en a sans doute, qui n'y seroient pas, si le livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile et industrieux, ou si l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, et qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long temps, lorsque les lieux ont changé de nom ou d'état, lorsque les

(1) Joan. V, 46, 47.

dates sont oubliées, lorsque les généalogies ne sont plus connues, qu'il n'y a plus de remede aux fautes qu'une copie tant soit peu négligée introduit si aisément en de telles choses, ou que des faits échappés à la mémoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite même, ou dans le fond de l'affaire? Nullement: tout y est suivi; et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les livres saints une antiquité plus vénérable.

Mais il y a des altérations dans le texte: les anciennes versions ne s'accordent pas; l'hébreu, en divers endroits, est différent de lui-même; et le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuse d'y avoir changé exprès (1) en faveur de leur temple de Garizim, differe encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et de là que conclura-t-on? que les Juifs ou Esdras auront supposé le Pentateuque au retour de la captivité? C'est justement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les différences du samaritain ne servent qu'à confirmer ce que nous avons déja établi, que leur texte est indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puisse s'imaginer que ces schismatiques aient pris quelque chose des Juifs et d'Esdras, nous avons vu (2), au contraire, que c'est en haine des Juifs et d'Esdras, et en haine du premier et du second temple, qu'ils ont inventé leur chimere de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plutôt accusé les impostures des Juifs que

(1) Deut. XXVII, 4. — (2) Voyez tom. I, pag. 49, 57, 63.

de les suivre? Ces rebelles, qui ont méprisé Esdras et tous les prophetes des Juifs, avec leur temple et Salomon qui l'avoit bâti, aussi bien que David qui en avoit désigné le lieu, qu'ont-ils respecté dans leur Pentateuque, sinon une antiquité supérieure non seulement à celle d'Esdras et des prophetes, mais encore à celle de Salomon et de David, en un mot, l'antiquité de Moïse, dont les deux peuples convenaient? Combien donc est incontestable l'autorité de Moïse et du Pentateuque, que toutes les objections ne font qu'affermir!

Mais enfin d'où viennent ces variétés des textes et des versions? D'où viennent-elles en effet, sinon de l'antiquité du livre même, qui a passé par les mains de tant de copistes depuis tant de siecles que la langue dans laquelle il est écrit a cessé d'être commune?

Mais laissons les vaines disputes, et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les versions, et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance. En quoi nuisent après cela les diversités des textes? Que nous falloit-il davantage que le fond inaltérable des livres sacrés, et que pouvions-nous demander de plus à la divine providence? Et pour ce qui est des versions, est-ce une marque de supposition ou de nouveauté, que la langue de l'écriture soit si ancienne qu'on en ait perdu les délicatesses, et qu'on se trouve empêché à en rendre toute l'élé-

gance ou toute la force dans la derniere rigueur? N'est-ce pas plutôt une preuve de la plus grande antiquité? Et si on veut s'attacher aux petites choses, qu'on me dise si de tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a rétabli un seul par raisonnement ou par conjecture. On a suivi la foi des exemplaires; et comme la tradition n'a jamais permis que la saine doctrine pût être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il en restoit, ne serviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par son propre esprit.

Mais enfin, et voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps?

Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas: il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice; c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu: la loi l'avoit défendu (1), et le scandale qu'on eût causé eût été horrible.

Quoi donc! on aura continué peut-être une généalogie commencée; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette

(1) Deut. IV, 2; XII, 12. Voyez tome I, p. 197.

nourriture céleste (1), et ce fait écrit depuis dans un autre livre sera demeuré par remarque dans celui de Moïse (2) comme un fait constant et public, dont tout le peuple étoit témoin ; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelqu'autre prophete d'une pareille antiquité, parcequ'elles ne regardoient que des faits notoires et où constamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte, et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu ! Esdras sera accusé, quoique le samaritain, où ces remarques se trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non seulement au-dessus d'Esdras, mais au-dessus du schisme des dix tribus ! N'importe ; il faut que tout retombe sur Esdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le Pentateuque seroit encore plus ancien qu'il ne faut ; et on ne pourroit assez révérer l'antiquité d'un livre dont les notes mêmes auroient un si grand âge. Esdras aura donc tout fait ; Esdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si grossièrement comme déja arrivé ce qui s'est passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit ; l'autorité de tant de siecles et la foi publique ne lui serviront plus de rien : comme si, au contraire, on ne voyoit pas que ces remarques dont on se prévaut sont une nouvelle preuve de sincérité et de bonne foi, non seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on

(1) Jos. V, 12.—(2) Exod. XVI, 35.

jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légeres? Mais c'est que l'écriture est un livre ennemi du genre humain; il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs passions déréglées: il faut qu'il périsse; et, à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage.

Au reste, ne croyez pas que l'impiété s'engage sans nécessité dans toutes les absurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre humain, et contre toutes les regles du bon sens, elle s'attache à ôter au Pentateuque et aux prophéties leurs auteurs toujours reconnus, et à leur contester leurs dates, c'est que les dates font tout en cette matiere, pour deux raisons: premièrement, parceque des livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y voit revêtus de leurs circonstances les plus particulieres, et avancés non seulement comme publics, mais encore comme présents, s'ils eussent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation, et, au lieu qu'ils se soutiennent de leur propre poids, ils seroient tombés par eux-mêmes il y a long-temps: secondement, parceque leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions, que les impies sont tombés dans toutes les absurdités qui vous ont surpris. Mais qu'ils ne pensent

pas échapper à Dieu : il a réservé à son écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte ; c'est le rapport des deux testaments. On ne dispute pas du moins que tout l'ancien testament ne soit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Esdras qui ait pu persuader aux Juifs d'inventer ou de falsifier leur écriture en faveur des chrétiens qu'ils persécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux testaments, on prouve que l'un et l'autre est divin : ils ont tous deux le même dessein et la même suite ; l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert ; l'un pose le fondement, et l'autre acheve l'édifice ; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine providence nous est révélé. La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion, et les écritures des deux testaments ne font aussi qu'un même corps et un même livre.

Et à cause que la discussion des prédictions particulieres, quoiqu'en soi pleine de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas suivre également, Dieu en a choisi quelques uns qu'il a rendus sensibles aux plus ignorants. Ces faits illustres, ces faits éclatants dont tout l'univers est témoin, sont, monseigneur, les faits que j'ai tâché jusqu'ici de vous faire suivre ; c'est-à-dire la désolation du peuple juif et la conversion des gentils arrivées ensemble, et toutes deux précisément

dans le même temps que l'évangile a été prêché, et que Jésus-Christ a paru.

Ces trois choses unies dans l'ordre des temps l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conseils de Dieu. Vous les avez vues marcher ensemble dans les anciennes prophéties: mais Jésus-Christ, fidele interprete des prophéties et des volontés de son pere, nous a encore mieux expliqué cette liaison dans son évangile; il le fait dans la parabole de la vigne, si familiere aux prophetes. Le pere de famille avoit planté cette vigne (1), c'est-à-dire la religion véritable fondée sur son alliance, et l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'est-à-dire aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverses fois ses serviteurs, qui sont les prophetes: ces ouvriers infideles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre fils: ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin il leur ôte sa vigne, et la donne à d'autres ouvriers: il leur ôte la grace de son alliance pour la donner aux gentils.

Ces trois choses devoient donc concourir ensemble, l'envoi du fils de Dieu, la réprobation des Juifs, et la vocation des gentils. Il ne faut plus de commentaire à la parabole que l'évènement a interprétée.

Vous avez vu que les Juifs avouent que le royaume de Juda et l'état de leur république a commencé à tomber dans les temps d'Hérode, et lorsque Jésus-Christ est venu au monde. Mais si les altérations

(1) Matth. XXI, 33.

qu'ils faisoient à la loi de Dieu leur ont attiré une diminution si visible de leur puissance, leur dernière désolation qui dure encore devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime est visiblement leur méconnoissance envers leur Messie qui venoit les instruire et les affranchir. C'est aussi depuis ce temps qu'un joug de fer est sur leur tête; et ils en seroient accablés, si Dieu ne les réservoit à servir un jour ce Messie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déja un fait avéré et public: c'est la ruine totale de l'état du peuple juif dans le temps de Jésus-Christ. La conversion des gentils qui devoit arriver dans le même temps n'est pas moins avérée. En même temps que l'ancien culte est détruit dans Jérusalem avec le temple, l'idolâtrie est attaquée de tous côtés; et les peuples qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur créateur, se réveillent d'un si long assoupissement.

Et afin que tout convienne, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'évangile, dans le temps que le peuple juif, qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifestement pour son incrédulité, et captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à espérer. Alors le ciel est promis à ceux qui souffrent persécution pour la justice; les secrets de la vie future sont prêchés; et la vraie béatitude est montrée loin de ce séjour où regne la mort, où abondent le péché et tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi, si on n'y voit pas un même

ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices.

Et afin que cette suite du peuple de Dieu fût claire aux moins clairvoyants, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Messie est attendu par les Hébreux; il vient, et il appelle les gentils comme il avoit été prédit. Le peuple qui le reconnoît comme venu est incorporé au peuple qui l'attendoit, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption: ce peuple est répandu par toute la terre: les gentils ne cessent de s'y agréger; et cette église que Jésus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renversée.

Quelle consolation aux enfants de Dieu! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siege de l'église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres: d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse; de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses in-

certitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine; quelle plus grande autorité que celle de l'église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siecles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa premiere origine?

Ainsi la société que Jésus-Christ attendu durant tous les siecles passés a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractere de la main de Dieu.

C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule église de Dieu, n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'église en beaucoup de choses, et sur-tout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées: mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air; car si Dieu a créé le genre humain, si le créant à son image il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au-dedans ou au-dehors du christianisme.

Par exemple, le faux prophete des Arabes a bien pu se dire envoyé de Dieu; et après avoir trompé des peuples souverainement ignorants, il a pu profiter des divisions de son voisinage pour y étendre par le armes une religion toute sensuelle: mais ni il n'a osé

supposer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pu donner ou à sa personne, ou à sa religion, aucune liaison réelle ni apparente avec les siecles passés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les écritures des chrétiens des témoignages de sa mission semblables à ceux que Jésus-Christ trouvoit dans les écritures des Juifs, il a dit que les chrétiens et les Juifs avoient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorants l'en ont cru sur sa parole six cents ans après Jésus-Christ; et il s'est annoncé lui-même non seulement sans aucun témoignage précédent, mais encore sans que ni lui ni les siens aient osé ou supposer ou promettre aucun miracle sensible qui ait pu autoriser sa mission.

De même les hérésiarques qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les chrétiens ont bien pu rendre la foi plus facile, en niant les mysteres qui passent les sens; ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit par celui de l'esprit, soit même par celui des sens; en un mot, ils ont pu facilement ou se tromper, ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus humain: mais, outre qu'ils n'ont pas pu même se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur religion à des faits positifs dont leurs sectateurs fussent témoins, il y a toujours un fait malheureux pour eux que jamais ils n'ont pu couvrir, c'est celui de leur nouveauté; il paroîtra toujours aux yeux de tout l'univers qu'eux et la secte qu'ils ont établie se

seront détachés de ce grand corps et de cette église ancienne que Jésus-Christ a fondée, où saint Pierre et ses successeurs tenoient la premiere place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvés établis; le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais vue s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies : nul ne peut changer les siecles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession.

La seule église catholique remplit tous les siecles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La loi vient au-devant de l'évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractere du Messie en qui nous croyons. « Jésus-Christ est aujourd'hui, il étoit hier, « et il est aux siecles des siecles (1). »

Ainsi, outre l'avantage qu'a l'église de Jésus-Christ d'être seule fondée sur des faits miraculeux et divins qu'on a écrits hautement et sans crainte d'être démenti dans le temps qu'ils sont arrivés, voici en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps un miracle toujours subsistant qui confirme la vérité de tous les autres; c'est la suite de la religion toujours victorieuse des erreurs qui ont tâché

(1) Heb. XIII, 8.

de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre suite, et c'est la suite visible d'un continuel châtiment sur les Juifs qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs peres.

Ils l'attendent néanmoins encore; et leur attente toujours frustrée fait une partie de leur supplice: ils l'attendent, et font voir en l'attendant qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres livres, ils assurent la vérité de la religion; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front: d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumiere du soleil, font voir notre religion aussi ancienne que le monde: ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siecles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain: mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, et notre orgueil indomtable, en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre: nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer: nous aimons mieux se-

tisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

De là vient qu'il y a tant d'incrédules; et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connoîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abyme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son église.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies et les opiniâtres se taisent; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité; que tout le monde d'un commun accord la préfère à sa passion, et que la fausse science que la seule nouveauté fait admirer cesse de surprendre les hommes? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer par de prodigieux égarements qu'on a le sens renversé, et qu'on ne se

défend plus que par présomption ou par ignorance? L'église, victorieuse des siecles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui oppose? et les promesses divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement: car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir. Tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse; et que l'église, contre qui l'enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siecles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidele en accomplissant ce qui regarde le siecle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siecle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation; et l'église sera sur la terre toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que, ses enfants étant ramassés, elle soit toute entiere transportée au ciel, qui est son séjour véritable.

Pour ceux qui seront exclus de cette cité céleste, une rigueur éternelle leur est réservée; et après avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse.

Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable; ses promesses et ses menaces sont également certaines; et ce qu'il exécute dans le temps assure ce qu'il nous ordonne ou d'espérer ou de craindre dans l'éternité.

Voilà, monseigneur, ce que vous apprend LA SUITE DE LA RELIGION mise en abrégé devant vos yeux: par le temps elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre constant dans tous les desseins de Dieu, et une marque visible de sa puissance dans la durée perpétuelle de son peuple. Vous reconnoissez que l'église a une tige toujours subsistante, dont on ne peut se séparer sans se perdre; et que ceux qui étant unis à cette racine font des œuvres dignes de leur foi, s'assurent la vie éternelle.

Etudiez donc, monseigneur, mais étudiez avec attention, cette suite de l'église, qui vous assure si clairement toutes les promesses de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'éleve de soi-même et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'église dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeler dans cette unité tout ce qui s'en est dévoyé, et à faire écouter l'église par laquelle le Saint-Esprit prononce ses oracles.

La gloire de vos ancêtres est non seulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours soutenue, et d'avoir mérité par-là d'être appelés ses fils aînés, qui est sans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas besoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de saint Louis: considérez seule-

ment le temps où vous vivez, et de quel peré Dieu vous a fait naître. Un roi si grand en tout se distingue plus par sa foi que par ses autres admirables qualités. Il protege la religion au-dedans et au-dehors du royaume, et jusqu'aux extrémités du monde. Ses lois sont un des plus fermes remparts de l'église. Son autorité, révérée autant par le mérite de sa personne que par la majesté de son sceptre, ne se soutient jamais mieux que lorsqu'elle défend la cause de Dieu. On n'entend plus de blasphême; l'impiété tremble devant lui : c'est ce roi marqué par Salomon, qui dissipe tout le mal par ses regards. S'il attaque l'hérésie par tant de moyens, et plus encore que n'ont jamais fait ses prédécesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône; tout est tranquille à ses pieds, et ses armes sont redoutées par toute la terre : mais c'est qu'il aime ses peuples, et que se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut égaler dans l'univers, il n'en connoît point de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'église.

Imitez, monseigneur, un si bel exemple, et laissez-le à vos descendants. Recommandez-leur l'église plus encore que ce grand empire que vos ancêtres gouvernent depuis tant de siecles. Que votre auguste maison, la premiere en dignité qui soit au monde, soit la premiere à défendre les droits de Dieu, et à étendre par tout l'univers le regne de Jésus-Christ qui la fait régner avec tant de gloire.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

LES EMPIRES.

I. Les révolutions des empires sont réglées par la providence, et servent à humilier les princes.

QUOIQU'IL n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie église que je vous ai représentée, monseigneur, la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guere moins profitable aux grands princes comme vous.

Premièrement, ces empires ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple; des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le protéger; d'Antiochus l'illustre et de ses successeurs, pour l'exercer; des Romains, pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie qui ne songeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avoit résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau, de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même

décrets du sénat contre les fideles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avoit si souvent fait retentir l'amphithéâtre : il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean (1). Dieu renouvella sur elle les terribles châtiments qu'il avoit exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chûte, et saint Jean (2) chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuoit à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la premiere ; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'acheve entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais oubliés.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoi ce même Dieu qui a fait prédire à ses prophetes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme celui qui devoit venir pour punir les peuples superbes, et sur-tout le peuple juif ingrat

(1) Apoc. XVII, 6.—(2) *Ibid.* XVII, XVIII.

envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus, deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devoit rétablir le peuple de Dieu et punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Medes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs. Les blasphèmes et les cruautés d'un Antiochus l'illustre y ont été prophétisés, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persécuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres ; et le nouvel empire que Jésus-Christ devoit établir y est marqué si expressément par ses propres caracteres, qu'il n'y a pas moyen de le méconnoître. C'est l'empire des saints du Très-haut ; c'est l'empire du Fils de l'homme : empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire sur l'empire romain, ne nous ont pas été cachés : vous les venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti elle-même la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort étoit plus heureux que celui des autres villes : purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers.

Ainsi tous les grands empires que nous avons vus sur la terre ont concouru par divers moyens au

bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophetes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits, que les rois entreront en foule dans l'église, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous reconnoissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrétiens ; et comme les rois vos ancêtres se sont signalés plus que tous les autres en protégeant et en étendant l'église de Dieu, je ne craindrai point de vous assurer que c'est eux qui de tous les rois sont prédits le plus clairement dans ces illustres prophéties.

Dieu donc, qui avoit dessein de se servir des divers empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger, son peuple, voulant se faire connoître pour l'auteur d'un si admirable conseil, en a découvert le secret à ses prophetes, et leur a fait prédire ce qu'il avoit résolu d'exécuter. C'est pourquoi, comme les empires entroient dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avoit choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du peuple fidele.

Plus vous vous accoutumerez à suivre les grandes choses, et à les rappeler à leurs principes, plus vous serez en admiration de ces conseils de la providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées, qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre esprit, et que vous appreniez à rapporter les choses humaines aux ordres de cette sagesse éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés

par ses prophetes touchant les rois et les monarchies qu'il éleve ou qu'il détruit : mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales; premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

C'est, monseigneur, ce qui doit tenir tous les princes dans une entiere dépendance, et les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour sa gloire dans toutes les occasions qu'il leur en présente.

Mais cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle : car si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes! et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines?

Ainsi quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous

successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

II. Les révolutions des empires ont des causes particulieres que les princes doivent étudier.

Mais, monseigneur, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non seulement sur l'élévation et sur la chûte des empires, mais encore sur les causes de leur progrès et sur celles de leur décadence.

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions: je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étoient destinés; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siecles précédents.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secretes dispositions qui ont préparé les grands changements,

et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands évènements qui décident tout à coup de la fortune des empires : qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractere, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal au changement des états et à la fortune publique.

J'ai tâché, monseigneur, de vous préparer à ces importantes réflexions dans la premiere partie de ce discours ; vous y aurez pu observer le génie des peuples, et celui des grands hommes qui les ont conduits. Les évènements qui ont porté coup dans la suite ont été montrés ; et afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde, que je voulois principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais parce qu'en nous attachant à la suite nous avons passé trop vite sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritoient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particuliere, et accoutumer votre esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par-là, monseigneur, vous apprendrez ce qu'il

est si nécessaire que vous sachiez, qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus long-temps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction; mais recherchez-les sur-tout dans la suite des grands empires, où la grandeur des évènements les rend plus palpables.

III. Les Scythes, les Ethiopiens, et les Egyptiens.

Je ne compterai pas ici parmi les grands empires celui de Bacchus ni celui d'Hercule, ces célebres vainqueurs des Indes et de l'orient. Leurs histoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien de suivi: il les faut laisser célébrer aux poëtes, qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables.

Je ne parlerai pas non plus de l'empire que le Madyes d'Hérodote (1), qui ressemble assez à l'In-

(1) Herod. lib. 1.

d'Ithyrse de Mégasthene (1), et au Tanaüs de Justin(2), établit pour un peu de temps dans la grande Asie: les Scythes que ce prince menoit à la guerre ont plutôt fait des courses que des conquêtes. Ce ne fut que par rencontre, et en poussant les Cimmériens, qu'ils entrerent dans la Médie, battirent les Medes, et leur enleverent cette partie de l'Asie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux conquérants n'y régnerent que vingt-huit ans. Leur impiété, leur avarice, et leur brutalité, la leur fit perdre; et Cyaxare, fils de Phraorte, sur lequel ils l'avoient conquise, les en chassa. Ce fut plutôt par adresse que par force: réduit à un coin de son royaume que les vainqueurs avoient négligé, ou que peut-être ils n'avoient pu forcer, il attendit avec patience que ces conquérants brutaux eussent excité la haine publique et se défissent eux-mêmes par le désordre de leur gouvernement.

Nous trouvons encore dans Strabon (3), qui l'a tiré du même Mégasthene, un Théarcon roi d'Ethiopie: ce doit être le Tharaca de l'écriture (4), dont les armes furent redoutées du temps de Sennachérib roi d'Assyrie. Ce prince pénétra jusqu'aux colonnes d'Hercule, apparemment le long de la côte d'Afrique, et passa jusqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les historiens que quatre ou cinq mots, et dont la domination n'a aucune suite?

Les Ethiopiens dont il étoit roi, étoient, selon

(1) Strab. lib. 15.—(2) Justin. I, 1.—(3) Lib. 15.—(4) 4 Reg. XIX, 9. Is. XXXII, 4.

Hérodote (1), les mieux faits de tous les hommes, et de la plus belle taille. Leur esprit étoit vif et ferme; mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présents tels que les Perses les donnoient, de la pourpre, des bracelets d'or, et des compositions de parfums, ils se moquerent de ses présents où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse; et prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit: « Voici le conseil que « le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les « Perses se pourront servir aussi aisément que je viens « de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, « qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils « amenent plus de troupes que n'en a Cambyse. En at- « tendant qu'ils rendent graces aux dieux, qui n'ont « pas mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'é- « tendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc, et le donna aux ambassadeurs. On ne peut dire quel eût été l'évènement de la guerre: Cambyse, irrité de cette réponse, s'avança vers l'Ethiopie comme

(1) Herod. lib. 3.

un insensé, sans ordre, sans convois, sans discipline; et vit périr son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermés dans leur pays : leurs voisins les Egyptiens avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées : si la nature y commence souvent de beaux sentiments, elle ne les acheve jamais. Aussi n'y voyons-nous que peu de choses à apprendre et à imiter. N'en parlons pas davantage, et venons aux peuples policés.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisoit les esprits solides et constants. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée (1) d'être les plus reconnoissants de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particuliere. Qui reconnoit les graces aime à en faire; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible.

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.

Leurs lois étoient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui pouvant sauver un homme attaqué ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin (1). Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence; et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchants.

Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'état : la loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de pere en fils (2). On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps; leur éclat ne fait pas mépriser les pieds ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avoient des marques d'honneur particulieres : mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime; et on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit s'y mêloit par-tout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire et à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune; c'étoit l'étude des lois et de la sagesse.

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

L'ignorance de la religion et de la police du pays n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui lui étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; et, dans un si bel ordre, les fainéants ne savoient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer (1). Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte : tout s'y faisoit toujours de même ; et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois.

L'ordre des jugements servoit à entretenir cet esprit (2). Trente juges étoient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiroient rien des procès, et on ne s'étoit pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui eblouit les esprits et émeut les passions : la vérité ne pouvoit être expliquée d'une maniere trop seche. Le président du sé-

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2. Plat. de leg. II.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

nat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appeloit la Vérité (1). Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer les sentences.

Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conserver leurs anciennes maximes étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion, et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévere tribunal.

Mais il y avoit en Egypte une espece de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappoit (2). C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes; et de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts: il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort; et chacun, touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement ; on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance : toute l'Egypte étoit noble, et d'ailleurs on n'y goûtoit de louanges que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts : leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parents étoit immortelle : les enfants, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les lois qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes, et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son pere à celui dont on empruntoit (1). C'étoit une impiété et une infamie tout ensemble de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; et celui qui mouroit sans s'être acquitté de ce devoir étoit privé de la sépulture.

Le royaume étoit héréditaire ; mais les rois étoient obligés plus que tous les autres à vivre selon les lois (2). Ils en avoient de particulieres qu'un roi avoit digérées, et qui faisoient une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre ; au contraire, on les respectoit comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit tout réglé, et qu'ils ne s'a-

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

visoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine non seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (1) (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte, où tout le monde étoit sobre, et où l'air du pays inspiroit la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées (2). En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées le plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une priere pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincere, et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise, ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la vérité. Telle étoit la maniere d'instruire les rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits ; et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu étoit de leur marquer leur devoir dans des louanges

(1) Herod. lib. 2.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la priere et le sacrifice, on lisoit au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étoient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thebes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumieres, et Thebes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes (1). Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie; le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort (2). Quelques uns ont été privés de la sépulture : mais on en voit peu d'exemples; et au contraire la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son pere ou de ses enfants.

Cette coutume de juger les rois après leur mort parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours

(1) Herod. lib. 2.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

pratiquée. Nous voyons dans l'écriture que les méchants rois étoient privés de la sépulture de leurs ancêtres, et nous apprenons de Josephe(1)que cette coutume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois que si leur majesté les met au-dessus des jugements humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage (2); car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencements de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est guere

(1) Ant. XIII, 23.—(2) Diod. lib. 1, sect. 1. Plut. de Isid. et Osir.

moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très importants dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, et leur ciel toujours pur et sans nuages, ils ont été les premiers à observer le cours des astres; ils ont aussi les premiers réglé l'année (1). Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique ; et s'il est vrai, ce que dit Platon (2), que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Egyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planetes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus, et ils ont trouvé cette grande année qui ramene tout le ciel à son premier point.

Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie (3). Ils étoient grands observateurs de la nature, qui, dans un air si serein et sous un soleil si ardent, étoit forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine (4).

Ainsi toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a

(1) PLAT. Epin. Diod. lib. 1, sect. 2. Herod. lib. 2. — (2) PLAT. in Tim. — (3) DIOD. lib. 1, sect. 2. — (4) *Ibid.* Herod lib. 3, init.

consacré les livres de leurs deux Mercures, et les a fait regarder comme des livres divins (1). Le premier de tous les peuples où on voie des bibliotheques est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit inspiroit l'envie d'y entrer et d'en pénétrer les secrets: on les appeloit « le trésor des remedes de « l'ame »: elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens étoit l'estime et l'amour de leur patrie (2). Elle étoit, disoient-ils, le séjour des dieux: ils y avoient régné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mere des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte arrosée du Nil avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les prêtres, qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siecles qu'ils ne rempliſſoient que de fables et des généalogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvoient beau de se perdre dans un abyme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondements plus solides. L'Egypte étoit en effet le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche,

(1) Diod. lib. 1, sect. 2. — (2) Plat. in Tim. Diod. lib. 1 sect 1

le plus commode, et le plus orné par les soins et la magnificence de ses rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte; mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte étoit traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable (1). Le Nil portoit par-tout la fécondité avec ses eaux salutaires; unissoit les villes entre elles, et la grande mer avec la mer rouge; entretenoit le commerce au-dedans et au-dehors du royaume, et le fortifioit contre l'ennemi: de sorte qu'il étoit tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des isles au milieu des eaux, regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enfloit outre mesure, de grands lacs creusés par les rois tendoient leur sein aux eaux répandues. Ils avoient leurs décharges préparées: de grandes écluses les ouvroient ou les fermoient selon le besoin; et les eaux ayant leur retraite ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraisser.

Tel étoit l'usage de ce grand lac qu'on appeloit lac de Myris ou de Mœris (2): c'étoit le nom du roi

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) Herod. lib. 2; et Diod. lib. 1, sect. 2.

qui l'avoit fait faire. On est étonné quand on lit, ce qui néanmoins est certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valoit au prince des sommes immenses; et ainsi quand la terre ne produisoit rien, on en tiroit des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portoit sur un trône deux statues colossales, l'une de Myris, et l'autre de sa femme, s'élevoient de trois cents pieds au milieu du lac, et occupoient sous les eaux un pareil espace: ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, et montroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme sous un seul prince.

Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fables ce qu'on raconte du nombre des villes d'Egypte (1). La richesse n'en étoit pas moins incroyable: il n'y en avoit point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montroit par-tout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étaloient des sculptures que la Grece prenoit pour modeles. Thebes le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'univers (2). Ses cent portes chantées par Homere sont connues de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaste, et on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble dix mille combattants

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) Diod. ib.

par chacune de ses portes (1). Qu'il y ait si l'on veut de l'exagération dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple étoit innombrable.

Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines, tant les restes en étoient augustes (2).

Si nos voyageurs avoient pénétré jusqu'au lieu où cette ville étoit bâtie, ils auroient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines; car les ouvrages des Égyptiens étoient faits pour tenir contre le temps. Leurs statues étoient des colosses (3); leurs colonnes étoient immenses. L'Égypte visoit au grand, et vouloit frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la justesse des proportions.

On a découvert (4) dans le Sayd (vous savez bien que c'est le nom de la Thébaïde) des temples et des palais presque encore entiers, où ces colonnes et ces statues sont innombrables. On y admire sur-tout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, et bornées de part et d'autre par des sphinx d'une matière aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence et quelle étendue! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps d'en faire le tour, et

(1) Pomp. Mela, I, 9.—(2) Strab. XVII. Tac. ann. II, 60. — (3) Herod. et Diod. loc. cit. — (4) Voyages imp. par M. Thevenot.

ne sont pas même assurés d'en avoir vu la moitié ; mais tout ce qu'ils y ont vu étoit surprenant. Une salle, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais, étoit soutenue de six-vingts colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, et entremêlées d'obélisques que tant de siecles n'ont pu abattre. Les couleurs même, c'est-à-dire ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du temps, se soutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, et y conservent leur vivacité : tant l'Egypte savoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ses ouvrages.

Maintenant que le nom du roi pénetre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne seroit-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puissance et quel art a pu faire d'un tel pays la merveille de l'univers? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas si on pouvoit aborder la ville royale, puisque si loin d'elle on découvre des choses si merveilleuses!

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dresser des monuments pour la postérité. Ses obélisques font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome ; et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monuments de leurs rois.

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands édi-

fices que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès-lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres? Quoi qu'il en soit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée : ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature; et ils se vantoient d'être les seuls qui avoient fait, comme les dieux, des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage: elles parloient aux spectateurs (1). Une de ces pyramides, bâtie de briques, avertissoit par son titre qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, et « qu'elle « étoit autant au-dessus de toutes les pyramides, que « Jupiter étoit au-dessus de tous les dieux. »

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît par-tout. Ces pyramides étoient des tombeaux (2); encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre.

Je ne parlerois pas de ce beau palais qu'on appeloit le labyrinthe, si Hérodote (3) qui l'a vu ne nous assuroit qu'il étoit plus surprenant que les pyramides. On l'avoit bâti sur le bord du lac

(1) Herod. lib. 2. — (2) Herod. *ibid.* Diod. lib. 1, sect. 2. — (3) Herod. et Diod. *ibid.*

Myris, et on lui avoit donné une vue proportionnée à sa grandeur. Au reste, ce n'étoit pas tant un seul palais qu'un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquoient ensemble. Quinze cents chambres mêlées de terrasses s'arrangeoient autour de douze salles, et ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bâtiments par-dessous terre. Ces bâtiments souterrains étoient destinés à la sépulture des rois, et encore (qui le pourroit dire sans honte et sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain?) à nourrir les crocodiles sacrés, dont une nation d'ailleurs si sage faisoit ses dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans les sépulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monuments sacrés pour porter aux siecles futurs la mémoire des grands princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. Les maisons étoient appelées des hôtelleries (1) où l'on n'étoit qu'en passant, et pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins: mais les maisons véritables étoient les tombeaux que nous devions habiter durant des siecles infinis.

Au reste, ce n'étoit pas sur les choses inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistoit à former les hommes. La Grece en étoit si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.

grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allerent apprendre la sagesse en Egypte (1). Dieu a voulu que Moïse même « fût « instruit dans toute la sagesse des Egyptiens »: c'est par-là qu'il a commencé « à être puissant en « paroles et en œuvres (2). » La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains, qui viennent aussi de lui à leur maniere.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes, et les enfants vigoureux. Par ce moyen le peuple croissoit en nombre et en forces. Le pays étoit sain naturellement; mais la philosophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps aussi bien que les esprits (3). Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des anciens, et l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vu par Hérodote (4), les crânes des Perses, aisés à percer, et ceux des Egyptiens, plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la mollesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se pratiquoit en Egypte avec une adresse admira-

(1) Diod. lib. 1, sect. 2. Plut. de Isid.—(2) Act. VII, 22.—(3) Diod. lib. 1, sect. 1.—(4) Herod. lib. 3.

ble, et il n'y avoit point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens.

Quand Diodore nous dit (1) qu'ils rejetoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athletes, que la Grece elle-même, qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux personnes libres : mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes gens ; et Diodore lui-même nous apprend (2) que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les regles aussi bien que l'art de former les corps.

Il faut entendre de même ce que dit encore cet auteur (3) touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit sans doute cette musique molle et efféminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse ; car pour cette musique généreuse dont les nobles accords élevent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore même (4), leur Mercure l'avoit inventée, et avoit aussi inventé le plus grave des instruments de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens (5), où l'on portoit en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main « un symbole de la « musique (je ne sais pas ce que c'est) et le livre « des hymnes sacrés. »

(1) Diod. lib. 1. sect. 1.—(2) *Ib.* sect. 1.—(3) *Ib.* sect. 2.—(4) *Ib.* sect. 1.—(5) Clem. Alex. strom. l. 6.

Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur, et fortifier le corps.

Quatre cent mille soldats qu'elle entretenoit étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les lois de la milice se conservoient aisément et comme par elles-mêmes, parceque les peres les apprenoient à leurs enfants : car la profession de la guerre passoit de pere en fils comme les autres; et après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres étoient comme parmi nous les familles destinées aux armes.

Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix parcequ'elle aimoit la justice, et n'avoit de soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquêtes; elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois (1). Les villes les plus célebres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités et la source de leurs plus belles institutions. On la consultoit de tous côtés sur les regles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux olympiques, les plus illustres de la Grece, ils rechercherent par une ambassade solennelle l'appro-

(1) PLAT. in Tim.

bation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattants (1).

L'Egypte régnoit par ses conseils; et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thebes fussent sans comparaison les plus puissants de tous les rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes; de sorte qu'à vrai dire ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays.

Mais quand ils se sont mêlés d'être conquérants, ils ont surpassé tous les autres. Je ne parle point d'Osiris, vainqueur des Indes; apparemment c'est Bacchus, ou quelque autre héros aussi fabuleux. Le pere de Sésostris (2) (les doctes veulent que ce soit Aménophis, autrement Memnon), ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquérant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'est-à-dire avec de grandes pensées. Tous les enfants qui naquirent le même jour que Sésostris furent amenés à la cour par ordre du roi. Il les fit élever comme ses enfants, et avec les mêmes soins que Sésostris près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles ministres, ni des compagnons plus zélés de ses combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce

(1) Herod. lib. 2.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

jeune prince y apprit à supporter la faim et la soif, et soumit cette nation jusqu'alors indomtable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, son pere le fit tourner vers l'occident de l'Egypte : il attaqua la Libye ; et la plus grande partie de cette vaste région fut subjuguée.

En ce temps son pere mourut et le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde (1) : mais avant que de sortir de son royaume il pourvut à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ses peuples par la libéralité et par la justice, et réglant au reste le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faisoit ses préparatifs : il levoit des troupes, et leur donnoit pour capitaines les jeunes gens que son pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-sept cents capables de répandre dans toute l'armée le courage, la discipline, et l'amour du prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie, qu'il se rendit tributaire. Il continua ses victoires dans l'Asie. Jérusalem fut la premiere à sentir la force de ses armes. Le téméraire Roboam ne put lui résister, et Sésostris enleva les richesses de Salomon : Dieu, par un juste jugement, les avoit livrées entre ses mains. Il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule ni que Bacchus, et plus loin que ne fit depuis Alexandre, puisqu'il soumit le pays au-delà du Gange (2). Jugez par-là si les pays plus voisins lui résisterent. Les Scythes obéirent jusqu'au Tanaïs : l'Arménie et la Cappadoce lui furent sujettes. Il

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte sont toujours demeurées depuis. Hérodote a vu dans l'Asie mineure, d'une mer à l'autre, les monuments de ses victoires, avec les superbes inscriptions de Sésostris roi des rois et seigneur des seigneurs. Il y en avoit jusque dans la Thrace, et il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe.

Il revint après neuf ans, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageusement leur liberté : d'autres céderent sans résistance. Sésostris eut soin de marquer dans ses monuments la différence de ces peuples, en figures hiéroglyphiques, à la maniere des Egyptiens. Pour décrire son empire, il inventa les cartes de géographie. Cent temples fameux, érigés en action de graces aux dieux tutélaires de toutes les villes, furent les premieres aussi bien que les plus belles marques de ses victoires; et il eut soin de publier par les inscriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés sans fatiguer ses sujets (1). Il mettoit sa gloire à les ménager et à ne faire travailler aux monuments de ses victoires que les captifs. Salomon lui en avoit donné l'exemple : ce sage prince n'avoit employé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son regne immortel (2). Les citoyens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre et à commander. Sésostris ne pouvoit pas se régler sur un plus parfait modele.

(1) Herod. et Diod. *ibid.*—(2) 2 Par. VIII, 9.

Il régna trente-trois ans, et jouit long-temps de ses triomphes; beaucoup plus digne de gloire, si la vanité ne lui eût pas fait traîner son char par les rois vaincus (1). Il semble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes: devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à lui-même, et laissa l'Egypte riche à jamais. Son empire pourtant ne passa pas la quatrième génération: mais il restoit encore, du temps de Tibère (2), des monuments magnifiques qui en marquoient l'étendue et la quantité des tributs.

L'Egypte retourna bientôt à son humeur pacifique: on a même écrit (3) que Sésostris fut le premier à ramollir, après ses conquêtes, les mœurs de ses Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ses successeurs: car pour lui, sage et absolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ses peuples qui l'adoroient. Au reste, cette pensée est peu digne d'un si grand prince; et c'étoit mal pourvoir à la sûreté de ses conquêtes, que de laisser affoiblir le courage de ses sujets.

Il est vrai aussi que ce grand empire ne dura guere: il faut périr par quelque endroit. La division se mit en Egypte (4). Sous Anysis l'aveugle, l'éthiopien Sabacon envahit le royaume; il en traita aussi bien les peuples, et y fit d'aussi grandes choses qu'aucun des rois naturels. Jamais on ne vit une

(1). Diod. lib. 1, sect. 2. — (2) Tacite, ann. II. — (3) Nymphod. lib, 13 rer. barb. post Herod. — (4) Herod et Diod. loc. cit.

modération pareille à la sienne, puisqu'après cinquante ans d'un regne heureux il retourna en Ethiopie pour obéir à des avertissements qu'il crut divins.

Le royaume abandonné tomba entre les mains de Séthon, prêtre de Vulcain, prince religieux à sa mode, mais peu guerrier, et qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps l'Egypte ne se soutint plus que par des milices étrangeres. On trouve une espece d'anarchie. On trouve douze rois choisis par le peuple, qui partagerent entre eux le gouvernement du royaume. C'est eux qui ont bâti ces douze palais qui composoient le labyrinthe. Quoique l'Egypte ne pût oublier ses magnificences, elle fut foible et divisée sous ces douze princes. Un d'eux, ce fut Psammétique, se rendit le maître par le secours des étrangers. L'Egypte se rétablit, et demeura assez puissante pendant cinq ou six regnes. Enfin cet ancien royaume, après avoir duré environ seize cents ans, affoibli par les rois de Babylone et par Cyrus, devint la proie de Cambyse, le plus insensé de tous les princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte ont reconnu qu'elle n'étoit pas belliqueuse (1): vous en avez vu les raisons. Elle avoit vécu en paix environ treize cents ans, quand elle produisit son premier guerrier, qui fut Sésostris. Aussi, malgré sa milice si soigneusement entretenue, nous voyons sur la fin que les troupes étrangeres font toute sa force, qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un état. Mais les choses humaines ne sont point

(1) Strab. lib. 17.

parfaites; et il est mal-aisé d'avoir ensemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre : c'est une assez belle durée d'avoir subsisté seize siecles. Quelques Ethiopiens ont régné à Thebes dans cet intervalle, entre autres Sabacon, et, à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente constitution de son état, que les étrangers qui la conquéroient entroient dans ses mœurs plutôt que d'y introduire les leurs : ainsi, changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à souffrir les Perses, dont elle voulut souvent secouer le joug : mais elle n'étoit pas assez belliqueuse pour se soutenir par sa propre force contre une si grande puissance; et les Grecs qui la défendoient, occupés ailleurs, étoient contraints de l'abandonner : de sorte qu'elle retomboit toujours sous ses premiers maîtres, mais toujours opiniâtrément attachée à ses anciennes coutumes, et incapable de démentir les maximes de ses premiers rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choses sous les Ptolomées, le mélange des mœurs grecques et asiatiques y fut si grand, qu'on n'y reconnut presque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens rois d'Egypte sont fort incertains, même dans l'histoire des Egyptiens. On a peine à placer Osymanduas, dont nous voyons de si magnifiques monuments dans Diodore (1), et de si belles marques de ses combats. Il semble que les Egyptiens n'aient pas connu le pere de Sésostris, qu'Hérodote et Diodore

(1) Dicd. lib. 1, sect. 2.

n'ont pas nommé. Sa puissance est encore plus marquée par les monuments qu'il a laissés dans toute la terre, que par les mémoires de son pays; et ces raisons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques uns, que ce que l'Egypte publioit de ses antiquités ait toujours été aussi exact qu'elle s'en vantoit, puisqu'elle-même est si incertaine des temps les plus éclatants de sa monarchie.

IV. Les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes, et Cyrus.

Le grand empire des Egyptiens est comme détaché de tous les autres, et n'a pas, comme vous voyez, une longue suite. Ce qui nous reste à dire est plus soutenu, et a des dates plus précises.

Nous avons néanmoins encore très peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens: mais enfin, en quelque temps qu'on en veuille placer les commencements, selon les diverses opinions des historiens (1), vous verrez que lorsque le monde étoit partagé en plusieurs petits états dont les princes songeoient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, et poussa bien loin ses conquêtes du côté de l'orient. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition assez ordinaire à son sexe un courage et une suite de conseils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, soutint

(1) Diod. lib. 2. Just. lib. 1.

les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie.

Elle étoit grande sans doute; et la grandeur de Ninive, qu'on met au-dessus (1) de celle de Babylone, le montre assez. Mais comme les historiens (2) les plus judicieux ne font pas cette monarchie si ancienne que les autres nous la représentent, ils ne la font pas non plus si grande. On voit durer trop long-temps les petits royaumes (3) dont il la faudroit composer, si elle étoit aussi ancienne et aussi étendue que le fabuleux Ctésias et ceux qui l'en ont cru sur sa parole nous la décrivent. Il est vrai que Platon (4), curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie du temps de Priam une dépendance de l'empire des Assyriens : mais on n'en voit rien dans Homere, qui, dans le dessein qu'il avoit de relever la gloire de la Grece, n'auroit pas oublié cette circonstance; et on peut croire que les Assyriens étoient peu connus du côté de l'occident, puisqu'un poëte si savant et si curieux d'orner son poëme de tout ce qui appartenoit à son sujet ne les y fait point paroître.

Cependant, selon la supputation que nous avons jugée la plus raisonnable, le temps du siege de Troie étoit le beau temps des Assyriens, puisque c'est celui des conquêtes de Sémiramis (5); mais c'est qu'elles s'étendirent seulement vers l'orient : ceux qui la flattent le plus lui font tourner ses armes de ce côté-là.

---

(1) Strab. XVI.—(2) Herod. I. Dion. Hal. I. App. init. op.—(3) Gen. XIV, 1, 2. Jud. III, 8.—(4) Plat. de leg. III.—(5) Just. I. Diod. II.

Elle avoit eu trop de part aux conseils et aux victoires de Ninus pour ne pas suivre ses desseins, si convenables d'ailleurs à la situation de son empire; et je ne crois pas qu'on puisse douter que Ninus ne se soit attaché à l'orient, puisque Justin même, qui le favorise autant qu'il peut, lui fait terminer aux frontieres de la Libye les entreprises qu'il fit du côté de l'occident.

Je ne sais donc plus en quel temps Ninive auroit poussé ses conquêtes jusqu'à Troie, puisqu'on voit si peu d'apparence que Ninus et Sémiramis aient rien entrepris de semblable; et que tous leurs successeurs, à commencer depuis leur fils Ninyas, ont vécu dans une telle mollesse et avec si peu d'action, qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous; et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre.

Il fut sans doute beaucoup diminué par les conquêtes de Sésostris; mais comme elles furent de peu de durée, et peu soutenues par ses successeurs, il est à croire que les pays qu'elles enleverent aux Assyriens, accoutumés de long-temps à leur domination, y retournerent naturellement: de sorte que cet empire se maintint en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la mollesse de ses rois si long-temps cachée dans le secret du palais, Sardanapale, célebre par ses infamies, devint non seulement méprisable, mais encore insupportable à ses sujets.

Vous avez vu les royaumes qui sont sortis du débris de ce premier empire des Assyriens, entre autres celui de Ninive et celui de Babylone. Les rois de

Ninive retinrent le nom de rois d'Assyrie, et furent les plus puissants. Leur orgueil s'éleva bientôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu et un miracle visible pour les empêcher d'accabler la Judée sous Ezéchias; et on ne sut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puissance, quand on leur vit envahir un peu après dans leur voisinage le royaume de Babylone, où la famille royale étoit défaillie.

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnoit parmi eux avec les beaux-arts, et l'orient n'avoit guere de meilleurs soldats que les Chaldéens (1). L'antiquité admire les riches moissons (2) d'un pays que la négligence de ses habitants laisse maintenant sans culture; et son abondance le fit regarder sous les anciens rois de Perse comme la troisieme partie d'un si grand empire.

Ainsi les rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouis et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il

(1) Xenoph. Cyr. III, IV.—(2) Herod. I.

point dans Babylone! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y vit-on paroître! Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoiqu'abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination; et voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins.

Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi bien que des principaux seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus et aux Medes (1). Babylone, trop accoutumée à commander et à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croit invincible devient captive des Medes qu'elle prétendoit subjuguer, et périt enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte: mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil (2). L'Euphrate étoit droit dans son cours, et jamais ne

(1) Xen. Cyrop. III, 4.—(2) Herod. I.

se débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres, dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grands lacs qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mere de Labynite, autrement nommé Nabonide ou Baltazar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville, que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une riviere si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étoient préparés, et on revêtit de briques les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur.

Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville (1). Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand, désespérant de réduire Babylone ni par force ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage que nous avons vu tant marqué par les prophetes.

(1) Herod. I.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement, non seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable étoit récente, mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la riviere où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avoit ni ordre ni commandement réglé. Ainsi périssent non seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit par-tout : le roi impie fut tué ; et Xénophon (1), qui donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacrileges de Baltazar, que Daniel nous fait voir punis par une chûte si surprenante.

Les Medes, qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur assyrienne. Mais à cette derniere fois la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entièrement à ce héros, qui ayant été élevé sous une discipline sévere et réguliere, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire (2). Les Medes autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient be-

(1) Xenoph. VII.—(2) *Ibid.* Cyr. I.

soin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en orient (1); mais il mettoit l'espérance du succès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perse (2). Dès la première bataille le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardoit déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnés de part et d'autre (3). Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir : et enfin la gloire qu'il s'étoit acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes, les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par-là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perdue, il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, sur-tout avec Alexandre.

V. Les Perses, les Grecs, et Alexandre.

Cambyse, fils de Cyrus, fut celui qui corrompit

(1) Pol. V, 44; X, 24. — (2) Xen. Cyr. IV, V. — (3) Xen. Cyr. V.

les mœurs des Perses (1). Son pere, si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne; et, par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu.

Darius, fils d'Hystaspe, qui d'une vie privée fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption étoit déja trop universelle, l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs; et Darius n'avoit pas lui-même conservé assez de force pour être capable de redresser tout-à-fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Mais encore que ces peuples devenus puissants eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toujours conservé quelque chose de grand et de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice honteux et bas (2)? Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le mensonge étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile; et d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitoient honnêtement les rois vaincus (3). Pour peu que les enfants

(1) Plat. de leg. III.—(2) Plat. Alcib. I. Herod. I. —(3) Herod. III.

de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perses étoient honnêtes, civils, libéraux, envers les étrangers, et ils savoient s'en servir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, et ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner : leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion. Ils ne surent jamais trouver ce bel art depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, et d'en faire un tout parfait : aussi n'étoient-ils presque jamais sans révoltes considérables. Ils n'étoient pourtant pas sans politique.

Les regles de la justice étoient connues parmi eux, et ils ont eu de grands rois qui les faisoient observer avec une admirable exactitude (1). Les crimes étoient sévèrement punis ; mais avec cette modération qu'en pardonnant aisément les premieres fautes, on réprimoit les rechûtes par de rigoureux châtiments. Ils avoient beaucoup de bonnes lois (2), presque toutes venues de Cyrus et de Darius fils d'Hystaspe. Ils avoient des maximes de gouvernement (3), des conseils réglés pour les maintenir, et une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil étoient les yeux et les oreilles du prince (4),

(1) Herod. I.—(2) Plat. de leg. III.—(3) Esth. I, 13.—(4) Xen. Cyr. VIII.

du roi, avec ses enfants. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent et n'entendissent rien de malhonnête (1). On rendoit compte au roi de leur conduite : ce compte qu'on lui en rendoit étoit suivi, par son ordre, de châtiments et de récompenses. La jeunesse, qui les voyoit, apprenoit de bonne heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander.

Avec une si belle institution, que ne devoit-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans les progrès de leur âge qu'on en avoit de les bien instruire dans leur enfance ! Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînoient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur : ils s'en sont toujours piqués, et ils en ont donné d'illustres marques.

L'art militaire avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos (2). Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campements, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix

(1) Xenoph. de exped. Cyr. Jun. lib. 1. — (2) Xen. œcon.

un peuple immense qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux, seulement pour le plaisir : car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire; de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servoit à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert; les ordres ne venoient jamais à temps; et dans une action tout alloit comme il pouvoit, sans que personne fût en état d'y pourvoir. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays : car ce corps immense, et avide non seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps; et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient se trouverent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou

accablés par la multitude de leurs ennemis ; et c'est par-là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit, et de son antiquité, et de ses sages institutions, et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas mal-aisé de domter l'Asie mineure, et même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues.

Mais quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits; au reste si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder et défendre, ce qu'il falloit; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendoient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui, s'étant établies dans les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu par-tout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à

pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices, qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques.

Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étoient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'état. Les peres nourrissoient leurs enfants dans cet esprit ; et les enfants apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grece avoit eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témene, un Cresphonte, un Eurystene, un Patrocle, et les autres semblables, avoient répandu cet esprit dans toute la nation (1). Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

(1) Plat. de leg. III.

Que dirai-je de la sévérité des jugements ? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révéré dans toute la Grece, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célebre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modele des tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes ; et la plupart des villes se formerent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'éleverent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêcherent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit étoit admirable : car la liberté que se figuroient les Grecs étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministere, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse : c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées

sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grece en étoit charmée, et préféroit les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grece tiroit du sien étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grece n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les regles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étoient suivis étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'état; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes? les poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérants regardoit Homere comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves

qu'ils sont agréables, ne célebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grece étoit les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle (1). Une des choses qui faisoient aimer la poésie d'Homere est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grece sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours, et la mollesse: du côté de la Grece étoit Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur: du côté de la Grece, étoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grece, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoit son partage naturel: elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté,

(1) Isoc. paneg.

l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée, qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grece étoit pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grece fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grece, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouie. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincue que de mettre la division parmi les Grecs; et l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis,

la victoire et la confiance rompit l'union (1). Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs et ce secret de la politique persienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grece étoit composée, Athenes et Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athenes vouloit le plaisir: la vie de Lacédémone étoit dure et laborieuse. L'une et l'autre aimoient la gloire et la liberté: mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence; et contrainte par des lois séveres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au-dehors.

Athenes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe: l'intérêt se mêloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviguer; et la mer où elle régnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujettir; et ses richesses qui lui inspiroient ce desir lui fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent étoit méprisé. Comme toutes ses lois tendoient à en faire une république guerriere, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer;

(1) PLAT. de leg. III.

et plus elle étoit au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone par sa vie réglée étoit ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athenes étoit plus vive, et le peuple y étoit trop maître : la philosophie et les lois faisoient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien (1), et qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres ; et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent ; la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyoient être. Les magistrats n'étoient plus écoutés ; et comme la Perse étoit affligée par une excessive sujétion, Athenes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grece ; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre ; car outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trou-

(1) Plat. de leg. III.

voient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux.

Celui de Lacédémone étoit dur : on remarquoit dans son peuple je ne sais quoi de farouche (1). Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austeres et trop impérieux; joint qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche (2). Ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, et tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent (3).

Les Athéniens étoient naturellement plus doux et plus agréables (4). Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étoient perpétuels; où l'esprit, où la liberté, et les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, et étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponnese et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athenes: mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Grece la soutenoient en quelque façon, et l'empêchoient

(1) Arist. polit. VIII, 4. — (2) *Ibid.* VII, 14. — (3) Xen. de rep. Lac. — (4) Plat. de rep. VIII.

de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses apperçurent bientôt cet état de la Grece. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; et soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appeloient le grand roi, ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes (1).

Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Grece ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi, et de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure (2), et montra qu'on les pouvoit abattre. Les seules divisions de la Grece arrêterent ses conquêtes.

Il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxe, se révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ses troupes, qui seuls ne purent être rompus dans la déroute universelle de son

(1) PLAT. de leg. III. Isoc. paneg. etc.—(2) POLYB. lib. 3, c. 6.

armée. Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs se trouvoient sans protecteur au milieu des Perses et aux environs de Babylone : cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poser volontairement les armes, ni les y forcer ; ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout. Toute la Grece vit alors plus que jamais qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, et que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes et de républiques divisées un royaume petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale étoit absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grece, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre son fils succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens non seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perse de son temps, étoit juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécu-

ter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre : son esprit, avec ce génie perçant et sublime : sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentoit animé par les obstacles ; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisoit préférer à tous les périls, à tous les travaux, et à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin, avec cette confiance qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres ; confiance qu'il inspiroit non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément auquel des deux appartenoit la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs ; c'étoit Memnon, rhodien (1). Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur disputât tous

(1) Diod. XVII, sect 1.

les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, et que par une attaque vigoureuse on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avoit pourvu, et les troupes qu'il avoit laissées à Antipater suffisoient pour garder la Grece. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras : au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Grece, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vu: et, après avoir vengé la Grece, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célebre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes, n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, et domta tout le pays qu'il trouva sur son passage. Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais con-

ens, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécille, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais, ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissoit des capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siecles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; et après avoir été long-temps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fut demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses peres ; mais parcequ'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution : car il faut dire à sa gloire que si jamais homme

a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, c'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avoit pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chûte de sa famille, mais à la seule mortalité ; si ce n'est qu'on veuille dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoi qu'il en soit, nous voyons par son exemple qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'est-à-dire celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un foible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains ; et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que comme le vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité ; celui qui sait conserver et affermir un état a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir, et gagner des batailles.

Il n'est pas besoin que je vous raconte en détail ce qui fit périr les royaumes formés du débris de l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire celui de Syrie, celui de Macédoine, et celui d'Egypte : la cause commune de leur ruine est qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puissance, qui fut la puissance romaine. Si toutefois nous voulions considérer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aisément les causes immédiates de leur chûte ; et nous verrions entre autres choses que la plus puis-

sante de toutes, c'est-à-dire celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la mollesse et le luxe de la nation, reçut enfin le coup mortel par la division de ses princes.

VI. L'empire romain.

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connoître que tous les autres empires. Vous entendez bien, monseigneur, que je parle de l'empire romain: vous en avez vu la longue et mémorable histoire dans toute sa suite.

Mais pour entendre parfaitement les causes de l'élévation de Rome, et celles des grands changements qui sont arrivés dans son état, considérez attentivement avec les mœurs des Romains les temps d'où dépendent tous les mouvements de ce vaste empire.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie, qui fut jamais.

Le fonds d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie: une de ces

choses lui faisoit aimer l'autre; car parcequ'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mere qui le nourrissoit dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit même sous ses rois une liberté qui ne convient guere à une monarchie réglée; car outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre: il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain; témoin Tullus Hostilius, qui n'osant ni condamner ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois, et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déja si libre l'amour de la liberté; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goutée toute entiere sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la

triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étoient laissés entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévere immoler à la liberté sa propre famille !

Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis (1). Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection : les Romains presque affamés lui firent connoître par leur fermeté qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat ; et Rome entiere fit dire à ce puissant roi qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans (2). Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus en-

(1) Dion. Hal. lib. 5.—(2) Tit. Liv. II, 13, 15.

tiere, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne et de travail: voilà quelle étoit leur vie; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

Tite Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté, aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste on les trouvoit occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique quand on les alloit quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine: Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit point d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer.

Cette modération duroit encore pendant les guerres puniques. Dans la premiere on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé

au sénat (1) pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage on voit encore de grands exemples de la première simplicité. AEmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les regles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse (2). Ainsi les richesses étoient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains [illegible]oient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le capitole bâti par Tarquin le superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès-lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain (3). Tout le reste répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même, et les égouts de la ville, avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons.

(1) Tit. Liv. ep. lib. 18. — (2) Cic. de off. II. — (3) Tit. Liv. I, 53, 55, 56; VI. 5. Dion. Hal. III, IV. Tac. hist. III, 72. Plin. XXXVI, 15.

Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple (1)? En un mot, tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre (2). L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulieres: celui qui augmentoit ses revenus, et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économe, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant, et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvoit avec des courages fermes et des corps vigoureux une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres.

(1) Dion. Hal. VII.—(2) Ant. rom.

Il y alloit de la vie non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu, sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu dans Florus et dans Cicéron (1) l'histoire de Régulus qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal (2), et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquoit le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever (3). Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la derniere extrémité ; et, comme remarque Salluste (4), il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir or-

(1) Cic. de off. III. Florus, II, 2.—(2) Polyb. VI, 56. Tit. Liv. XXII, 57, 58. — (3) Cic. de off. III. — (4) Sallust. de bello Catil. 9.

dre, que pour avoir lâché le pied et quitté leur poste : de sorte que le courage avoit plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avoit besoin d'être excitée.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campements, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. Vous avez vu dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galeres par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes ?

En effet il est certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cédoient pas en courage. Polybe (1) nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois, d'ailleurs plus forts en nombre, montrerent plus de hardiesse que ne firent les Romains, quelque déterminés qu'ils fussent; et nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains, inférieurs en tout le reste, l'emporter sur les Gaulois, parcequ'ils savoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la mêlée. C'est ce que vous pourrez voir quelque

(1) Polyb. II, 28, et seq.

jour plus exactement dans Polybe ; et vous avez souvent remarqué vous-même dans les commentaires de César, que les Romains, commandés par ce grand homme, ont subjugué les Gaulois plus encore par les adresses de l'art militaire que par leur valeur.

Les Macédoniens, si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre, croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe et Tite Live (1) après lui ont démontré qu'à considérer seulement la nature des armées romaines et de celles des Macédoniens, les dernieres ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parceque la phalange macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon quarré fort épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piece, au lieu que l'armée romaine, distinguée en petits corps, étoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvements.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris, l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange macédonienne : cette grosse et lourde machine sera terrible, à la vérité, à une armée sur la-

(1) Polyb. XVII in excerpt. c. 24, et seq. Tit. Liv. IX, 19 ; XXXI, 39, etc.

quelle elle tombera de tout son poids; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parcequ'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement; joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode : on l'unit et on la sépare comme on veut; elle défile aisément, et se rassemble sans peine; elle est propre aux détachements, aux ralliements, à toute sorte de conversions et d'évolutions, qu'elle fait ou toute entiere ou en partie, selon qu'il est convenable; enfin elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. Concluez donc avec Polybe qu'il falloit que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

Il y a plaisir, monseigneur, à vous parler de ces choses dont vous êtes si bien instruit par d'excellents maîtres, et que vous voyez pratiquées sous les ordres de Louis-le-Grand, d'une maniere si admirable, que je ne sais si la milice romaine a jamais eu rien de plus beau. Mais sans vouloir ici la mettre aux mains avec la milice française, je me contente que vous ayiez vu que la milice romaine, soit qu'on regarde la science même de prendre ses avantages, ou qu'on s'attache à considérer son extrême sévérité à faire garder tous les ordres de la guerre, a

surpassé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les siecles précédents.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Grece : vous avez vu que la Macédoine y tenoit le dessus, et ainsi elle vous apprend à juger du reste. Athenes n'a plus rien produit depuis les temps d'Alexandre. Les Etoliens, qui se signalerent en diverses guerres, étoient plutôt indociles que libres, et plutôt brutaux que vaillants. Lacédémone avoit fait son dernier effort pour la guerre, en produisant Cléomene, et la ligue des Achéens, en produisant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands capitaines ; mais le dernier (1), qui vivoit du temps d'Annibal et de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Grece alloit expirer, et qu'il ne lui restoit plus qu'à reculer le moment de sa chûte.

Ainsi les peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage et de l'art dans les Grecs, et de tout cela soutenu de la conduite la plus raffinée, en triomphant d'Annibal ; de sorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice.

Aussi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire : ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la premiere dans leur état, et la derniere qui s'y est perdue, tant elle étoit attachée à la constitution de leur république.

(1) Plut. in Philop.

Une des plus belles parties de la milice romaine étoit qu'on n'y louoit point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait périr tant de monde parmi nous n'étoient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion et de César, les deux premiers hommes de guerre et les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandoit (1). On n'attendoit rien de bon d'un général qui ne savoit pas connoître le soin qu'il devoit avoir de conserver sa personne (2), et on réservoit pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hasardées mal-à-propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang ; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi ni tout ensemble de plus ménagé qu'étoient les armées romaines.

Mais comme il ne suffit pas d'entendre la guerre si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre, il faut encore vous faire observer la profonde politique du sénat romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zele pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute

(1) Polyb. X, 13.—(2) *Ibid.* 29.

prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie (1), où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique, sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite Live nous en donne un exemple illustre (2). Pendant qu'on méditoit la guerre contre Persée, Eumenes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus surprenant est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumenes. Toutes les villes de Grece et d'Asie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers, sous des peines rigoureuses: le secret se recommandoit comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout

(1) 1 Mach. VIII, 15, 16.—(2) Tit. Liv. XLII, 14.

dans les grandes occasions, et sur-tout dans les grands périls : alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles. Une longue expérience avoit appris aux Romains que de là étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'état.

C'étoit dans le sénat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république : c'étoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soutenir par leur propre suite ; et ce qu'il y avoit de plus grand dans le sénat est qu'on n'y prenoit jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque foible encore et dans sa naissance elle se vit tout ensemble et divisée au-dedans par les tribuns, et pressée au-dehors par les Volsques que Coriolan irrité menoit contre sa patrie ; ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques toujours battus par les Romains espérerent de se venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice ; mais le plus dur, le plus difficile, et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force ; et après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçoient de tout perdre si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chefs ; et néanmoins, dans ce triste état, et pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi décret du sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderoit

des conditions équitables après qu'il auroit retiré ses armes (1).

La mere de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disoit entre autres raisons : « Ne connois-« sez-vous pas les Romains ? ne savez-vous pas, mon « fils, que vous n'en aurez rien que par les prieres, « et que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite « chose par la force ? » Le sévere Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux. Mais le sénat demeura ferme dans ses maximes ; et le décret qu'il donna de ne rien accorder par force passa pour une loi fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république (2). Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés : ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le sénat savoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il y savoit confirmer le reste des citoyens.

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre, mais parcequ'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux que de

(1) Dion. Hal. VIII. Tit. Liv. II, 39. — (2) Polyb. VI, 56. Excerpt. de legat. 69. Dion. Hal. VIII.

lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que vaincu jusque dans le cœur il ne vît plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes romaines : la croyance répandue par-tout que rien ne leur résistoit faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliés un invincible secours. Vous voyez ce que fait dans toute l'Europe une semblable opinion des armes françaises ; et le monde étonné des exploits du roi confesse qu'il n'appartenoit qu'à lui seul de donner des bornes à ses conquêtes.

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque dans une extrême nécessité non seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant « que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république en nourrissant leurs enfants (1). »

Le sénat montra par cette ordonnance qu'il savoit en quoi consistoient les vraies richesses d'un état ; et un si beau sentiment joint aux témoignages d'une bonté paternelle fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le sénat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur

(1) Tit. Liv. II, 9.

digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie (1). L'histoire en est mémorable, et mérite de vous être racontée.

Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit : enfin, las de combattre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple romain, dont l'équité étoit révérée par tous les voisins. Les tribus furent assemblées ; et le peuple ayant connu dans la discussion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis à leur arbitrage : il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenoient pour eux les terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étoient prêts à s'en venger par les armes : le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite ; qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du peuple, mais que si après cette offense ils vouloient bien se fier à la compagnie de la réparation qu'ils avoient raison de prétendre, le sénat prendroit un tel soin de leur

(1) Tit. Liv. III, 71 ; IV, 7, 9, 10

satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fierent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble : ils reçurent un si prompt secours par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avoit été ôtée, et ne songeoient plus qu'à remercier de si fideles amis : mais le sénat ne fut pas content jusqu'à ce qu'en leur faisant rendre la terre que le peuple romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement.

Je n'entreprends pas ici de vous dire combien le sénat a fait d'actions semblables ; combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanoient sur leurs serments ; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succès (1) : je vous dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple romain, et donnoit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des états.

On peut croire que, dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtiments étoient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zele au bien de l'état étoient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coûtoient rien au public, et qui étoient infiniment précieuses aux particuliers, parcequ'on y avoit atta-

(1) Polyb. Tit. Liv. Cic. de off. III, etc.

ché la gloire, si chere à ce peuple belliqueux : une couronne d'or très mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le sénat, dont l'approbation tenoit lieu de récompense, savoit louer et blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritoient : mais eux-mêmes ils attendoient en suspens le jugement du sénat, qui jugeoit de la sagesse des conseils, sans se laisser éblouir par le bonheur des évènements. Les louanges étoient précieuses, parcequ'elles se donnoient avec connoissance : le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtiments qui suivoient les mauvaises actions tenoient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensées les élevoient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés ; mais il

faut lui aider à les former : ce qui les forme, ce qui les acheve, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fiere dans les combats, et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour.

Tous les Romains étoient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputoit avec la noblesse à qui agiroit le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il falloit aller à la guerre quand la république l'ordonnoit, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'élevoient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il falloit pour les rendre capables de servir l'état, étoient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public.

Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'état romain, constitué de la maniere que nous avons vue, étoit, pour ainsi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en héros.

Un état qui se sent ainsi formé, se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource : aussi voyons-nous que

les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsenna, roi d'Etrurie, les affamoit dans leurs murailles; ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondoient tout leur pays, et les tenoient serrés dans le capitole; ni quand Pyrrhus, roi des Epirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayoit par ses éléphants, et défaisoit toutes leurs armées; ni quand Annibal déja tant de fois vainqueur leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le consul Térentius Varro, qui venoit de perdre par sa faute une si grande bataille, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, parce seulement que dans un si grand malheur il n'avoit point désespéré des affaires de la république. Le sénat l'en remercia publiquement; et dès-lors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triste état aucune proposition de paix: l'ennemi fut étonné; le peuple reprit cœur, et crut avoir des ressources que le sénat connoissoit par sa prudence.

En effet, cette constance du sénat, au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup sur coup, ne venoit pas seulement d'une résolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais d'une profonde connoissance des forces romaines et des forces ennemies. Rome savoit par son cens, c'est-à-dire par le rôle de ses citoyens toujours exactement continué depuis Servius Tullius, elle savoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvoit espérer de la

jeunesse qui s'élevoit tous les jours ; ainsi elle ménageoit ses forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique, que le temps devoit détruire tout seul dans un pays étranger où les secours étoient si tardifs, et à qui ses victoires mêmes qui lui coûtoient tant de sang étoient fatales : c'est pourquoi, quelque perte qui fût arrivée, le sénat, toujours instruit de ce qui lui restoit de bons soldats, n'avoit qu'à temporiser, et ne se laissoit jamais abattre. Quand par la défaite de Cannes, et par les révoltes qui suivirent, il vit les forces de la république tellement diminuées qu'à peine eût-on pu se défendre si les ennemis eussent pressé, il se soutint par courage ; et sans se troubler de ses pertes, il se mit à regarder les démarches du vainqueur. Aussitôt qu'on eut apperçu qu'Annibal, au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeoit durant quelque temps qu'à en jouir, le sénat se rassura, et vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa fortune, et de se laisser éblouir par ses grands succès, n'étoit pas né pour vaincre les Romains : dès-lors Rome fit tous les jours de plus grandes entreprises ; et Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux, qu'il étoit, ne put tenir contre elle.

Il est aisé de juger par ce seul événement à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal, enflé de ses grands succès, crut la prise de Rome trop aisée, et se relâcha. Rome au milieu de ses malheurs ne perdit ni le courage ni la confiance, et entreprit de plus grandes choses que jamais. Ce fut incontinent après la défaite de Cannes qu'elle assiégea Syracuse et Capoue, l'une infidele aux

traités, et l'autre rebelle. Syracuse ne put se défendre, ni par ses fortifications, ni par les inventions d'Archimede. L'armée victorieuse d'Annibal vint vainement au secours de Capoue : mais les Romains firent lever à ce capitaine le siege de Nole. Un peu après, les Carthaginois défirent et tuerent en Espagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre il n'étoit rien arrivé de plus sensible ni de plus funeste aux Romains : leur perte leur fit faire les derniers efforts. Le jeune Scipion, fils d'un de ces généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Espagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre ville, et donna le dernier coup à leur empire.

L'état de cette ville ne permettoit pas que Scipion y trouvât la même résistance qu'Annibal trouvoit du côté de Rome; et vous en serez convaincu si peu que vous regardiez la constitution de ces deux villes.

Rome étoit dans sa force; et Carthage, qui avoit commencé de baisser, ne se soutenoit plus que par Annibal (1). Rome avoit son sénat uni, et c'est précisément dans ces temps que s'y est trouvé ce concert tant loué dans le livre des Machabées : le sénat de Carthage étoit divisé par de vieilles factions irréconciliables; et la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands seigneurs. Rome, encore pauvre et attachée à l'agriculture, nourrissoit une milice admirable, qui ne respiroit que la gloire, et ne songeoit qu'à agrandir le nom romain : Carthage, enrichie par son trafic, voyoit tous ses

(1) Polyb. I, III, VI, 49, etc.

citoyens attachés à leurs richesses, et nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées romaines étoient presque toutes composées de citoyens : Carthage au contraire tenoit pour maxime de n'avoir que des troupes étrangeres, souvent autant à craindre à ceux qui les paient qu'à ceux contre qui on les emploie.

Ces défauts venoient en partie de la premiere institution de la république de Carthage, et en partie s'y étoient introduits avec le temps. Carthage a toujours aimé les richesses; et Aristote (1) l'accuse d'y être attachée jusqu'à donner lieu à ses citoyens de les préférer à la vertu : par-là une république toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Aristote, à la fin en a négligé l'exercice. Ce philosophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangeres; et il est à croire qu'elle n'est tombée que long-temps après dans ce défaut. Mais les richesses y menent naturellement une république marchande : on veut jouir de ses biens, et on croit tout trouver dans son argent. Carthage se croyoit forte parcequ'elle avoit beaucoup de soldats, et n'avoit pu apprendre, par tant de révoltes qu'elle avoit vues arriver dans les derniers temps, qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un état qui ne se soutient que par les étrangers, où il ne trouve ni zele, ni sûreté, ni obéissance.

Il est vrai que le grand génie d'Annibal sembloit avoir remédié aux défauts de la république (2) : on regarde comme un prodige que, dans un pays étran-

(1) Arist. pol. II, 11.—(2) Polyb. XI, 17.

ger, et durant seize ans entiers, il n'ait jamais vu, je ne dis pas de sédition, mais de murmure, dans une armée toute composée de peuples divers, qui, sans s'entendre entre eux, s'accordoient si bien à entendre les ordres de leur général.

Mais l'habileté d'Annibal ne pouvoit pas soutenir Carthage, lorsqu'attaquée dans ses murailles par un général comme Scipion, elle se trouva sans forces : il fallut rappeler Annibal, à qui il ne restoit plus que des troupes affoiblies plus par leurs propres victoires que par celles des Romains, et qui achevèrent de se ruiner par la longueur du voyage. Ainsi Annibal fut battu ; et Carthage, autrefois maîtresse de toute l'Afrique, de la mer méditerranée et de tout le commerce de l'univers, fut contrainte de subir le joug que Scipion lui imposa.

Voilà le fruit glorieux de la patience romaine. Des peuples qui s'enhardissoient et se fortifioient par leurs malheurs avoient bien raison de croire qu'on sauvoit tout pourvu qu'on ne perdît pas l'espérance ; et Polybe a très bien conclu que Carthage devoit à la fin obéir à Rome par la seule nature des deux républiques.

Que si les Romains s'étoient servis de ces grandes qualités politiques et militaires seulement pour conserver leur état en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés, comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur et leur prudence : mais quand ils eurent goûté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, et ne prétendirent à rien moins qu'à mettre

premièrement leurs voisins et ensuite tout l'univers sous leurs lois.

Pour parvenir à ce but, ils surent parfaitement conserver leurs alliés, les unir entre eux, jeter la division et la jalousie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs conseils, découvrir leurs intelligences, et prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voisins; curieux sur-tout ou de diviser, ou de contrebalancer par quelque autre endroit, les puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obstacles à leurs conquêtes.

Ainsi les Grecs avoient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'agrandissoit plutôt par hasard que par conduite (1): ils étoient trop passionnés pour leur nation, et trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au-dessus d'eux; ou peut-être que voyant de loin l'empire romain s'avancer si vite, sans pénétrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hasard, selon la coutume des hommes, les effets dont les causes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observoit de si près la politique romaine durant les guerres puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les conquêtes de Rome étoient la suite d'un dessein bien entendu: car il voyoit les Romains du milieu de la mer méditer-

(1) Polyb. I, 63.

ranée porter leurs regards par-tout aux environs, jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie; observer ce qui s'y passoit; s'avancer régulièrement et de proche en proche; s'affermir avant que de s'étendre; ne se point charger de trop d'affaires; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos; attendre qu'Annibal fût vaincu pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avoit favorisé; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contents jusqu'à ce que tout fût fait; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnoître; et, après les avoir vaincus, rendre par un décret public à la Grece si long-temps captive la liberté à laquelle elle ne pensoit plus; par ce moyen répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom. C'en étoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite.

C'est ce qu'a vu Polybe dans le temps des progrès de Rome. Denys d'Halicarnasse (1), qui a écrit après l'établissement de l'empire et du temps d'Auguste, a conclu la même chose, en reprenant dès leur origine les anciennes institutions de la république romaine, si propres de leur nature à former un peuple invincible et dominant.

Vous en avez assez vu, monseigneur, pour entrer dans les sentiments de ces sages historiens, et pour condamner Plutarque, qui, toujours trop passionné

(1) Dion. Hal. ant. rom. I, II.

pour ses Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine, et à la seule vertu celle d'Alexandre (1).

Mais plus ces historiens font voir de dessein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injustice: ce vice est inséparable du desir de dominer, qui aussi pour cette raison est justement condamné par les regles de l'évangile. Mais la seule philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver notre bien, et non pas pour usurper celui d'autrui. Cicéron (2) l'a reconnu, et les regles qu'il a données pour faire la guerre sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

Il est vrai qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur république. Il sembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerriere en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau ni de plus saint que le college des Féciaux, soit que Numa en soit le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnasse, ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite Live (3)? Ce conseil étoit établi pour juger si une guerre étoit juste. Avant que le sénat la proposât, ou que le peuple la résolût, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la justice de la guerre étoit reconnue, le sénat prenoit ses mesures pour l'entreprendre: mais on envoyoit avant toutes choses redemander dans les formes à l'usurpateur les choses

(1) Plut. lib. de fort. Alex. et de fort. Rom.—(2) Cic. de off. III.—(3) Dion. Hal. II. ant. rom. Tit. Liv. I, 32.

injustement ravies, et on n'en venoit aux extrémités qu'après avoir épuisé les voies de douceur. Sainte institution s'il en fut jamais, et qui fait honte aux chrétiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choses n'a pu inspirer la charité et la paix!

Mais que servent les meilleures institutions, quand enfin elles dégénerent en pures cérémonies? La douceur de vaincre et de dominer corrompit bientôt dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile; et encore qu'ils exerçassent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, et même de grande clémence, l'ambition ne permettoit pas à la justice de régner dans leurs conseils.

Au reste leurs injustices étoient d'autant plus dangereuses qu'ils savoient mieux les couvrir du prétexte spécieux de l'équité, et qu'ils mettoient sous le joug insensiblement les rois et les nations, sous couleur de les protéger et de les défendre.

Ajoutons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur résistoient: autre qualité assez naturelle aux conquérants, qui savent que l'épouvante fait plus de la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix; et le commandement est-il si doux, que les hommes le veuillent acheter par des actions si inhumaines (1)! Les Romains, pour répandre par-tout la terreur, affectoient de laisser dans les villes prises des spectacles terribles de cruauté, et de paroître impitoyables à qui attendoit la force, sans même épargner les

(1) Polyb. X, 15.

rois qu'ils faisoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe chargés de fers, et traînés à des chariots comme des esclaves.

Mais s'ils étoient cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples soumis, et croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'assurer leurs conquêtes. Le sénat tenoit en bride les gouverneurs, et faisoit justice aux peuples. Cette compagnie étoit regardée comme l'asile des oppressés : aussi les concussions et les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la république, et la retenue de leurs magistrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces conquérants brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus : les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts même et les sciences, après qu'ils les eurent une fois goûtés.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant, et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs jusqu'aux colonnes d'Hercule et à la mer atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéissoient : du milieu et comme du centre de la mer méditerranée, ils embrassoient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long et au large tous les états d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la commu-

nication de leur empire. On est encore effrayé quand on considere que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande Bretagne presque toute entiere, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grece, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les royaumes de l'Asie mineure, et ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin et la mer caspienne, et les autres que j'oublie peut-être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siecles que des provinces romaines. Tous les peuples de notre monde, jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance; et les Romains y ont établi presque par-tout, avec leur empire, les lois et la politesse.

C'est une espece de prodige, que, dans un si vaste empire qui embrassoit tant de nations et tant de royaumes, les peuples aient été si obéissants, et les révoltes si rares. La politique romaine y avoit pourvu par divers moyens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les colonies romaines établies de tous côtés dans l'empire faisoient deux effets admirables: l'un, de décharger la ville d'un grand nombre de citoyens, et la plupart pauvres; l'autre, de garder les postes principaux, et d'accoutumer peu à peu les peuples étrangers aux mœurs romaines.

Ces colonies, qui portoient avec elles leurs privileges, demeuroient toujours attachées au corps de la république, et peuploient tout l'empire de Romains.

Mais, outre les colonies, un grand nombre de villes obtenoient pour leurs citoyens le droit de citoyens romains; et, unis par leur intérêt au peuple dominant, elles tenoient dans le devoir les villes voisines.

Il arriva à la fin que tous les sujets de l'empire se crurent Romains. Les honneurs du peuple victorieux se communiquerent peu à peu aux peuples vaincus: le sénat leur fut ouvert, et ils pouvoient aspirer jusqu'à l'empire. Ainsi, par la clémence romaine, toutes les nations n'étoient plus qu'une seule nation, et Rome fut regardée comme la commune patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation et au commerce cette merveilleuse union de tous les peuples du monde sous un même empire! La société romaine embrassoit tout; et, à la réserve de quelques frontieres inquiétées quelquefois par les voisins, tout le reste de l'univers jouissoit d'une paix profonde. Ni la Grece, ni l'Asie mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la plupart des autres provinces, n'ont jamais été sans guerre que sous l'empire romain; et il est aisé d'entendre qu'un commerce si agréable des nations servoit à maintenir dans tout le corps de l'empire la concorde et l'obéissance.

Les légions distribuées pour la garde des frontieres, en défendant le dehors, affermissoient le dedans. Ce n'étoit pas la coutume des Romains d'avoir des citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontieres; et je ne vois guere commencer ce soin que sous Valentinien I. Auparavant on mettoit la

force et la sûreté de l'empire uniquement dans les troupes, qu'on disposoit de maniere qu'elles se prêtoient la main les unes les autres. Au reste, comme l'ordre étoit qu'elles campassent toujours, les villes n'en étoient point incommodées; et la discipline ne permettoit pas aux soldats de se répandre dans la campagne. Ainsi les armées romaines ne troubloient ni le commerce ni le labourage. Elles faisoient dans leur camp comme une espece de ville, qui ne différoit des autres que parceque les travaux y étoient continuels, la discipline plus sévere, et le commandement plus ferme. Elles étoient toujours prêtes pour le moindre mouvement; et c'étoit assez pour tenir les peuples dans le devoir, que de leur montrer seulement dans le voisinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'empire, que l'ordre de la justice. L'ancienne république l'avoit établi : les empereurs et les sages l'ont expliqué sur les mêmes fondements : tous les peuples, jusqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration; et c'est par-là principalement que les Romains étoient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Au reste, si les lois romaines ont paru si saintes que leur majesté subsiste encore malgré la ruine de l'empire, c'est que le bon sens, qui est le maître de la vie humaine, y regne par-tout, et qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom romain, malgré la politique profonde et toutes les belles institutions de cette fameuse république, elle portoit en son sein

la cause de sa ruine, dans la jalousie perpétuelle du peuple contre le sénat, ou plutôt des plébéiens contre les patriciens. Romulus avoit établi cette distinction (1). Il falloit bien que les rois eussent des gens distingués qu'ils attachassent à leur personne par des liens particuliers, et par lesquels ils gouvernassent le reste du peuple. C'est pour cela que Romulus choisit les peres, dont il forma le corps du sénat. On les appeloit ainsi à cause de leur dignité et de leur âge; et c'est d'eux que sont sorties dans la suite les familles patriciennes. Au reste, quelque autorité que Romulus eût réservée au peuple, il avoit mis les plébéiens, en plusieurs manieres, dans la dépendance des patriciens (2); et cette subordination nécessaire à la royauté avoit été conservée non seulement sous les rois, mais encore dans la république. C'étoit parmi les patriciens qu'on prenoit toujours les sénateurs : aux patriciens appartenoient les emplois, les commandements, les dignités, même celle du sacerdoce; et les peres, qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prérogatives. Mais la jalousie se mit bientôt entre les deux ordres : car je n'ai pas besoin de parler ici des chevaliers romains, troisieme ordre comme mitoyen entre les patriciens et le simple peuple, qui prenoit tantôt un parti et tantôt l'autre. Ce fut donc entre ces deux ordres que se mit la jalousie : elle se réveilloit en diverses occasions; mais la cause profonde qui l'entretenoit étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la république étoit

(1) Dion. Hal. II.—(2) *Ibid.*

de regarder la liberté comme une chose inséparable du nom romain. Un peuple nourri dans cet esprit; disons plus, un peuple qui se croyoit né pour commander aux autres peuples, et que Virgile pour cette raison appelle si noblement un peuple roi, ne vouloit recevoir de loi que de lui-même.

L'autorité du sénat étoit jugée nécessaire pour modérer les conseils publics, qui sans ce tempérament eussent été trop tumultueux. Mais au fond, c'étoit au peuple à donner les commandements, à établir les lois, à décider de la paix et de la guerre. Un peuple qui jouissoit des droits les plus essentiels de la royauté entroit en quelque sorte dans l'humeur des rois. Il vouloit bien être conseillé, mais non pas forcé par le sénat. Tout ce qui paroissoit trop impérieux, tout ce qui s'élevoit au-dessus des autres, en un mot tout ce qui blessoit ou sembloit blesser l'égalité que demande un état libre, devenoit suspect à ce peuple délicat. L'amour de la liberté, celui de la gloire et des conquêtes, rendoient de tels esprits difficiles à manier; et cette audace qui leur faisoit tout entreprendre au dehors ne pouvoit manquer de porter la division au dedans.

Ainsi Rome si jalouse de sa liberté, par cet amour de la liberté qui étoit le fondement de son état, a vu la division se jeter entre tous les ordres dont elle étoit composée. De là ces jalousies furieuses entre le sénat et le peuple, entre les patriciens et les plébéiens; les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit enfin elle-même; et les autres craignant, au contraire, que l'autorité, qui de sa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémités, un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier, qui fait que de part ou d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conseils modérés. Les esprits ambitieux et remuants excitoient les jalousies pour s'en prévaloir; et ces jalousies tantôt plus couvertes, et tantôt plus déclarées, selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de César, et les autres qui ont suivi.

VII. La suite des changements de Rome est expliquée.

Il vous sera aisé, monseigneur, d'en découvrir toutes les causes, si, après avoir bien compris l'humeur des Romains et la constitution de leur république, vous prenez soin d'observer un certain nombre d'évènements principaux qui, quoiqu'arrivés en des temps assez éloignés, ont une liaison manifeste. Les voici ramassés ensemble pour une plus grande facilité.

Romulus, nourri dans la guerre et réputé fils de Mars, bâtit Rome, qu'il peupla de gens ramassés, bergers, esclaves, voleurs, qui étoient venus chercher la franchise et l'impunité dans l'asile qu'il avoit ouvert à tous venants : il en vint aussi quelques uns plus qualifiés et plus honnêtes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'esprit de tout

entreprendre par la force, et ils eurent par ce moyen jusqu'aux femmes qu'ils épouserent.

Peu à peu il établit l'ordre, et réprima les esprits par des lois très saintes. Il commença par la religion, qu'il regarda comme le fondement des états (1). Il la fit aussi sérieuse, aussi grave et aussi modeste, que les ténebres de l'idolâtrie le pouvoient permettre. Les religions étrangeres et les sacrifices qui n'étoient pas établis par les coutumes romaines furent défendus. Dans la suite on se dispensa de cette loi; mais c'étoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, et on en retint toujours quelque chose.

Il choisit parmi tout le peuple ce qu'il y avoit de meilleur pour en former le conseil public, qu'il appela le sénat. Il le composa de deux cents sénateurs, dont le nombre fut encore après augmenté; et de là sortirent les familles nobles qu'on appeloit patriciennes. Les autres s'appeloient les plébéiens, c'est-à-dire le commun peuple.

Le sénat devoit digérer et proposer toutes les affaires: il en régloit quelques unes souverainement avec le roi; mais les plus générales étoient rapportées au peuple, qui en décidoit.

Romulus, dans une assemblée où il survint tout à coup un grand orage, fut mis en pieces par les sénateurs, qui le trouvoient trop impérieux: et l'esprit d'indépendance commença dès-lors à paroître dans cet ordre.

Pour appaiser le peuple, qui aimoit son prince, et donner une grande idée du fondateur de la ville,

(1) Dion. Hal. II.

les sénateurs publierent que les dieux l'avoient enlevé au ciel, et lui firent dresser des autels.

Numa Pompilius, second roi, dans une longue et profonde paix, acheva de former les mœurs et de régler la religion sur les mêmes fondements que Romulus avoit posés.

Tullus Hostilius établit par de séveres réglements la discipline militaire et les ordres de la guerre, que son successeur Ancus Martius accompagna de cérémonies sacrées afin de rendre la milice sainte et religieuse.

Après lui, Tarquin l'ancien, pour se faire des créatures, augmenta le nombre des sénateurs jusqu'au nombre de trois cents où ils demeurerent fixés durant plusieurs siecles, et commença les grands ouvrages qui devoient servir à la commodité publique.

Servius Tullius projeta l'établissement d'une république sous le commandement de deux magistrats annuels qui seroient choisis par le peuple.

En haine de Tarquin le superbe, la royauté fut abolie avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir; et Brutus fit jurer au peuple qu'il se maintiendroit éternellement dans sa liberté.

Les mémoires de Servius Tullius furent suivis dans ce changement. Les consuls élus par le peuple entre les patriciens étoient égalés aux rois, à la réserve qu'ils étoient deux qui avoient entre eux un tour réglé pour commander, et qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin, nommé consul avec Brutus comme ayant

été avec lui l'auteur de la liberté, quoique mari de Lucrece dont la mort avoit donné lieu au changement, et intéressé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu, devint suspect parcequ'il étoit de la famille royale, et fut chassé.

Valere, substitué à sa place, au retour d'une expédition où il avoit délivré sa patrie des Véientes et des Etruriens, fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie, à cause d'une maison qu'il faisoit bâtir sur une éminence. Non seulement il cessa de bâtir; mais, devenu tout populaire quoique patricien, il établit la loi qui permet d'appeler au peuple et lui attribue en certain cas le jugement en dernier ressort.

Par cette nouvelle loi la puissance consulaire fut affoiblie dans son origine, et le peuple étendit ses droits.

A l'occasion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le peuple, soulevé contre la puissance des consuls et du sénat, fit cette retraite fameuse au mont Aventin.

Il ne se parloit que de liberté dans ces assemblées; et le peuple romain ne se crut pas libre s'il n'avoit des voies légitimes pour résister au sénat (1). On fut contraint de lui accorder des magistrats particuliers, appelés tribuns du peuple, qui pussent l'assembler et le secourir contre l'autorité des consuls, par opposition ou par appel.

Ces magistrats, pour s'autoriser, nourrissoient

(1) Dion. Hal. VI.

la division entre les deux ordres, et ne cessoient de flatter le peuple en proposant que les terres des pays vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fût partagé entre les citoyens.

Le sénat s'opposoit toujours constamment à ces lois ruineuses à l'état, et vouloit que le prix des terres fût adjugé au trésor public.

Le peuple se laissoit conduire à ses magistrats séditieux, et conservoit néanmoins assez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui lui résistoient.

Contre ces dissentions domestiques le sénat ne trouvoit point de meilleur remede que de faire naître continuellement des occasions de guerres étrangeres; elles empêchoient les divisions d'être poussées à l'extrémité, et réunissoient les ordres dans la défense de la patrie.

Pendant que les guerres réussissent et que les conquêtes s'augmentent, les jalousies se réveillent.

Les deux partis, fatigués de tant de divisions qui menaçoient l'état de sa ruine, conviennent de faire des lois pour donner le repos aux uns et aux autres, et établir l'égalité qui doit être dans une ville libre.

Chacun des ordres prétend que c'est à lui qu'appartient l'établissement de ces lois.

La jalousie, augmentée par ces prétentions, fait qu'on résout d'un commun accord une ambassade en Grece pour y rechercher les institutions des villes de ce pays, et sur-tout les lois de Solon qui étoient les plus populaires. Les lois des douze tables sont

établies, et les décemvirs qui les rédigerent furent privés du pouvoir dont ils abusoient.

Pendant qu'on voit tout tranquille, et que des lois si équitables semblent établir pour jamais le repos public, les dissentions se réchauffent par les nouvelles prétentions du peuple qui aspire aux honneurs et au consulat réservé jusqu'alors au premier ordre.

La loi pour les y admettre est proposée. Plutôt que de rabaisser le consulat, les peres consentent à la création de trois nouveaux magistrats qui auroient l'autorité de consuls sous le nom de tribuns militaires, et le peuple est admis à cet honneur.

Content d'établir son droit, il use modérément de sa victoire, et continue quelque temps à donner le commandement aux seuls patriciens.

Après de longues disputes on revient au consulat, et peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoique les patriciens soient toujours plus considérés dans les élections.

Les guerres continuent, et les Romains soumettent après cinq cents ans les Gaulois cisalpins leurs principaux ennemis, et toute l'Italie (1).

Là commencent les guerres puniques : et les choses en viennent si avant, que chacun de ces deux peuples jaloux croit ne pouvoir subsister que par la ruine de l'autre.

Rome prête à succomber se soutient principalement durant ses malheurs par la constance et par la sagesse du sénat.

---

(1) App. præf. opp.

A la fin la patience romaine l'emporte : Annibal est vaincu, et Carthage subjuguée par Scipion l'africain.

Rome victorieuse s'étend prodigieusement durant deux cents ans par mer et par terre, et réduit tout l'univers sous sa puissance.

En ces temps et depuis la ruine de Carthage, les charges, dont la dignité aussi bien que le profit s'augmentoit avec l'empire, furent briguées avec fureur. Les prétendants ambitieux ne songerent qu'à flatter le peuple; et la concorde des ordres, entretenue par l'occupation des guerres puniques, se troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, et leurs séditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

Alors on commença à porter des armes, et à agir par la force ouverte dans les assemblées du peuple romain (1), où chacun auparavant vouloit l'emporter par les seules voies légitimes, et avec la liberté des opinions.

La sage conduite du sénat et les grandes guerres survenues modérerent les brouilleries.

Marius, plébéien, grand homme de guerre, avec son éloquence militaire et ses harangues séditieuses, où il ne cessoit d'attaquer l'orgueil de la noblesse, réveilla la jalousie du peuple, et s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, patricien, se mit à la tête du parti contraire, et devint l'objet de la jalousie de Marius.

Les brigues et la corruption peuvent tout dans

(1) Vell. Paterc. II, 3.

Rome. L'amour de la patrie et le respect des lois s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Asie apprennent le luxe aux Romains et augmentent l'avarice.

En ce temps, les généraux commencerent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardoient en eux jusqu'alors que le caractere de l'autorité publique.

Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laissoit enrichir ses soldats pour les gagner.

Marius de son côté proposoit à ses partisans des partages d'argent et de terres.

Par ce moyen, maîtres de leurs troupes, l'un sous prétexte de soutenir le sénat, et l'autre sous le nom du peuple, ils se firent une guerre furieuse jusque dans l'enceinte de la ville.

Le parti de Marius et du peuple fut tout-à-fait abattu, et Sylla se rendit souverain sous le nom de dictateur.

Il fit des carnages effroyables, et traita durement le peuple et par voie de fait et de paroles, jusque dans les assemblées légitimes.

Plus puissant et mieux établi que jamais, il se réduisit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le peuple romain pouvoit souffrir un maître.

Pompée que Sylla avoit élevé succéda à une grande partie de sa puissance. Il flattoit tantôt le peuple et tantôt le sénat pour s'établir : mais son inclination et son intérêt l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des pirates, des Espagnes, et de tout

guerre connoissent qu'ils sont maîtres de donner l'empire.

Ils s'emportent jusqu'à le vendre publiquement au plus offrant, et s'accoutument à secouer le joug. Avec l'obéissance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver, et leur zele pour maintenir l'ancien ordre de la milice romaine ne sert qu'à les exposer à la fureur des soldats.

Dans les changements d'empereur, chaque armée entreprenant de faire le sien, il arrive des guerres civiles et des massacres effroyables.

Ainsi l'empire s'énerve par le relâchement de la discipline, et tout ensemble il s'épuise par tant de guerres intestines.

Au milieu de tant de désordres, la crainte et la majesté du nom romain diminue. Les Parthes souvent vaincus deviennent redoutables du côté de l'orient, sous l'ancien nom de Perses qu'ils reprennent. Les nations septentrionales qui habitoient des terres froides et incultes, attirées par la beauté et par la richesse de celles de l'empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un seul homme ne suffit plus à soutenir le fardeau d'un empire si vaste et si fortement attaqué.

La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats qui vouloient voir à leur tête des empereurs et des césars, oblige à les multiplier.

L'empire même étant regardé comme un bien héréditaire, les empereurs se multiplient naturellement par la multitude des enfants des princes.

Marc Aurele associe son frere à l'empire. Sévere fait ses deux enfants empereurs. La nécessité des af-

faires oblige Dioclétien à partager l'orient et l'occident entre lui et Maximien : chacun d'eux, surchargé, se soulage en élisant deux césars.

Par cette multitude d'empereurs et de césars, l'état est accablé d'une dépense excessive, le corps de l'empire est désuni ; et les guerres civiles se multiplient.

Constantin, fils de l'empereur Constantius Chlorus, partage l'empire comme un héritage entre ses enfants : la postérité suit ces exemples, et on ne voit presque plus un seul empereur.

La mollesse d'Honorius, et celle de Valentinien III, empereurs d'occident, fait tout périr.

L'Italie et Rome même sont saccagées à diverses fois, et deviennent la proie des barbares.

Tout l'occident est à l'abandon. L'Afrique est occupée par les Vandales, l'Espagne par les Visigoths, la Gaule par les Francs, la Grande Bretagne par les Saxons, Rome et l'Italie même par les Hérules, et ensuite par les Ostrogoths. Les empereurs romains se renferment dans l'orient, et abandonnent le reste, même Rome et l'Italie.

L'empire reprend quelque force sous Justinien, par la valeur de Bélisaire et de Narsès. Rome, souvent prise et reprise, demeure enfin aux empereurs. Les Sarrasins, devenus puissants par la division de leurs voisins, et par la nonchalance des empereurs, leur enlevent la plus grande partie de l'orient ; et les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles et les plus riches provinces. Rome réduite à l'extrémité par leurs entreprises continuelles,

et demeurée sans défense du côté de ses empereurs, est contrainte de se jeter entre les bras des Français. Pépin, roi de France, passe les monts, et réduit les Lombards. Charlemagne, après en avoir éteint la domination, se fait couronner roi d'Italie, où sa seule modération conserve quelques petits restes aux successeurs des césars; et en l'an 800 de notre Seigneur, élu empereur par les Romains, il fonde le nouvel empire.

Il vous est maintenant aisé, monseigneur, de connoître les causes de l'élévation et de la chûte de Rome.

Vous voyez que cet état, fondé sur la guerre, et par-là naturellement disposé à empiéter sur ses voisins, a mis tout l'univers sous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique et l'art militaire.

Vous voyez les causes des divisions de la république, et finalement de sa chûte, dans les jalousies de ses citoyens, et dans l'amour de la liberté poussé jusqu'à un excès et une délicatesse insupportables.

Vous n'avez plus de peine à distinguer tous les temps de Rome, soit que vous vouliez la considérer en elle-même, soit que vous la regardiez par rapport aux autres peuples; et vous voyez les changements qui devoient suivre la disposition des affaires en chaque temps.

En elle-même, vous la voyez au commencement dans un état monarchique, établi selon ses lois primitives; ensuite dans sa liberté; et enfin sou-

mise encore une fois au gouvernement monarchique, mais par force et par violence.

Il vous est aisé de concevoir de quelle sorte s'est formé l'état populaire ensuite des commencements qu'il avoit dès le temps de la royauté; et vous ne voyez pas dans une moindre évidence comment dans la liberté s'établissoient peu à peu les fondements de la nouvelle monarchie.

Car de même que vous avez vu le projet de république dressé dans la monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au peuple romain; vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoique passagere, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré sa fierté, étoit autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenoit asservis.

Pour connoître ce qu'a opéré successivement cette jalousie furieuse entre les ordres, vous n'avez qu'à distinguer les deux temps que je vous ai expressément marqués: l'un, où le peuple étoit retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnoient de tous côtés; et l'autre, où, n'ayant plus rien à craindre au-dehors, il s'est abandonné sans réserve à sa passion.

Le caractere essentiel de chacun de ces deux temps est que dans l'un l'amour de la patrie et des lois retenoit les esprits, et que dans l'autre tout se décidoit par l'intérêt et par la force.

De là s'ensuivoit encore que dans le premier de ces deux temps les hommes de commandement qui aspiroient aux honneurs par les moyens légitimes, tenoient les soldats en bride et attachés à la répu-

blique ; au lieu que dans l'autre temps où la violence emportoit tout, ils ne songeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs desseins malgré l'autorité du sénat.

Par ce dernier état la guerre étoit nécessairement dans Rome ; et parceque dans la guerre, où les lois ne peuvent plus rien, la seule force décide, il falloit que le plus fort demeurât le maître, par conséquent que l'empire retournât en la puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposoient tellement par elles-mêmes, que Polybe (1), qui a vécu dans le temps le plus florissant de la république, a prévu, par la seule disposition des affaires, que l'état de Rome à la longue reviendroit à la monarchie.

La raison de ce changement est que la division entre les ordres n'a pu cesser parmi les Romains que par l'autorité d'un maître absolu, et que d'ailleurs la liberté étoit trop aimée pour être abandonnée volontairement. Il falloit donc peu à peu l'affoiblir par des prétextes spécieux, et faire par ce moyen qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, selon Aristote (2), devoit commencer en flattant le peuple, et devoit naturellement être suivie de la violence.

Mais de là on devoit tomber dans un autre inconvénient par la puissance des gens de guerre ; mal inévitable à cet état.

En effet, cette monarchie que formerent les cé-

(1) Polyb. VI, 1, et seq. ; 41, et seq. — (2) Polit. V, 4.

sans s'étant érigée par les armes, il falloit qu'elle fût toute militaire ; et c'est pourquoi elle s'établit sous le nom d'empereur, titre propre et naturel du commandement des armées.

Par-là vous avez pu voir que comme la république avoit son foible inévitable, c'est-à-dire la jalousie entre le peuple et le sénat, la monarchie des césars avoit aussi le sien ; et ce foible étoit la licence des soldats qui les avoient faits.

Car il n'étoit pas possible que les gens de guerre qui avoient changé le gouvernement et établi les empereurs fussent long-temps sans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui disposoient de l'empire.

Vous pouvez maintenant ajouter au temps que vous venez d'observer ceux qui vous marquent l'état et le changement de la milice ; celui où elle est soumise et attachée au sénat et au peuple romain ; celui où elle s'attache à ses généraux ; celui où elle les éleve à la puissance absolue sous le titre militaire d'empereurs ; celui où maîtresse en quelque façon de ses propres empereurs qu'elle créoit, elle les fait et les défait à sa fantaisie. De là le relâchement ; de là les séditions et les guerres que vous avez vues ; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'empire.

Tels sont les temps remarquables qui nous marquent les changements de l'état de Rome considérée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres peuples ne sont pas moins aisés à discerner.

Il y a le temps où elle combat contre ses égaux, et où elle est en péril. Il dure un peu plus de

500 ans, et finit à la ruine des Gaulois en Italie, et de l'empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte et sans péril, quelque grandes que soient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure 500 ans, et va jusqu'à l'établissement de l'empire des césars.

Celui où elle conserve son empire et sa majesté. Il dure 400 ans, et finit au regne de Théodose-le-Grand.

Celui enfin où son empire, entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet état, qui dure aussi 400 ans, commence aux enfants de Théodose, et se termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, monseigneur, qu'on pourroit ajouter aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidents particuliers. Les rigueurs des créanciers sur leurs débiteurs ont excité de grandes et de fréquentes révoltes. La prodigieuse quantité de gladiateurs et d'esclaves dont Rome et l'Italie étoient surchargées, ont causé d'effroyables violences, et même des guerres sanglantes. Rome épuisée par tant de guerres civiles et étrangeres se fit tant de nouveaux citoyens, ou par brigue ou par raison, qu'à peine pouvoit-elle se reconnoître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturalisés. Le sénat se remplissoit de barbares : le sang romain se mêloit : l'amour de la patrie, par lequel Rome s'étoit élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces citoyens venus de dehors ; et les autres se gâtoient par le mélange. Les partialités se multiplioient avec cette prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux : et les esprits turbulents y trou

voient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit sans fin par le luxe, par les débauches, et par la fainéantise qui s'introduisoit. Ceux qui se voyoient ruinés n'avoient de ressource que dans les séditions, et en tout cas se soucioient peu que tout périt après eux. Vous savez que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands, ambitieux, et les misérables, qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévaloient dans Rome; et l'état mitoyen, qui seul tient tout en balance dans les états populaires, étant le plus foible, il falloit que la république tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur et le génie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvements, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules César, d'Antoine, et d'Auguste. J'en ai marqué quelque chose; mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles et la vraie racine du mal, c'est-à-dire cette jalousie entre les deux ordres, dont il vous étoit important de considérer toutes les suites.

Mais souvenez-vous, monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulieres qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine providence.

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main: tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la

bride ; et par-là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les états, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connoît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues; et puis il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piege.

Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les regles de sa justice toujours infaillible : c'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin : quand il veut lâcher le dernier, et renverser les empires, tout est foible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie, et chancelante, parceque le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue.

Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultoit à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténebres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu regne sur tous les peuples.

Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance : ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut ; c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par-là se vérifie ce que dit l'apôtre (1), que « Dieu « est heureux et le seul puissant, Roi des rois, et « Seigneur des seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure : ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus : ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas

(1) 1 Tim. VI, 15.

encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspiroit au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeoit pas qu'il jetoit dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il vouloit détruire devoit être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les césars flattoient les soldats, ils n'avoient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire.

En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens: Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulieres; et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

Ce discours vous le fait entendre, monseigneur; et pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

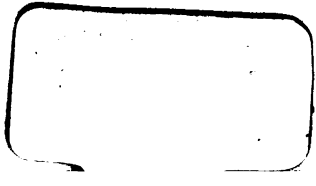
Vous croirez peut-être qu'il auroit fallu vous dire quelque chose de plus de vos Français, et de Charlemagne qui a fondé le nouvel empire; mais outre que son histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même et que vous avez déja si fort avancée, je me réserve à vous faire un second discours où j'aurai une raison nécessaire de vous parler de la France et de ce grand conquérant, qui étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus

vantés, les surpasse en piété, en sagesse, et en justice.

Ce même discours vous découvrira les causes des prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs: cet empire, qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, pouvoit trouver sa place dans ce discours; mais j'ai cru qu'il valoit mieux vous faire voir dans une même suite ses commencements et sa décadence.

Ainsi je n'ai plus rien à vous dire sur la premiere partie de l'histoire universelle: vous en découvrirez tous les secrets, et il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la suite de la religion et celle des grands empires jusqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber presque tous d'eux-mêmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connoîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance.

FIN.

APR 20 1965